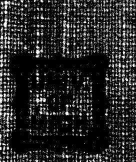
LA FONTAINE

FABLES



46

FABLES

DE

LA FONTAINE

Le Lièvre et la Tortuë

De Lafontaine

FABLES

DE

LA FONTAINE



PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE RACINE, 26

NOTICE SUR JEAN DE LA FONTAINE

Jean de La Fontaine est né à Château-Thierry en 1621 ; nous n'avons aucun détail sur ses occupations littéraires antérieurement à l'époque où Pellisson le recommanda et le présenta au surintendant Fouquet, qui lui fit bon accueil et qui prit intérêt à ses travaux poétiques. C'est en 1657 que La Fontaine devint une des créatures de Fouquet, à titre de pensionnaire et sous la condition expresse de fournir pour chaque quartier de sa pension, un petit ouvrage en vers. Les compositions qu'il envoyait au surintendant tous les trois mois, avec autant d'exactitude qu'il en mettait à toucher sa pension, ne furent que des épîtres, des ballades, des odes ; mais c'étaient des chefs-d'œuvre, et Fouquet eut assez de goût pour les juger tels, en subissant peut-être l'influence de Pellisson, qui en faisait beaucoup de cas. Ces poésies légères passaient ensuite sous les yeux des hommes et des femmes de la Cour, qui formaient la société intime du surintendant, et La Fontaine, que Pellisson était fier d'avoir fait connaître à son patron, eut bientôt dans cette société d'élite un certain nombre de partisans et de prôneurs.

On a tout lieu de croire qu'il fut reçu dès lors chez la marquise de Sévigné, qui avait donné des éloges à ses vers dès l'année 1657, et à laquelle il adressa, par l'entremise de Fouquet, un dizain de reconnaissance.

La Fontaine avait été de tout temps, même à son insu, observateur des animaux et contemplateur de la nature ; sa jeunesse s'était écoulée au milieu des champs et des bois :

car son père, maître des eaux et forêts du duché de Château-Thierry, possédait aux environs de cette ville plusieur fermes et maisons de campagne, qu'il habitait de préférence et le jeune Jean de La Fontaine, qui devait lui succéder héréditairement dans sa charge, s'était de bonne heure familiarisé avec les devoirs peu exigeants d'un office de judicature subalterne, qu'il exerçait déjà comme suppléant avant d'en devenir titulaire. C'est à l'occasion de son mariage avec Marie Héricart, fille d'un lieutenant au bailliage de la Ferté-Milon, en novembre 1646, que La Fontaine devint réellement maître des eaux et forêts à la place de son père, et il conserva cette charge pendant plus de vingt-cinq ans, en la remplissant tant bien que mal, c'est-à-dire en se faisant suppléer, comme avait fait son prédécesseur, par d'autres officiers de son administration, car il séjournait à Paris plus souvent qu'à Château-Thierry.

*Il n'en aimait pas moins la vie campagnarde; il était chasseur passionné, mais il n'avait pas de plus grand plaisir que d'errer dans les bois, en rêvant, quelquefois un livre à la main. Il était donc à même d'*étudier la nature, *comme l'a dit un de ses historiens contemporains, Mathieu Marais; il vivait alors avec les animaux, qu'il a si bien décrits dans ses Fables, en les peignant d'après nature.*

Après avoir mené une vie fort mouvementée jusqu'à un âge relativement avancé, La Fontaine se livra aux exercices d'une piété austère.

Il entra à l'Académie en 1684 et mourut à Paris le 13 avril 1695.

Le texte que nous avons suivi pour la présente réimpression est celui de la première édition complète, imprimée sous les yeux de l'auteur, de 1678 à 1694.

A MONSEIGNEUR LE DAUPHIN[1]

MONSEIGNEUR,

S'il y a quelque chose d'ingenieux dans la Republique des Lettres, on peut dire que c'est la maniere dont Esope a debité sa morale. Il seroit veritablement à souhaiter que d'autres mains que les miennes y eussent ajoûté les ornemens de la poësie, puisque le plus sage[2] *des anciens a jugé qu'ils n'y estoient pas inutiles. J'ose,* MONSEIGNEUR, *vous en presenter quelques essais. C'est un entretien convenable à vos premieres années. Vous estes en un âge où l'amusement et les jeux sont permis aux princes ; mais en mesme temps vous devez donner quelques-unes de vos pensées à des reflexions serieuses. Tout cela se rencontre aux fables que nous devons à Esope. L'apparence en est puerile, je le confesse ; mais ces puerilitez servent d'envelope à des veritez importantes.*

Je ne doute point, MONSEIGNEUR, *que vous ne regardiez favorablement des inventions si utiles, et tout ensemble si agréables : car que peut-on souhaiter davantage que ces deux points ? Ce sont eux qui ont introduit les sciences parmi les hommes. Esope a trouvé un art singulier de les joindre l'un avec l'autre. La lecture de son ouvrage répand insensiblement dans une ame les semences de la vertu, et luy apprend à se connoistre, sans*

1. Le Dauphin, fils de Louis XIV et de Marie-Thérèse d'Autriche, né le 1er novembre 1661, avait six ans et demi lorsque La Fontaine lui dédia le premier recueil des *Fables choisies*, publié en 1668.

2. *Le plus sage des anciens* est Socrate.

qu'elle s'apperçoive de cette étude, et tandis qu'elle croit faire tout autre chose.

C'est une adresse dont s'est servi tres-heureusement celuy[1] *sur lequel Sa Majesté a jetté les yeux pour vous donner des instructions. Il fait en sorte que vous apprenez sans peine, ou, pour mieux parler, avec plaisir, tout ce qu'il est necessaire qu'un prince sçache. Nous esperons beaucoup de cette conduite; mais, à dire la verité, il y a des choses dont nous esperons infiniment davantage. Ce sont,* MONSEIGNEUR, *les qualitez que notre invincible monarque vous a données avec la naissance; c'est l'exemple que tous les jours il vous donne. Quand vous le voyez former de si grands desseins ; quand vous le considerez qui regarde sans s'étonner l'agitation de l'Europe*[2] *et les machines qu'elle remuë pour le détourner de son entreprise; quand il penetre dés sa premiere démarche jusque dans le cœur d'une province*[3] *où l'on trouve à chaque pas des barrieres insurmontables, et qu'il en subjugue une autre*[4] *en huit jours, pendant la saison la plus ennemie de la guerre, lorsque le repos et les plaisirs regnent dans les cours des autres princes ; quand, non content de dompter les hommes, il veut triompher aussi des elemens ; et quand, au retour de cette expedition où il a vaincu comme un Alexandre, vous le voyez gouverner ses peuples comme un Auguste ; avoüez le vray,* MONSEIGNEUR, *vous soûpirez pour la gloire aussi bien que luy, malgré l'impuissance de vos années ; vous attendez avec impatience le temps où vous pourrez vous declarer son rival dans l'amour de cette divine maistresse. Vous ne l'attendez pas,* MONSEIGNEUR, *vous le prevenez. Je n'en veux pour témoignage que ces nobles inquietudes, cette vivacité, cette ardeur, ces marques d'esprit, de courage et de grandeur d'ame que vous faites paroistre à tous les momens. Certainement c'est une joye bien sensible à nostre monarque ; mais c'est un spectacle bien agréable pour l'univers que de voir ainsi croître une jeune plante qui cou-*

1. Il s'agit ici de Périgny, président aux enquêtes et lecteur du roi.

2. *L'agitation de l'Europe*, etc. Allusion à l'alliance de l'Angleterre, de la Hollande et de l'Espagne contre la France.

3. *Une province*, la Flandre.

4. *Une autre*, la Franche-Comté.

vrira un jour de son ombre tant de peuples et de nations. Je devrois m'étendre sur ce sujet ; mais comme le dessein que j'ay de vous divertir est plus proportionné à mes forces que celuy de vous loüer, je me haste de venir aux Fables, et n'ajoûteray aux veritez que je vous ay dites que celle-cy : c'est, MONSEIGNEUR, *que je suis, avec un zele respectueux,*

Vôtre tres-humble, tres-obeïssant et tres-fidele serviteur,

DE LA FONTAINE.

PRÉFACE

L'indulgence que l'on a euë pour quelques-unes de mes Fables me donne lieu d'esperer la mesme grace pour ce recueil. Ce n'est pas qu'un des maistres de nostre eloquence [1] n'ait desapprouvé le dessein de les mettre en vers. Il a cru que leur principal ornement est de n'en avoir aucun; que d'ailleurs la contrainte de la poësie, jointe à la severité de nostre langue, m'embarassoient en beaucoup d'endroits, et banniroient de la pluspart de ces recits la breveté, qu'on peut fort bien appeller l'ame du conte, puisque sans elle il faut necessairement qu'il languisse. Cette opinion ne sçauroit partir que d'un homme d'excellent goust; je demanderois seulement qu'il en relâchast quelque peu, et qu'il crust que les Graces lacedemoniennes ne sont pas tellement ennemies des Muses françoises que l'on ne puisse souvent les faire marcher de compagnie.

Aprés tout, je n'ay entrepris la chose que sur l'exemple, je ne veux pas dire des anciens, qui ne tire point à consequence pour moy, mais sur celuy des modernes C'est de tout temps, et chez tous les peuples qui font profession de poësies, que le Parnasse a jugé cecy de son appanage. A peine les fables qu'on attribuë à Esope virent le jour, que Socrate trouva à propos de les habiller des livrées des Muses. Ce que Platon en rapporte est si agréable que je ne puis m'empescher d'en faire un des ornemens de cette preface. Il dit que, Socrate estant condamné au dernier supplice, l'on remit l'exécution de l'arrest à cause de certaines festes. Cebes l'alla voir le jour de sa mort Socrate luy dit que les dieux l'avoient averti plusieurs fois, pendant son sommeil, qu'il devoit s'appliquer à la musique avant qu'il mourust. Il n'avoit pas entendu d'abord ce que ce songe signifioit : car,

1. *Un des maistres de nostre eloquence*, l'avocat Patru.

comme la musique ne rend pas l'homme meilleur, à quoy bon s'y attacher ? Il faloit qu'il y eust du mystere là-dessous, d'autant plus que les dieux ne se lassoiênt point de luy envoyer la mesme inspiration. Elle luy estoit encore venuë une de ces festes. Si bien qu'en songeant aux choses que le Ciel pouvoit exiger de luy, il s'estoit avisé que la musique et la poësie ont tant de rapport que possible estoit-ce de la derniere qu'il s'agissoit. Il n'y a point de bonne poësie sans harmonie; mais il n'y en a point non plus sans fiction, et Socrate ne sçavoit que dire la verité. Enfin il avoit trouvé un temperament. C'estoit de choisir des fables qui continssent quelque chose de veritable, telles que sont celles d'Esope. Il employa donc à les mettre en vers les derniers momens de sa vie.

Socrate n'est pas le seul qui ait consideré comme sœurs la poësie et nos fables. Phedre a témoigné qu'il estoit de ce sentiment, et par l'excellence de son ouvrage nous pouvons juger de celuy du prince des philosophes. Aprés Phedre, Avienus a traité le mesme sujet. Enfin les modernes les ont suivis. Nous en avons des exemples non seulement chez les estrangers, mais chez nous. Il est vray que, lorsque nos gens y ont travaillé, la langue estoit si differente de ce qu'elle est qu'on ne les doit considerer que comme estrangers. Cela ne m'a point détourné de mon entreprise; au contraire, je me suis flaté de l'esperance que, si je ne courois dans cette carriere avec succez, on me donneroit au moins la gloire de l'avoir ouverte.

Il arrivera possible que mon travail fera naistre à d'autres personnes l'envie de porter la chose plus loin. Tant s'en faut que cette matiere soit épuisée, qu'il reste encore plus de fables à mettre en vers que je n'en ay mis. J'ay choisy veritablement les meilleures, c'est-à-dire celles qui m'ont semblé telles. Mais, outre que je puis m'estre trompé dans mon choix, il ne sera pas difficile de donner un autre tour à celles-là mesme que j'ay choisies; et, si ce tour est moins long, il sera sans doute plus approuvé. Quoy qu'il en arrive, on m'aura toûjours obligation : soit que ma temerité ait esté heureuse et que je ne me sois point trop écarté du chemin qu'il faloit tenir, soit que j'aye seulement excité les autres à mieux faire.

Je pense avoir justifié suffisamment mon dessein ; quant à l'execution, le public en sera juge. On ne trouvera pas icy l'elegance ni l'extrême breveté qui rendent Phedre recommandable : ce sont qualitez au dessus de ma portée. Comme il m'étoit

impossible de l'imiter en cela, j'ay cru qu'il faloit en recompense égayer l'ouvrage plus qu'il n'a fait. Non que je le blâme d'en estre demeuré dans ces termes : la langue latine n'en demandoit pas davantage ; et, si l'on y veut prendre garde, on reconnoistra dans cet auteur le vray caractere et le vray genie de Terence. La simplicité est magnifique chez ces grands hommes ; moy qui n'ay pas les perfections du langage comme ils les ont euës, je ne la puis élever à un si haut point. Il a donc falu se recompenser d'ailleurs : c'est ce que j'ay fait avec d'autant plus de hardiesse que Quintilien dit qu'on ne sçauroit trop égayer les narrations. Il ne s'agit pas icy d'en apporter une raison ; c'est assez que Quintilien l'ait dit. J'ay pourtant consideré que, ces fables estant sceuës de tout le monde, je ne ferois rien si je ne les rendois nouvelles par quelques traits qui en relevassent le goust. C'est ce qu'on demande aujourd'huy : on veut de la nouveauté et de la gayeté. Je n'appelle pas gayeté ce qui excite le rire, mais un certain charme, un air agreable, qu'on peut donner à toutes sortes de sujets, mesme les plus serieux.

Mais ce n'est pas tant pour la forme que j'ay donnée à cet ouvrage qu'on en doit mesurer le prix que par son utilité et par sa matiere. Car qu'y a-t-il de recommandable dans les productions de l'esprit qui ne se rencontre dans l'apologue ? C'est quelque chose de si divin que plusieurs personnages de l'antiquité ont attribué la plus grande partie de ces fables à Socrate, choisissant pour leur servir de pere celuy des mortels qui avoit le plus de communication avec les dieux. Je ne sçay comme ils n'ont point fait descendre du ciel ces mesmes fables, et comme ils ne leur ont point assigné un dieu qui en eust la direction, ainsi qu'à la poësie et à l'eloquence. Ce que je dis n'est pas tout à fait sans fondement, puisque, s'il m'est permis de mesler ce que nous avons de plus sacré parmy les erreurs du paganisme, nous voyons que la Verité a parlé aux hommes par paraboles ; et la parabole est-elle autre chose que l'apologue, c'est-à-dire un exemple fabuleux, et qui s'insinuë avec d'autant plus de facilité et d'effet qu'il est plus commun et plus familier ? Qui ne nous proposeroit à imiter que les maistres de la sagesse nous fourniroit un sujet d'excuse ; il n'y en a point quand des abeilles et des fourmis sont capables de cela même qu'on nous demande.

C'est pour ces raisons que Platon, ayant banny Homere de sa Republique, y a donné à Esope une place tres honorable. Il sou-

haite que les enfans succent ces fables avec le lait, il recommande aux nourrices de les leur apprendre : car on ne sçaurait s'accoûtumer de trop bonne heure à la sagesse et à la vertu; plutost que d'estre reduits à corriger nos habitudes, il faut travailler à les rendre bonnes pendant qu'elles sont encore indifferentes au bien ou au mal. Or, quelle methode y peut contribuer plus utilement que ces fables? Dites à un enfant que Crassus, allant contre les Parthes, s'engagea dans leur païs sans considederer comment il en sortiroit; que cela le fit perir luy et son armée, quelque effort qu'il fist pour se retirer. Dites au mesme enfant que le renard et le bouc descendirent au fond d'un puits pour y éteindre leur soif; que le renard en sortit s'estant servi des épaules et des cornes de son camarade comme d'une échelle; au contraire, le bouc y demeura, pour n'avoir pas eu tant de prevoyance, et par consequent il faut considerer en toute chose la fin. Je demande lequel de ces deux exemples fera le plus d'impression sur cet enfant : ne s'arrestera-t-il pas au dernier, comme plus conforme et moins disproportionné que l'autre à la petitesse de son esprit? Il ne faut pas m'alleguer que les pensées de l'enfance sont d'elles-mesmes assez enfantines, sans y joindre encore de nouvelles badineries. Ces badineries ne sont-elles qu'en apparence, car dans le fonds elles portent un sens tres-solide. Et comme, par la définition du point, de la ligne, de la surface, et par d'autres principes tres-familiers, nous parvenons à des connoissances qui mesurent enfin le ciel et la terre, de même aussi, par les raisonnements et les consequences que l'on peut tirer de ces fables, on se forme le jugement et les mœurs, on se rend capable de grandes choses.

Elles ne sont pas seulement morales, elles donnent encore d'autres connoissances. Les proprietez des animaux et leurs divers caracteres y sont exprimez; par consequent les nostres aussi, puisque nous sommes l'abregé de ce qu'il y a de bon et de mauvais dans les creatures irraisonnables. Quand Promethée voulut former l'homme, il prit la qualité dominante de chaque beste. De ces pieces si differentes il composa notre espece; il fit cet ouvrage qu'on appelle le *Petit Monde*. Ainsi ces fables sont un tableau où chacun de nous se trouve depeint. Ce qu'elles nous representent confirme les personnes d'âge avancé dans les connoissances que l'usage leur a données, et apprend aux enfans ce qu'il faut qu'ils sçachent. Comme ces derniers sont nouveau-venus dans le monde, ils n'en connoissent

pas encore les habitans, ils ne se connoissent pas eux-mesmes. On ne les doit laisser dans cette ignorance que le moins qu'on peut; il leur faut apprendre ce que c'est qu'un lion, un renard; ainsi du reste; et pourquoy l'on compare quelquefois un homme à ce renard ou à ce lion. C'est à quoy les fables travaillent; les premieres notions de ces choses proviennent d'elles.

J'ay déja passé la longueur ordinaire des prefaces, cependant je n'ay pas encore rendu raison de la conduite de mon ouvrage. L'apologue est composé de deux parties, dont on peut appeller l'une le corps, l'autre l'ame. Le corps est la fable, l'ame la moralité. Aristote n'admet dans la fable que les animaux; il en exclud les hommes et les plantes. Cette regle est moins de necessité que de bien-séance, puisque ni Esope, ni Phedre, ni aucun des fabulistes, ne l'a gardée : tout au contraire de la moralité, dont aucun ne se dispense. Que s'il m'est arrivé de le faire, ce n'a esté que dans les endroits où elle n'a pû entrer avec grace, et où il est aisé au lecteur de la suppléer. On ne considere en France que ce qui plaist; c'est la grande regle, et pour ainsi dire la seule. Je n'ay donc pas cru que ce fust un crime de passer par dessus les anciennes coûtumes, lorsque je ne pouvois les mettre en usage sans leur faire tort. Du temps d'Esope la fable estoit contée simplement, la moralité separée, et toûjours ensuite. Phedre est venu, qui ne s'est pas assujetti à cet ordre : il embellit la narration, et transporte quelquefois la moralité de la fin au commencement. Quand il seroit necessaire de luy trouver place, je ne manque à ce precepte que pour en observer un qui n'est pas moins important. C'est Horace qui nous le donne. Cet auteur ne veut pas qu'un écrivain s'opiniâtre contre l'incapacité de son esprit, ni contre celle de sa matiere. Jamais, à ce qu'il pretend, un homme qui veut reüssir n'en vient jusques-là; il abandonne les choses dont il voit bien qu'il ne sçauroit rien faire de bon :

Et quæ
Desperat tractata nitescere posse relinquit.

C'est ce que j'ay fait à l'égard de quelques moralitez, du succés desquelles je n'ay pas bien esperé.

Il ne reste plus qu'à parler de la vie d'Esope. Je ne voy presque personne qui ne tienne pour fabuleuse celle que Planude nous a laissée. On s'imagine que cet auteur a voulu donner à

son heros un caractere et des avantures qui respondissent à ses fables. Cela m'a paru d'abord specieux; mais j'ay trouvé à la fin peu de certitude en cette critique. Elle est en partie fondée sur ce qui se passe entre Xantus et Esope; on y trouve trop de niaiseries, et qui est le sage à qui de pareilles choses n'arrivent point? Toute la vie de Socrate n'a pas esté serieuse. Ce qui me confirme en mon sentiment, c'est que le caractere que Planude donne à Esope est semblable à celuy que Plutarque luy a donné dans son Banquet des sept Sages, c'est-à-dire d'un homme subtil, et qui ne laisse rien passer. On me dira que le Banquet des sept Sages est aussi une invention. Il est aisé de douter de tout; quant à moy, je ne voy pas bien pourquoy Plutarque auroit voulu imposer à la posterité dans ce traité-là, luy qui fait profession d'estre veritable par tout ailleurs, et de conserver à chacun son caractere. Quand cela seroit, je ne sçaurois que mentir sur la foy d'autruy. Me croira-t-on moins que si je m'arreste à la mienne? Car ce que je puis est de composer un tissu de mes conjectures, lequel j'intituleray : *Vie d'Esope*. Quelque vraisemblable que je le rende, on ne s'y asseurera pas, et, fable pour fable, le lecteur preferera toujours celle de Planude à la mienne.

LA VIE D'ÉSOPE

LE PHRYGIEN

Nous n'avons rien d'assuré touchant la naissance d'Homère et d'Ésope ; à peine même sait-on ce qui leur est arrivé de plus remarquable. C'est de quoi il y a lieu de s'étonner, vu que l'histoire ne rejette pas des choses moins agréables et moins nécessaires que celles-là. Tant de destructeurs de nations, tant de princes sans mérite, ont trouvé des gens qui nous ont appris jusqu'aux moindres particularités de leur vie ; et nous ignorons les plus importantes de celles d'Ésope et d'Homère, c'est-à-dire des deux personnages qui ont le mieux mérité des siècles suivants. Car Homère n'est pas seulement le père des dieux, c'est aussi celui des bons poètes. Quant à Ésope, il me semble qu'on le devait mettre au nombre des sages dont la Grèce s'est tant vantée, lui qui enseignait la véritable sagesse, et qui l'enseignait avec bien plus d'art que ceux qui en donnent des définitions et des règles. On a véritablement recueilli les vies de ces deux grands hommes ; mais la plupart des savants les tiennent toutes deux fabuleuses, particulièrement celle que Planude a écrite. Pour moi, je n'ai pas voulu m'engager dans cette critique. Comme Planude vivait dans un siècle où la mémoire des choses arrivées à Ésope ne devait pas être encore éteinte, j'ai cru qu'il savait par tradition ce qu'il a laissé. Dans cette croyance je l'ai suivi, sans retrancher de ce qu'il a dit d'Ésope que ce qui m'a sem-

blé trop puéril, ou qui s'écartait en quelque façon de la bienséance.

Ésope était Phrygien, d'un bourg appelé Amorium. Il naquit vers la cinquante-septième olympiade, quelque deux cents ans après la fondation de Rome. On ne saurait dire s'il eut sujet de remercier la nature, ou bien de se plaindre d'elle : car, en le douant d'un très bel esprit, elle le fit naître difforme et laid de visage, ayant à peine figure d'homme, jusqu'à lui refuser presque entièrement l'usage de la parole. Avec ces défauts, quand il n'aurait pas été de condition à être esclave, il ne pouvait manquer de le devenir. Au reste, son âme se maintint toujours libre et indépendante de la fortune.

Le premier maître qu'il eut l'envoya aux champs labourer la terre, soit qu'il le jugeât incapable de toute autre chose, soit pour s'ôter de devant les yeux un objet si désagréable. Or, il arriva que, ce maître étant allé voir sa maison des champs, un paysan lui donna des figues. Il les trouva belles et les fit serrer fort soigneusement, donnant ordre à son sommelier, appelé Agathopus, de les lui apporter au sortir du bain. Le hasard voulut qu'Ésope eût affaire dans le logis. Aussitôt qu'il y fut entré, Agathopus se servit de l'occasion et mangea les figues avec quelques-uns de ses camarades; puis ils rejetèrent cette friponnerie sur Ésope, ne croyant pas qu'il se pût jamais justifier, tant il était bègue et paraissait idiot. Les châtiments dont les anciens usaient envers leurs esclaves étaient fort cruels, et cette faute très punissable. Le pauvre Ésope se jeta aux pieds de son maître, et, se faisant entendre du mieux qu'il put, il témoigna qu'il demandait pour toute grâce qu'on sursît de quelques moments sa punition. Cette grâce lui ayant été accordée, il alla quérir de l'eau tiède, la but en présence de son seigneur, se mit les doigts dans la bouche, et ce qui s'ensuit, sans rendre autre chose que cette eau seule. Après s'être ainsi justifié, il fit signe qu'on obligeât les autres d'en faire autant. Chacun demeura surpris : on n'aurait pas cru qu'une telle invention pût partir d'Ésope. Agathopus

et ses camarades ne parurent point étonnés. Ils burent de l'eau comme le Phrygien avait fait, et se mirent les doigts dans la bouche ; mais ils se gardèrent bien de les enfoncer trop avant. L'eau ne laissa pas d'agir et de mettre en évidence les figues toutes crues encore et toutes vermeilles. Par ce moyen, Ésope se garantit ; ses accusateurs furent punis doublement, pour leur gourmandise et pour leur méchanceté.

Le lendemain, après que leur maître fut parti, et le Phrygien étant à son travail ordinaire, quelques voyageurs égarés (aucuns disent que c'étaient des prêtres de Diane) le prièrent au nom de Jupiter Hospitalier, qu'il leur enseignât le chemin qui conduisait à la ville. Ésope les obligea premièrement de se reposer à l'ombre ; puis, leur ayant présenté une légère collation, il voulut être leur guide, et ne les quitta qu'après qu'il les eut remis dans leur chemin. Les bonnes gens levèrent les mains au ciel, et prièrent Jupiter de ne pas laisser cette action charitable sans récompense. A peine Ésope les eut quittés que le chaud et la lassitude le contraignirent de s'endormir. Pendant son sommeil, il s'imagina que la Fortune était debout devant lui qui lui déliait la langue, et par même moyen lui faisait présent de cet art dont on peut dire qu'il est l'auteur. Réjoui de cette aventure, il s'éveilla en sursaut, et, en s'éveillant : « Qu'est ceci ? dit-il ; ma voix est devenue libre ; je prononce bien un *râteau*, une *charrue*, tout ce que je veux. »

Cette merveille fut cause qu'il changea de maître : car, comme un certain Zénas, qui était là en qualité d'économe et qui avait l'œil sur les esclaves, en eut battu un outrageusement pour une faute qui ne le méritait pas, Ésope ne put s'empêcher de le reprendre, et le menaça que ses mauvais traitements seraient sus. Zénas, pour le prévenir et pour se venger de lui, alla dire au maître qu'il était arrivé un prodige dans sa maison, que le Phrygien avait recouvré la parole, mais que le méchant ne s'en servait qu'à blasphémer et à médire de leur seigneur. Le maître le crut et passa bien plus avant, car il lui donna Ésope, avec liberté

d'en faire ce qu'il voudrait. Zénas de retour aux champs, un marchand l'alla trouver, et lui demanda si pour de l'argent il le voulait accommoder de quelque bête de somme. « Non pas cela, dit Zénas, je n'en ai pas le pouvoir; mais je te vendrai, si tu veux, un de nos esclaves. » Là-dessus, ayant fait venir Ésope, le marchand dit : « Est-ce afin de te moquer que tu me proposes l'achat de ce personnage? On le prendrait pour une outre. » Dès que le marchand eut ainsi parlé, il prit congé d'eux, partie murmurant, partie riant de ce bel objet. Ésope le rappela et lui dit : « Achète-moi hardiment, je ne te serai pas inutile. Si tu as des enfants qui crient et qui soient méchants, ma mine les fera taire : on les menacera de moi comme de la bête. » Cette raillerie plut au marchand; il acheta notre Phrygien trois oboles, et dit en riant : « Les dieux soient loués! je n'ai pas fait grande acquisition, à la vérité; aussi n'ai-je pas déboursé grand argent. »

Entre autres denrées, ce marchand trafiquait d'esclaves; si bien qu'allant à Éphèse pour se défaire de ceux qu'il avait, ce que chacun d'eux devait porter pour la commodité du voyage fut départi selon leur emploi et selon leurs forces. Ésope pria que l'on eût égard à sa taille, qu'il était nouveau-venu et devait être traité doucement. « Tu ne porteras rien si tu veux », lui répartirent ses camarades. Ésope se piqua d'honneur et voulut avoir sa charge comme les autres. On le laissa donc choisir. Il prit le panier au pain : c'était le fardeau le plus pesant. Chacun crut qu'il l'avait fait par bêtise; mais dès le dîner le panier fut entamé, et le Phrygien déchargé d'autant. Ainsi le soir, et de même le lendemain : de façon qu'au bout de deux jours il marchait à vide. Le bon sens et le raisonnement du personnage furent admirés.

Quand au marchand, il se défit de tous ses esclaves, à la réserve d'un grammairien, d'un chantre et d'Ésope, lesquels il alla exposer en vente à Samos. Avant que de les mener sur la place, il fit habiller les deux premiers le plus proprement qu'il put, comme chacun farde sa marchandise.

Ésope, au contraire, ne fut vêtu que d'un sac, et placé entre ses deux compagnons, afin de leur donner lustre. Quelques acheteurs se présentèrent, entre autres un philosophe appelé Xantus. Il demanda au grammairien et au chantre ce qu'ils savaient faire. « Tout », reprirent-ils. Cela fit rire le Phrygien, on peut s'imaginer de quel air Planude rapporte qu'il s'en fallut peu qu'on ne prît la fuite, tant il fit une effroyable grimace. Le marchand fit son chantre mille oboles, son grammairien trois mille; et, en cas que l'on achetât l'un des deux, il devait donner Ésope par-dessus le marché. La cherté du grammairien et du chantre dégoûta Xantus ; mais, pour ne pas retourner chez soi sans avoir fait quelque emplette, ses disciples lui conseillèrent d'acheter ce petit bout d'homme qui avait ri de si bonne grâce : on en ferait un épouvantail; il divertirait les gens par sa mine. Xantus se laissa persuader, et fit prix d'Ésope à soixante oboles. Il lui demanda, devant que de l'acheter, à quoi il lui serait propre, comme il l'avait demandé à ses camarades. Ésope répondit : « A rien », puisque les deux autres avaient tout retenu pour eux. Les commis de la douane remirent généreusement à Xantus le sol pour livre, et lui en donnèrent quittance sans rien payer.

Xantus avait une femme de goût assez délicat, et à qui toutes sortes de gens ne plaisaient pas : si bien que de lui aller présenter sérieusement son nouvel esclave, il n'y avait pas d'apparence, à moins, qu'il ne la voulût mettre en colère et se faire moquer de lui. Il jugea plus à propos d'en faire un sujet de plaisanterie, et alla dire au logis qu'il venait d'acheter un jeune esclave le plus beau du monde et le mieux fait. Sur cette nouvelle, les filles qui servaient sa femme se pensèrent battre à qui l'aurait pour son serviteur ; mais elles furent bien étonnées quand le personnage parut. L'une se mit la main devant les yeux, l'autre s'enfuit, l'autre fit un cri. La maîtresse du logis dit que c'était pour la chasser qu'on lui amenait un tel monstre ; qu'il y avait longtemps que le philosophe se lassait d'elle. De parole en parole, le différend s'échauffa jusques à tel point

que la femme demanda son bien et voulut se retirer chez ses parents. Xantus fit tant par sa patience, et Ésope par son esprit, que les choses s'accommodèrent. On ne parla plus de s'en aller, et peut-être que l'accoutumance effaça à la fin une partie de la laideur du nouvel esclave.

Je laisserai beaucoup de petites choses où il fit paraître la vivacité de son esprit : car, quoiqu'on puisse juger par là de son caractère, elles sont de trop peu de conséquence pour en informer la postérité. Voici seulement un échantillon de son bon sens et de l'ignorance de son maître. Celui-ci alla chez un jardinier se choisir lui-même une salade. Les herbes cueillies, le jardinier le pria de lui satisfaire l'esprit sur une difficulté qui regardait la philosophie aussi bien que le jardinage : c'est que les herbes qu'il plantait, et qu'il cultivait avec un grand soin, ne profitaient point, tout au contraire de celles que la terre produisait d'elle-même, sans culture ni amendement. Xantus rapporta le tout à la Providence, comme on a coutume de faire quand on est court. Ésope se mit à rire, et, ayant tiré son maître à part, il lui conseilla de dire à ce jardinier qu'il lui avait fait une réponse ainsi générale parce que la question n'était pas digne de lui : il le laissait donc avec son garçon qui assurément le satisferait. Xantus s'étant allé promener d'un autre côté du jardin, Ésope compara la terre à une femme qui, ayant des enfants d'un premier mari, en épouserait un second qui aurait aussi des enfants d'une autre femme. Sa nouvelle épouse ne manquerait pas de concevoir de l'aversion pour ceux-ci, et leur ôterait la nourriture afin que les siens en profitassent. Il en était ainsi de la terre, qui n'adoptait qu'avec peine les productions du travail et de la culture, et qui réservait toute sa tendresse et tous ses bienfaits pour les siennes seules : elle était marâtre des unes, et mère passionnée des autres. Le jardinier parut si content de cette raison qu'il offrit à Ésope tout ce qui était dans son jardin.

Il arriva quelque temps après, un grand différend entre le philosophe et sa femme. Le philosophe, étant de festin

mit à part quelques friandises, et dit à Ésope : « Va porter ceci à ma bonne amie. » Ésope l'alla donner à une petite chienne qui était les délices de son maître. Xantus, de retour, ne manqua pas de demander des nouvelles de son présent et si on l'avait trouvé bon. Sa femme ne comprenait rien à ce langage : on fit venir Ésope pour l'éclaircir. Xantus, qui ne cherchait qu'un prétexte pour le faire battre, lui demanda s'il ne lui avait pas dit expressément : « Va-t-en porter de ma part ces friandises à ma bonne amie. » Ésope répondit là-dessus que la bonne amie n'était pas la femme, qui pour la moindre parole menaçait de faire un divorce : c'était la chienne, qui endurait tout et qui revenait faire caresses après qu'on l'avait battue. Le philosophe demeura court, mais sa femme entra dans une telle colère qu'elle se retira d'avec lui. Il n'y eut parent ni ami par qui Xantus ne lui fit parler, sans que les raisons ni les prières y gagnassent rien. Ésope s'avisa d'un stratagème. Il acheta force gibier, comme pour une noce considérable, et fit tant qu'il fut rencontré par un des domestiques de sa maîtresse. Celui-ci lui demanda pourquoi tant d'apprêts. Ésope lui dit que son maître, ne pouvant obliger sa femme de revenir, en allait épouser une autre. Aussitôt que la dame sut cette nouvelle, elle retourna chez son mari par esprit de contradiction ou par jalousie. Ce ne fut pas sans la garder bonne à Ésope, qui tous les jours faisait de nouvelles pièces à son maître, et tous les jours se sauvait du châtiment par quelque trait de subtilité. Il n'était pas possible au philosophe de le confondre.

Un certain jour de marché, Xantus, qui avait dessein de régaler quelques-uns de ses amis, lui commanda d'acheter ce qu'il y aurait de meilleur, et rien autre chose. « Je t'apprendrai, dit en soi-même le Phrygien, à spécifier ce que tu souhaites, sans t'en remettre à la discrétion d'un esclave. » Il n'acheta donc que des langues, lesquelles il fit accommoder à toutes les sauces : l'entrée, le second, l'entremets, tout ne fut que langues. Les conviés louèrent d'abord le choix de ce mets ; à la fin, ils s'en dégoûtèrent. « Ne t'ai-je pas com-

mandé, dit Xantus, d'acheter ce qu'il y aurait de meilleur? — Et qu'y a-t-il de meilleur que la langue ? reprit Ésope : c'est le lien de la vie civile, la clef des sciences, l'organe de la vérité et de la raison. Par elle on bâtit les villes et on les police, on instruit, on persuade, on règne dans les assemblées, on s'acquitte du premier de tous les devoirs, qui est de louer les dieux. — Eh bien, dit Xantus, qui prétendait l'attraper, achète-moi demain ce qui est de pire. Ces mêmes personnes viendront chez moi, et je veux diversifier. » Le lendemain Ésope ne fit servir que le même mets, disant que la langue est la pire chose qui soit au monde : « C'est la mère de tous débats, la nourrice des procès, la source des divisions et des guerres. Si l'on dit qu'elle est l'organe de la vérité, c'est aussi celui de l'erreur, et, qui pis est, de la calomnie. Par elle on détruit les villes, on persuade de méchantes choses. Si d'un côté elle loue les dieux, de l'autre elle profère les blasphèmes contre leur puissance. » Quelqu'un de la compagnie dit à Xantus que véritablement ce valet lui était fort nécessaire, car il savait le mieux du monde exercer la patience d'un philosophe. « De quoi vous mettez-vous en peine reprit Ésope. — Et trouve-moi, dit Xantus, un homme qui ne se mette en peine de rien. »

Ésope alla le lendemain sur la place, et voyant un paysan qui regardait toutes choses avec la froideur et l'indifférence d'une statue, il amena ce paysan au logis. « Voilà, dit-il à Xantus, l'homme sans souci que vous demandez. » Xantus commanda à sa femme de faire chauffer de l'eau, de la mettre dans un bassin, puis de laver elle-même les pieds de son nouvel hôte. Le paysan la laissa faire, quoiqu'il sût fort bien qu'il ne méritait pas cet honneur ; mais il disait en lui-même : « C'est peut-être la coutume d'en user ainsi. » On le fit asseoir au haut bout : il prit sa place sans cérémonie. Pendant le repas, Xantus ne fit autre chose que blâmer son cuisinier ; rien ne lui plaisait ; ce qui était doux, il le trouvait trop salé, et ce qui était trop salé, il le trouvait doux. L'homme sans souci le laissait dire et mangeait de toutes ses dents. Au dessert on mit sur la table un gâ-

teau que la femme du philosophe avait fait. Xantus le trouva mauvais, quoiqu'il fût très bon. « Voilà, dit-il, la pâtisserie la plus méchante que j'ai jamais mangée. Il faut brûler l'ouvrière, car elle ne fera de sa vie rien qui vaille. Qu'on apporte des fagots. — Attendez, dit le paysan, je m'en vais quérir ma femme : on ne fera qu'un bûcher pour toutes les deux. » Ce dernier trait désarçonna le philosophe, et lui ôta l'espérance de jamais attraper le Phrygien.

Or ce n'était pas seulement avec son maître qu'Ésope trouvait occasion de rire et de dire de bons mots. Xantus l'avait envoyé en certain endroit; il rencontra en chemin le magistrat, qui lui demanda où il allait. Soit qu'Ésope fût distrait, ou pour une autre raison, il répondit qu'il n'en savait rien. Le magistrat, tenant à mépris et irrévérence cette réponse, le fit mener en prison. Comme les huissiers le conduisaient : « Ne voyez-vous pas, dit-il, que j'ai très bien répondu? Savais-je qu'on me ferait aller où je vas? » Le magistrat le fit relâcher, et trouva Xantus heureux d'avoir un esclave si plein d'esprit.

Xantus, de sa part, voyait par là de quelle importance il lui était de ne point affranchir Ésope, et combien la possession d'un tel esclave lui faisait honneur. Même un jour, faisant la débauche avec ses disciples, Ésope, qui les servait, vit que les fumées leur échauffaient déjà la cervelle, aussi bien au maître qu'aux écoliers. « La débauche de vin, leur dit-il, a trois degrés : le premier de volupté, le second d'ivrognerie, le troisième de fureur. » On se moqua de son observation et on continua de vider les pots. Xantus s'en donna jusqu'à perdre la raison et à se vanter qu'il boirait la mer. Cela fit rire la compagnie. Xantus soutint ce qu'il avait dit, gagea sa maison qu'il boirait la mer tout entière; et, pour assurance de la gageure, il déposa l'anneau qu'il avait au doigt. Le jour suivant, que les vapeurs de Bacchus furent dissipées, Xantus fut extrêmement surpris de ne plus retrouver son anneau, lequel il tenait fort cher. Ésope lui dit qu'il était perdu, et que sa maison l'était aussi par la gageure qu'il avait faite. Voilà le philosophe bien alarmé.

Il pria Ésope de lui enseigner une défaite. Ésope s'avisa de celle-ci.

Quand le jour que l'on avait pris pour l'exécution de la gageure fut arrivé, tout le peuple de Samos accourut au rivage de la mer pour être témoin de la honte du philosophe. Celui de ses disciples qui avait gagé contre lui triomphait déjà. Xantus dit à l'assemblée : « Messieurs, j'ai gagé véritablement que je boirais toute la mer, mais non pas les fleuves qui entrent dedans. C'est pourquoi que celui qui a gagné contre moi détourne leurs cours, et puis je ferai ce que je me suis vanté de faire. » Chacun admira l'expédient que Xantus avait trouvé pour sortir à son honneur d'un si mauvais pas. Le disciple confessa qu'il était vaincu, et demanda pardon à son maître. Xantus fut reconduit jusqu'en son logis avec acclamations.

Pour récompense, Ésope lui demanda la liberté. Xantus la lui refusa, et dit que le temps de l'affranchir n'était pas encore venu. Si toutefois les dieux l'ordonnaient ainsi, il y consentait ; partant, qu'il prît garde au premier présage qu'il aurait étant sorti du logis. S'il était heureux, et que, par exemple, deux corneilles se présentassent à sa vue, la liberté lui serait donnée ; s'il n'en voyait qu'une, qu'il ne se lassât point d'être esclave. Ésope sortit aussitôt. Son maître était logé à l'écart, et apparemment vers un lieu couvert de grands arbres. A peine notre Phrygien fut dehors qu'il aperçut deux corneilles qui s'abattirent sur le plus haut. Il en alla avertir son maître, qui voulut voir lui-même s'il disait vrai. Tandis que Xantus venait, l'une des corneilles s'envola. « Me tromperas-tu toujours ? dit-il à Ésope. Qu'on lui donne les étrivières. » L'ordre fut exécuté. Pendant le supplice du pauvre Ésope, on vint inviter Xantus à un repas. Il promit qu'il s'y trouverait. « Hélas ! s'écria Ésope, les présages sont bien menteurs ! Moi qui ai vu deux corneilles, je suis battu ; mon maître qui n'en a vu qu'une, est prié de noces. » Ce mot plut tellement à Xantus qu'il commanda qu'on cessât de fouetter Ésope ; mais, quant à la liberté, il ne pouvait se résoudre à

la lui donner, encore qu'il la lui promît en diverses occasions.

Un jour, ils se promenaient tous deux parmi de vieux monuments, considérant avec beaucoup de plaisir les inscriptions qu'on y avait mises. Xantus en aperçut une qu'il ne put entendre, quoiqu'il demeurât longtemps à en chercher l'explication. Elle était composée des premières lettres de certains mots. Le philosophe avoua ingénuement que cela passait son esprit. « Si je vous fais trouver un trésor par le moyen de ces lettres, lui dit Ésope, quelle récompense aurai-je ? » Xantus lui promit la liberté et la moitié du trésor. « Elles signifient, poursuivit Ésope, qu'à quatre pas de cette colonne nous en rencontrerons un. » En effet, ils le trouvèrent après avoir creusé quelque peu de terre. Le philosophe fut sommé de tenir parole ; mais il reculait toujours. « Les dieux me gardent de t'affranchir, dit-il à Ésope, que tu ne m'aies donné avec cela l'intelligence de ces lettres. Ce me sera un autre trésor plus précieux que celui lequel nous avons trouvé. — On les a ici gravées, poursuivit Ésope, comme étant les premières lettres de ces mots : Ἀποϐὰς βήματα, c'est-à-dire : *Si vous reculez quatre pas et que vous creusiez, vous trouverez un trésor.* — Puisque tu es si subtil, repartit Xantus, j'aurais tort de me défaire de toi. N'espère donc pas que je t'affranchisse. — Et moi, répliqua Ésope, je vous dénoncerai au roi Denys : car c'est à lui que le trésor appartient, et ces mêmes lettres commencent d'autres mots qui le signifient. » Le philosophe, intimidé, dit au Phrygien qu'il prît sa part de l'argent et qu'il n'en dît mot : de quoi Ésope déclara ne lui avoir aucune obligation, ces lettres ayant été choisies de telle manière qu'elles enfermaient un triple sens, et signifiaient encore : *En vous en allant, vous partagerez le trésor que vous aurez rencontré.* Dès qu'ils furent de retour, Xantus commanda que l'on enfermât le Phrygien, et qu'on lui mît les fers aux pieds, de crainte qu'il n'allât publier cette aventure. « Hélas ! s'écria Ésope, est-ce ainsi que les philosophes s'acquittent de leurs promesses ? Mais faites ce que vous voudrez, il

faudra que vous m'affranchissiez malgré vous. » Sa prédiction se trouva vraie.

Il arriva un prodige qui mit fort en peine les Samiens. Un aigle enleva l'anneau public (c'était apparemment quelque sceau que l'on apposait aux délibérations du conseil) et le fit tomber au sein d'un esclave. Le philosophe fut consulté là-dessus, et comme étant philosophe, et comme étant un des premiers de la république. Il demanda du temps, et eut recours à son oracle ordinaire : c'était Ésope. Celui-ci lui conseilla de le produire en public, parce que, s'il rencontrait bien, l'honneur en serait toujours à son maître ; sinon, il n'y aurait que l'esclave de blâmé. Xantus approuva la chose, et le fit monter à la tribune aux harangues. Dès qu'on le vit, chacun s'éclata de rire ; personne ne s'imagina qu'il pût rien partir de raisonnable d'un homme fait de cette manière. Ésope leur dit qu'il ne fallait pas considérer la forme du vase, mais la liqueur qui y était enfermée. Les Samiens lui crièrent qu'il dît donc sans crainte ce qu'il jugeait de ce prodige. Ésope s'en excusa sur ce qu'il n'osait le faire. « La fortune, disait-il, avait mis un débat de gloire entre le maître et l'esclave : si l'esclave disait mal, il serait battu ; s'il disait mieux que le maître, il serait battu encore. » Aussitôt on pressa Xantus de l'affranchir. Le philosophe résista longtemps. A la fin, le prévôt de ville le menaça de le faire de son office et en vertu du pouvoir qu'il en avait comme magistrat : de façon que le philosophe fut obligé de donner les mains. Cela fait, Ésope dit que les Samiens étaient menacés de servitude par ce prodige, et que l'aigle enlevant leur sceau ne signifiait autre chose qu'un roi puissant qui voulait les assujettir.

Peu de temps après, Crésus, roi des Lydiens, fit dénoncer à ceux de Samos qu'ils eussent à se rendre ses tributaires ; sinon, qu'il les y forcerait par les armes. La plupart étaient d'avis qu'on lui obéît. Ésope leur dit que la Fortune présentait deux chemins aux hommes : l'un de liberté, rude et épineux au commencement, mais dans la suite très agréable ; l'autre d'esclavage, dont les commencements étaient plus

aisés, mais la suite laborieuse. C'était conseiller assez intelligiblement aux Samiens de défendre leur liberté. Ils renvoyèrent l'ambassadeur de Crésus avec peu de satisfaction. Crésus se mit en état de les attaquer. L'ambassadeur lui dit que, tant qu'ils auraient Ésope avec eux, il aurait peine à les réduire à ses volontés, vu la confiance qu'ils avaient au bon sens du personnage. Crésus le leur envoya demander, avec promesse de leur laisser la liberté s'ils le lui livraient. Les principaux de la ville trouvèrent ces conditions avantageuses, et ne crurent pas que leur repos leur coûtât trop cher quand ils l'achèteraient aux dépens d'Ésope. Le Phrygien leur fit changer de sentiment en leur contant que, les loups et les brebis ayant fait un traité de paix, celles-ci donnèrent leurs chiens pour otages. Quand elles n'eurent plus de défenseurs, les loups les étranglèrent avec moins de peine qu'ils ne faisaient. Cet apologue fit son effet : les Samiens prirent une délibération toute contraire à celle qu'ils avaient prise.

Ésope voulut toutefois aller vers Crésus, et dit qu'il les servirait plus utilement, étant près du roi, que s'il demeurait à Samos. Quand Crésus le vit, il s'étonna qu'une si chétive créature lui eût été un si grand obstacle. « Quoi ! voilà celui qui fait qu'on s'oppose à mes volontés ! » s'écria-t-il. Ésope se prosterna à ses pieds. « Un homme prenait des sauterelles, dit-il ; une cigale lui tomba aussi sous la main. Il s'en allait la tuer, comme il avait fait les sauterelles. « Que vous ai-je fait ? dit-elle à cet homme ; je « ne ronge point vos blés, je ne vous procure aucun dom« mage ; vous ne trouverez en moi que la voix, dont je me « sers fort innocemment. » Grand roi, je ressemble à cette cigale : je n'ai que la voix, et ne m'en suis point servi pour vous offenser. » Crésus, touché d'admiration et de pitié, non seulement lui pardonna, mais il laissa en repos les Samiens à sa considération.

En ce temps-là le Phrygien composa ses fables, lesquelles il laissa au roi de Lydie, et fut envoyé par lui vers les Samiens, qui décernèrent à Ésope de grands honneurs. Il lui

prit aussi envie de voyager et d'aller par le monde, s'entretenant de diverses choses avec ceux que l'on appelait philosophes. Enfin il se mit en grand crédit près de Lycérus, roi de Babylone. Les rois d'alors s'envoyaient les uns aux autres des problèmes à résoudre sur toutes sortes de matières, à condition de se payer une espèce de tribut ou d'amende, selon qu'ils répondraient bien ou mal aux questions proposées : en quoi Lycérus, assisté d'Ésope, avait toujours l'avantage, et se rendait illustre parmi les autres, soit à résoudre, soit à proposer.

Cependant notre Phrygien se maria, et, ne pouvant avoir d'enfants, il adopta un jeune homme d'extraction noble appelé Ennus. Celui-ci le paya d'ingratitude, et fut si méchant que d'oser souiller le lit de son bienfaiteur. Cela étant venu à la connaissance d'Ésope, il le chassa. L'autre, afin de s'en venger, contrefit des lettres par lesquelles il semblait qu'Ésope eût intelligence avec les rois qui étaient émules de Lycérus. Lycérus, persuadé par le cachet et par la signature de ces lettres, commanda à un de ses officiers, nommé Hermippus, que, sans chercher de plus grandes preuves, il fît mourir promptement le traître Ésope. Cet Hermippus, étant ami du Phrygien, lui sauva la vie, et à l'insu de tout le monde le nourrit longtemps dans un sépulcre, jusqu'à ce que Necténabo, roi d'Égypte, sur le bruit de la mort d'Ésope, crût à l'avenir rendre Lycérus son tributaire. Il osa le provoquer, et le défia de lui envoyer des architectes qui sussent bâtir une tour en l'air, et par le même moyen un homme prêt à répondre à toutes sortes de questions. Lycérus ayant lu les lettres et les ayant communiquées aux plus habiles de son État, chacun d'eux demeura court, ce qui fit que le roi regretta Ésope, quand Hermippus lui dit qu'il n'était pas mort, et le fit venir. Le Phrygien fut très bien reçu, se justifia et pardonna à Ennus. Quant à la lettre du roi d'Égypte, il n'en fit que rire, et manda qu'il enverrait au printemps les architectes et le répondant à toutes sortes de questions.

Lycérus remit Ésope en possession de tous ses biens, et

lui fit livrer Ennus pour en faire ce qu'il voudrait. Ésope le reçut comme son enfant, et pour toute punition lui recommanda d'honorer les dieux et son prince, se rendre terrible à ses ennemis, facile et commode aux autres; bien traiter sa femme, sans pourtant lui confier son secret ; parler peu et chasser de chez soi les babillards ; ne se point laisser abattre aux malheurs; avoir soin du lendemain, car il vaut mieux enrichir ses ennemis par sa mort que d'être importun à ses amis pendant son vivant ; surtout n'être point envieux du bonheur ni de la vertu d'autrui, d'autant que c'est se faire du mal à soi-même. Ennus, touché de ces avertissements et de la bonté d'Ésope comme d'un trait qui lui aurait pénétré le cœur, mourut peu de temps après.

Pour revenir au défi de Necténabo, Ésope choisit des aiglons, et les fit instruire, chose difficile à croire; il les fit, dis-je, instruire à porter en l'air chacun un panier dans lequel était un jeune enfant. Le printemps venu, il s'en alla en Égypte avec tout cet équipage, non sans tenir en grande admiration et en attente de son dessein les peuples chez qui il passait. Necténabo, qui, sur le bruit de sa mort, avait envoyé l'énigme, fut extrêmement surpris de son arrivée. Il ne s'y attendait pas, et ne se fût jamais engagé dans un tel défi contre Lycérus s'il eût cru Ésope vivant. Il lui demanda s'il avait amené les architectes et le répondant. Ésope dit que le répondant était lui-même, et qu'il ferait voir les architectes quand il serait sur le lieu. On sortit en pleine campagne, où les aigles enlevèrent les paniers avec les petits enfants, qui criaient qu'on leur donnât du mortier, des pierres et du bois. « Vous voyez, dit Ésope à Necténabo, je vous ai trouvé les ouvriers; fournissez-leur les matériaux. » Necténabo avoua que Lycérus était le vainqueur. Il proposa toutefois ceci à Ésope : « J'ai des cavales en Égypte qui conçoivent au hennissement des chevaux qui sont devers Babylone. Qu'avez-vous à répondre là-dessus? » Le Phrygien remit sa réponse au lendemain, et, retourné qu'il fut au logis, il commanda à des enfants de prendre un chat et de le mener fouettant, par les rues. Les Égyptiens,

qui adorent cet animal, se trouvèrent extrêmement scandalisés du traitement que l'on lui faisait. Ils l'arrachèrent des mains des enfants et allèrent se plaindre au roi. On fit venir en sa présence le Phrygien. « Ne savez-vous pas, lui dit le roi, que cet animal est un de nos dieux? Pourquoi donc le faites-vous traiter de la sorte? — C'est pour l'offense qu'il a commise envers Lycérus, reprit Ésope : car la nuit dernière il lui a étranglé un coq extrêmement courageux et qui chantait à toutes les heures. — Vous êtes un menteur, repartit le roi; comment serait-il possible que ce chat eût fait en si peu de temps un si long voyage? — Et comment est-il possible, reprit Ésope, que vos juments entendent de si loin nos chevaux hennir, et conçoivent pour les entendre? »

Ensuite de cela le roi fit venir d'Héliopolis certains personnages d'esprit subtil et savants en questions énigmatiques. Il leur fit un grand régal où le Phrygien fut invité. Pendant le repas, ils proposèrent à Ésope diverses choses, celle-ci entr'autres. Il y a un grand temple qui est appuyé sur une colonne entourée de douze villes, chacune desquelles a trente arcs-boutants, et autour de ces arcs-boutants se promènent l'une après l'autre deux femmes, l'une blanche, l'autre noire. « Il faut renvoyer, dit Ésope, cette question aux petits enfants de notre pays. Le temple est le monde, la colonne l'an; les villes ce sont les mois, et les arcs-boutants les jours, autour desquels se promènent alternativement le jour et la nuit. »

Le lendemain, Necténabo assembla tous ses amis. « Souffrirez-vous, leur dit-il, qu'une moitié d'homme, qu'un avorton, soit la cause que Lycérus remporte le prix, et que j'aie la confusion pour mon partage? » Un d'eux s'avisa de demander à Ésope qu'il leur fît des questions de choses dont ils n'eussent jamais entendu parler. Ésope écrivit une cédule par laquelle Necténabo confessait devoir deux mille talents à Lycérus. La cédule fut mise entre les mains de Necténabo toute cachetée. Avant qu'on l'ouvrît, les amis du prince soutinrent que la chose contenue dans cet écrit était de leur connaissance. Quand on l'eut ouverte, Necté-

nabo s'écria : « Voilà la plus grande fausseté du monde; je vous en prends à témoin tous tant que vous êtes. — Il est vrai, repartirent-ils, que nous n'en avons jamais entendu parler. — J'ai donc satisfait à votre demande », reprit Ésope.

Necténabo le renvoya comblé de présents, tant pour lui que pour son maître. Le séjour qu'il fit en Égypte est peut-être cause que quelques-uns ont écrit qu'il fut esclave avec Rhodope, celle-là qui des libéralités de ses amants fit élever une des trois pyramides qui subsistent encore et qu'on voit avec admiration : c'est la plus petite, mais celle qui est bâtie avec le plus d'art.

Ésope, à son retour dans Babylone, fut reçu de Lycérus avec de grandes démonstrations de joie et de bienveillance. Ce roi lui fit ériger une statue. L'envie de voir et d'apprendre le fit renoncer à tous ces honneurs. Il quitta la cour de Lycérus, où il avait tous les avantages qu'on peut souhaiter, et prit congé de ce prince pour voir la Grèce encore une fois. Lycérus ne le laissa point partir sans embrassements et sans larmes, et sans lui faire promettre sur les autels qu'il reviendrait achever ses jours auprès de lui.

Entre les villes où il s'arrêta, Delphes fut une des principales. Les Delphiens l'écoutèrent fort volontiers, mais ils ne lui rendirent point d'honneurs. Ésope, piqué de ce mépris, les compara aux bateaux qui flottent sur l'onde : on s'imagine de loin que c'est quelque chose de considérable ; de près, on trouve que ce n'est rien. La comparaison lui coûta cher. Les Delphiens en conçurent une telle haine et un si violent désir de vengeance (outre qu'ils craignaient d'être décriés par lui) qu'ils résolurent de l'ôter du monde. Pour y parvenir, ils cachèrent parmi ses hardes un de leurs vases sacrés, prétendant que par ce moyen ils convaincraient Ésope de vol et de sacrilège, et qu'ils le condamneraient à la mort. Comme il fut sorti de Delphes et qu'il eut pris le chemin de la Phocide, les Delphiens accoururent comme gens qui étaient en peine ; ils l'accusèrent d'avoir dérobé leur vase. Ésope le nia avec des serments. On chercha dans son équipage, et il fut trouvé. Tout ce

qu'Ésope put dire n'empêcha point qu'on le traitât comme un criminel infâme. Il fut ramené à Delphes chargé de fers, mis dans des cachots, puis condamné à être précipité. Rien ne lui servit de se défendre avec ses armes ordinaires et de rapporter des apologues : les Delphiens s'en moquèrent, « La grenouille, leur dit-il, avait invité le rat à la venir voir. Afin de lui faire traverser l'onde, elle l'attacha à son pied. Dès qu'il fut sur l'eau, elle voulut le tirer au fond, dans le dessein de le noyer et d'en faire ensuite un repas. Le malheureux rat résista quelque peu de temps. Pendant qu'il se débattait sur l'eau, un oiseau de proie l'aperçut, fondit sur lui, et, l'ayant enlevé avec la grenouille, qui ne put se détacher, il se reput de l'un et de l'autre. C'est ainsi, Delphiens abominables, qu'un plus puissant que nous me vengera. Je périrai, mais vous périrez aussi. » Comme on le conduisait au supplice, il trouva moyen de s'échapper, et entra dans une petite chapelle dédiée à Apollon. Les Delphiens l'en arrachèrent. « Vous violez cet asile, leur dit-il, parce que ce n'est qu'une petite chapelle ; mais un jour viendra que votre méchanceté ne trouvera point de retraite sûre, non pas même dans les temples : il vous arrivera la même chose qu'à l'aigle, lequel, nonobstant les prières de l'escarbot, enleva un lièvre qui s'était réfugié chez lui. La génération de l'aigle en fut punie jusques dans le giron de Jupiter. » Les Delphiens, peu touchés de tous ces exemples, le précipitèrent.

Peu de temps après sa mort, une peste très violente exerça sur eux ses ravages. Ils demandèrent à l'oracle par quels moyens ils pourraient apaiser le courroux des dieux. L'oracle leur répondit qu'il n'y en avait point d'autre que d'expier leur forfait et satisfaire aux mânes d'Ésope. Aussitôt une pyramide fut élevée. Les dieux ne témoignèrent pas seuls combien ce crime leur déplaisait, les hommes vengèrent aussi la mort de leur sage. La Grèce envoya des commissaires pour en informer, et en fit une punition rigoureuse.

FABLES CHOISIES

A MONSEIGNEUR LE DAUPHIN

Je chante les héros dont Ésope est le père,
Troupe de qui l'histoire, encor que mensongère,
Contient des vérités qui servent de leçons.
Tout parle en mon ouvrage, et même les poissons.
Ce qu'ils disent s'adresse à tous tant que nous sommes.
Je me sers d'animaux pour instruire les hommes.
ILLUSTRE REJETON D'UN PRINCE *aimé des Cieux,*
Sur qui le monde entier a maintenant les yeux,
Et qui, faisant fléchir les plus superbes têtes,
Comptera désormais ses jours par ses conquêtes,
Quelqu'autre te dira d'une plus forte voix
Les faits de tes aïeux et les vertus des rois.
Je vais t'entretenir de moindres aventures,
Te tracer en ces vers de légères peintures,
Et, si de t'agréer je n'emporte le prix,
J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris.

LIVRE PREMIER

I. — LA CIGALE ET LA FOURMI

La cigale ayant chanté
Tout l'été,
Se trouva fort dépourvue
Quand la bise fut venue.
Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau.
Elle alla crier famine
Chez la fourmi sa voisine,
La priant de lui prêter
Quelque grain pour subsister
Jusqu'à la saison nouvelle.
« Je vous paierai, lui dit-elle,
Avant l'oût, foi d'animal,
Intérêt et principal. »
La fourmi n'est pas prêteuse;
C'est là son moindre défaut[1].

1. *C'est là son moindre défaut.* Cette observation nous paraît devoir être interprétée dans un sens ironique. Il importe peu, en effet, au récit ou à la moralité de la fable, que la fourmi ait de plus grands défauts; et puis quels seraient ces défauts ? Pour nous l'auteur a voulu dire : si être prêteuse est un défaut, c'est là le moindre défaut de la fourmi. La Fontaine, qui prend parti pour la fourmi, ne s'aviserait pas de la charger outre mesure ; et, d'un autre côté, par cette pointe qu'il lance contre la parcimonie égoïste de son personnage, il atténue un peu le reproche de fausse morale qu'on a souvent adressé à sa première fable.

« Que faisiez-vous au temps chaud ?
Dit-elle à cette emprunteuse.
— Nuit et jour, à tout venant
Je chantais, ne vous déplaise.
— Vous chantiez ? j'en suis fort aise.
Et bien, dansez maintenant. »

II. — LE CORBEAU ET LE RENARD

Maître corbeau, sur un arbre perché,
Tenait en son bec un fromage;
Maître renard par l'odeur alléché,
Lui tint à peu près ce langage :
« Et bonjour, Monsieur du Corbeau.
Que vous êtes joli ! que vous me semblez beau !
Sans mentir, si votre ramage
Se rapporte à votre plumage,
Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois. »
A ces mots, le corbeau ne se sent pas de joie;
Et, pour montrer sa belle voix,
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.
Le renard s'en saisit, et dit : « Mon bon monsieur,
Apprenez que tout flatteur
Vit aux dépens de celui qui l'écoute.
Cette leçon vaut bien un fromage sans doute. »
Le corbeau, honteux et confus,
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

III. — LA GRENOUILLE QUI SE VEUT FAIRE AUSSI GROSSE QUE LE BŒUF

Une grenouille vit un bœuf
Qui lui sembla de belle taille.
Elle, qui n'était pas grosse en tout comme un œuf,
Envieuse s'étend, et s'enfle, et se travaille
Pour égaler l'animal en grosseur,
Disant : « Regardez bien, ma sœur,
Est-ce assez? Dites-moi. N'y suis-je point encore?
— Nenny. — M'y voici donc ? — Point du tout. — M'y voilà ?
— Vous n'en approchez point. » La chétive pécore[1]
S'enfla si bien qu'elle creva.

Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages :
Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs;
Tout petit prince a des ambassadeurs;
Tout marquis veut avoir des pages.

IV. — LES DEUX MULETS

Deux mulets cheminaient : l'un d'avoine chargé,
L'autre portant l'argent de la gabelle.
Celui-ci, glorieux d'une charge si belle,
N'eût voulu pour beaucoup en être soulagé.
Il marchait d'un pas relevé,

1. *Pécore* est simplement pris ici dans le sens d'animal ; lat. *pecus, pecoris*.

Et faisait sonner sa sonnette,
Quand, l'ennemi se présentant,
Comme il en voulait à l'argent,
Sur le mulet du fisc une troupe se jette,
Le saisit au frein et l'arrête.
Le mulet, en se défendant,
Se sent percer de coups : il gémit, il soupire,
« Est-ce donc là, dit-il, ce qu'on m'avait promis ?
Ce mulet qui me suit du danger se retire,
Et moi, j'y tombe et je péris.
— Ami, lui dit son camarade,
Il n'est pas toujours bon d'avoir un haut emploi.
Si tu n'avais servi qu'un meunier, comme moi,
Tu ne serais pas si malade. »

V. — LE LOUP ET LE CHIEN[1]

Un loup n'avait que les os et la peau,
Tant les chiens faisaient bonne garde.
Ce loup rencontre un dogue aussi puissant que beau,
Gras, poli, qui s'était fourvoyé par mégarde.
L'attaquer, le mettre en quartiers,
Sire loup l'eût fait volontiers.
Mais il fallait livrer bataille,
Et le mâtin était de taille
A se défendre hardiment.
Le loup donc l'aborde humblement,
Entre en propos, et lui fait compliment

1. On peut comparer à cette conversation du loup et du chien celle de l'âne et du cheval dans le chapitre VII du livre V de Rabelais.

Sur son embonpoint qu'il admire.
« Il ne tiendra qu'à vous, beau Sire,
D'être aussi gras que moi, lui repartit le chien.
Quittez les bois, vous ferez bien :
Vos pareils y sont misérables,
Cancres, hères et pauvres diables,
Dont la condition est de mourir de faim.
Car quoi? Rien d'assuré; point de franche lipée : [1]
Tout à la pointe de l'épée.
Suivez-moi, vous aurez un bien meilleur destin. »
Le loup reprit : « Que me faudra-t-il faire ?
— Presque rien, dit le chien, donner la chasse aux gens
Portant bâtons et mendiants ;
Flatter ceux du logis, à son maître complaire ;
Moyennant quoi votre salaire
Sera force reliefs de toutes les façons :
Os de poulets, os de pigeons,
Sans parler de mainte caresse. »
Le loup déjà se forge une félicité
Qui le fait pleurer de tendresse.
Chemin faisant il vit le col du chien pelé.
« Qu'est-ce là ? lui dit-il. — Rien. — Quoi rien ? — Peu de [chose.
— Mais encor? — Le collier dont je suis attaché
De ce que vous voyez est peut-être la cause.
— Attaché? dit le loup; vous ne courez donc pas
Où vous voulez? — Pas toujours; mais qu'importe?
— Il importe si bien que de tous vos repas
Je ne veux en aucune sorte,
Et ne voudrais pas même à ce prix un trésor. »
Cela dit, maître loup s'enfuit, et court encor.

---

1. *Lipée, Lippée.* Ce qu'on peut prendre avec les *lippes* (les lèvres), bouchée, et, par extension, repas. — *Franche lipée,* repas qui ne coûte rien.

VI. — LA GÉNISSE, LA CHÈVRE ET LA BREBIS EN SOCIÉTÉ AVEC LE LION

La génisse, la chèvre et leur sœur la brebis
Avec un fier lion, seigneur du voisinage,
Firent société, dit-on, au temps jadis,
Et mirent en commun le gain et le dommage.
Dans les lacs de la chèvre un cerf se trouva pris,
Vers ses associés aussitôt elle envoie.
Eux venus, le lion par ses ongles compta,
Et dit : « Nous sommes quatre à partager la proie. »
Puis en autant de parts le cerf il dépeça,
Prit pour lui la première en qualité de sire :
« Elle doit être à moi, dit-il, et la raison,
C'est que je m'appelle Lion :
A cela l'on n'a rien à dire.
La seconde par droit me doit échoir encor :
Ce droit, vous le savez, c'est le droit du plus fort.
Comme le plus vaillant je prétends la troisième.
Si quelqu'une de vous touche à la quatrième,
Je l'étranglerai tout d'abord. »

VII. — LA BESACE

Jupiter dit un jour : « Que tout ce qui respire
S'en vienne comparaître aux pieds de ma grandeur.
Si dans son composé quelqu'un trouve à redire,
Il peut le déclarer sans peur :
Je mettrai remède à la chose.

Venez, Singe, parlez le premier, et pour cause[1].
Voyez ces animaux, faites comparaison
De leurs beautés avec les vôtres.
Etes-vous satisfait ? — Moi, dit-il, pourquoi non ?
N'ai-je pas quatre pieds aussi bien que les autres ?
Mon portrait jusqu'ici ne m'a rien reproché ;
Mais pour mon frère l'ours, on ne l'a qu'ébauché.
Jamais, s'il me veut croire, il ne se fera peindre. »
L'ours venant là-dessus, on crut qu'il s'allait plaindre.
Tant s'en faut : de sa forme il se loua très fort,
Glosa sur l'éléphant ; dit qu'on pourrait encor
Ajouter à sa queue, ôter à ses oreilles ;
Que c'était une masse informe et sans beauté.
L'éléphant, étant écouté,
Tout sage qu'il était, dit des choses pareilles.
Il jugea qu'à son appétit
Dame baleine était trop grosse.
Dame fourmi trouva le ciron trop petit,
Se croyant, pour elle, un colosse.
Jupin les renvoya s'étant censurés tous,
Du reste contents d'eux. Mais, parmi les plus fous,
Notre espèce excella : car tout ce que nous sommes[2],
Lynx envers nos pareils et taupes envers nous,
Nous nous pardonnons tout, et rien aux autres hommes.
On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son prochain.
Le fabricateur souverain
Nous créa besaciers tous de même manière,
Tant ceux du temps passé que du temps d'aujourd'hui.
Il fit pour nos défauts la poche de derrière,
Et celle de devant pour les défauts d'autrui.

1. *Et pour cause* n'a pas un sens bien clair. Sans doute La Fontaine veut dire que le singe, habitué à imiter les autres animaux, et par conséquent à se comparer avec eux, doit être celui qui trouvera le plus « à redire dans son composé ».

2. *Tout ce que nous sommes*, c'est-à-dire : tous tant que nous sommes.

VIII. — L'HIRONDELLE ET LES PETITS OISEAUX

Une hirondelle en ses voyages
Avait beaucoup appris. Quiconque a beaucoup vu
Peut avoir beaucoup retenu.
Celle-ci prévoyait jusqu'aux moindres orages,
Et, devant qu'ils fussent éclos,
Les annonçait aux matelots.
Il arriva qu'au temps que la chanvre[1] se sème,
Elle vit un manant en couvrir maints sillons.
« Ceci ne me plaît pas, dit-elle aux oisillons:
Je vous plains : car pour moi, dans ce péril extrême,
Je saurai m'éloigner, ou vivre en quelque coin.
Voyez-vous cette main qui par les airs chemine?
Un jour viendra, qui n'est pas loin,
Que ce qu'elle répand sera votre ruine.
De là naîtront engins à vous envelopper,
Et lacets pour vous attraper.
Enfin mainte et mainte machine
Qui causera dans la saison
Votre mort ou votre prison.
Gare la cage ou le chaudron !
C'est pourquoi, leur dit l'hirondelle,
Mangez ce grain, et croyez-moi. »
Les oiseaux se moquèrent d'elle :
Ils trouvaient aux champs trop de quoi.
Quand la chenevière fut verte,
L'hirondelle leur dit : « Arrachez brin à brin
Ce qu'a produit ce maudit grain,
Ou soyez sûrs de votre perte.
— Prophète de malheur, babillarde, dit-on,
Le bel emploi que tu nous donnes
Il nous faudrait mille personnes
Pour éplucher tout ce canton. »

1. Le mot chanvre était autrefois du féminin.

La chanvre étant tout à fait crue,
L'hirondelle ajouta : « Ceci ne va pas bien ;
Mauvaise graine est tôt venue.
Mais, puisque jusqu'ici l'on ne m'a crue en rien,
Dès que vous verrez que la terre
Sera couverte, et qu'à leurs blés
Les gens n'étant plus occupés
Feront aux oisillons la guerre ;
Quand reginglettes et réseaux
Attraperont petits oiseaux,
Ne volez plus de place en place ;
Demeurez au logis, ou changez de climat :
Imitez le canard, la grue et la bécasse.
Mais vous n'êtes pas en état
De passer comme nous les déserts et les ondes,
Ni d'aller chercher d'autres mondes.
C'est pourquoi vous n'avez qu'un parti qui soit sûr :
C'est de vous renfermer aux trous de quelque mur. »
Les oisillons, las de l'entendre,
Se mirent à jaser aussi confusément
Que faisaient les Troyens quand la pauvre Cassandre[1]
Ouvrait la bouche seulement.
Il en prit aux uns comme aux autres :
Maint oisillon se vit esclave retenu.

Nous n'écoutons d'instincts que ceux qui sont les nôtres,
Et ne croyons le mal que quand il est venu.

IX. — LE RAT DE VILLE ET LE RAT DES CHAMPS

Autrefois le rat de ville
Invita le rat des champs,

1. Les Troyens refusèrent d'écouter Cassandre qui leur prédisait la ruine de leur ville.

D'une façon fort civile,
A des reliefs d'ortolans.

Sur un tapis de Turquie
Le couvert se trouva mis.
Je laisse à penser la vie
Que firent ces deux amis

Le régal fut fort honnête,
Rien ne manquait au festin;
Mais quelqu'un troubla la fête
Pendant qu'ils étaient en train.

A la porte de la salle
Ils entendirent du bruit.
Le rat de ville détale;
Son camarade le suit.

Le bruit cesse, on se retire:
Rats en campagne aussitôt;
Et le citadin de dire:
« Achevons tout notre rôt.

— C'est assez dit le rustique;
Demain vous viendrez chez moi.
Ce n'est pas que je me pique
De tous vos festins de roi;

Mais rien ne vient m'interrompre:
Je mange tout à loisir.
Adieu donc, fi du plaisir
Que la crainte peut corrompre. »

X. — LE LOUP ET L'AGNEAU

La raison du plus fort est toujours la meilleure,
Nous l'allons montrer tout à l'heure.

Un agneau se désaltérait
Dans le courant d'une onde pure.
Un loup survient à jeun, qui cherchait aventure,
Et que la faim en ces lieux attirait.
« Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage?
Dit cet animal plein de rage.
Tu seras châtié de ta témérité
— Sire, répond l'agneau, que Votre Majesté
Ne se mette pas en colère ;
Mais plutôt qu'elle considère
Que je me vas désaltérant
Dans le courant
Plus de vingt pas au-dessous d'elle,
Et que, par conséquent, en aucune façon
Je ne puis troubler sa boisson.
— Tu la troubles, reprit cette bête cruelle,
Et je sais que de moi tu médis l'an passé.
— Comment l'aurais-je fait, si je n'étais pas né?
Reprit l'agneau, je tette encore ma mère.
— Si ce n'est toi, c'est donc ton frère.
— Je n'en ai point. — C'est donc quelqu'un des tiens:
Car vous ne m'épargnez guère,
Vous, vos bergers et vos chiens.
On me l'a dit : il faut que je me venge. »
Là-dessus, au fond des forêts
Le loup l'emporte, et puis le mange
Sans autre forme de procès.

XI. — L'HOMME ET SON IMAGE

POUR M. L. D. D. L. R. [1]

Un homme qui s'aimait sans avoir de rivaux
Passait dans son esprit pour le plus beau du monde.
Il accusait toujours les miroirs d'être faux,
Vivant plus que content dans son erreur profonde.
Afin de le guérir, le sort officieux
Présentait partout à ses yeux
Les conseillers muets dont se servent nos dames ;
Miroirs dans les logis, miroirs chez les marchands,
Miroirs aux poches des galants,
Miroirs aux ceintures des femmes.
Que fait notre Narcisse ? Il se va confiner
Aux lieux les plus cachés qu'il peut s'imaginer,
N'osant plus des miroirs éprouver l'aventure.
Mais un canal formé par une source pure
Se trouve en ces lieux écartés :
Il s'y voit, il se fâche, et ses yeux irrités
Pensent apercevoir une chimère vaine.
Il fait tout ce qu'il peut pour éviter cette eau :
Mais quoi ! le canal est si beau
Qu'il ne le quitte qu'avec peine.

On voit bien où je veux venir.
Je parle à tous, et cette erreur extrême
Est un mal que chacun se plaît d'entretenir.
Notre âme, c'est cet homme amoureux de lui-même ;
Tant de miroirs, ce sont les sottises d'autrui,
Miroirs de nos défauts les peintres légitimes ;
Et quant au canal, c'est celui
Que chacun sait, le livre des *Maximes* [2].

1. Cette fable a été faite pour le duc de La Rochefoucauld, ami et protecteur de La Fontaine, qui lui a dédié aussi la fable des *Lapins* (livre X).

2. La première édition des *Réflexions et Maximes morales* du duc de La Rochefoucauld parut en 1665.

XII. — LE DRAGON A PLUSIEURS TÊTES ET LE DRAGON A PLUSIEURS QUEUES

Un envoyé du Grand Seigneur
Préférait, dit l'histoire, un jour, chez l'Empereur,
Les forces de son maître à celles de l'Empire.
Un Allemand se mit à dire :
« Notre prince a des dépendants
Qui de leur chef sont si puissants
Que chacun d'eux pourrait soudoyer une armée. »
Le chiaoux [1], homme de sens,
Lui dit : « Je sais par renommée
Ce que chaque électeur peut de monde fournir ;
Et cela me fait souvenir
D'une aventure étrange, et qui pourtant est vraie.
J'étais en un lieu sûr, lorsque je vis passer
Les cent têtes d'une hydre au travers d'une haie.
Mon sang commence à se glacer
Et je crois qu'à moins on s'effraie.
Je n'en eus toutefois que la peur sans le mal.
Jamais le corps de l'animal
Ne put venir vers moi, ni trouver d'ouverture.
Je rêvais à cette aventure,
Quand un autre dragon, qui n'avait qu'un seul chef
Et plus d'une queue, à passer se présente.
Me voilà saisi derechef
D'étonnement et d'épouvante.
Ce chef passe, et le corps, et chaque queue aussi.
Rien ne les empêcha ; l'un fit chemin à l'autre.
Je soutiens qu'il en est ainsi
De votre empereur et du nôtre. »

1. Le *chiaoux*, corruption de *tchaouch*, est un messager chargé de porter les ordres du Grand Seigneur.

XIII. — LES VOLEURS ET L'ANE

Pour un âne enlevé deux voleurs se battaient ;
L'un voulait le garder, l'autre le voulait vendre.
Tandis que coups de poing trottaient,
Et que nos champions songeaient à se défendre,
Arrive un troisième larron,
Qui saisit maître Aliboron.

L'âne, c'est quelquefois une pauvre province.
Les voleurs sont tel et tel prince,
Comme le Transylvain, le Turc et le Hongrois [1] :
Au lieu de deux j'en ai rencontré trois.
Il est assez de cette marchandise.
De nul d'eux n'est souvent la province conquise ;
Un quart voleur survient qui les accorde net
En se saisissant du baudet.

XIV. — SIMONIDE PRÉSERVÉ PAR LES DIEUX

On ne peut trop louer trois sortes de personnes :
Les dieux, sa maîtresse et son roi.
Malherbe le disait ; j'y souscris quant à moi :
Ce sont maximes toujours bonnes.
La louange chatouille et gagne les esprits ;

1. L'allusion que La Fontaine fait ici aux guerres fréquentes du *Transylvain*, du *Turc* et du *Hongrois* n'est pas absolument exacte. La Transylvanie, il est vrai, sous son roi Bethlem Gabor, enleva quelques provinces à la Hongrie ; mais sans cesse disputée à celle-ci par les Turcs, elle a plus souvent joué le rôle de l'âne que celui du voleur.

Les faveurs d'une belle en sont souvent le prix.
Voyons comme les dieux l'ont quelquefois payée.

Simonide avait entrepris
L'éloge d'un athlète, et, la chose essayée,
Il trouva son sujet plein de récits tout nus.
Les parents de l'athlète étaient gens inconnus,
Son père un bon bourgeois, lui sans autre mérite ;
Matière infertile et petite.
Le poète d'abord parla de son héros.
Après en avoir dit ce qu'il en pouvait dire,
Il se jette à côté, se met sur le propos
De Castor et Pollux, ne manque pas d'écrire
Que leur exemple était aux lutteurs glorieux,
Elève leurs combats, spécifiant les lieux
Où ces frères s'étaient signalés davantage ;
Enfin l'éloge de ces dieux
Faisait les deux tiers de l'ouvrage.
L'athlète avait promis d'en payer un talent;
Mais, quand il le vit, le galant
N'en donna que le tiers, et dit fort franchement
Que Castor et Pollux acquittassent le reste.
« Faites-vous contenter par ce couple céleste.
Je vous veux traiter cependant.
Venez souper chez moi, nous ferons bonne vie.
Les conviés sont gens choisis,
Mes parents, mes meilleurs amis ;
Soyez donc de la compagnie. »
Simonide promit. Peut-être qu'il eut peur
De perdre, outre son dû, le gré de sa louange.
Il vient, l'on festine, l'on mange.
Chacun étant en belle humeur,
Un domestique accourt, l'avertit qu'à la porte
Deux hommes demandaient à le voir promptement.
Il sort de table, et la cohorte
N'en perd pas un seul coup de dent.
Ces deux hommes étaient les gémeaux de l'éloge.

Tous deux lui rendent grâce, et, pour prix de ses vers,
Ils l'avertissent qu'il déloge,
Et que cette maison va tomber à l'envers.
La prédiction en fut vraie.
Un pilier manque, et le plafond,
Ne trouvant plus rien qui l'étaie,
Tombe sur le festin, brise plats et flacons,
N'en fait pas moins aux échansons.
Ce ne fut pas le pis : car, pour rendre complète
La vengeance due au poète,
Une poutre cassa les jambes à l'athlète
Et renvoya les conviés
Pour la plupart estropiés.
La Renommée eut soin de publier l'affaire.
Chacun cria miracle ; on doubla le salaire
Que méritaient les vers d'un homme aimé des dieux.
Il n'était fils de bonne mère
Qui, les payant à qui mieux mieux,
Pour ses ancêtres n'en fit faire.

Je reviens à mon texte, et dis premièrement
Qu'on ne saurait manquer de louer largement
Les dieux et leurs pareils ; de plus, que Melpomène
Souvent, sans déroger, trafique de sa peine ;
Enfin qu'on doit tenir notre art en quelque prix.
Les grands se font honneur dès lors qu'ils nous font grâce.
Jadis l'Olympe et le Parnasse
Etaient frères et bons amis.

XV. — LA MORT ET LE MALHEUREUX

XVI. — LA MORT ET LE BUCHERON

Un malheureux appelait tous les jours
La mort à son secours.

« O mort, lui disait-il, que tu me sembles belle !
Viens vite, viens finir ma fortune cruelle. »
La mort crut, en venant, l'obliger en effet.
Elle frappe à sa porte, elle entre, elle se montre.
« Que vois-je ! cria-t-il, ôtez-moi cet objet ;
Qu'il est hideux ! que sa rencontre
Me cause d'horreur et d'effroi !
N'approche pas, ô mort ; ô mort, retire-toi. »

Mécénas[1] fut un galant homme :
Il a dit quelque part : Qu'on me rende impotent,
Cul-de-jatte, goutteux, manchot, pourvu qu'en somme
Je vive, c'est assez, je suis plus que content. »
Ne viens jamais, ô mort, on t'en dit tout autant.

Ce sujet a été traité d'une autre façon par Ésope, comme la fable suivante le fera voir. Je composai celle-ci pour une raison qui me contraignait de rendre la chose ainsi générale. Mais quelqu'un me fit connaître que j'eusse beaucoup mieux fait de suivre mon original, et que je laissais passer un des plus beaux traits qui fut dans Ésope. Cela m'obligea d'y avoir recours. Nous ne saurions aller plus avant que les anciens : ils ne nous ont laissé pour notre part que la gloire de les bien suivre. Je joins toutefois ma fable à celle d'Ésope, non que la mienne le mérite, mais à cause du mot de Mécénas que j'y fais entrer, et qui est si beau et si à propos que je n'ai pas cru le devoir omettre.

Un pauvre bûcheron, tout couvert de ramée,
Sous le faix du fagot aussi bien que des ans
Gémissant et courbé, marchait à pas pesants,
Et tâchait de gagner sa chaumine enfumée.
Enfin, n'en pouvant plus, d'effort et de douleur,
Il met bas son fagot, il songe à son malheur.
Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde?
En est-il un plus pauvre en la machine ronde?
Point de pain quelquefois, et jamais de repos.

1. C'est Sénèque qui attribue à Mécénas un propos de ce genre.

Sa femme, ses enfants, les soldats, les impôts,
Le créancier et la corvée,
Lui font d'un malheureux la peinture achevée.
Il appelle la mort ; elle vient sans tarder,
Lui demande ce qu'il faut faire.
« C'est, dit-il, afin de m'aider
A recharger ce bois ; tu ne tarderas guère.[1] »

Le trépas vient tout guérir ;
Mais ne bougeons d'où nous sommes.
Plutôt souffrir que mourir,
C'est la devise des hommes.

XVII. — L'HOMME ENTRE DEUX AGES ET SES DEUX MAITRESSES

Un homme de moyen âge,
Et tirant sur le grison,
Jugea qu'il était saison
De songer au mariage.
Il avait du comptant,
Et partant
De quoi choisir. Toutes voulaient lui plaire ;
En quoi notre amoureux ne se pressait pas tant.
Bien adresser n'est pas petite affaire.
Deux veuves sur son cœur eurent le plus de part :
L'une encor verte, et l'autre un peu bien mûre,
Mais qui réparait par son art
Ce qu'avait détruit la nature.

1. *Tu ne tarderas guère*, tu ne resteras pas longtemps, tu ne perdras pas beaucoup de temps.

Ces deux veuves en badinant,
En riant, en lui faisant fête,
L'allaient quelquefois testonnant,[1]
C'est-à-dire ajustant sa tête.
La vieille à tous moments de sa part emportait
Un peu du poil noir qui restait,
Afin que son amant en fût plus à sa guise.
La jeune saccageait les poils blancs à son tour.
Toutes deux firent tant que notre tête grise
Demeura sans cheveux, et se douta du tour.
« Je vous rends, leur dit-il, mille grâces, les belles,
Qui m'avez si bien tondu;
J'ai plus gagné que perdu :
Car d'hymen, point de nouvelles.
Celle que je prendrais voudrait qu'à sa façon
Je vécusse et non à la mienne.
Il n'est tête chauve qui tienne ;
Je vous suis obligé, belles, de la leçon. »

XVIII. — LE RENARD ET LA CIGOGNE

Compère le renard se mit un jour en frais,
Et retint à dîner commère la cigogne.
Le régal fut petit et sans beaucoup d'apprêts ;
Le galant pour toute besogne
Avait un brouet clair (il vivait chichement).
Ce brouet fut par lui servi sur une assiette :
La cigogne au long bec n'en put attraper miette ;
Et le drôle eut lapé le tout en un moment.

1. C'est en badinant que la Fontaine donne ici l'explication du mot *testonner*, quoiqu'il fut très usité de son temps, parce qu'il avait aussi, dans le vulgaire, le sens de « battre ».

Pour se venger de cette tromperie,
A quelque temps de là, la cigogne le prie.
« Volontiers, lui dit-il, car avec mes amis
Je ne fais point cérémonie. »
A l'heure dite il courut au logis
De la cigogne son hôtesse,
Loua très fort la politesse,
Trouva le dîner cuit à point.
Bon appétit surtout : renards n'en manquent point.
Il se réjouissait à l'odeur de la viande
Mise en menus morceaux, et qu'il croyait friande.
On servit, pour l'embarrasser,
En un vase à long col et d'étroite embouchure.
Le bec de la cigogne y pouvait bien passer,
Mais le museau du sire était d'autre mesure.
Il lui fallut à jeun retourner au logis,
Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris,
Serrant la queue et portant bas l'oreille.

Trompeurs, c'est pour vous que j'écris :
Attendez-vous à la pareille.

XIX. — L'ENFANT ET LE MAITRE D'ÉCOLE

Dans ce récit je prétends faire voir
D'un certain sot la remontrance vaine.
Un jeune enfant dans l'eau se laissa choir,
En badinant sur les bords de la Seine.
Le Ciel permit qu'un saule se trouva [1]

1. *Trouva*, et non *trouvât* est conforme au texte et conforme à la langue du temps.

Dont le branchage, après Dieu, le sauva.
S'étant pris, dis-je aux branches de ce saule,
Par cet endroit passe un maître d'école.
L'enfant lui crie : « Au secours, je péris ! »
Le magister, se tournant à ses cris,
D'un ton fort grave à contre-temps s'avise
De le tancer. « Ah ! le petit babouin !
Voyez, dit-il, où l'a mis sa sottise !
Et puis prenez de tels fripons le soin.
Que les parents sont malheureux qu'il faille
Toujours veiller à semblable canaille !
Qu'ils ont de maux et que je plains leur sort ! »
Ayant tout dit, il mit l'enfant à bord.

Je blâme ici plus de gens qu'on ne pense.
Tout babillard, tout censeur, tout pédant,
Se peut connaître au discours que j'avance :
Chacun des trois fait un peuple fort grand ;
Le Créateur en a béni l'engeance.
En toute affaire ils ne font que songer
Au moyen d'exercer leur langue.
Eh ! mon ami, tire-moi de danger :
Tu feras après ta harangue.

XX. — LE COQ ET LA PERLE

Un jour un coq détourna[1]
Une perle qu'il donna
Au beau[2] premier lapidaire.
« Je la crois fine, dit-il,

1. *Détourna*, c'est-à-dire découvrit en grattant avec sa patte.
2. *Beau* n'a pas ici de sens bien déterminé.

Mais le moindre grain de mil
Serait bien mieux mon affaire. »

Un ignorant hérita
D'un manuscrit qu'il porta
Chez son voisin le libraire.
« Je crois, dit-il, qu'il est bon ;
Mais le moindre ducaton
Serait bien mieux mon affaire. »

XXI. — LES FRELONS ET LES MOUCHES A MIEL

A l'œuvre on connaît l'artisan.

Quelques rayons de miel sans maître se trouvèrent,
Des frelons les réclamèrent.
Des abeilles s'opposant,
Devant certaine guêpe on traduisit la cause.
Il était malaisé de décider la chose.
Les témoins déposaient qu'autour de ces rayons
Des animaux ailés, bourdonnants, un peu longs,
De couleur fort tannée, et tels que les abeilles,
Avaient longtemps paru. Mais quoi ! dans les frelons
Ces enseignes étaient pareilles.
La guêpe, ne sachant que dire à ces raisons,
Fit enquête nouvelle, et, pour plus de lumière,
Entendit une fourmillière.
Le point n'en put être éclairci.
« De grâce, à quoi bon tout ceci ?
Dit une abeille fort prudente,
Depuis tantôt six mois que la cause est pendante,
Nous voici comme aux premiers jours.

Pendant cela le miel se gâte.
Il est temps désormais que le juge se hâte :
N'a-t-il point assez léché l'ours ?
Sans tant de contredits et d'interlocutoires,
Et de fatras, et de grimoires,
Travaillons, les frelons et nous :
On verra qui sait faire avec un suc si doux
Des cellules si bien bâties. »
Le refus des frelons fit voir
Que cet art passait leur savoir,
Et la guêpe adjugea le miel à leurs parties.

Plût à Dieu qu'on réglât ainsi tous les procès ;
Que des Turcs en cela l'on suivît la méthode :
Le simple sens commun nous tiendrait lieu de Code ;
Il ne faudrait point tant de frais.
Au lieu qu'on nous mange, on nous gruge,
On nous mine par des longueurs ;
On fait tant, à la fin, que l'huître est pour le juge,
Les écailles pour les plaideurs [1].

XXII. — LE CHÊNE ET LE ROSEAU

Le chêne un jour dit au roseau :
« Vous avez bien sujet d'accuser la nature :
Un roitelet pour vous est un pesant fardeau.
Le moindre vent qui d'aventure
Fait rider la face de l'eau
Vous oblige à baisser la tête,

1. Ces deux derniers vers font allusion à l'*Huître et les Plaideurs* (livre IX, fable IX)

Cependant que mon front, au Caucase pareil,
Non content d'arrêter les rayons du soleil,
Brave l'effort de la tempête.
Tout vous est aquilon, tout me semble zéphyr.
Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage
Dont je couvre le voisinage,
Vous n'auriez pas tant à souffrir :
Je vous défendrais de l'orage.
Mais vous naissez le plus souvent
Sur les humides bords des royaumes du vent.
La nature envers vous me semble bien injuste.
— Votre compassion, lui répondit l'arbuste,
Part d'un bon naturel ; mais quittez ce souci.
Les vents me sont moins qu'à vous redoutables.
Je plie, et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici
Contre leurs coups épouvantables
Résisté sans courber le dos ;
Mais attendons la fin. » Comme il disait ces mots,
Du bout de l'horizon accourt avec furie
Le plus terrible des enfants
Que le Nord eût porté jusque-là dans ses flancs.
L'arbre tient bon, le roseau plie ;
Le vent redouble ses efforts,
Et fait si bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au ciel était voisine,
Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.

LIVRE DEUXIÈME

I. — CONTRE CEUX QUI ONT LE GOUT DIFFICILE

Quand j'aurais, en naissant, reçu de Calliope
Les dons qu'à ses amants cette muse a promis,
Je les consacrerais aux mensonges d'Ésope :
Le mensonge et les vers de tout temps sont amis.
Mais je ne me crois pas si chéri du Parnasse
Que de savoir orner toutes ces fictions.
On peut donner du lustre à leurs inventions ;
On le peut, je l'essaie : un plus savant le fasse.
Cependant, jusqu'ici, d'un langage nouveau
J'ai fait parler le loup et répondre l'agneau ;
J'ai passé plus avant : les arbres et les plantes
Sont devenus chez moi créatures parlantes.
Qui ne prendrait ceci pour un enchantement ?
Vraiment, me diront nos critiques,
Vous parlez magnifiquement
De cinq ou six contes d'enfant.
Censeurs, en voulez-vous qui soient plus authentiques
Et d'un style plus haut? En voici. Les Troyens,
Après dix ans de guerre, autour de leurs murailles,
Avaient lassé les Grecs, qui, par mille moyens,
Par mille assauts, par cent batailles,
N'avaient pu mettre à bout cette fière cité;
Quand un cheval de bois par Minerve inventé,

D'un rare et nouvel artifice,
Dans ses énormes flancs reçut le sage Ulysse,
Le vaillant Diomède, Ajax l'impétueux,
Que ce colosse monstrueux
Avec leurs escadrons devait porter dans Troie,
Livrant à leur fureur ses dieux mêmes en proie.
Stratagème inouï, qui des fabricateurs
Paya la constance et la peine.
« C'est assez, me dira quelqu'un de nos auteurs ;
La période est longue, il faut reprendre haleine.
Et puis votre cheval de bois,
Vos héros avec leurs phalanges,
Ce sont des contes plus étranges
Qu'un renard qui cajole un corbeau sur sa voix.
De plus, il vous sied mal d'écrire en si haut style. »
Eh bien, baissons d'un ton. La jalouse Amarylle
Songeait à son Alcippe, et croyait de ses soins
N'avoir que ses moutons et son chien pour témoins.
Tircis, qui l'aperçut, se glisse entre des saules ;
Il entend la bergère adressant ces paroles
Au doux zéphyr, et le priant
De les porter à son amant.
« Je vous arrête à cette rime,
Dira mon censeur à l'instant,
Je ne la tiens pas légitime,
Ni d'une assez grande vertu.
Remettez, pour le mieux, ces deux vers à la fonte. »
Maudit censeur, te tairas-tu ?
Ne saurais-je achever mon conte ?
C'est un dessein très dangereux
Que d'entreprendre de te plaire.

Les délicats sont malheureux :
Rien ne saurait les satisfaire.

II. — CONSEIL TENU PAR LES RATS

Un chat nommé Rodilardus[1]
Faisait des rats telle déconfiture
Que l'on n'en voyait presque plus,
Tant il en avait mis dedans la sépulture.
Le peu qu'il en restait, n'osant quitter son trou,
Ne trouvait à manger que le quart de son sou; [2]
Et Rodilard passait, chez la gent misérable,
Non, pour un chat, mais pour un diable.
Or, un jour qu'au haut et au loin
Le galant alla chercher femme,
Pendant tout le sabbat qu'il fit avec sa dame,
Le demeurant des rats tint chapitre en un coin
Sur la nécessité présente.
Dès l'abord leur doyen, personne fort prudente,
Opina qu'il fallait, et plus tôt que plus tard,
Attacher un grelot au cou de Rodilard;
Qu'ainsi, quand il irait en guerre,
De sa marche avertis, ils s'enfuiraient sous terre;
Qu'il n'y savait que ce moyen.
Chacun fut de l'avis de monsieur le doyen,
Chose ne leur parut à tous plus salutaire.
La difficulté fut d'attacher le grelot.
L'un dit : « Je n'y vas point, je ne suis pas si sot »;
L'autre : « Je ne saurais. » Si bien que sans rien faire
On se quitta. J'ai maints chapitres vus,
Qui pour néant se sont ainsi tenus.
Chapitres non de rats, mais chapitres de moines,
Voire chapitres de chanoines.

1. *Rodilardus* (rongeur de lard), chat célèbre dans *Pantagruel*.
2. Il faudrait ici *soû*, avec l'accent circonflexe, par contraction de *saoul;* mais l'accent a été supprimé à cause de la rime.

Ne faut-il que délibérer,
La cour en conseillers foisonne;
Est-il besoin d'exécuter,
L'on ne rencontre plus personne.

III. — LE LOUP PLAIDANT CONTRE LE RENARD PAR DEVANT LE SINGE

Un loup disait que l'on l'avait volé.
Un renard, son voisin, d'assez mauvaise vie,
Pour ce prétendu vol par lui fut appelé.
Devant le singe il fut plaidé,
Non point par avocats, mais par chaque partie.
Thémis n'avait point travaillé,
De mémoire de singe, à fait plus embrouillé.
Le magistrat suait en son lit de justice.
Après qu'on eut bien contesté,
Répliqué, crié, tempêté,
Le juge, instruit de leur malice,
Leur dit : « Je vous connais de longtemps, mes amis;
Et tous deux vous paierez l'amende :
Car toi, loup, tu te plains, quoiqu'on ne t'ait rien pris;
Et toi, renard, as pris ce que l'on te demande. »

Le juge prétendait qu'à tort et à travers
On ne saurait manquer condamnant un pervers.

Quelques personnes de bon sens ont cru que l'impossibilité et la contradiction qui est dans le jugement de ce singe était une chose à censurer; mais je ne m'en suis servi qu'après Phèdre, et c'est en cela que consiste le bon mot, selon mon avis.

IV. — LES DEUX TAUREAUX ET LA GRENOUILLE

Deux taureaux combattaient à qui posséderait
Une génisse avec l'empire.
Une grenouille en soupirait.
« Qu'avez-vous ? se mit à lui dire
Quelqu'un du peuple croassant [1].
— Et ne voyez-vous pas, dit-elle,
Que la fin de cette querelle
Sera l'exil de l'un ; que l'autre, le chassant,
Le fera renoncer aux campagnes fleuries ?
Il ne régnera plus sur l'herbe des prairies,
Viendra dans nos marais régner sur les roseaux,
Et, nous foulant aux pieds jusques au fond des eaux,
Tantôt l'une, et puis l'autre, il faudra qu'on pâtisse
Du combat qu'a causé madame la génisse. »
Cette crainte était de bon sens.
L'un des taureaux en leur demeure
S'alla cacher à leurs dépens :
Il en écrasait vingt par heure.

Hélas ! on voit que de tout temps
Les petits ont pâti des sottises des grands.

V. — LA CHAUVE-SOURIS ET LES DEUX BELETTES

Une chauve-souris donna tête baissée
Dans un nid de belette ; et, sitôt qu'elle y fut,

1. Nous avons maintenu *croassant* au lieu de *coassant*, pour nous conformer à l'édition originale. La distinction entre ces deux mots était bien établie du temps de La Fontaine, et on la trouve dans la première édition du Dictionnaire de l'Académie, de 1694.

L'autre, envers les souris de longtemps courroucée,
Pour la dévorer accourut.
« Quoi ! vous osez, dit-elle, à mes yeux vous produire,
Après que votre race a tâché de me nuire !
N'êtes-vous pas souris ? Parlez sans fiction.
Oui, vous l'êtes, ou bien je ne suis pas belette.
— Pardonnez-moi, dit la pauvrette,
Ce n'est pas ma profession.
Moi, souris ! des méchants vous ont dit ces nouvelles.
Grâce à l'Auteur de l'univers,
Je suis oiseau : voyez mes ailes.
Vive la gent qui fend les airs ! »
Sa raison plut et sembla bonne.
Elle fait si bien qu'on lui donne
Liberté de se retirer.
Deux jours après, notre étourdie
Aveuglément se va fourrer
Chez une autre belette aux oiseaux ennemie.
La voilà derechef en danger de sa vie.
La dame du logis, avec son long museau,
S'en allait la croquer en qualité d'oiseau,
Quand elle protesta qu'on lui faisait outrage.
« Moi, pour telle passer ! vous n'y regardez pas.
Qui fait l'oiseau ? C'est le plumage.
Je suis souris : vivent les rats !
Jupiter confonde les chats ! »
Par cette adroite repartie
Elle sauva deux fois sa vie.

Plusieurs se sont trouvés qui, d'écharpe changeants,
Aux dangers, ainsi qu'elle, ont souvent fait la figue[1].
Le sage dit, selon les gens :
« Vive le Roi ! vive la Ligue ! »

---

1. *Faire la figue* : se moquer.

VI. — L'OISEAU BLESSÉ D'UNE FLÈCHE

Mortellement atteint d'une flèche empennée, [1]
Un oiseau déplorait sa triste destinée,
Et disait, en souffrant un surcroît de douleur:
« Faut-il contribuer à son propre malheur !
Cruels humains, vous tirez de nos ailes
De quoi faire voler ces machines mortelles ;
Mais ne vous moquez point, engeance sans pitié :
Souvent il vous arrive un sort comme le nôtre.
Des enfants de Japet toujours une moitié
Fournira des armes à l'autre. »

VII. — LA LICE ET SA COMPAGNE

Une lice étant sur son terme,
Et ne sachant où mettre un fardeau si pressant,
Fait si bien qu'à la fin sa compagne consent
De lui prêter sa hutte, où la lice s'enferme.
Au bout de quelque temps sa compagne revient.
La lice lui demande encore une quinzaine.
Ses petits ne marchaient, disait-elle, qu'à peine.
Pour faire court, elle l'obtient.
Ce second terme échu, l'autre lui redemande
Sa maison, sa chambre, son lit.
La lice cette fois montre les dents, et dit :
« Je suis prête à sortir avec toute ma bande,
Si vous pouvez nous mettre hors. »
Ses enfants étaient déjà forts.

1. *Empenné*. Garni de plumes. Du latin *penna*.

Ce qu'on donne aux méchants, toujours on le regrette.
Pour tirer d'eux ce qu'on leur prête,
Il faut que l'on en vienne aux coups,
Il faut plaider, il faut combattre.
Laissez-leur prendre un pied chez vous.
Ils en auront bientôt pris quatre.

VIII. — L'AIGLE ET L'ESCARBOT

L'aigle donnait la chasse à maître Jean lapin,
Qui droit à son terrier s'enfuyait au plus vite.
Le trou de l'escarbot se rencontre en chemin.
Je laisse à penser si ce gîte
Etait sûr; mais où mieux ? Jean lapin s'y blottit.
L'aigle fondant sur lui nonobstant cet asile,
L'escarbot intercède et dit :
« Princesse des oiseaux, il vous est fort facile
D'enlever malgré moi ce pauvre malheureux ;
Mais ne me faites pas cet affront, je vous prie ;
Et, puisque Jean lapin vous demande la vie,
Donnez-la lui, de grâce, ou l'ôtez à tous deux :
C'est mon voisin, c'est mon compère. »
L'oiseau de Jupiter, sans répondre un seul mot,
Choque de l'aile l'escarbot,
L'étourdit, l'oblige à se taire,
Enlève Jean lapin. L'escarbot, indigné,
Vole au nid de l'oiseau, fracasse en son absence
Ses œufs, ses tendres œufs, sa plus douce espérance.
Pas un seul ne fut épargné.
L'aigle, étant de retour et voyant ce ménage,
Remplit le ciel de cris, et, pour comble de rage,

Ne sait sur qui venger le tort qu'elle a souffert.
Elle gémit en vain : sa plainte au vent se perd.
Il fallut pour cet an vivre en mère affligée.
L'an suivant elle mit son nid en lieu plus haut.
L'escarbot prend son temps, fait faire aux œufs le saut.
La mort de Jean lapin derechef est vengée.
Ce second deuil fut tel que l'écho de ces bois
N'en dormit de plus de six mois.
L'oiseau qui porte Ganymède[1]
Du monarque des dieux enfin implore l'aide,
Dépose en son giron ses œufs, et croit qu'en paix
Ils seront dans ce lieu, que pour ses intérêts
Jupiter se verra contraint de les défendre :
Hardi qui les irait là prendre.
Aussi ne les y prit-on pas.
Leur ennemi changea de note,
Sur la robe du dieu fit tomber une crotte:
Le dieu, la secouant, jeta les œufs à bas.
Quand l'aigle sut l'inadvertance,
Elle menaça Jupiter
D'abandonner sa cour, d'aller vivre au désert,
Avec mainte autre extravagance.
Le pauvre Jupiter se tut.
Devant son tribunal l'escarbot comparut,
Fit sa plainte et conta l'affaire,
On fit entendre à l'aigle enfin qu'elle avait tort.
Mais, les deux ennemis ne voulant point d'accord,
Le monarque des dieux s'avisa, pour bien faire,
De transporter le temps où l'aigle fait l'amour
En une autre saison, quand la race escarbote
Est en quartier d'hiver, et, comme la marmotte,
Se cache et ne voit point le jour.

1. Ganymède, fils de Tros, roi de Troie, fut enlevé par l'aigle de Jupiter, qui en fit son échanson.

IX. — LE LION ET LE MOUCHERON

« Va-t'en, chétif insecte, excrément de la terre. »
C'est en ces mots que le lion
Parlait un jour au moucheron.
L'autre lui déclara la guerre.
« Penses-tu, lui dit-il, que ton titre de roi
Me fasse peur ni me soucie ?
Un bœuf est plus puissant que toi,
Je le mène à ma fantaisie. »
A peine il achevait ces mots
Que lui-même il sonna la charge,
Fut le trompette et le héros.
Dans l'abord il se met au large.
Puis prend son temps, fond sur le cou
Du lion, qu'il rend presque fou.
Le quadrupède écume, et son œil étincelle ;
Il rugit : on se cache, on tremble à l'environ ;
Et cette alarme universelle
Est l'ouvrage d'un moucheron.
Un avorton de mouche en cent lieux le harcelle,
Tantôt pique l'échine, et tantôt le museau,
Tantôt entre au fond du naseau.
La rage alors se trouve à son faîte montée.
L'invisible ennemi triomphe, et rit de voir
Qu'il n'est griffe ni dent en la bête irritée
Qui de la mettre en sang ne fasse son devoir.
Le malheureux lion se déchire lui-même,
Fait résonner sa queue à l'entour de ses flancs,
Bat l'air, qui n'en peut mais, et sa fureur extrême
Le fatigue, l'abat ; le voilà sur les dents.
L'insecte du combat se retire avec gloire :
Comme il sonna la charge, il sonne la victoire,
Va partout l'annoncer, et rencontre en chemin

L'embuscade d'une araignée :
Il y rencontre aussi sa fin.

Quelle chose par là nous peut être enseignée ?
J'en vois deux, dont l'une est qu'entre nos ennemis,
Les plus à craindre sont souvent les plus petits ;
L'autre, qu'aux grands périls tel a pu se soustraire
Qui périt pour la moindre affaire.

X. — L'ANE CHARGÉ D'ÉPONGES ET L'ANE CHARGÉ DE SEL

Un ânier, son sceptre à la main,
Menait en empereur romain
Deux coursiers à longues oreilles.
L'un, d'éponges chargé, marchait comme un courrier ;
Et l'autre, se faisant prier,
Portait, comme on dit, les bouteilles[1] :
Sa charge était de sel. Nos gaillards pélerins,
Par monts, par vaux et par chemins,
Au gué d'une rivière à la fin arrivèrent,
Et fort empêchés se trouvèrent.
L'ânier, qui tous les jours traversait ce gué-là,
Sur l'âne à l'éponge monta,
Chassant devant lui l'autre bête,
Qui, voulant en faire à sa tête,
Dans un trou se précipita,
Revint sur l'eau, puis échappa :
Car, au bout de quelques nagées,

1. *Porter les bouteilles*, marcher lentement, avec la précaution commandée par la crainte de mettre son fardeau en pièces.

Tout son sel se fondit si bien
Que le baudet ne sentit rien
Sur ses épaules soulagées.
Camarade épongier prit exemple sur lui,
Comme un mouton qui va dessus la foi d'autrui.
Voilà mon âne à l'eau : jusqu'au col il se plonge,
Lui, le conducteur et l'éponge.
Tous trois burent d'autant ; l'ânier et le grison
Firent à l'éponge raison.
Celle-ci devint si pesante
Et de tant d'eau s'emplit d'abord,
Que l'âne, succombant, ne put gagner le bord.
L'ânier l'embrassait, dans l'attente
D'une prompte et certaine mort.
Quelqu'un vint au secours ; qui ce fut, il n'importe ;
C'est assez qu'on ait vu par là qu'il ne faut point
Agir chacun de même sorte.
J'en voulais venir à ce point.

XI. — LE LION ET LE RAT

Il faut autant qu'on peut obliger tout le monde :
On a souvent besoin d'un plus petit qui soi.
De cette vérité deux fables feront foi,
Tant la chose en preuves abonde.

Entre les pattes d'un lion
Un rat sortit de terre assez à l'étourdie.
Le roi des animaux, en cette occasion,
Montra ce qu'il était, et lui donna la vie.
Ce bienfait ne fut pas perdu.
Quelqu'un aurait-il jamais cru
Qu'un lion d'un rat eût affaire ?

Cependant il advint qu'au sortir des forêts
Ce lion fut pris dans des rets
Dont ses rugissements ne le purent défaire.
Sire rat accourut, et fit tant par ses dents
Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage.

Patience et longueur de temps
Font plus que force ni que rage.

XII. — LA COLOMBE ET LA FOURMI

L'autre exemple est tiré d'animaux plus petits.

Le long d'un clair ruisseau buvait une colombe,
Quand, sur l'eau se penchant, une fourmis[1] y tombe ;
Et dans cet océan l'on eût vu la fourmis
S'efforcer, mais en vain, de regagner la rive.
La colombe aussitôt usa de charité :
Un brin d'herbe dans l'eau par elle étant jeté,
Ce fut un promontoire où la fourmis arrive.
Elle se sauve, et là-dessus
Passe un certain croquant qui marchait les pieds nus.
Ce croquant par hasard avait une arbalète.
Dès qu'il voit l'oiseau de Vénus,
Il le croit en son pot, et déjà lui fait fête.
Tandis qu'à le tuer mon villageois s'apprête,
La fourmi le pique au talon.
Le vilain retourne la tête.
La colombe l'entend, part et tire de long.
Le souper du croquant avec elle s'envole :
Point de pigeon pour une obole[2].

1. Licence poétique.
2. *Point de pigeon pour une obole*, c'est-à-dire : pas le plus petit morceau de pigeon, pas même ce qu'on en pourrait avoir pour une obole.

XIII. — L'ASTROLOGUE QUI SE LAISSE TOMBER DANS UN PUITS

Un astrologue un jour se laissa choir
Au fonds d'un puits. On lui dit : « Pauvre bête,
Tandis qu'à peine à tes pieds tu peux voir,
Penses-tu lire au-dessus de ta tête ? »

Cette aventure en soi, sans aller plus avant,
Peut servir de leçon à la plupart des hommes.
Parmi ce que de gens sur la terre nous sommes,
Il en est peu qui fort souvent
Ne se plaisent d'entendre dire
Qu'au livre du destin les mortels peuvent lire.
Mais ce livre, qu'Homère et les siens ont chanté,
Qu'est-ce que le hasard parmi l'antiquité,
Et parmi nous la Providence ?
Or du hasard il n'est point de science.
S'il en était, on aurait tort
De l'appeler hasard, ni fortune, ni sort,
Toutes choses très incertaines.
Quant aux volontés souveraines
De celui qui fait tout, et rien qu'avec dessein,
Qui les sait que lui seul ? Comment lire en son sein ?
Aurait-il imprimé sur le front des étoiles
Ce que la nuit des temps enferme dans ses voiles ?
A quelle utilité ? pour exercer l'esprit
De ceux qui de la sphère et du globe ont écrit ?
Pour nous faire éviter des maux inévitables,
Nous rendre dans les biens de plaisirs incapables,
Et, causant du dégoût pour ces biens prévenus[1]

1. Des biens *prévenus* (sens de *prévus*) sont des biens auxquels on a pensé à l'avance et qui n'ont plus le charme de la nouveauté.

Les convertir en maux devant qu'ils soient venus ?
C'est erreur, ou plutôt c'est crime de le croire.
Le firmament se meut, les astres font leur cours,
Le soleil nous luit tous les jours,
Tous les jours sa clarté succède à l'ombre noire,
Sans que nous en puissions autre chose inférer
Que la nécessité de luire et d'éclairer,
D'amener les saisons, de mûrir les semences,
De verser sur les corps certaines influences.
Du reste, en quoi répond au sort toujours divers
Ce train toujours égal dont marche l'univers ?
Charlatans, faiseurs d'horoscope,
Quittez les cours des princes de l'Europe,
Emmenez avec vous les souffleurs tout d'un temps :
Vous ne méritez pas plus de foi que ces gens.
Je m'emporte un peu trop ; revenons à l'histoire
De ce spéculateur qui fut contraint de boire.
Outre la vanité de son art mensonger,
C'est l'image de ceux qui bâillent aux chimères,
Cependant qu'ils sont en danger
Soit pour eux, soit pour leurs affaires.

XIV. — LE LIÈVRE ET LES GRENOUILLES

Un lièvre en son gîte songeait,
Car que faire en un gîte, à moins que l'on ne songe ?
Dans un profond ennui ce lièvre se plongeait :
Cet animal est triste et la crainte le ronge.
« Les gens de naturel peureux
Sont, disait-il, bien malheureux ;
Ils ne sauraient manger morceau qui leur profite.
Jamais un plaisir pur, toujours assauts divers :

Voilà comme je vis. Cette crainte maudite
M'empêche de dormir, sinon les yeux ouverts.
Corrigez-vous, dira quelque sage cervelle,
Eh ! la peur se corrige-t-elle ?
Je crois même qu'en bonne foi
Les hommes ont peur comme moi. »
Ainsi raisonnait notre lièvre,
Et cependant faisait le guet.
Il était douteux, inquiet :
Un souffle, une ombre, un rien, tout lui donnait la fièvre.
Le mélancolique animal,
En rêvant à cette matière,
Entend un léger bruit : ce lui fut un signal
Pour s'enfuir devers sa tanière.
Il s'en alla passer sur le bord d'un étang.
Grenouilles aussitôt de sauter dans les ondes,
Grenouilles de rentrer en leurs grottes profondes.
« Oh ! dit-il, j'en fais faire autant
Qu'on m'en fait faire ! Ma présence
Effraie aussi les gens, je mets l'alarme au camp !
Et d'où me vient cette vaillance ?
Comment ! des animaux qui tremblent devant moi !
Je suis donc un foudre de guerre ?
Il n'est, je le vois bien, si poltron sur la terre
Qui ne puisse trouver un plus poltron que soi »

XV. — LE COQ ET LE RENARD

Sur la branche d'un arbre était en sentinelle
Un vieux coq adroit et matois.
« Frère, dit un renard adoucissant sa voix,

Nous ne sommes plus en querelle :
Paix générale cette fois.
Je viens te l'annoncer; descends que je t'embrasse.
Ne me retarde point de grâce :
Je dois faire aujourd'hui vingt postes sans manquer.
Les tiens et toi pouvez vaquer
Sans nulle crainte à vos affaires;
Nous vous y servirons en frères.
Faites-en les feux[1] dès ce soir;
Et cependant viens recevoir
Le baiser d'amour fraternelle.
— Ami, reprit le coq, je ne pouvais jamais
Apprendre une plus douce et meilleure nouvelle
Que celle
De cette paix.
Et ce m'est une double joie
De la tenir de toi. Je vois deux lévriers
Qui, je m'assure, sont courriers
Que pour ce sujet on envoie.
Ils vont vite, et seront dans un moment à nous.
Je descends, nous pourrons nous entrebaiser tous.
— Adieu, dit le renard, ma traite est longue à faire;
Nous nous réjouirons du succès de l'affaire
Une autre fois. » Le galant aussitôt
Tire ses grègues, gagne au haut[2]
Mal content de son stratagème;
Et notre vieux coq en soi-même
Se mit à rire de sa peur :

Car c'est double plaisir de tromper le trompeur.

---

1. *Faire les Feux.* Faire les feux de joie.
2. *Gagner au Haut.* Se mettre en sûreté, se placer au-dessus du danger.

XVI. — LE CORBEAU VOULANT IMITER L'AIGLE

L'oiseau de Jupiter enlevant un mouton,
Un corbeau, témoin de l'affaire,
Et plus faible de reins, mais non pas moins glouton,
En voulut sur l'heure autant faire.
Il tourne à l'entour du troupeau,
Marque entre cent moutons le plus gras, le plus beau,
Un vrai mouton de sacrifice :
On l'avait réservé pour la bouche des dieux.
Gaillard corbeau disait, en le couvant des yeux :
« Je ne sais qui fut ta nourrice,
Mais ton corps me paraît en merveilleux état :
Tu me serviras de pâture. »
Sur l'animal bêlant, à ces mots il s'abat.
La moutonnière créature
Pesait plus qu'un fromage[1], outre que sa toison
Était d'une épaisseur extrême,
Et mêlée à peu près de la même façon
Que la barbe de Polyphème.
Elle empêtra si bien les serres du corbeau
Que le pauvre animal ne put faire retraite.
Le berger vient, le prend, l'encage bien et beau,
Le donne à ses enfants pour servir d'amusette.

Il faut se mesurer, la conséquence est nette.
Mal prend aux volereaux de faire les voleurs.
L'exemple est un dangereux leurre :
Tous les mangeurs de gens ne sont pas grands seigneurs ;
Où la guêpe a passé, le moucheron demeure.

1. *Pesait plus qu'un fromage.* Voir *le Corbeau et le Renard* fable II du livre I).

XVII. — LE PAON SE PLAIGNANT A JUNON

Le paon se plaignait à Junon :
« Déesse, disait-il, ce n'est pas sans raison
Que je me plains, que je murmure :
Le chant dont vous m'avez fait don
Déplaît à toute la nature ;
Au lieu qu'un rossignol, chétive créature,
Forme des sons aussi doux qu'éclatants,
Est lui seul l'honneur du printemps. »
Junon répondit en colère :
« Oiseau jaloux, et qui devrais te taire,
Est-ce à toi d'envier la voix du rossignol,
Toi que l'on voit porter à l'entour de ton col
Un arc-en-ciel nué[1] de cent sortes de soies ;
Qui te panades[2], qui déploies
Une si riche queue et qui semble à nos yeux
La boutique d'un lapidaire?
Est-il quelque oiseau sous les cieux
Plus que toi capable de plaire ?
Tout animal n'a pas toutes propriétés.
Nous vous avons donné diverses qualités :
Les uns ont la grandeur et la force en partage ;
Le faucon est léger, l'aigle plein de courage ;
Le corbeau sert pour le présage,
La corneille avertit des malheurs à venir[3] ;
Tous sont contents de leur ramage.
Cesse donc de te plaindre, ou bien, pour te punir,
Je t'ôterai ton plumage. »

1. *Nué.* Qui a plusieurs nuances. Du verbe *nuer,* assortir des nuances.
2. Se *panader,* faire la roue, étaler sa queue.
3. La Fontaine a traduit ici le vers de Virgile :
Sæpe sinistra cava prædixit ab ilice cornix.

XVIII. — LA CHATTE MÉTAMORPHOSÉE EN FEMME

Un homme chérissait éperdument sa chatte ;
Il la trouvait mignonne, et belle, et délicate,
Qui miaulait d'un ton fort doux.
Il était plus fou que les fous.
Cet homme donc, par prières, par larmes,
Par sortilèges et par charmes,
Fait tant qu'il obtient du destin
Que sa chatte en un beau matin
Devient femme, et le matin même
Maître sot en fait sa moitié.
Le voilà fou d'amour extrême,
De fou qu'il était d'amitié.
Jamais la dame la plus belle
Ne charma tant son favori
Que fait cette épouse nouvelle
Son hypocondre de mari.
Il l'amadoue, elle le flatte ;
Il n'y trouve plus rien de chatte,
Et, poussant l'erreur jusqu'au bout,
La croit femme en tout et partout,
Lorsque quelques souris qui rongeaient de la natte
Troublèrent le plaisir des nouveaux mariés.
Aussitôt la femme est sur pieds :
Elle manqua son aventure.
Souris de revenir, femme d'être en posture.
Pour cette fois elle accourut à point :
Car, ayant changé de figure,
Les souris ne la craignaient point.
Ce lui fut toujours une amorce,
Tant le naturel a de force.
Il se moque de tout, certain âge accompli :
Le vase est imbibé, l'étoffe a pris son pli.

En vain de son train ordinaire
On le veut désaccoutumer.
Quelque chose qu'on puisse faire,
On ne saurait le réformer.
Coup de fourche ni d'étrivières
Ne lui font changer de manières ;
Et, fussiez-vous embâtonnés,
Jamais vous n'en serez les maîtres.
Qu'on lui ferme la porte au nez,
Il reviendra par les fenêtres.

XIX. — LE LION ET L'ANE CHASSANT

Le roi des animaux se mit un jour en tête
De giboyer. Il célébrait sa fête.
Le gibier du lion, ce ne sont pas moineaux,
Mais beaux et bons sangliers[1], daims et cerfs bons et beaux.
Pour réussir dans cette affaire,
Il se servit du ministère
De l'âne à la voix de Stentor.
L'âne à messer lion fit office de cor.
Le lion le posta, le couvrit de ramée,
Lui commanda de braire, assuré qu'à ce son
Les moins intimidés fuiraient de leur maison.
Leur troupe n'était pas encore accoutumée
A la tempête de sa voix;
L'air en retentissait d'un bruit épouvantable ;
La frayeur saisissait les hôtes de ces bois.

1. *Sanglier* ne faisait alors que deux syllabes.

Tous fuyaient, tous tombaient au piège inévitable
Où les attendait le lion.
« N'ai-je pas bien servi dans cette occasion?
Dit l'âne, en se donnant tout l'honneur de la chasse.
— Oui, reprit le lion, c'est bravement crié.
Si je ne connaissais ta personne et ta race,
J'en serais moi-même effrayé. »
L'âne, s'il eût osé, se fût mis en colère,
Encor qu'on le raillât avec juste raison :
Car qui pourrait souffrir un âne fanfaron?
Ce n'est point là leur caractère.

XX. — TESTAMENT EXPLIQUÉ PAR ÉSOPE

Si ce qu'on dit d'Ésope est vrai,
C'était l'oracle de la Grèce :
Lui seul avait plus de sagesse
Que tout l'aréopage. En voici pour essai[1]
Une histoire des plus gentilles,
Et qui pourra plaire au lecteur.

Un certain homme avait trois filles,
Toutes trois de contraire humeur :
Une buveuse, une coquette,
La troisième avare parfaite.
Cet homme par son testament,
Selon les lois municipales,
Leur laissa tout son bien par portions égales,
En donnant à leur mère tant,

1. *Essai* est pris ici dans le sens d'exemple, échantillon.

Payable quand chacune d'elles
Ne posséderait plus sa contingente part.
Le père mort, les trois femelles
Courent au testament sans attendre plus tard.
On le lit, on tâche d'entendre
La volonté du testateur;
Mais en vain : car comment comprendre
Qu'aussitôt que chacune sœur
Ne possédera plus sa part héréditaire,
Il lui faudra payer sa mère ?
Ce n'est pas un fort bon moyen,
Pour payer, que d'être sans bien.
Que voulait donc dire le père ?
L'affaire est consultée, et tous les avocats,
Après avoir tourné le cas
En cent et cent mille manières,
Y jettent leur bonnet, se confessent vaincus,
Et conseillent aux héritières
De partager le bien sans songer au surplus.
Quant à la somme de la veuve,
« Voici, leur dirent-ils, ce que le conseil treuve :
Il faut que chaque sœur se charge par traité
Du tiers payable à volonté,
Si mieux n'aime la mère, en créer une rente
Dès le décès du mort courante. »
La chose ainsi réglée, on composa trois lots :
En l'un les maisons de bouteille,[1]
Les buffets dressés sous la treille,
La vaisselle d'argent, les cuvettes, les brocs,
Les magasins de malvoisie,
Les esclaves de bouche, et, pour dire en deux mots,
L'attirail de la goinfrerie ;
Dans un autre, celui de la coquetterie :

1. *Les maisons de bouteille* sont de petites maisons de plaisance destinées seulement à des collations. Nous avons encore aujourd'hui *vide-bouteille*.

La maison de la ville et les meubles exquis,
Les eunuques et les coiffeuses,
Et les brodeuses,
Les joyaux, les robes de prix ;
Dans le troisième lot, les fermes, le ménage,
Les troupeaux et le pâturage,
Valets et bêtes de labeur.
Ces lots faits, on jugea que le sort pourrait faire
Que peut-être pas une sœur
N'aurait ce qui lui pourrait plaire.
Ainsi chacune prit son inclination,
Le tout à l'estimation.
Ce fut dans la ville d'Athènes
Que cette rencontre arriva.
Petits et grands, tout approuva
Le partage et le choix. Ésope seul trouva
Qu'après bien du temps et des peines
Les gens avaient pris justement
Le contrepied du testament.
« Si le défunt vivait, disait-il, que l'Attique
Aurait de reproches de lui !
Comment ! ce peuple qui se pique
D'être le plus subtil des peuples d'aujourd'hui
A si mal entendu la volonté suprême
D'un testateur ! » Ayant ainsi parlé,
Il fait le partage lui-même,
Et donne à chaque sœur un lot contre son gré,
Rien qui pût être convenable,
Partant rien aux sœurs d'agréable :
A la coquette l'attirail
Qui suit les personnes buveuses ;
La biberonne eut le bétail ;
La ménagère eut les coiffeuses.
Tel fut l'avis du Phrygien,
Alléguant qu'il n'était moyen
Plus sûr pour obliger ces filles
A se défaire de leur bien.

Elles se marieraient dans les bonnes familles
Quand on leur verrait de l'argent,
Paieraient leur mère tout comptant,
Ne posséderaient plus les effets de leur père,
Ce que disait le testament.
Le peuple s'étonna comme il se pouvait faire
Qu'un homme seul eût plus de sens
Qu'une multitude de gens.

LIVRE TROISIÈME

I. — LE MEUNIER, SON FILS ET L'ANE

A M. D. M.[1]

L'invention des arts étant un droit d'aînesse,
Nous devons l'apologue à l'ancienne Grèce.
Mais ce champ ne se peut tellement moissonner
Que les derniers venus n'y trouvent à glaner[2].
La feinte est un pays plein de terres désertes.
Tous les jours nos auteurs y font des découvertes.
Je t'en veux dire un trait assez bien inventé ;
Autrefois à Racan Malherbe l'a conté.
Ces deux rivaux d'Horace, héritiers de sa lyre,
Disciples d'Apollon, nos maîtres, pour mieux dire,
Se rencontrant un jour tout seuls et sans témoins
(Comme ils se confiaient leurs pensers et leurs soins),

1. Les initiales M. D. M. désignent M. de Maucroix, chanoine de Reims, ami de La Fontaine.

Le prologue de cette fable fait allusion à une circonstance où Malherbe, consulté par Racan sur la carrière qu'il devait suivre, lui répondit en racontant l'apologue mis ici en vers par La Fontaine.

2. Rapprocher ces deux vers de ceux de Dulorens (1646), satire XXIII :

Or ce champ ne se peut en sorte moissonner
Que d'autres après nous n'y trouvent à glaner.

Il n'est guère possible que La Fontaine n'ait pas eu une réminiscence de ces deux vers.

Racan commence ainsi : « Dites-moi, je vous prie,
Vous qui devez savoir les choses de la vie,
Qui par tous ses degrés avez déjà passé,
Et que rien ne doit fuir[1] en cet âge avancé,
A quoi me résoudrai-je ? Il est temps que j'y pense.
Vous connaissez mon bien, mon talent, ma naissance.
Dois-je dans la province établir mon séjour,
Prendre emploi dans l'armée, ou bien charge à la cour ?
Tout au monde est mêlé d'amertume et de charmes.
La guerre a ses douceurs, l'hymen a ses alarmes.
Si je suivais mon goût, je saurais où buter ;
Mais j'ai les miens, la cour, le peuple, à contenter. »
Malherbe là-dessus : « Contenter tout le monde !
Écoutez ce récit avant que je réponde :

« J'ai lu dans quelque endroit qu'un meunier et son fils,
L'un vieillard, l'autre enfant, non pas des plus petits,
Mais garçon de quinze ans, si j'ai bonne mémoire,
Allaient vendre leur âne un certain jour de foire.
Afin qu'il fût plus frais et de meilleur débit,
On lui lia les pieds, on vous le suspendit ;
Puis cet homme et son fils le portent comme un lustre :
Pauvres gens, idiots, couple ignorant et rustre.
Le premier qui les vit de rire s'éclata.
« Quelle farce, dit-il, vont jouer ces gens-là ?
Le plus âne des trois n'est pas celui qu'on pense. »
Le meunier, à ces mots, connaît son ignorance.
Il met sur pied sa bête et la fait détaler.
L'âne qui goûtait fort l'autre façon d'aller,
Se plaint en son patois. Le meunier n'en a cure.
Il fait monter son fils, il suit, et d'aventure
Passent trois bons marchands. Cet objet leur déplut.
Le plus vieux au garçon s'écria tant qu'il put :
« Oh là ! oh ! descendez, que l'on ne vous le dise,

1. *Vous que rien ne doit fuir*, vous qui ne devez rien ignorer. C'est la forme latine : *quem nihil fugere debet.*

Jeune homme qui menez laquais à barbe grise.
C'était à vous de suivre, au vieillard de monter.
— Messieurs, dit le meunier, il vous faut contenter. »
L'enfant met pied à terre, et puis le vieillard monte,
Quand, trois filles passant, l'une dit : « C'est grand'honte
Qu'il faille voir ainsi clocher ce jeune fils,
Tandis que ce nigaud, comme un évêque assis,
Fait le veau sur son âne et pense être bien sage.
— Il n'est, dit le meunier, plus de veaux à mon âge.
Passez votre chemin, la fille, et m'en croyez. »
Après maints quolibets coup sur coup renvoyés,
L'homme crut avoir tort, et mit son fils en croupe.
Au bout de trente pas, une troisième troupe
Trouve encore à gloser. L'un dit : « Ces gens sont fous,
Le baudet n'en peut plus, il mourra sous leurs coups.
Eh quoi ! charger ainsi cette pauvre bourrique !
N'ont-ils point de pitié de leur vieux domestique ?
Sans doute qu'à la foire ils vont vendre sa peau.
— Parbleu, dit le meunier, est bien fou du cerveau
Qui prétend contenter tout le monde et son père.
Essayons toutefois si par quelque manière
Nous en viendrons à bout. » Ils descendent tous deux.
L'âne, se prélassant, marche seul devant eux.
Un quidam les rencontre, et dit : « Est-ce la mode
Que baudet aille à l'aise et meunier s'incommode ?
Qui, de l'âne ou du maître, est fait pour se lasser ?
Je conseille à ces gens de le faire enchâsser.
Ils usent leurs souliers, et conservent leur âne :
Nicolas au rebours, car, quand il va voir Jeanne,
Il monte sur sa bête ; et la chanson le dit.
Beau trio de baudets ! » Le meunier répartit :
« Je suis âne, il est vrai, j'en conviens, je l'avoue;
Mais que dorénavant on me blâme, on me loue ;
Qu'on dise quelque chose, ou qu'on ne dise rien,
J'en veux faire à ma tête. » Il le fit, et fit bien.

« Quant à vous, suivez Mars, ou l'amour, ou le prince ;

Allez, venez, courez, demeurez en province ;
Prenez femme, abbaye, emploi, gouvernement :
Les gens en parleront, n'en doutez nullement.[1] »

II. — LES MEMBRES ET L'ESTOMAC

Je devais[2] par la royauté
Avoir commencé mon ouvrage.
A la voir d'un certain côté,
Messer Gaster[3] en est l'image.
S'il a quelque besoin tout le corps s'en ressent.
De travailler pour lui les membres se lassant,
Chacun d'eux résolut de vivre en gentilhomme,
Sans rien faire, alléguant l'exemple de Gaster.
« Il faudrait disaient-ils, sans nous, qu'il vécût d'air.
Nous suons, nous peinons, comme bêtes de somme.
Et pour qui ? Pour lui seul ; nous n'en profitons pas :
Notre soin n'aboutit qu'à fournir ses repas.
Chômons, c'est un métier qu'il veut nous faire apprendre. »
Ainsi dit, ainsi fait. Les mains cessent de prendre,
Les bras d'agir, les jambes de marcher.
Tous dirent à Gaster qu'il en allât chercher[4].
Ce leur fut une erreur dont ils se repentirent.
Bientôt les pauvres gens tombèrent en langueur ;
Il ne se forma plus de nouveau sang au cœur :
Chaque membre en souffrit, les forces se perdirent.

1. Les quatre derniers vers : *Quant à vous*, etc., sont la fin de la réponse de Malherbe.

2. On disait souvent alors *je devais* dans les cas où nous dirions aujourd'hui *je devrais*.

3. L'estomac.

4. *Qu'il en allât chercher* n'a pas un sens bien précis. Cela veut dire, selon nous, qu'il allât chercher de l'aide, des gens qui voulussent travailler pour lui.

Par ce moyen les mutins virent
Que celui qu'ils croyaient oisif et paresseux
A l'intérêt commun contribuait plus qu'eux.

Ceci peut s'appliquer à la grandeur royale.
Elle reçoit et donne, la chose est égale.
Tout travaille pour elle, et réciproquement
Tout tire d'elle l'aliment.
Elle fait subsister l'artisan de ses peines,
Enrichit le marchand, gage le magistrat,
Maintient le laboureur, donne paye au soldat,
Distribue en cent lieux ses grâces souveraines,
Entretient seule tout l'État.
Ménénius [1] le sut bien dire.
La commune s'allait séparer du sénat.
Les mécontents disaient qu'il avait tout l'empire,
Le pouvoir, les trésors, l'honneur, la dignité ;
Au lieu que tout le mal était de leur côté :
Les tributs, les impôts, les fatigues de guerre.
Le peuple hors des murs était déjà posté,
La plupart s'en allaient chercher une autre terre,
Quand Ménénius leur fit voir
Qu'ils étaient aux membres semblables,
Et par cet apologue, insigne entre les fables,
Les ramena dans leur devoir.

III. — LE LOUP DEVENU BERGER

Un loup qui commençait d'avoir petite part
Aux brebis de son voisinage

1. La Fontaine rappelle ici l'histoire de Ménénius Agrippa, le vainqueur des Sabins. Le peuple de Rome, insurgé contre les patriciens, s'étant retiré sur le mont Sacré, il le ramena dans la ville en lui racontant l'apologue de: *les Membres et l'Estomac.*

Crut qu'il fallait s'aider de la peau du renard [1]
Et faire un nouveau personnage.
Il s'habille en berger, endosse un hoqueton [2],
Fait sa houlette d'un bâton,
Sans oublier la cornemuse.
Pour pousser jusqu'au bout la ruse,
Il aurait volontiers écrit sur son chapeau :
« C'est moi qui suis Guillot, berger de ce troupeau. »
Sa personne étant ainsi faite,
Et ses pieds de devant posés sur sa houlette,
Guillot le sycophante [3] approche doucement.
Guillot le vrai Guillot, étendu sur l'herbette,
Dormait alors profondément.
Son chien dormait aussi, comme aussi sa musette.
La plupart des brebis dormaient pareillement.
L'hypocrite les laissa faire,
Et, pour pouvoir mener vers son fort les brebis,
Il voulut ajouter la parole aux habits,
Chose qu'il croyait nécessaire.
Mais cela gâta son affaire.
Il ne put du pasteur contrefaire la voix.
Le ton dont il parla fit retentir les bois,
Et découvrit tout le mystère.
Chacun se réveille à ce son,
Les brebis, le chien, le garçon.
Le pauvre loup, dans cet esclandre,
Empêché par son hoqueton,
Ne put ni fuir ni se défendre.

Toujours par quelque endroit fourbes se laissent prendre.
Quiconque est loup agisse en loup :
C'est le plus certain de beaucoup.

1. *S'aider de la peau du renard,* c'est-à-dire recourir aux ruses du renard.

2. *Hoqueton.* Casaque. C'était, proprement, celle que portaient certains cavaliers de la garde du roi.

3. Trompeur.

IV. — LES GRENOUILLES QUI DEMANDENT UN ROI

Les grenouilles, se lassant
De l'état démocratique,
Par leurs clameurs firent tant
Que Jupin les soumit au pouvoir monarchique.
Il leur tomba du ciel un roi tout pacifique :
Ce roi fit toutefois un tel bruit en tombant
Que la gent marécageuse,
Gent fort sotte et fort peureuse,
S'alla cacher sous les eaux,
Dans les joncs, dans les roseaux,
Dans les trous du marécage,
Sans oser de longtemps regarder au visage
Celui qu'elles croyaient être un géant nouveau.
Or c'était un soliveau,
De qui la gravité fit peur à la première
Qui, de le voir s'aventurant,
Osa bien quitter sa tanière.
Elle approcha, mais en tremblant.
Une autre la suivit, une autre en fit autant,
Il en vint une fourmilière
Et leur troupe à la fin se rendit familière ;
Jusqu'à sauter sur l'épaule du roi.
Le bon sire le souffre, et se tient toujours coi.
Jupin en a bientôt la cervelle rompue.
« Donnez-nous, dit ce peuple, un roi qui se remue. »
Le monarque des dieux leur envoie une grue,
Qui les croque, qui les tue,
Qui les gobe à son plaisir.
Et grenouilles de se plaindre ;
Et Jupin de leur dire : « Et quoi ! votre désir
A ses lois croit-il nous astreindre ?
Vous avez dû premièrement

Garder votre gouvernement ;
Mais, ne l'ayant pas fait, il vous devait suffire
Que votre premier roi fût débonnaire et doux :
De celui-ci contentez-vous,
De peur d'en rencontrer un pire. »

V. — LE RENARD ET LE BOUC

Capitaine renard allait de compagnie
Avec son ami bouc des plus haut encornés.
Celui-ci ne voyait pas plus loin que son nez ;
L'autre était passé maître en fait de tromperie.
La soif les obligea de descendre en un puits.
Là chacun d'eux se désaltère.
Après qu'abondamment tous deux en eurent pris,
Le renard dit au bouc : « Que ferons-nous, compère
Ce n'est pas tout de boire, il faut sortir d'ici.
Lève tes pieds en haut, et tes cornes aussi ;
Mets-les contre le mur. Le long de ton échine
Je grimperai premièrement ;
Puis, sur tes cornes m'élevant,
A l'aide de cette machine
De ce lieu-ci je sortirai.
Après quoi je t'en tirerai.
— Par ma barbe, dit l'autre, il est bon ; et je loue
Les gens bien sensés comme toi.
Je n'aurais jamais, quant à moi,
Trouvé ce secret, je l'avoue. »
Le renard sort du puits, laisse son compagnon
Et vous lui fait un beau sermon
Pour l'exhorter à patience.

« Si le Ciel t'eût, dit-il, donné par excellence
Autant de jugement que de barbe au menton,
Tu n'aurais pas à la légère
Descendu dans ce puits. Or, adieu, j'en suis hors.
Tâche de t'en tirer, et fais tous tes efforts :
Car, pour moi, j'ai certaine affaire
Qui ne me permet pas d'arrêter en chemin. »

En toute chose il faut considérer la fin.

VI. — L'AIGLE, LA LAIE ET LA CHATTE

L'aigle avait ses petits au haut d'un arbre creux,
La laie au pied, la chatte entre les deux ;
Et, sans s'incommoder, moyennant ce partage,
Mères et nourrissons faisaient leur tripotage.
La chatte détruisit par sa fourbe l'accord.
Elle grimpa chez l'aigle, et lui dit : « Notre mort
(Au moins de nos enfants, car c'est tout un aux mères)
Ne tardera possible guères.
Voyez-vous à nos pieds fouir incessamment
Cette maudite laie, et creuser une mine ?
C'est pour déraciner le chêne assurément,
Et de nos nourrissons attirer la ruine.
L'arbre tombant, ils seront dévorés :
Qu'ils s'en tiennent pour assurés.
S'il m'en restait un seul, j'adoucirais ma plainte. »
Au partir de ce lieu, qu'elle remplit de crainte,
La perfide descend tout droit
A l'endroit
Où la laie était en gésine.
« Ma bonne amie et ma voisine,

Lui dit-elle tout bas, je vous donne un avis :
L'aigle, si vous sortez, fondra sur vos petits.
Obligez-moi de n'en rien dire :
Son courroux tomberait sur moi. »
Dans cette autre famille ayant semé l'effroi,
La chatte en son trou se retire.
L'aigle n'ose sortir, ni pourvoir aux besoins
De ses petits ; la laie encore moins :
Sottes de ne pas voir que le plus grand des soins,
Ce doit être celui d'éviter la famine.
A demeurer chez soi l'une et l'autre s'obstine
Pour secourir les siens dedans l'occasion :
L'oiseau royal en cas de mine,
La laie en cas d'irruption.
La faim détruisit tout : il ne resta personne,
De la gent marcassine et de la gent aiglonne,
Qui n'allât de vie à trépas :
Grand renfort pour messieurs les chats.

Que ne sait point ourdir une langue traîtresse
Par sa pernicieuse adresse ?
Des malheurs qui sont sortis
De la boîte de Pandore
Celui qu'à meilleur droit tout l'univers abhorre,
C'est la fourbe, à mon avis.

VII. — L'IVROGNE ET SA FEMME

Chacun a son défaut où toujours il revient :
Honte ni peur n'y remédie.

Sur ce propos, d'un conte il me souvient :
Je ne dis rien que je n'appuie
De quelque exemple. Un suppôt de Bacchus

Altérait sa santé, son esprit et sa bourse.
Telles gens n'ont pas fait la moitié de leur course
Qu'ils sont au bout de leurs écus.
Un jour que celui-ci, plein du jus de la treille,
Avait laissé ses sens au fond d'une bouteille,
Sa femme l'enferma dans un certain tombeau.
Là les vapeurs du vin nouveau
Cuvèrent à loisir. A son réveil il treuve
L'attirail de la mort à l'entour de son corps :
Un luminaire, un drap des morts.
« Oh ! dit-il, qu'est ceci ? Ma femme est-elle veuve ? »
Là-dessus son épouse, en habit d'Alecton,
Masquée et de sa voix contrefaisant le ton,
Vient au prétendu mort, approche de sa bière,
Lui présente un chaudeau [1] propre pour Lucifer.
L'époux alors ne doute en aucune manière
Qu'il ne soit citoyen d'enfer.
« Quelle personne es-tu ? dit-il à ce fantôme.
— La cellérière [2] du royaume
De Satan, reprit-elle ; et je porte à manger
A ceux qu'enclôt la tombe noire. »
Le mari repart sans songer :
« Tu ne leur portes point à boire ? »

VIII. — LA GOUTTE ET L'ARAIGNÉE

Quand l'enfer eut produit la goutte et l'araignée :
« Mes filles, leur dit-il, vous pourrez vous vanter
D'être pour l'humaine lignée
Également à redouter.

1. *Chaudeau*. Sorte de bouillon chaud qu'on portait autrefois aux mariés, et, par extension, toute boisson chaude.
2. *Cellérière*. Celle qui, dans un couvent, tient les comptes ; l'économe, l'intendante.

Or, avisons aux lieux qu'il vous faut habiter.
Voyez-vous ces cases étretes [1],
Et ces palais si grands, si beaux, si bien dorés?
Je me suis proposé d'en faire vos retraites.
Tenez donc; voici deux buchettes :
Accommodez-vous, ou tirez.
— Il n'est rien, dit l'aragne, aux cases qui me plaise. »
L'autre, tout au rebours, voyant les palais pleins
De ces gens nommés médecins,
Ne crut pas y pouvoir demeurer à son aise.
Elle prend l'autre lot, y plante le piquet,
S'étend à son plaisir sur l'orteil d'un pauvre homme,
Disant : « Je ne crois pas qu'en ce poste je chôme,
Ni que d'en déloger et faire mon paquet
Jamais Hippocrate me somme. »
L'aragne cependant se campe en un lambris,
Comme si de ces lieux elle eût fait bail à vie;
Travaille à demeurer : voilà sa toile ourdie;
Voilà des moucherons de pris.
Une servante vient balayer tout l'ouvrage.
Autre toile tissue, autre coup de balai :
Le pauvre bestion tous les jours déménage.
Enfin, après un vain essai,
Il va trouver la goutte. Elle était en campagne,
Plus malheureuse mille fois
Que la plus malheureuse aragne.
Son hôte la menait tantôt fendre du bois,
Tantôt fouir, houer. Goutte bien tracassée
Est, dit-on, à demi pansée.
« Oh ! je ne saurais plus, dit-elle, y résister.
Changeons, ma sœur l'aragne. » Et l'autre d'écouter.
Elle la prend au mot, se glisse en la cabane :
Point de coup de balai qui l'oblige à changer.
La goutte, d'autre part, va tout droit se loger

1. *Étretes*, pour *étroites*. On trouve aussi *étraites* dans d'autres éditions.

Chez un prélat qu'elle condamne
A jamais du lit ne bouger.
Cataplasmes, Dieu sait : les gens n'ont point de honte
De faire aller le mal toujours de pis en pis.
L'une et l'autre trouva de la sorte son compte,
Et fit très sagement de changer de logis.

IX. — LE LOUP ET LA CIGOGNE

Les loups mangent gloutonnement.
Un loup donc, étant de frairie[1],
Se pressa, dit-on, tellement
Qu'il en pensa perdre la vie.
Un os lui demeura bien avant au gosier.
De bonheur pour ce loup, qui ne pouvait crier,
Près de là passe une cigogne.
Il lui fait signe, elle accourt.
Voilà l'opératrice aussitôt en besogne.
Elle retira l'os; puis pour un si bon tour
Elle demanda son salaire.
« Votre salaire ? dit le loup,
Vous riez, ma bonne commère.
Quoi ! ce n'est pas encor beaucoup
D'avoir de mon gosier retiré votre cou ?
Allez, vous êtes une ingrate :
Ne tombez jamais sous ma patte. »

---

1. *Frairie.* Partie de plaisir où l'on fait bonne chère. Étymologiquement, *frairie* (nous avons encore *confrérie*) est la réunion de plusieurs personnes, et, dans notre cas spécial, de personnes qui ont pour but de se divertir.

X. — LE LION ABATTU PAR L'HOMME

On exposait une peinture
Où l'artisan avait tracé
Un lion d'immense stature
Par un seul homme terrassé.
Les regardants en tiraient gloire.
Un lion en passant rabattit leur caquet.
« Je vois bien, dit-il, qu'en effet
On vous donne ici la victoire ;
Mais l'ouvrier vous a déçus ;
Il avait liberté de feindre.
Avec plus de raison nous aurions le dessus
Si mes confrères savaient peindre. »

XI. — LE RENARD ET LES RAISINS

Certain renard gascon, d'autres disent normand,
Mourant presque de faim, vit au haut d'une treille
Des raisins mûrs apparemment
Et couverts d'une peau vermeille.
Le galant en eût fait volontiers un repas ;
Mais, comme il n'y pouvait atteindre :
« Ils sont trop verts, dit-il, et bons pour des goujats. »

Fit-il pas mieux que de se plaindre ?

XII. — LE CYGNE ET LE CUISINIER

Dans une ménagerie
De volatiles remplie
Vivaient le cygne et l'oison :
Celui-là destiné pour les regards du maître,
Celui-ci pour son goût ; l'un qui se piquait d'être
Commensal du jardin, l'autre de la maison.
Des fossés du château faisant leurs galeries,
Tantôt on les eût vus, côte à côte nager,
Tantôt courir sur l'onde, et tantôt se plonger,
Sans pouvoir satisfaire à leurs vaines envies.
Un jour le cuisinier, ayant trop bu d'un coup,
Prit pour oison le cygne, et, le tenant au cou,
Il allait l'égorger, puis le mettre en potage.
L'oiseau prêt à mourir se plaint en son ramage.
Le cuisinier fut fort surpris,
Et vit bien qu'il s'était mépris.
« Quoi, je mettrais, dit-il, un tel chanteur en soupe !
Non, non, ne plaise aux dieux que jamais ma main coupe
La gorge à qui s'en sert si bien ! »

Ainsi, dans les dangers qui nous suivent en croupe,
Le doux parler ne nuit de rien.

XIII. — LES LOUPS ET LES BREBIS

Après mille ans et plus de guerre déclarée,
Les loups firent la paix avecque les brebis.

C'était apparemment le bien des deux partis :
Car, si les loups mangeaient mainte bête égarée,
Les bergers de leur peau se faisaient maints habits.
Jamais de liberté, ni pour les pâturages,
Ni d'autre part pour les carnages.
Ils ne pouvaient jouir qu'en tremblant de leurs biens.
La paix se conclut donc; on donne des otages :
Les loups leurs louveteaux, et les brebis leurs chiens.
L'échange en étant fait aux formes ordinaires,
Et réglé par des commissaires,
Au bout de quelque temps que messieurs les louvats
Se virent loups parfaits et friands de tuerie,
Ils vous prennent le temps que dans la bergerie
Messieurs les bergers n'étaient pas,
Étranglent la moitié des agneaux les plus gras,
Les emportent aux dents, dans les bois se retirent.
Ils avaient averti leurs gens secrètement.
Les chiens, qui, sur leur foi, reposaient sûrement,
Furent étranglés en dormant :
Cela fut sitôt fait qu'à peine ils le sentirent.
Tout fut mis en morceaux; un seul n'en échappa.

Nous pouvons conclure de là
Qu'il faut faire aux méchants guerre continuelle.
La paix est fort bonne de soi,
J'en conviens; mais de quoi sert-elle
Avec des ennemis sans foi ?

XIV. — LE LION DEVENU VIEUX

Le lion, terreur des forêts,
Chargé d'ans et pleurant son antique prouesse,

Fut enfin attaqué par ses propres sujets,
Devenus forts par sa faiblesse.
Le cheval s'approchant lui donne un coup de pied,
Le loup un coup de dent, le bœuf un coup de corne.
Le malheureux lion, languissant, triste et morne,
Peut à peine rugir, par l'âge estropié.
Il attend son destin, sans faire aucunes plaintes,
Quand, voyant l'âne même à son antre accourir :
« Ah ! c'est trop, lui dit-il : je voulais bien mourir;
Mais c'est mourir deux fois que souffrir tes atteintes. »

XV. — PHILOMÈLE ET PROGNÉ

Autrefois Progné l'hirondelle
De sa demeure s'écarta,
Et loin des villes s'emporta
Dans un bois où chantait la pauvre Philomèle.
« Ma sœur, lui dit Progné, comment vous portez-vous ?
Voici tantôt mille ans que l'on ne vous a vue :
Je ne me souviens point que vous soyez venue
Depuis le temps de Thrace habiter parmi nous.
Dites-moi, que pensez-vous faire ?
Ne quitterez-vous point ce séjour solitaire?
— Ah ! reprit Philomèle en est-il de plus doux ?
Progné lui repartit : « Et quoi ! cette musique
Pour ne chanter qu'aux animaux,
Tout au plus à quelque rustique ?
Le désert est-il fait pour des talents si beaux ?
Venez faire aux cités éclater leurs merveilles.
Aussi bien, en voyant les bois,

Sans cesse il vous souvient que Térée[1] autrefois
Parmi des demeures pareilles
Exerça sa fureur sur vos divins appas.
— Et c'est le souvenir d'un si cruel outrage
Qui fait, reprit sa sœur, que je ne vous suis pas.
En voyant les hommes, hélas !
Il m'en souvient bien davantage.

XVI. — LA FEMME NOYÉE

Je ne suis pas de ceux qui disent : « Ce n'est rien :
C'est une femme qui se noie. »
Je dis que c'est beaucoup, et ce sexe vaut bien
Que nous le regrettions, puisqu'il fait notre joie.
Ce que j'avance ici n'est point hors de propos,
Puisqu'il s'agit en cette fable
D'une femme qui dans les flots
Avait fini ses jours par un sort déplorable.
Son époux en cherchait le corps,
Pour lui rendre, en cette aventure,
Les honneurs de la sépulture.
Il arriva que sur les bords
Du fleuve auteur de sa disgrâce
Des gens se promenaient, ignorant l'accident.
Ce mari donc leur demandant

1. Térée, roi de Thrace, après avoir outragé Philomèle, sœur de Progné, sa femme lui fit couper la langue afin qu'elle ne pût le dénoncer. Progné et Philomèle se vengèrent de cette cruauté en égorgeant le fils de Térée, pour le servir à son père ensuite dans un repas. Térée fut changé en huppe, Philomèle en rossignol, et Progné en hirondelle.

S'ils n'avaient de sa femme aperçu nulle trace :
« Nulle, reprit l'un d'eux; mais cherchez-la plus bas;
Suivez le fil de la rivière. »
Un autre repartit : « Non, ne le suivez pas;
Rebroussez plutôt en arrière.
Quelle que soit la pente et l'inclination
Dont l'eau par sa course l'emporte,
L'esprit de contradiction
L'aura fait flotter d'autre sorte. »

Cet homme se raillait assez hors de saison.
Quant à l'humeur contredisante,
Je ne sais s'il avait raison.
Mais, que cette humeur, soit, ou non,
Le défaut du sexe et sa pente,
Quiconque avec elle naîtra
Sans faute avec elle mourra,
Et jusqu'au bout contredira,
Et, s'il peut, encor par-delà.

XVII. — LA BELETTE ENTRÉE DANS UN GRENIER

Damoiselle belette, au corps long et fluet,
Entra dans un grenier par un trou fort étroit [1].
Elle sortait de maladie.

1. La Fontaine ne s'est pas donné ici la peine d'écrire *étret* au lieu d'*étroit* pour la rime, ce qu'il vient pourtant de faire précédemment dans la fable de la *Goutte et l'Araignée* (livre III, fable VIII), où *étroite* devient *étrete*, pour rimer avec *buchette*, et ce qu'il a fait encore dans plusieurs autres cas. La prononciation normande de *étret* pour *étroit* était généralement usitée au XVII[e] siècle.

Là, vivant à discrétion,
La galante fit chère lie [1],
Mangea, rongea, Dieu sait la vie,
Et le lard qui périt en cette occasion.
La voilà pour conclusion,
Grasse, maflue [2] et rebondie.
Au bout de la semaine, ayant dîné son soûl,
Elle entend quelque bruit, veut sortir par le trou,
Ne peut plus repasser et croit s'être méprise.
Après avoir fait quelques tours :
« C'est, dit-elle, l'endroit, me voilà bien surprise ;
J'ai passé par ici depuis cinq ou six jours. »
Un rat qui la voyait en peine
Lui dit : « Vous aviez lors la panse un peu moins pleine.
Vous êtes maigre entrée, il faut maigre sortir.
Ce que je vous dis là, l'on le dit à bien d'autres.
Mais ne confondons point, par trop approfondir,
Leurs affaires avec les vôtres. »

XVIII. — LE CHAT ET UN VIEUX RAT

J'ai lu chez un conteur de fables
Qu'un second Rodilard [3], l'Alexandre des chats,
L'Attila, le fléau des rats,
Rendait ces derniers misérables.
J'ai lu, dis-je, en certain auteur,
Que ce chat exterminateur,
Vrai Cerbère, était craint une lieue à la ronde ;

1. *Faire chère lie*, faire joyeuse chère.
2. *Maflue*, qui a de grosses joues.
3. *Un second Rodilard*, parce que La Fontaine a parlé du premier Rodilard dans la fable II du livre II.

Il voulait de souris dépeupler tout le monde.
Les planches qu'on suspend sur un léger appui,
La mort aux rats, les souricières,
N'étaient que jeux au prix de lui.
Comme il voit que dans leurs tanières
Les souris étaient prisonnières,
Qu'elles n'osaient sortir, qu'il avait beau chercher,
Le galant fait le mort, et, du haut d'un plancher,
Se pend la tête en bas. La bête scélérate
A de certains cordons se tenait par la patte.
Le peuple des souris croit que c'est châtiment,
Qu'il a fait un larcin de rôt ou de fromage,
Égratigné quelqu'un, causé quelque dommage,
Enfin qu'on a pendu le mauvais garnement.
Toutes, dis-je, unanimement
Se promettent de rire à son enterrement,
Mettent le nez à l'air, montrent un peu la tête,
Puis rentrent dans leurs nids à rats,
Puis, ressortant, font quatre pas,
Puis enfin se mettent en quête.
Mais voici bien une autre fête :
Le pendu ressuscite, et, sur ses pieds tombant,
Attrape les plus paresseuses.
« Nous en savons plus d'un, dit-il en les gobant :
C'est tour de vieille guerre, et vos cavernes creuses
Ne vous sauveront pas, je vous en avertis;
Vous viendrez toutes au logis. »
Il prophétisait vrai : notre maître Mitis
Pour la seconde fois les trompe et les affine[1],
Blanchit sa robe, et s'enfarine,
Et, de la sorte déguisé,
Se niche et se blottit dans une huche ouverte.
Ce fut à lui bien avisé :
La gent trotte-menu s'en vient chercher sa perte.
Un rat, sans plus, s'abstient d'aller flairer autour.

1. *Affiner*, tromper par finesse.

C'était un vieux routier : il savait plus d'un tour ;
Même il avait perdu sa queue à la bataille.
« Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille,
S'écria-t-il de loin au général des chats.
Je soupçonne dessous encor quelque machine.
Rien ne te sert d'être farine,
Car, quand tu serais sac, je n'approcherais pas. »

C'était bien dit à lui : j'approuve sa prudence.
Il était expérimenté,
Et savait que la méfiance
Est mère de la sûreté.

LIVRE QUATRIÈME

I. — LE LION AMOUREUX

A MADEMOISELLE DE SÉVIGNÉ

Sévigné, de qui les attraits
Servent aux Grâces de modèle,
Et qui naquîtes toute belle,
A votre indifférence pres,
Pourriez-vous être favorable
Aux jeux innocents d'une fable,
Et voir sans vous épouvanter
Un lion qu'amour sut dompter ?
Amour est un étrange maître.
Heureux qui peut ne le connaître
Que par récit, lui ni ses coups !
Quand on en parle devant vous,
Si la vérité vous offense,
La fable au moins se peut souffrir.
Celle-ci prend bien l'assurance
De venir à vos pieds s'offrir,
Par zèle et par reconnaissance.

Du temps que les bêtes parlaient,
Les lions, entre autres, voulaient
Être admis dans notre alliance.

Pourquoi non, puisque leur engeance
Valait la nôtre en ce temps-là,
Ayant courage, intelligence,
Et belle hure outre cela ?
Voici comment il en alla.
Un lion de haut parentage,
En passant par un certain pré,
Rencontra bergère à son gré.
Il la demande en mariage.
Le père aurait fort souhaité
Quelque gendre un peu moins terrible.
La donner lui semblait bien dur,
La refuser n'était pas sûr ;
Même un refus eût fait possible
Qu'on eût vu quelque beau matin
Un mariage clandestin :
Car, outre qu'en toute manière
La belle était pour les gens fiers,
Fille se coiffe volontiers
D'amoureux à longue crinière.
Le père donc, ouvertement
N'osant renvoyer notre amant,
Lui dit : « Ma fille est délicate :
Vos griffes la pourront blesser
Quand vous voudrez la caresser.
Permettez donc qu'à chaque patte
On vous les rogne, et, pour les dents,
Qu'on vous les lime en même temps.
Vos baisers en seront moins rudes,
Et pour vous plus délicieux,
Car ma fille y répondra mieux,
Etant sans ces inquiétudes. »
Le lion consent à cela,
Tant son âme était aveuglée ;
Sans dents ni griffes le voilà
Comme place démantelée.
On lâcha sur lui quelques chiens,

Il fit fort peu de résistance.

Amour, amour, quand tu nous tiens,
On peut bien dire : « Adieu prudence. »

II. — LE BERGER ET LA MER

Du rapport d'un troupeau, dont il vivait sans soins,
Se contenta longtemps un voisin d'Amphitrite.
Si sa fortune était petite,
Elle était sûre tout au moins.
A la fin, les trésors déchargés sur la plage
Le tentèrent si bien qu'il vendit son troupeau,
Trafiqua de l'argent, le mit entier sur l'eau :
Cet argent périt par naufrage.
Son maître fut réduit à garder les brebis :
Non plus berger en chef comme il était jadis,
Quand ses propres moutons paissaient sur le rivage ;
Celui qui s'était vu Corydon ou Tircis
Fut Pierrot, et rien davantage.
Au bout de quelque temps il fit quelques profits,
Racheta des bêtes à laine ;
Et, comme un jour les vents, retenant leur haleine,
Laissaient paisiblement aborder les vaisseaux :
« Vous voulez de l'argent, ô mesdames les eaux,
Dit-il, adressez-vous, je vous prie, à quelqu'autre :
Ma foi, vous n'aurez pas le nôtre. »

Ceci n'est pas un conte à plaisir inventé.
Je me sers de la vérité
Pour montrer par expérience
Qu'un sou, quand il est assuré,
Vaut mieux que cinq en espérance ;

Qu'il se faut contenter de sa condition ;
Qu'aux conseils de la mer et de l'ambition
Nous devons fermer les oreilles.
Pour un qui s'en louera, dix mille s'en plaindront.
La mer promet monts et merveilles;
Fiez-vous-y : les vents et les voleurs viendront.

III. — LA MOUCHE ET LA FOURMI

La mouche et la fourmi contestaient de leur prix.
« O Jupiter ! dit la première,
Faut-il que l'amour-propre aveugle les esprits
D'une si terrible manière
Qu'un vil et rampant animal
A la fille de l'air ose se dire égal ?
Je hante les palais, je m'assieds à ta table :
Si l'on t'immole un bœuf, j'en goûte devant toi [1] ;
Pendant que celle-ci, chétive et misérable,
Vit trois jours d'un fétu qu'elle a traîné chez soi.
Mais, ma mignonne, dites-moi,
Vous campez-vous jamais sur la tête d'un roi,
D'un empereur ou d'une belle ?
Je le fais, et je baise un beau sein quand je veux;
Je me joue entre des cheveux ;
Je rehausse d'un teint la blancheur naturelle ;
Et la dernière main que met à sa beauté
Une femme allant en conquête,
C'est un ajustement des mouches emprunté.
Puis allez-moi rompre la tête

1. *J'en goûte devant toi,* c'est-à-dire : *avant toi.*

De vos greniers. — Avez-vous dit?
Lui répliqua la ménagère.
Vous hantez les palais, mais on vous y maudit;
Et quant à goûter la première
De ce qu'on sert devant les dieux,
Croyez-vous qu'il en vaille mieux?
Si vous entrez partout, aussi font les profanes.
Sur la tête des rois et sur celle des ânes
Vous allez vous planter, je n'en disconviens pas,
Et je sais que d'un prompt trépas
Cette importunité bien souvent est punie.
Certain ajustement, dites-vous, rend jolie.
J'en conviens : il est noir ainsi que vous et moi.
Je veux qu'il ait nom mouche ; est-ce un sujet pourquoi
Vous fassiez sonner vos mérites?
Nomme-t-on pas aussi mouches les parasites?
Cessez donc de tenir un langage si vain;
N'ayez plus ces hautes pensées :
Les mouches de cour sont chassées,
Les mouchards[1] sont pendus, et vous mourrez de faim,
De froid, de langueur, de misère,
Quand Phébus régnera sur un autre hémisphère.
Alors je jouirai du fruit de mes travaux.
Je n'irai par monts ni par vaux
M'exposer au vent, à la pluie;
Je vivrai sans mélancolie.
Le soin que j'aurai pris de soin m'exemptera,
Je vous enseignerai par là
Ce que c'est qu'une fausse ou véritable gloire.
Adieu : je perds le temps ; laissez-moi travailler :
Ni mon grenier ni mon armoire
Ne se remplit à babiller. »

1. *Mouchard* est pris ici dans le sens d'espion de guerre.

IV. — LE JARDINIER ET SON SEIGNEUR

Un amateur du jardinage,
Demi-bourgeois, demi-manant,
Possédait en certain village
Un jardin assez propre, et le clos attenant.
Il avait de plan vif semé cette étendue.
Là croissait à plaisir l'oseille et la laitue[1],
De quoi faire à Margot pour sa fête un bouquet[2],
Peu de jasmin d'Espagne, et force serpolet.
Cette félicité par un lièvre troublée
Fit qu'au seigneur du bourg notre homme se plaignit.
« Ce maudit animal vient prendre sa goulée
Soir et matin, dit-il, et des pièges se rit ;
Les pierres, les bâtons, y perdent leur crédit.
Il est sorcier, je crois. — Sorcier ? je l'en défie,
Repartit le seigneur. Fût-il diable, Miraut[3],
En dépit de ses tours, l'attrapera bientôt.
Je vous en déferai, bon homme, sur ma vie.
—Et quand?—Et dès demain, sans tarder plus longtemps. »
La partie ainsi faite, il vient avec ses gens.
« Çà, déjeunons, dit-il. Vos poulets sont-ils tendres ?
La fille du logis, qu'on vous voie, approchez.
Quand la marierons-nous ? quand aurons-nous des gendres ?
Bon homme, c'est ce coup qu'il faut, vous m'entendez,

1. *Là croissait... l'oseille et la laitue.* Le verbe est bien imprimé au singulier dans les éditions originales. Cette forme était employée du temps de La Fontaine.

2. *De quoi faire à Margot pour sa fête un bouquet.* Ce vers n'est pas l'explication du précédent, mais se trouve expliqué par le suivant. Le sens nous paraît être celui-ci : le jardin fournissait, comme légumes, de l'oseille et de la laitue ; comme fleurs, de quoi faire un bouquet à Margot, prise ici comme type de la fille du peuple, dont le bouquet, composé de fleurs communes, contient plus de serpolet que de jasmin d'Espagne. Il pourrait y avoir aussi dans ce vers une allusion à une chanson du temps.

3. *Miraut* (de *mirer*, regarder, et par suite quêter), nom de chien de chasse.

Qu'il faut fouiller à l'escarcelle. »
Disant ces mots, il fait connaissance avec elle,
Auprès de lui la fait asseoir,
Prend une main, un bras, lève un coin du mouchoir:
Toutes sottises dont la belle
Se défend avec grand respect;
Tant qu'au père à la fin cela devient suspect.
Cependant on fricasse, on se rue en cuisine.
« De quand sont vos jambons ? Ils ont fort bonne mine.
— Monsieur, ils sont à vous ? — Vraiment ! dit le seigneur
Je les reçois, et de bon cœur. »
Il déjeune très bien, aussi fait sa famille,
Chiens, chevaux et valets, tous gens bien endentés.
Il commande chez l'hôte, y prend des libertés,
Boit son vin, caresse sa fille.
L'embarras des chasseurs succède au déjeuner.
Chacun s'anime et se prépare :
Les trompes et les cors font un tel tintamarre
Que le bon homme est étonné.
Le pis fut que l'on mit en piteux équipage
Le pauvre potager ; adieu planches, carreaux ;
Adieu chicorée et porreaux ;
Adieu de quoi mettre au potage.
Le lièvre était gîté dessous un maître chou.
On le quête, on le lance, il s'enfuit par un trou,
Non pas trou, mais trouée, horrible et large plaie
Que l'on fit à la pauvre haie
Par ordre du seigneur : car il eût été mal
Qu'on n'eût pu du jardin sortir tout à cheval.
Le bon homme disait : « Ce sont là jeux de prince.
Mais on le laissait dire; et les chiens et les gens
Firent plus de dégât en une heure de temps
Que n'en auraient fait en cent ans
Tous les lièvres de la province.

Petits princes, videz vos débats entre vous :
De recourir aux rois vous seriez de grands fous.

Il ne les faut jamais engager dans vos guerres,
Ni les faire entrer sur vos terres.

V. — L'ANE ET LE PETIT CHIEN

Ne forçons point notre talent :
Nous ne ferions rien avec grâce.
Jamais un lourdaud, quoi qu'il fasse,
Ne saurait passer pour galant.

Peu de gens que le Ciel chérit et gratifie
Ont le don d'agréer infus avec la vie.
C'est un point qu'il leur faut laisser,
Et ne pas ressembler à l'âne de la fable,
Qui, pour se rendre plus aimable
Et plus cher à son maître, alla le caresser.
« Comment ! disait-il en son âme,
Ce chien, parce qu'il est mignon,
Vivra de pair à compagnon[1]
Avec monsieur, avec madame,
Et j'aurai des coups de bâton ?
Que fait-il ? Il donne la patte,
Puis aussitôt il est baisé.
S'il en faut faire autant afin que l'on me flatte,
Cela n'est pas bien malaisé. »
Dans cette admirable pensée,
Voyant son maître en joie, il s'en vient lourdement,
Lève une corne toute usée,
La lui porte au menton fort amoureusement,
Non sans accompagner, pour plus grand ornement,
De son chant gracieux cette action hardie.
« Oh ! oh ! quelle caresse et quelle mélodie !

1. *De pair à compagnon*, d'égal à égal, sur le pied d'égalité.

Dit le maître aussitôt. Holà ! Martin-bâton[1]. »
Martin-bâton accourt ; l'âne change de ton.

Ainsi finit la comédie.

VI. — LE COMBAT DES RATS ET DES BELETTES

La nation des belettes,
Non plus que celle des chats,
Ne veut aucun bien aux rats,
Et, sans les portes étrètes
De leurs habitations,
L'animal à longue échine
En ferait, je m'imagine,
De grandes destructions.
Or, une certaine année
Qu'il en était à foison,
Leur roi, nommé Ratapon,
Mit en campagne une armée.
Les belettes de leur part,
Déployèrent l'étendard.
Si l'on croit la renommée,
La victoire balança.
Plus d'un guéret s'engraissa
Du sang de plus d'une bande ;
Mais la perte la plus grande
Tomba presque en tous endroits
Sur le peuple souriquois.
Sa déroute fut entière,
Quoi que put faire Artarpax,

1. *Martin-bâton*, nom pris dans Rabelais. C'est le garçon d'écurie armé du bâton. Voir la fable XXI du livre V.

Psicarpax, Méridarpax[1],
Qui, tout couverts de poussière,
Soutinrent assez longtemps
Les efforts des combattants.
Leur résistance fut vaine :
Il fallut céder au sort.
Chacun s'enfuit au plus fort[2],
Tant soldat que capitaine.
Les princes périrent tous.
La racaille, dans des trous
Trouvant sa retraite prête,
Se sauva sans grand travail.
Mais, les seigneurs sur leur tête
Ayant chacun un plumail,
Des cornes ou des aigrettes,
Soit comme marques d'honneur,
Soit afin que les belettes
En conçussent plus de peur,
Cela causa leur malheur.
Trou, ni fente, ni crevasse,
Ne fut large assez pour eux,
Au lieu que la populace
Entrait dans les moindres creux.
La principale jonchée
Fut donc des principaux rats.
Une tête empanachée
N'est pas petit embarras ;
Le trop superbe équipage
Peut souvent en un passage
Causer du retardement.

Les petits en toute affaire
Esquivent fort aisément ;
Les grands ne le peuvent faire.

1. *Artarpax*, *Psicarpax*, *Méridarpax*, noms de rats tirés de la *Batrachomyomachie*, poème burlesque attribué à Homère.
2. *Au plus fort* veut dire au plus vite.

VII. — LE SINGE ET LE DAUPHIN

C'était chez les Grecs un usage,
Que sur la mer tous voyageurs
Menaient avec eux en voyage
Singes et chiens de bateleurs.

Un navire en cet équipage
Non loin d'Athènes fit naufrage.
Sans les dauphins tout eût péri.
Cet animal est fort ami
De notre espèce : en son Histoire
Pline le dit, il le faut croire.
Il sauva donc tout ce qu'il put.
Même un singe, en cette occurence,
Profitant de la ressemblance,
Lui pensa devoir son salut,
Un dauphin le prit pour un homme
Et sur son dos le fit asseoir,
Si gravement qu'on eût cru voir
Ce chanteur que tant on renomme [1].
Le dauphin l'allait mettre à bord,
Quand par hasard il lui demande :
« Êtes-vous d'Athènes la grande ?
— Oui, dit l'autre, on m'y connaît fort.
S'il vous y survient quelque affaire
Employez-moi, car mes parents
Y tiennent tous les premiers rangs ;
Un mien cousin est juge-maire [2]. »
Le dauphin dit bien grand merci.
« Et le Pirée a part aussi

1. *Ce chanteur que tant on renomme* est Arion, musicien grec : poursuivi par les matelots, il fut sauvé par un dauphin qui l'avait entendu chanter.

2. *Juge-maire*, synonyme de *juge-mage*, nom donné autrefois, dans certaines provinces, au lieutenant du sénéchal.

A l'honneur de votre présence ?
Vous le voyez souvent, je pense ?
— Tous les jours : il est mon ami,
C'est une vieille connaissance. »
Notre magot prit, pour ce coup,
Le nom d'un port pour un nom d'homme.
De telles gens il est beaucoup,
Qui prendraient Vaugirard pour Rome,
Et qui, caquetant au plus dru,
Parlent de tout et n'ont rien vu.
Le dauphin rit, tourne la tête,
Et, le magot considéré,
Il s'aperçoit qu'il n'a tiré
Du fond des eaux rien qu'une bête.
Il l'y replonge, et va trouver
Quelque homme afin de le sauver.

VIII. — L'HOMME ET L'IDOLE DE BOIS

Certain païen chez lui gardait un dieu de bois,
De ces dieux qui sont sourds bien qu'ayant des oreilles :
Le païen cependant s'en promettait merveilles.
Il lui coûtait autant que trois.
Ce n'étaient que vœux et qu'offrandes,
Sacrifices de bœufs couronnés de guirlandes.
Jamais idole[1], quel qu'il fût,
N'avait eu cuisine si grasse,
Sans que pour tout ce culte à son hôte il échût
Succession, trésor, gain au jeu, nulle grâce.
Bien plus, si pour un sou d'orage en quelque endroit
S'amassait d'une ou d'autre sorte,

1. *Idole*, au XVIIe siècle on faisait ce mot des deux genres.

L'homme en avait sa part, et sa bourse en souffroit.
La pitance du dieu n'en était pas moins forte.
A la fin, se fâchant de n'en obtenir rien,
Il vous prend un levier, met en pièces l'idole,
Le trouve rempli d'or. « Quand je t'ai fait du bien,
M'as-tu valu, dit-il, seulement une obole?
Va, sors de mon logis ; cherche d'autres autels.
Tu ressembles aux naturels
Malheureux, grossiers et stupides :
On n'en peut rien tirer qu'avecque le bâton.
Plus je te remplissais, plus mes mains étaient vides :
J'ai bien fait de changer de ton. »

IX. — LE GEAI PARÉ DES PLUMES DU PAON

Un paon muait, un geai prit son plumage,
Puis après se l'accommoda,
Puis parmi d'autres paons tout fier se panada,
Croyant être un beau personnage.
Quelqu'un le reconnut : il se vit bafoué,
Berné, sifflé, moqué, joué,
Et par messieurs les paons plumé d'étrange sorte ;
Même, vers ses pareils s'étant réfugié,
Il fut par eux mis à la porte.

Il est assez de geais à deux pieds comme lui
Qui se parent souvent des dépouilles d'autrui,
Et que l'on nomme plagiaires.
Je m'en tais, et ne veux leur causer nul ennui :
Ce ne sont pas là mes affaires.

X. — LE CHAMEAU ET LES BATONS FLOTTANTS

Le premier qui vit un chameau
S'enfuit à cet objet nouveau,
Le second approcha, le troisième osa faire
Un licou pour le dromadaire.
L'accoutumance ainsi nous rend tout familier ;
Ce qui nous paraissait terrible et singulier
S'apprivoise avec notre vue,
Quand ce vient à la continue[1].
Et puisque nous voici tombés sur ce sujet,
On avait mis des gens au guet,
Qui, voyant sur les eaux de loin certain objet,
Ne purent s'empêcher de dire
Que c'était un puissant navire.
Quelques moments après l'objet devint brûlot,
Et puis nacelle, et puis ballot,
Enfin bâtons flottants sur l'onde.

J'en sais beaucoup de par le monde
A qui ceci conviendrait bien :
De loin c'est quelque chose, et de près ce n'est rien.

XI. — LA GRENOUILLE ET LE RAT

Tel, comme dit Merlin, cuide[2] engeigner[3] autrui,
Qui souvent s'engeigne soi-même.
J'ai regret que ce mot soit trop vieux aujourd'hui :
Il m'a toujours semblé d'une énergie extrême.
Mais, afin d'en venir au dessein que j'ai pris,

1. *Quant ce vient à la continue,* quand cet objet continue à se trouver devant nous.
2. *Cuider.* Croire, penser. Ce mot est resté dans *outrecuidant.*
3. *Engeigner* Tromper, du mot *engin.*

Un rat plein d'embonpoint, gras et des mieux nourris,
Et qui ne connaissait l'Avent ni le Carême,
Sur le bord d'un marais égayait ses esprits.
Une grenouille approche, et lui dit en sa langue :
« Venez me voir chez moi, je vous ferai festin. »
Messire rat promit soudain :
Il n'était pas besoin de plus longue harangue.
Elle allégua pourtant les délices du bain,
La curiosité, le plaisir du voyage,
Cent raretés à voir le long du marécage :
Un jour il conterait à ses petits-enfants
Les beautés de ces lieux, les mœurs des habitants,
Et le gouvernement de la chose publique
Aquatique.
Un point sans plus tenait le galant empêché :
Il nageait quelque peu ; mais il fallait de l'aide.
La grenouille à cela trouve un très bon remède :
Le rat fut à son pied par la patte attaché ;
Un brin de jonc en fit l'affaire.
Dans le marais entrés, notre bonne commère
S'efforce de tirer son hôte au fond de l'eau,
Contre le droit des gens, contre la foi jurée ;
Prétend qu'elle en fera gorge chaude et curée.
C'était à son avis un excellent morceau ;
Déjà dans son esprit la galande le croque.
Il atteste les dieux, la perfide s'en moque ;
Il résiste, elle tire. En ce combat nouveau,
Un milan, qui dans l'air planait, faisait la ronde,
Voit d'en haut le pauvret se débattant sur l'onde.
Il fond dessus, l'enlève, et, par même moyen,
La grenouille et le lien.
Tout en fut, tant et si bien
Que de cette double proie
L'oiseau se donne au cœur joie,
Ayant, de cette façon,
A souper chair et poisson.

La ruse la mieux ourdie
Peut nuire à son inventeur,
Et souvent la perfidie
Retourne sur son auteur.

XII. — TRIBUT ENVOYÉ PAR LES ANIMAUX A ALEXANDRE

Une fable avait cours parmi l'antiquité,
Et la raison ne m'en est pas connue.
Que le lecteur en tire une moralité.
Voici la fable toute nue :
La Renommée ayant dit en cent lieux
Qu'un fils de Jupiter, un certain Alexandre,
Ne voulant rien laisser de libre sous les cieux
Commandait que, sans plus attendre,
Tout peuple à ses pieds s'allât rendre,
Quadrupèdes, humains, éléphants, vermisseaux,
Les républiques des oiseaux ;
La déesse aux cent bouches, dis-je,
Ayant mis partout la terreur
En publiant l'édit du nouvel empereur,
Les animaux, et toute espèce lige[1]
De son seul appétit, crurent que cette fois
Il fallait subir d'autres lois.
On s'assemble au désert, tous quittent leur tanière.
Après divers avis, on résout, on conclut
D'envoyer hommage et tribut.
Pour l'hommage et pour la manière,

1. *Lige*, c'est-à-dire esclave, *de son seul appétit*. *Lige*, dans la langue féodale, désigne l'homme lié à son seigneur et qui lui doit obéissance.

Le singe en fut chargé : l'on lui mit par écrit
Ce que l'on voulait qui fût dit.
Le seul tribut les tint en peine.
Car que donner ? Il fallait de l'argent.
On en prit d'un prince obligeant,
Qui, possédant dans son domaine
Des mines d'or, fournit ce qu'on voulut.
Comme il fut question de porter ce tribut,
Le mulet et l'âne s'offrirent,
Assistés du cheval ainsi que du chameau.
Tous quatre en chemin ils se mirent
Avec le singe, ambassadeur nouveau.
La caravane enfin rencontre en un passage
Monseigneur le lion. Cela ne leur plut point.
« Nous nous rencontrons tout à point.
Dit-il, et nous voici compagnons de voyage.
J'allais offrir mon fait à part ;
Mais, bien qu'il soit léger, tout fardeau m'embarrasse,
Obligez-moi de me faire la grâce
Que d'en porter chacun un quart.
Ce ne vous sera pas une charge trop grande,
Et j'en serai plus libre et bien plus en état
En cas que les voleurs attaquent notre bande
Et que l'on en vienne au combat. »
Econduire un lion rarement se pratique.
Le voilà donc admis, soulagé, bien reçu,
Et, malgré le héros de Jupiter issu,
Faisant chère et vivant sur la bourse publique.
Ils arrivèrent dans un pré
Tout bordé de ruisseaux, de fleurs tout diapré,
Où maint mouton cherchait sa vie ;
Séjour du frais, véritable patrie
Des zéphyrs. Le lion n'y fut pas qu'à ces gens
Il se plaignit d'être malade.
Continuez votre ambassade,
Dit-il, je sens un feu qui me brûle au dedans
Et veux chercher ici quelque herbe salutaire.

Pour vous, ne perdez point de temps.
Rendez-moi mon argent, j'en puis avoir affaire. »
On déballe ; et d'abord le lion s'écria,
D'un ton qui témoignait sa joie :
« Que de filles, ô dieux, mes pièces de monnaie
Ont produites ! Voyez : la plupart sont déjà
Aussi grandes que leurs mères.
Le croît[1] m'en appartient. » Il prit tout là-dessus,
Ou bien, s'il ne prit tout, il n'en demeura guères.
Le singe et les sommiers[2], confus,
Sans oser répliquer, en chemin se remirent.
Au fils de Jupiter on dit qu'ils se plaignirent,
Et n'en eurent point de raison.

Qu'eût-il fait ? C'eût été lion contre lion;
Et le proverbe dit : Corsaires à corsaires,
L'un l'autre s'attaquant, ne font pas leurs affaires.

XIII. — LE CHEVAL S'ÉTANT VOULU VENGER DU CERF

De tous temps les chevaux ne sont nés pour les hommes.
Lorsque le genre humain de glands se contentait,
Ane, cheval et mule [3] aux forêts habitait ;
Et l'on ne voyait point, comme au siècle où nous sommes,
Tant de selles et tant de bâts,
Tant de harnais pour les combats,
Tant de chaises, tant de carrosses ;
Comme aussi ne voyait-on pas
Tant de festins et tant de noces.

1. *Croît*, augmentation.
2. *Sommiers*, bêtes de somme.
3. *Ane, cheval et mule*, constituent ici un ensemble dont La Fontaine fait un sujet au singulier.

Or un cheval eut alors différent
Avec un cerf plein de vitesse,
Et, ne pouvant l'attraper en courant,
Il eut recours à l'homme, implora son adresse.
L'homme lui mit un frein, lui sauta sur le dos,
Ne lui donna point de repos
Que le cerf ne fût pris et n'y laissât la vie.
Et, cela fait, le cheval remercie
L'homme son bienfaiteur, disant : « Je suis à vous,
Adieu. Je m'en retourne en mon séjour sauvage.
— Non pas cela, dit l'homme, il fait meilleur chez nous.
Je vois trop quel est votre usage.
Demeurez donc, vous serez bien traité,
Et jusqu'au ventre en la litière. »
Hélas ! que sert la bonne chère
Quand on n'a pas la liberté ?
Le cheval s'aperçut qu'il avait fait folie ;
Mais il n'était plus temps : déjà son écurie
Etait prête et toute bâtie.
Il y mourut en traînant son lien.
Sage s'il eût remis une légère offense.

Quel que soit le plaisir que cause la vengeance,
C'est l'acheter trop cher que l'acheter d'un bien
Sans qui les autres ne sont rien.

XIV. — LE RENARD ET LE BUSTE

Les grands, pour la plupart, sont masques de théâtre ;
Leur apparence impose au vulgaire idolâtre.
L'âne n'en sait juger que par ce qu'il en voit.
Le renard, au contraire, à fond les examine,
Les tourne de tout sens, et, quand il s'aperçoit
Que leur fait n'est que bonne mine,

Il leur applique un mot qu'un buste de héros
Lui fit dire fort à propos.
C'était un buste creux, et plus grand que nature.
Le renard, en louant l'effort de la sculpture :
« Belle tête, dit-il, mais de cervelle point. »

Combien de grands seigneurs sont bustes en ce point !

XV. — LE LOUP, LA CHÈVRE ET LE CHEVREAU

La bique, allant remplir sa traînante mamelle
Et paître l'herbe nouvelle,
Ferma sa porte au loquet,
Non sans dire à son biquet :
« Gardez-vous, sur votre vie,
D'ouvrir que l'on ne vous die,
Pour enseigne et mot du guet :
« Foin du loup et de sa race ! »
Comme elle disait ces mots,
Le loup, de fortune[1] passe ;
Il les recueille à propos,
Et les garde en sa mémoire.
La bique, comme on peut croire,
N'avait pas vu le glouton.
Dès qu'il la voit partie, il contrefait son ton,
Et, d'une voix papelarde[2],
Il demande qu'on ouvre, en disant : « Foin du loup ! »
Et croyant entrer tout d'un coup.
Le biquet, soupçonneux, par la fente regarde.
« Montrez-moi patte blanche, ou je n'ouvrirai point »,
S'écria-t-il d'abord (patte blanche est un point
Chez les loups, comme on sait, rarement en usage).
Celui-ci, fort surpris d'entendre ce langage,

1. *De fortune*, par hasard.
2. *Papelarde*, hypocrite.

Comme il était venu s'en retourna chez soi.
Où serait le biquet s'il eût ajouté foi
Au mot du guet, que de fortune
Notre loup avait entendu ?

Deux sûretés valent mieux qu'une,
Et le trop en cela ne fut jamais perdu.

XVI. — LE LOUP, LA MÈRE ET L'ENFANT

Ce loup me remet en mémoire
Un de ses compagnons qui fut encor mieux pris.
Il y périt; voici l'histoire.

Un villageois avait à l'écart son logis.
Messer loup attendait chape-chute[1] à la porte.
Il avait vu sortir gibier de toute sorte :
Veaux de lait, agneaux et brebis,
Régiments de dindons, enfin bonne provende[2].
Le larron commençait pourtant à s'ennuyer.
Il entend un enfant crier.
La mère aussitôt le gourmande,
Le menace, s'il ne se tait,
De le donner au loup. L'animal se tient prêt,
Remerciant les dieux d'une telle aventure,
Quand la mère, apaisant sa chère géniture,
Lui dit : « Ne criez point; s'il vient, nous le tuerons.
— Qu'est ceci ? s'écria le mangeur de moutons.
Dire d'un, puis d'un autre ? Est-ce ainsi que l'on traite
Les gens faits comme moi ? Me prend-on pour un sot ?
Que quelque jour ce beau marmot
Vienne au bois cueillir la noisette ! »
Comme il disait ces mots, on sort de la maison.

1. *Chape-chute*. Profit qu'on recueille de la négligence ou du malheur des autres.
2. *Provende*, provisions de bouche.

Un chien de cour l'arrête ; épieux et fourches-fières[1]
L'ajustent de toutes manières.
« Que veniez-vous chercher en ce lieu ? » lui dit-on.
Aussitôt il conta l'affaire.
« Merci de moi, lui dit la mère :
Tu mangeras mon fils ? L'ai-je fait à dessein
Qu'il assouvisse un jour ta faim ? »
On assomma la pauvre bête.
Un manant lui coupa le pied droit et la tête ;
Le seigneur du village à sa porte les mit,
Et ce dicton picard à l'entour fut écrit :

Biaux chires leups, n'écoutez mie
Mère tenchent chen fieux qui crie[2].

XVII. — PAROLE DE SOCRATE

Socrate un jour faisant bâtir,
Chacun censurait son ouvrage.
L'un trouvait les dedans, pour ne lui point mentir,
Indignes d'un tel personnage ;
L'autre blâmait la face, et tous étaient d'avis
Que les appartements en étaient trop petits.
Quelle maison pour lui ! L'on y tournait à peine.
« Plût au Ciel que de vrais amis,
Telle qu'elle est, dit-il, elle pût être pleine ! »

Le bon Socrate avait raison
De trouver pour ceux-là trop grande sa maison.
Chacun se dit ami ; mais fol qui s'y repose :
Rien n'est plus commun que ce nom,
Rien n'est plus rare que la chose.

1. *Fourche-Fiere.* Fourche à deux longues dents dont se servent les cultivateurs pour manier les bottes de fourrage ou les gerbes de blé.
2. *Biaux chires leups*, etc., veut dire : « Beaux sires loups, n'écoutez pas mère tançant son fils qui crie. »

XVIII. — LE VIEILLARD ET SES ENFANTS

Toute puissance est faible à moins que d'être unie.
Écoutez là-dessus l'esclave de Phrygie.
Si j'ajoute du mien à son invention,
C'est pour peindre nos mœurs, et non point par envie ;
Je suis trop au-dessous de cette ambition.
Phèdre enchérit souvent par un motif de gloire ;
Pour moi, de tels pensers me seraient malséants.
Mais venons à la fable, ou plutôt à l'histoire
De celui qui tâcha 'unir tous ses enfants[1].

Un vieillard prêt d'aller où la mort l'appelait :
« Mes chers enfants, dit-il (à ses fils il parlait),
Voyez si vous romprez ces dards liés ensemble.
Je vous expliquerai le nœud qui les assemble. »
L'aîné, les ayant pris et fait tous ses efforts,
Les rendit en disant : « Je le donne aux plus forts. »
Un second lui succède, et se met en posture ;
Mais en vain. Un cadet tente aussi l'aventure.
Tous perdirent leur temps, le faisceau résista ;
De ces dards joints ensemble un seul ne s'éclata.
« Faibles gens ! dit le père, il faut que je vous montre
Ce que ma force peut en semblable rencontre. »
On crut qu'il se moquait, on sourit, mais à tort.
Il sépare les dards, et les rompt sans effort.
« Vous voyez, reprit-il, l'effet de la concorde.
Soyez joints, mes enfants, que l'amour vous accorde. »
Tant que dura son mal, il n'eut autre discours.

1. Ce vers et le suivant, tous les deux masculins, ne riment cependant pas. C'est peut-être le seul exemple que La Fontaine nous donne de cette infraction aux règles de la prosodie. On pourrait supposer ici l'omission de deux vers féminins qui se serait perpétuée dans les éditions suivantes. Mais cette hypothèse paraît difficile à admettre pour une édition imprimée sous les yeux de La Fontaine, et à laquelle on a eu le soin de faire un errata.

Enfin, se sentant près de terminer ses jours :
« Mes chers enfants, dit-il, je vais où sont nos pères.
Adieu. Promettez-moi de vivre comme frères ;
Que j'obtienne de vous cette grâce en mourant. »
Chacun de ses trois fils l'en assure en pleurant.
Il prend à tous les mains ; il meurt ; et les trois frères
Trouvent un bien fort grand, mais fort mêlé d'affaires.
Un créancier saisit, un voisin fait procès.
D'abord notre trio s'en tire avec succès.
Leur amitié fut courte autant qu'elle était rare.
Le sang les avait joints, l'intérêt les sépare.
L'ambition, l'envie, avec les consultants,
Dans la succession entrent en même temps.
On en vient au partage, on conteste, on chicane.
Le juge sur cent points tour à tour les condamne.
Créanciers et voisins reviennent aussitôt ;
Ceux-là sur une erreur, ceux-ci sur un défaut.
Les frères désunis sont tous d'avis contraire :
L'un veut s'accommoder, l'autre n'en veut rien faire.
Tous perdirent leur bien et voulurent trop tard
Profiter de ces dards unis et pris à part.

XIX. — L'ORACLE ET L'IMPIE

Vouloir tromper le ciel, c'est folie à la terre ;
Le dédale des cœurs en ses détours n'enserre
Rien qui ne soit d'abord éclairé par les dieux.
Tout ce que l'homme fait, il le fait à leurs yeux,
Même les actions que dans l'ombre il croit faire.

Un païen qui sentait quelque peu le fagot[1],
Et qui croyait en Dieu, pour user de ce mot,

1. *Fagot (sentir le)*. Être destiné à être brûlé sur un bûcher, comme un hérétique.

Par bénéfice d'inventaire,
Alla consulter Apollon.
Dès qu'il fut en son sanctuaire :
« Ce que je tiens, dit-il, est-il en vie ou non ? »
Il tenait un moineau, dit-on,
Prêt d'étouffer la pauvre bête,
Pour mettre Apollon en défaut.
Apollon reconnut ce qu'il avait en tête.
« Mort ou vif, lui dit-il, montre-nous ton moineau,
Et ne me tends plus de panneau :
Tu te trouverais mal d'un pareil stratagème.
Je vois de loin, j'atteins de même. »

XX. — L'AVARE QUI A PERDU SON TRÉSOR

L'usage seulement fait la possession.
Je demande à ces gens de qui la passion
Est d'entasser toujours, mettre somme sur somme,
Quel avantage ils ont que n'ait pas un autre homme.
Diogène là-bas est aussi riche qu'eux,
Et l'avare ici-haut comme lui vit en gueux.
L'homme au trésor caché, qu'Ésope nous propose,
Servira d'exemple à la chose.
Ce malheureux attendait
Pour jouir de son bien une seconde vie ;
Ne possédait pas l'or, mais l'or le possédait.
Il avait dans la terre une somme enfouie,
Son cœur avec, n'ayant autre déduit[1]
Que d'y ruminer jour et nuit
Et rendre sa chevance[2] à lui-même sacrée.

1. *Déduit*, amusement.
2. *Chevance*. Ce qu'on possède, ce qu'on a acquis.

Qu'il allât ou qu'il vînt, qu'il bût ou qu'il mangeât,
On l'eût pris de bien court[1], à moins qu'il ne songeât
A l'endroit où gisait cette somme enterrée.
Il y fit tant de tours qu'un fossoyeur le vit,
Se douta du dépôt, l'enleva sans rien dire.
Notre avare un beau jour ne trouva que le nid.
Voilà mon homme aux pleurs ; il gémit, il soupire.
Il se tourmente, il se déchire.
Un passant lui demande à quel sujet ses cris.
« C'est mon trésor que l'on m'a pris.
— Votre trésor? où pris ? — Tout joignant cette pierre.
— Eh ! sommes-nous en temps de guerre
Pour l'apporter si loin ? N'eussiez-vous pas mieux fait
De le laisser chez vous, en votre cabinet,
Que de le changer de demeure ?
Vous auriez pu sans peine y puiser à toute heure.
— A toute heure ? bons dieux ! Ne tient-il qu'à cela ?
L'argent vient-il comme il s'en va ?
Je n'y touchais jamais. — Dites-moi donc, de grâce,
Reprit l'autre, pourquoi vous vous affligez tant.
Puisque vous ne touchiez jamais à cet argent,
Mettez une pierre à la place,
Elle vous vaudra tout autant. »

XXI. — L'ŒIL DU MAITRE

Un cerf, s'étant sauvé dans une étable à bœufs,
Fut d'abord averti par eux

1. *On l'eût pris de bien court,* expression qui se comprend ici plus facilement qu'elle ne s'analyse. Le sens paraît être celui-ci : il eût fallu n'être séparé de lui que par un bien court espace pour le saisir à un moment où il ne songeât pas à son argent.

Qu'il cherchât un meilleur asile.
« Mes frères, leur dit-il, ne me décelez pas
Je vous enseignerai les pâtis les plus gras ;
Ce service vous peut quelque jour être utile,
Et vous n'en aurez point regret. »
Les bœufs, à toutes fins, promirent le secret.
Il se cache en un coin, respire et prend courage.
Sur le soir on apporte herbe fraîche et fourrage
Comme l'on faisait tous les jours.
L'on va, l'on vient, les valets font cent tours,
L'intendant même, et pas un d'aventure
N'aperçut ni corps[1] ni ramure,
Ni cerf enfin. L'habitant des forêts
Rend déjà grâce aux bœufs, attend dans cette étable
Que, chacun retournant au travail de Cérès,
Il trouve pour sortir un moment favorable.
L'un des bœufs, ruminant, lui dit : « Cela va bien ;
Mais quoi ! l'homme aux cent yeux n'a pas fait sa revue.
Je crains fort pour toi sa venue.
Jusque-là, pauvre cerf, ne te vante de rien. »
Là-dessus le maître entre et vient faire sa ronde.
« Qu'est ceci ? dit-il à son monde.
Je trouve bien peu d'herbe en tous ces râteliers.
Cette litière est vieille ; allez vite aux greniers.
Je veux voir désormais vos bêtes mieux soignées.
Que coûte-t-il d'ôter toutes ces araignées ?
Ne saurait-on ranger ces jougs et ces colliers ? »

1. Pour nous conformer au texte original, nous avons imprimé *corps* au lieu de *cor*, qu'ont donné les éditions postérieures. Cette dernière leçon paraît cependant la meilleure. La première, qui voudrait dire qu'on n'aperçut ni le corps du cerf ni sa ramure, serait très acceptable si La Fontaine n'avait pas ajouté : *ni cerf enfin*, ce qui fait alors un pléonasme. C'est pourquoi l'on a donné la préférence a *cor*. On appelle *cors*, ou *andouillers*, les boutures qui sortent de la corne du cerf. — On pourrait encore justifier la première leçon en l'expliquant ainsi : personne n'aperçut ni un corps, ni une ramure, ni enfin (en un mot) ce qui constitue un cerf.

En regardant à tout, il voit une autre tête
Que celles qu'il voyait d'ordinaire en ce lieu.
Le cerf est reconnu ; chacun prend un épieu,
Chacun donne un coup à la bête.
Ses larmes ne sauraient la sauver du trépas.
On l'emporte, on la sale, on en fait maint repas,
Dont maint voisin s'éjouit d'être.

Phèdre sur ce sujet dit fort élégamment :
Il n'est pour voir que l'œil du maître.
Quant à moi, j'y mettrais encor l'œil de l'amant.

XXII. — L'ALOUETTE ET SES PETITS AVEC LE MAITRE D'UN CHAMP

Ne t'attends qu'à toi seul, c'est un commun proverbe.
Voici comme Ésope le mit
En crédit.
Les alouettes font leur nid
Dans les blés quand ils sont en herbe,
C'est-à-dire environ le temps
Que tout aime et que tout pullule dans le monde
Monstres marins au fond de l'onde,
Tigres dans les forêts, alouettes aux champs.
Une pourtant de ces dernières
Avait laissé passer la moitié d'un printemps
Sans goûter le plaisir des amours printanières.
A toute force enfin elle se résolut
D'imiter la nature, et d'être mère encore.
Elle bâtit un nid, pond, couve et fait éclore
A la hâte ; le tout alla du mieux qu'il put.
Les blés d'alentour mûrs avant que la nitée

Se trouvât assez forte encor
Pour voler et prendre l'essor,
De mille soins divers l'alouette agitée
S'en va chercher pâture, avertit ses enfants
D'être toujours au guet et faire sentinelle.
« Si le possesseur de ces champs
Vient avecque son fils (comme il viendra), dit-elle,
Écoutez bien : selon ce qu'il dira,
Chacun de nous décampera. »
Sitôt que l'alouette eut quitté sa famille,
Le possesseur du champ vient avecque son fils.
« Ces blés sont mûrs, dit-il, allez chez nos amis
Les prier que chacun, apportant sa faucille,
Nous vienne aider demain dès la pointe du jour. »
Notre alouette, de retour,
Trouve en alarme sa couvée.
L'un commence : « Il a dit que, l'aurore levée,
L'on fît venir demain ses amis pour l'aider.
— S'il n'a dit que cela, repartit l'alouette,
Rien ne nous presse encor de changer de retraite ;
Mais c'est demain qu'il faut tout de bon écouter.
Cependant soyez gais ; voilà de quoi manger. »
Eux repus, tout s'endort, les petits et la mère.
L'aube du jour arrive, et d'amis point du tout.
L'alouette à l'essor[1], le maître s'en vient faire
Sa ronde ainsi qu'à l'ordinaire.
« Ces blés ne devraient pas, dit-il, être debout.
Nos amis ont grand tort, et tort qui se repose
Sur de tels paresseux à servir ainsi lents.
Mon fils, allez chez nos parents
Les prier de la même chose. »
L'épouvante est au nid plus forte que jamais.
« Il a dit ses parents, mère, c'est à cette heure...
— Non, mes enfants, dormez en paix ;

1. *L'alouette à l'essor* (terme de vénerie), l'alouette volant loin de son nid.

Ne bougeons de notre demeure. »
L'alouette eut raison, car personne ne vint.
Pour la troisième fois le maître se souvint
De visiter ses blés. « Notre erreur est extrême,
Dit-il, de nous attendre à d'autres gens que nous.
Il n'est meilleur ami ni parent que soi-même.
Retenez bien cela, mon fils ; et savez-vous
Ce qu'il faut faire ? Il faut qu'avec notre famille [1]
Nous prenions dès demain chacun une faucille :
C'est là notre plus court, et nous achèverons
Notre moisson quand nous pourrons. »
Dès lors que ce dessein fut su de l'alouette :
« C'est ce coup qu'il est bon de partir, mes enfants. »
Et les petits en même temps,
Voletant, se culbutant,
Délogèrent tous sans trompette.

1. *Avec notre famille*, c'est-à-dire : avec les gens de notre maison.

LIVRE CINQUIÈME

I. — LE BUCHERON ET MERCURE

A M. L. C. D. B.[1]

Votre goût a servi de règle à mon ouvrage.
J'ai tenté les moyens d'acquérir son suffrage.
Vous voulez qu'on évite un soin trop curieux
Et des vains ornements l'effort ambitieux.
Je le veux comme vous ; cet effort ne peut plaire.
Un auteur gâte tout quand il veut trop bien faire.
Non qu'il faille bannir certains traits délicats ·
Vous les aimez, ces traits, et je ne les hais pas.
Quant au principal but qu'Ésope se propose,
      J'y tombe au moins mal que je puis.
Enfin, si dans ces vers je ne plais et n'instruis,
Il ne tient pas à moi, c'est toujours quelque chose.
            Comme la force est un point
            Dont je ne me pique point,
Je tâche d'y tourner le vice en ridicule,
Ne pouvant l'attaquer avec des bras d'Hercule.
C'est là tout mon talent : je ne sais s'il suffit.
            Tantôt je peins en un récit
La sotte vanité jointe avecque l'envie,

1. Il est probable que ces initiales désignent M. le chevalier de Bouillon.

Deux pivots sur qui roule aujourd'hui notre vie.
Tel est ce chétif animal
Qui voulut en grosseur au bœuf se rendre égal.
J'oppose quelquefois, par une double image,
Le vice à la vertu, la sottise au bon sens,
Les agneaux aux loups ravissants,
La mouche à la fourmi, faisant de cet ouvrage
Une ample comédie à cent actes divers,
Et dont la scène est l'univers.
Hommes, dieux, animaux, tout y fait quelque rôle :
Jupiter comme un autre. Introduisons celui
Qui porte de sa part aux belles la parole :
Ce n'est pas de cela qu'il s'agit aujourd'hui.

Un bûcheron perdit son gagne-pain :
C'est sa cognée ; et, la cherchant en vain,
Ce fut pitié là-dessus de l'entendre.
Il n'avait pas des outils à revendre.
Sur celui-ci roulait tout son avoir.
Ne sachant donc où mettre son espoir,
Sa face était de pleurs toute baignée.
« O ma cognée ! ô ma pauvre cognée !
S'écriait-il, Jupiter, rends-la moi ;
Je tiendrai l'être encore un coup de toi. »
Sa plainte fut de l'Olympe entendue.
Mercure vient. « Elle n'est pas perdue,
Lui dit ce dieu, la connaîtrais-tu bien ?
Je crois l'avoir près d'ici rencontrée. »
Lors, une d'or à l'homme étant montrée,
Il répondit : « Je n'y demande rien. »
Une d'argent succède à la première ;
Il la refuse. Enfin une de bois.
« Voilà, dit-il, la mienne cette fois ;
Je suis content si j'ai cette dernière.
— Tu les auras, dit le dieu, toutes trois.
Ta bonne foi sera récompensée.
— En ce cas je les prendrai », dit-il.

L'histoire en est aussitôt dispersée ;
Et boquillons[1] de perdre leur outil,
Et de crier pour se le faire rendre.
Le roi des dieux ne sait auquel entendre.
Son fils Mercure aux criards vient encor,
A chacun d'eux il en montre une en or.
Chacun eût cru passer pour une bête
De ne pas dire aussitôt : « La voilà ! ».
Mercure, au lieu de donner celle-là,
Leur en décharge un grand coup sur la tête.

Ne point mentir, être content du sien,
C'est le plus sûr ; cependant on s'occupe
A dire faux pour attraper du bien.
Que sert cela ? Jupiter n'est pas dupe.

II. — LE POT DE TERRE ET LE POT DE FER

Le pot de fer proposa
Au pot de terre un voyage.
Celui-ci s'en excusa,
Disant qu'il ferait que sage[2]
De garder le coin du feu
Car il lui fallait si peu,
Si peu que la moindre chose
De son débris serait cause.
Il n'en reviendrait morceau.
« Pour vous, dit-il, dont la peau
Est plus dure que la mienne,
Je ne vois rien qui vous tienne.

1. *Boquillons*, bûcherons.
2. *Ferait que sage*, agirait sagement.

— Nous vous mettrons à couvert,
Repartit le pot de fer.
Si quelque matière dure
Vous menace d'aventure,[1]
Entre deux je passerai,
Et du coup vous sauverai. »
Cette offre le persuade.
Pot de fer son camarade
Se met droit à ses côtés.
Mes gens s'en vont à trois pieds,
Clopin clopant, comme ils peuvent,
L'un contre l'autre jetés,
Au moindre hoquet[2] qu'ils treuvent.
Le pot de terre en souffre : il n'eut pas fait cent pas
Que par son compagnon il fut mis en éclats,
Sans qu'il eût lieu de se plaindre.

Ne nous associons qu'avecque nos égaux,
Ou bien il nous faudra craindre
Le destin d'un de ces pots.

III. — LE PETIT POISSON ET LE PÊCHEUR

Petit poisson deviendra grand,
Pourvu que Dieu lui prête vie;
Mais le lâcher en attendant,
Je tiens, pour moi, que c'est folie :
Car, de le rattraper, il n'est pas trop certain.

1. Nous avons conservé la ponctuation des éditions originales, qui donne ce sens : « vous menace d'une aventure » ; mais nous inclinons à croire que *d'aventure* devrait être mis entre deux virgules, et que La Fontaine a voulu lui donner le sens de « par hasard ».

2. *Hoquet*, obstacle, choc.

Un carpeau qui n'était encore que fretin
Fut pris par un pêcheur au bord d'une rivière.
« Tout fait nombre, dit l'homme, en voyant son butin ;
Voilà commencement de chère et de festin ;
Mettons-le en notre gibecière. »
Le pauvre carpillon lui dit en sa manière :
« Que ferez-vous de moi ? je ne saurais fournir
Au plus qu'une demi-bouchée ?
Laissez-moi carpe devenir :
Je serai par vous repêchée.
Quelque gros partisan m'achètera bien cher ;
Au lieu qu'il vous en faut chercher
Peut-être encor cent de ma taille
Pour faire un plat. Quel plat ? croyez-moi, rien qui vaille.
— Rien qui vaille ? Et bien soit, repartit le pêcheur ;
Poisson, mon bel ami, qui faites le prêcheur,
Vous irez dans la poêle ; et vous avez beau dire,
Dès ce soir on vous fera frire. »

Un Tiens vaut, ce dit-on, mieux que deux Tu l'auras.
L'un est sûr, l'autre ne l'est pas.

IV. — LES OREILLES DU LIÈVRE

Un animal cornu blessa de quelques coups
Le lion, qui, plein de courroux,
Pour ne plus tomber en la peine,
Bannit des lieux de son domaine
Toute bête portant des cornes à son front.
Chèvres, béliers, taureaux, aussitôt délogèrent,
Daims et cerfs, de climat changèrent,

Chacun à s'en aller fut prompt.
Un lièvre, apercevant l'ombre de ses oreilles,
Craignit que quelque inquisiteur
N'allât interpréter à cornes leur longueur,
Ne les soutint en tout à des cornes pareilles.
« Adieu, voisin grillon, dit-il, je pars d'ici ;
Mes oreilles enfin seraient cornes aussi ;
Et quand je les aurais plus courtes que l'autruche,
Je craindrais même encor. » Le grillon repartit :
« Cornes cela ? Vous me prenez pour cruche ;
Ce sont oreilles que Dieu fit.
— On les fera passer pour cornes,
Dit l'animal craintif, et cornes de licornes.
J'aurai beau protester : mon dire et mes raisons
Iront aux Petites-Maisons. » [1]

V. — LE RENARD AYANT LA QUEUE COUPÉE

Un vieux renard, mais des plus fins,
Grand croqueur de poulets, grand preneur de lapins,
Sentant son renard d'une lieue,
Fut enfin au piège attrapé.
Par grand hasard en étant échappé,
Non pas franc, car pour gage il y laissa sa queue ;
S'étant, dis-je, sauvé sans queue et tout honteux,
Pour avoir des pareils (comme il était habile),
Un jour que les renards tenaient conseil entre eux :
« Que faisons-nous, dit-il, de ce poids inutile,

1. *Petites-Maisons*, établissement hospitalier qui recevait les infirmes et les fous, et qui est devenu ensuite l'*Hospice des Ménages*.

Et qui va balayant tous les sentiers fangeux ?
Que nous sert cette queue ? Il faut qu'on se la coupe.
Si l'on me croit, chacun s'y résoudra.
— Votre avis est fort bon, dit quelqu'un de la troupe,
Mais tournez-vous, de grâce, et l'on vous répondra. »
A ces mots, il se fit une telle huée
Que le pauvre écourté ne put être entendu.
Prétendre ôter la queue eût été temps perdu ;
La mode en fut continuée.

VI. — LA VIEILLE ET LES DEUX SERVANTES

Il était une vieille ayant deux chambrières.
Elles filaient si bien que les sœurs filandières [1]
Ne faisaient que brouiller au prix de celles-ci.
La vieille n'avait point de plus pressant souci
Que de distribuer aux servantes leur tâche.
Dès que Thétis chassait Phœbus aux crins dorés,
Tourets entraient en jeu, fuseaux étaient tirés,
Deçà, delà, vous en aurez ; [2]
Point de cesse, point de relâche.
Dès que l'Aurore, dis-je, en son char remontait,
Un misérable coq à point nommé chantait.
Aussitôt notre vieille, encor plus misérable,
S'affublait d'un jupon crasseux et détestable,
Allumait une lampe et courait droit au lit
Où de tout leur pouvoir, de tout leur appétit,
Dormaient les deux pauvres servantes.
L'une entr'ouvrait un œil, l'autre étendait un bras ;
Et toutes deux, très mal contentes,
Disaient entre leurs dents : « Maudit coq, tu mourras. »

1. Les *sœurs filandières* sont les Parques, qui filent la trame de la vie des hommes.
2. *Vous en aurez*, locution analogue à celle-ci : *en veux-tu, en voilà*.

Comme elles l'avaient dit, la bête fut grippée.
Le réveille-matin eut la gorge coupée.
Ce meurtre n'amenda nullement leur marché.
Notre couple, au contraire, à peine était couché
Que la vieille, craignant de laisser passer l'heure,
Courait comme un lutin par toute sa demeure.

C'est ainsi que le plus souvent,
Quand on pense sortir d'une mauvaise affaire,
On s'enfonce encor plus avant :
Témoin ce couple et son salaire.
La vieille, au lieu du coq, les fit tomber par là
De Charybde en Scylla.

VII — LE SATYRE ET LE PASSANT

Au fond d'un antre sauvage,
Un satyre et ses enfants
Allaient manger leur potage
Et prendre l'écuelle aux dents.

On les eût vus sur la mousse
Lui, sa femme et maint petit ;
Ils n'avaient tapis ni housse,
Mais tous fort bon appétit.

Pour se sauver de la pluie
Entre un passant morfondu,
Au brouet on le convie.
Il n'était pas attendu.

Son hôte n'eut pas la peine
De le semondre[1] deux fois :
D'abord avec son haleine
Il se réchauffe les doigts :

1. *Semondre*, inviter, du latin *submonere*.

Puis sur le mets qu'on lui donne
Délicat il souffle aussi.
Le satyre s'en étonne :
« Notre hôte, à quoi bon ceci ?

— L'un refroidit mon potage,
L'autre réchauffe ma main,
— Vous pouvez, dit le sauvage,
Reprendre votre chemin.

« Ne plaise aux dieux que je couche
Avec vous sous même toit.
Arrière ceux dont la bouche
Souffle le chaud et le froid ! »

VIII. — LE CHEVAL ET LE LOUP

Un certain loup dans la saison
Que les tièdes zéphyrs ont l'herbe rajeunie,
Et que les animaux quittent tous la maison
Pour s'en aller chercher leur vie ;
Un loup, dis-je, au sortir des rigueurs de l'hiver,
Aperçut un cheval qu'on avait mis au vert.
Je laisse à penser quelle joie !
« Bonne chasse, dit-il, qui l'aurait à son croc.
Eh ! que n'es-tu mouton ? car tu me serais hoc [1] ;
Au lieu qu'il faut ruser pour avoir cette proie.
Rusons donc. » Ainsi dit, il vient à pas comptés,
Se dit écolier d'Hippocrate ;

1. *Hoc.* Jeu de cartes dans lequel on dit *hoc* en jetant certaines cartes gagnantes. On dit de ces cartes qu'elles sont *hoc* pour dire qu'elles sont assurées au joueur. Au figuré, *être hoc à quelqu'un* signifie : lui être assuré, lui appartenir.

Qu'il connaît les vertus et les propriétés
De tous les simples de ces prés;
Qu'il sait guérir sans qu'il se flatte,
Toutes sortes de maux. Si dom coursier voulait
Ne point celer sa maladie,
Lui loup gratis le guérirait;
Car le voir en cette prairie
Paître ainsi sans être lié
Témoignait quelque mal selon la médecine.
« J'ai, dit la bête chevaline,
Une apostume[1] sous le pied.
— Mon fils, dit le docteur, il n'est point de partie
Susceptible de tant de maux.
J'ai l'honneur de servir nosseigneurs les chevaux,
Et fais aussi de la chirurgie. »
Mon galant ne songeait qu'à bien prendre son temps
Afin de happer son malade.
L'autre qui s'en doutait lui lâche une ruade
Qui vous lui met en marmelade
Les mandibules et les dents.
« C'est bien fait (dit le loup en soi-même fort triste) :
Chacun à son métier doit toujours s'attacher.
Tu veux faire ici l'arboriste,[2]
Et ne fus jamais que boucher. »

IX. — LE LABOUREUR ET SES ENFANTS

Travaillez, prenez de la peine,
C'est le fonds qui manque le moins.

Un riche laboureur, sentant sa mort prochaine,
Fit venir ses enfants, leur parla sans témoins.

1. *Apostume*, abcès.
2. *Arboriste* est donné partout comme synonyme d'*herboriste*, et l'on considère généralement le premier comme une prononciation vicieuse du second.

« Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage
Que nous ont laissé nos parents.
Un trésor est caché dedans.
Je ne sais pas l'endroit ; mais un peu de courage
Vous le fera trouver, vous en viendrez à bout.
Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'oût[1].
Creusez, fouillez, bêchez, ne laissez nulle place
Où la main ne passe et repasse. »
Le père mort, les fils vous retournent le champ,
Deçà, delà, partout ; si bien qu'au bout de l'an
Il en rapporta davantage.
D'argent, point de caché. Mais le père fut sage
De leur montrer, avant sa mort,
Que le travail est un trésor.

X. — LA MONTAGNE QUI ACCOUCHE

Une montagne en mal d'enfant
Jetait une clameur si haute
Que chacun, au bruit accourant,
Crut qu'elle accoucherait sans faute,
D'une cité plus grosse que Paris :
Elle accoucha d'une souris.

Quand je songe à cette fable
Dont le récit est menteur
Et le sens est véritable,
Je me figure un auteur
Qui dit : « Je chanterai la guerre
Que firent les Titans au maître du tonnerre. »
C'est promettre beaucoup ; mais qu'en sort-il souvent ?
Du vent.

1. *Oût,* le temps de la moisson et la moisson elle-même.

XI. — LA FORTUNE ET LE JEUNE ENFANT

Sur le bord d'un puits très profond
Dormait, étendu de son long,
Un enfant alors dans ses classes.
Tout est aux écoliers couchette et matelas.
Un honnête homme, en pareil cas,
Aurait fait un saut de vingt brasses.
Près de là tout heureusement
La Fortune passa, l'éveilla doucement,
Lui disant : « Mon mignon, je vous sauve la vie.
Soyez une autre fois plus sage, je vous prie.
Si vous fussiez tombé, l'on s'en fût pris à moi ;
Cependant c'était votre faute.
Je vous demande, en bonne foi,
Si cette imprudence si haute
Provient de mon caprice. » Elle part à ces mots.

Pour moi, j'approuve son propos.
Il n'arrive rien dans le monde
Qu'il ne faille qu'elle en réponde,
Nous la faisons de tous échos [1].
Elle est prise à garant de toutes aventures.
Est-on sot, étourdi, prend-on mal ses mesures :
On pense en être quitte en accusant son sort.
Bref, la Fortune a toujours tort.

---

1. *Échos*, ainsi écrit, fait ici un non sens, et les éditeurs modernes ont eu raison de le corriger pour mettre *écots*. Ce ne doit être là qu'une erreur d'impression qui aura échappé à La Fontaine, car les exigences de la rime ne demandaient pas une semblable faute d'orthographe.

XII. — LES MÉDECINS

Le médecin Tant-pis allait voir un malade,
Que visitait aussi son confrère Tant-mieux,
Ce dernier espérait, quoique son camarade
Soutînt que le gisant irait voir ses aïeux.
Tous deux s'étant trouvés différents pour la cure,
Leur malade paya le tribut à nature,
Après qu'en ses conseils Tant-pis eut été cru.
Ils triomphaient encor sur cette maladie.
L'un disait : « Il est mort, je l'avais bien prévu.
— S'il m'eût cru, disait l'autre, il serait plein de vie. »

XIII. — LA POULE AUX ŒUFS D'OR

L'avarice perd tout en voulant tout gagner.
Je ne veux, pour le témoigner,
Que celui dont la poule, à ce que dit la fable,
Pondait tous les jours un œuf d'or.
Il crut que dans son corps elle avait un trésor.
Il la tua, l'ouvrit, et la trouva semblable
A celles dont les œufs ne lui rapportaient rien,
S'étant lui-même ôté le plus beau de son bien.

Belle leçon pour les gens chiches :
Pendant ces derniers temps combien en a-t-on vus
Qui du soir au matin sont pauvres devenus
Pour vouloir trop tôt être riches !

XIV. — L'ANE PORTANT DES RELIQUES

Un baudet, chargé de reliques,
S'imagina qu'on l'adorait.
Dans ce penser il se carrait,
Recevant comme siens l'encens et les cantiques.
Quelqu'un vit l'erreur, et lui dit :
« Maître baudet, ôtez-vous de l'esprit
Une vanité si folle.
Ce n'est pas vous, c'est l'idole
A qui cet honneur se rend
Et que la gloire en est due. »

D'un magistrat ignorant
C'est la robe qu'on salue.

XV. — LE CERF ET LA VIGNE

Un cerf, à la faveur d'une vigne fort haute,
Et telle qu'on en voit en de certains climats,
S'étant mis à couvert et sauvé du trépas,
Les veneurs pour ce coup croyaient leurs chiens en faute.
Ils les rappellent donc. Le cerf, hors de danger,
Broute sa bienfaitrice, ingratitude extrême !
On l'entend, on retourne, on le fait déloger ;
Il vient mourir en ce lieu même.
« J'ai mérité, dit-il, ce juste châtiment :
Profitez-en, ingrats. » Il tombe en ce moment.
La meute en fait curée. Il lui fut inutile
De pleurer aux veneurs à sa mort arrivés.

Vraie image de ceux qui profanent l'asile
Qui les a conservés.

XVI. — LE SERPENT ET LA LIME

On conte qu'un serpent voisin d'un horloger
(C'était pour l'horloger un mauvais voisinage)
Entra dans sa boutique, et, cherchant à manger,
N'y rencontra pour tout potage
Qu'une lime d'acier qu'il se mit à ronger.
Cette lime lui dit, sans se mettre en colère :
« Pauvre ignorant ! et que prétends-tu faire ?
Tu te prends à plus dur que toi.
Petit serpent à tête folle,
Plutôt que d'emporter de moi
Seulement le quart d'une obole,
Tu te romprais toutes les dents.
Je ne crains que celles du temps. »

Ceci s'adresse à vous, esprits du dernier ordre,
Qui, n'étant bons à rien, cherchez surtout à mordre.
Vous vous tourmentez vainement.
Croyez-vous que vos dents impriment leurs outrages
Sur tant de beaux ouvrages ?
Ils sont pour vous d'airain, d'acier, de diamant.

XVII. — LE LIÈVRE ET LA PERDRIX

Il ne se faut jamais moquer des misérables :
Car qui peut s'assurer d'être toujours heureux ?
Le sage Ésope dans ses fables
Nous en donne un exemple ou deux.
Celui qu'en ces vers je propose,
Et les siens, ce sont même chose.

Le lièvre et la perdrix, concitoyens d'un champ,
Vivaient dans un état, ce semble, assez tranquille,
Quand une meute, s'approchant,
Oblige le premier à chercher un asile.
Il s'enfuit dans son fort, met les chiens en défaut,
Sans même en excepter Brifaut.[1]
Enfin il se trahit lui-même
Par les esprits sortants de son corps échauffé.
Miraut, sur leur odeur ayant philosophé,
Conclut que c'est son lièvre, et, d'une ardeur extrême
Il le pousse, et Rustaut,[2] qui n'a jamais menti,
Dit que le lièvre est reparti.
Le pauvre malheureux vient mourir à son gîte.
La perdrix le raille, et lui dit :
« Tu te vantais d'être si vite :
Qu'as-tu fait de tes pieds ? » Au moment qu'elle rit,
Son tour vient ; on la trouve. Elle croit que ses ailes
La sauront garantir à toute extrémité ;
Mais la pauvrette avait compté
Sans l'autour aux serres cruelles.

XVIII. — L'AIGLE ET LE HIBOU[3]

L'aigle et le chat-huant leurs querelles cessèrent,
Et firent tant qu'ils s'embrassèrent.
L'un jura foi de roi, l'autre foi de hibou,
Qu'ils ne se goberaient leurs petits peu ni prou.
« Connaissez-vous les miens ? dit l'oiseau de Minerve.
— Non, dit l'aigle. — Tant pis, reprit le triste oiseau.

1. *Brifaut*, nom de chien de chasse. Il signifie *glouton*, du vieux verbe *brifer*, manger gloutonnement.

2. *Rustaut*, nom de chien de chasse. Signifie *brutal*.

3. La Fontaine dit indifféremment *hibou* et *chat-huant*. Le chat-huant est une chouette, laquelle se distingue du hibou en ce qu'elle ne porte pas, comme lui, des plumes élevées au-dessus de la tête.

Je crains en ce cas pour leur peau :
C'est hasard si je les conserve.
Comme vous êtes roi, vous ne considérez
Qui ni quoi : rois et dieux mettent, quoi qu'on leur die,
Tout en même catégorie.
Adieu mes nourrissons si vous les rencontrez.
— Peignez-les-moi, dit l'aigle, ou bien me les montrez.
Je n'y toucherai de ma vie. »
Le hibou repartit : « Mes petits sont mignons,
Beaux, bien faits, et jolis sur tous leurs compagnons.
Vous les reconnaîtrez sans peine à cette marque.
N'allez pas l'oublier ; retenez-la si bien
Que chez moi la maudite Parque
N'entre point par votre moyen. »
Il avint[1] qu'au hibou Dieu donna géniture,
De façon qu'un beau soir qu'il était en pâture,
Notre aigle aperçut d'aventure,
Dans les coins d'une roche dure,
Ou dans les trous d'une masure
(Je ne sais pas lequel des deux),
De petits monstres fort hideux,
Rechignés, un air triste, une voix de Mégère.
« Ces enfants ne sont pas, dit l'aigle, à notre ami :
Croquons-les. » Le galant n'en fit pas à demi.
Ses repas ne sont point repas à la légère.
Le hibou de retour ne trouve que les pieds
De ses chers nourrissons, hélas ! pour toute chose.
Il se plaint, et les dieux sont par lui suppliés
De punir le brigand qui de son deuil est cause.
Quelqu'un lui dit alors : « N'en accuse que toi,
Ou plutôt la commune loi
Qui veut qu'on trouve son semblable
Beau, bien fait, et sur tous aimable.
Tu fis de tes enfants à l'aigle ce portrait :
En avaient-ils le moindre trait ? »

1. *Avint*, pour *advint*. Il est resté une trace de cette forme dans le mot *avenir*.

XIX. — LE LION S'EN ALLANT EN GUERRE

Le lion dans sa tête avait une entreprise.
Il tint conseil de guerre, envoya ses prévôts,
Fit avertir les animaux :
Tous furent du dessein, chacun selon sa guise.
L'éléphant devait sur son dos
Porter l'attirail nécessaire
Et combattre à son ordinaire,
L'ours s'apprêter pour les assauts,
Le renard ménager de secrètes pratiques,
Et le singe amuser l'ennemi par ses tours.
« Renvoyez, dit quelqu'un, les ânes qui sont lourds,
Et les lièvres, sujets à des terreurs paniques.
— Point du tout, dit le roi, je les veux employer.
Notre troupe sans eux ne serait pas complète.
L'âne effraiera les gens, nous servant de trompette,
Et le lièvre pourra nous servir de courrier. »

Le monarque prudent et sage
De ses moindres sujets sait tirer quelque usage
Et connaît les divers talents :
Il n'est rien d'inutile aux personnes de sens.

XX. — L'OURS ET LES DEUX COMPAGNONS

Deux compagnons pressés d'argent
A leur voisin fourreur vendirent
La peau d'un ours encor vivant,

Mais qu'ils tueraient bientôt, du moins à ce qu'ils dirent.
C'était le roi des ours, au compte de ces gens ;
Le marchand à sa peau devait faire fortune :
Elle garantirait des froids les plus cuisants,
On en pourrait fourrer plutôt deux robes qu'une.
Dindenaut [1] prisait moins ses moutons qu'eux leur ours :
Leur à leur compte, et non à celui de la bête.
S'offrant de la livrer au plus tard dans deux jours,
Ils conviennent de prix, et se mettent en quête,
Trouvent l'ours qui s'avance et vient vers eux au trot.
Voilà mes gens frappés comme d'un coup de foudre.
Le marché ne tint pas, il fallut le résoudre :
D'intérêts contre l'ours [2], on n'en dit pas un mot.
L'un des deux compagnons grimpe au faîte d'un arbre ;
L'autre, plus froid que n'est un marbre,
Se couche sur le nez, fait le mort, tient son vent,
Ayant quelque part ouï dire
Que l'ours s'acharne peu souvent
Sur un corps qui ne vit, ne meut [3] ni ne respire.
Seigneur ours, comme un sot, donna dans ce panneau.
Il voit ce corps gisant, le croit privé de vie,
Et de peur de supercherie,
Le tourne, le retourne, approche son museau,
Flaire aux passages de l'haleine.
« C'est, dit-il, un cadavre ; ôtons-nous, car il sent. »
A ces mots, l'ours s'en va dans la forêt prochaine.
L'un de nos deux marchands de son arbre descend,
Court à son compagnon, lui dit que c'est merveille

1. *Dindenaut* est un marchand de moutons dans le *Pantagruel* de Rabelais.

2. *D'intérêts contre l'ours*, etc., c'est-à-dire : des dommages-intérêts pouvant résulter du défaut de livraison de la peau de l'ours.

3. *Meut* est mis pour *se meut*, et La Fontaine paraît n'avoir supprimé le pronom que parce qu'il lui faisait une syllabe de trop. Nous ne connaissons pas d'autre exemple de *mouvoir* pris pour *se mouvoir*. Ce verbe n'est neutre que lorsqu'il exprime, en terme de féodalité, la dépendance d'une terre qui relève d'une autre : d'où le mot *mouvance*.

Qu'il n'ait eu seulement que la peur pour tout mal.
« Eh bien, ajouta-t-il, la peau de l'animal ?
Mais que t'a-t-il dit à l'oreille ?
Car il s'approchait de bien près,
Te retournant avec sa serre.
— Il m'a dit qu'il ne faut jamais
Vendre la peau de l'ours qu'on ne l'ait mis par terre. »

XXI. — L'ANE VÊTU DE LA PEAU DU LION

De la peau du lion l'âne s'étant vêtu
Etait craint partout à la ronde,
Et, bien qu'animal sans vertu,
Il faisait trembler tout le monde.
Un petit bout d'oreille échappé par malheur
Découvrit la fourbe et l'erreur.
Martin[1] fit alors son office.
Ceux qui ne savaient pas la ruse et la malice
S'étonnaient de voir que Martin
Chassât les lions au moulin.

Force gens font du bruit en France
Par qui cet apologue est rendu familier.
Un équipage cavalier
Fait les trois quarts de leur vaillance.

---

1. *Martin* est le *Martin-bâton* de la fable v du livre IV.

LIVRE SIXIÈME

I. — LE PATRE ET LE LION

Les fables ne sont pas ce qu'elles semblent être.
Le plus simple animal nous y tient lieu de maître.
Une morale nue apporte de l'ennui;
Le conte fait passer le précepte avec lui.
En ces sortes de feinte il faut instruire et plaire,
Et conter pour conter me semble peu d'affaire.
C'est par cette raison qu'égayant leur esprit,
Nombre de gens fameux en ce genre ont écrit.
Tous ont fui l'ornement et le trop d'étendue.
On ne voit point chez eux de parole perdue.
Phèdre était si succinct qu'aucuns l'en ont blâmé.
Ésope en moins de mots s'est encore exprimé,
Mais sur tous certain Grec [1] renchérit et se pique
D'une élégance laconique.
Il renferme toujours son conte en quatre vers :
Bien ou mal, je le laisse à juger aux experts.
Voyons-le avec Ésope en un sujet semblable.
L'un amène un chasseur, l'autre un pâtre en sa fable :
J'ai suivi leur projet quant à l'événement,
Y cousant en chemin quelques traits seulement.
Voici comme à peu près Ésope le raconte.

1. Babrias ou Babrius, fabuliste grec appelé par La Fontaine *Gabrias*.

Un pâtre, à ses brebis trouvant quelque mécompte,
Voulut à toute force attraper le larron.
Il s'en va près d'un antre, et tend à l'environ
Des lacs à prendre loups, soupçonnant cette engeance.
Avant que partir de ces lieux :
« Si tu fais, disait-il, ô monarque des dieux,
Que le drôle à ces lacs se prenne en ma présence
Et que je goûte ce plaisir,
Parmi vingt veaux je veux choisir
Le plus gras et t'en faire offrande. »
A ces mots, sort de l'antre un lion grand et fort.
Le pâtre se tapit, et dit à demi-mort :
« Que l'homme ne sait guère, hélas ! ce qu'il demande !
Pour trouver le larron qui détruit mon troupeau
Et le voir en ces lacs pris avant que je parte,
O monarque des dieux, je t'ai promis un veau :
Je te promets un bœuf si tu fais qu'il s'écarte. »

C'est ainsi que l'a dit le principal auteur;
Passons à son imitateur.

II. — LE LION ET LE CHASSEUR

Un fanfaron amateur de la chasse,
Venant de perdre un chien de bonne race,
Qu'il soupçonnait dans le corps d'un lion,
Vit un berger. « Enseigne-moi, de grâce,
De mon voleur, lui dit-il, la maison ;
Que de ce pas je me fasse raison. »
Le berger dit : « C'est vers cette montagne.
En lui payant de tribut un mouton
Par chaque mois, j'erre dans la campagne
Comme il me plaît, et je suis en repos. »
Dans le moment qu'ils tenaient ces propos,

Le lion sort, et vient d'un pas agile.
Le fanfaron aussitôt d'esquiver :
« O Jupiter, montre-moi quelque asile,
S'écria-t-il, qui me puisse sauver. »

La vraie épreuve de courage
N'est que dans le danger que l'on touche du doigt.
Tel le cherchait, dit-il, qui, changeant de langage,
S'enfuit aussitôt qu'il le voit.

III. — PHÉBUS ET BORÉE

Borée et le Soleil virent un voyageur
Qui s'était muni par bonheur
Contre le mauvais temps. On entrait dans l'automne,
Quand la précaution aux voyageurs est bonne :
Il pleut, le soleil luit, et l'écharpe d'Iris[1]
Rend ceux qui sortent avertis
Qu'en ces mois le manteau leur est fort nécessaire.
Les Latins les nommaient douteux pour cette affaire.
Notre homme s'était donc à la pluie attendu :
Bon manteau bien doublé; bonne étoffe bien forte.
« Celui-ci, dit le vent, prétend avoir pourvu
A tous les accidents; mais il n'a pas prévu
Que je saurai souffler de sorte
Qu'il n'est bouton qui tienne : il faudra, si je veux,
Que le manteau s'en aille au diable.
L'ébattement pourrait nous en être agréable :
Vous plaît-il de l'avoir ? Eh bien, gageons nous deux,
Dit Phébus, sans tant de paroles,

1 Iris, la messagère des dieux, était représentée ayant l'arc-en-ciel pour écharpe.

A qui plutôt aura dégarni les épaules
Du cavalier que nous voyons,
Commencez : je vous laisse obscurcir mes rayons. »
Il n'en fallut pas plus. Notre souffleur à gage [1]
Se gorge de vapeurs, s'enfle comme un ballon,
Fait un vacarme de démon,
Siffle, souffle, tempête, et brise en son passage
Maint toit qui n'en peut mais, fait périr maint bateau :
Le tout au sujet d'un manteau.
Le cavalier eut soin d'empêcher que l'orage
Ne se put engouffrer dedans.
Cela le préserva; le vent perdit son temps :
Plus il se tourmentait, plus l'autre tenait ferme;
Il eut beau faire agir le collet et les plis,
Sitôt qu'il fut au bout du terme
Qu'à la gageure on avait mis,
Le soleil dissipe la nue,
Récrée et puis pénètre enfin le cavalier,
Sous son balandras [2] fait qu'il sue,
Le contraint de s'en dépouiller.
Encor n'usa-t-il pas de toute sa puissance.

Plus fait douceur que violence.

---

1. On n'est pas d'accord sur le sens des mots *à gage*, qui pourtant nous paraissent s'expliquer ici assez facilement. Faire une chose *à gages*, c'est la faire parce qu'on a été payé pour cela, et alors la faire quand même, de parti pris, sans justice. Or, n'est-ce pas là le rôle que joue Borée, qui déchaîne les vents et renverse tout sans motif raisonnable et pour la satisfaction d'un caprice ridicule ? Remarquons seulement que La Fontaine, pour la rime a mis au singulier une expression qui ne s'emploie jamais qu'au pluriel. Ce n'est pas, d'ailleurs, le seul sacrifice de ce genre qu'il se soit permis.

2. *Balandras* ou *balandran*, sorte de manteau pour le mauvais temps.

IV. — JUPITER ET LE MÉTAYER

Jupiter eut jadis une ferme à donner.
Mercure en fit l'annonce, et gens se présentèrent,
Firent des offres, écoutèrent :
Ce ne fut pas sans bien tourner.
L'un alléguait que l'héritage
Était frayant[1] et rude, et l'autre un autre si.
Pendant qu'ils marchandaient ainsi,
Un d'eux, le plus hardi mais non pas le plus sage,
Promit d'en rendre tant, pourvu que Jupiter
Le laissât disposer de l'air,
Lui donnât saison à sa guise,
Qu'il eût du chaud, du froid, du beau temps, de la bise,
Enfin du sec et du mouillé,
Aussitôt qu'il aurait bâillé[2].
Jupiter y consent. Contrat passé; notre homme
Tranche du roi des airs, pleut, vente[3], et fait en somme
Un climat pour lui seul : ses plus proches voisins
Ne s'en sentaient non plus que les Américains.
Ce fut leur avantage; ils eurent bonne année,
Pleine moisson, pleine vinée.
Monsieur le receveur[4] fut très mal partagé.

L'an suivant voilà tout changé,
Il ajuste d'une autre sorte

1. *Frayant*, qui occasionne des frais.

2. *Aussitôt qu'il aurait bâillé*, c'est-à-dire qu'il aurait ouvert la bouche, sans même avoir à se donner la peine d'exprimer son souhait.

3. *Pleut* et *vente*, mis pour *fait pleuvoir* et *fait venter*, constituent une hardiesse qui n'est admissible que chez un La Fontaine.

4. *Receveur*, dans cette fable, est très improprement employé pour *métayer*. Le métayer, qui partage par moitié avec le propriétaire les produits du domaine, ne reçoit rien pour le compte de personne.

La température des cieux.
Son champ ne s'en trouve pas mieux;
Celui de ses voisins fructifie et rapporte.
Que fait-il ? Il recourt au monarque des dieux :
Il confesse son imprudence.
Jupiter en usa comme un maître fort doux.

Concluons que la Providence
Sait ce qu'il nous faut mieux que nous.

V. — LE COCHET [1], LE CHAT ET LE SOURICEAU

Un souriceau tout jeune, et qui n'avait rien vu,
Fut presque pris au dépourvu.
Voici comme il conta l'aventure à sa mère :
« J'avais franchi les monts qui bornent cet État,
Et trottais comme un jeune rat
Qui cherche à se donner carrière,
Lorsque deux animaux m'ont arrêté les yeux :
L'un doux, bénin et gracieux,
Et l'autre turbulent et plein d'inquiétude.
Il a la voix perçante et rude,
Sur la tête un morceau de chair,
Une sorte de bras dont il s'élève en l'air
Comme pour prendre sa volée,
La queue en panache étalée. »
Or c'était un cochet dont notre souriceau
Fit à sa mère le tableau
Comme d'un animal venu de l'Amérique.
« Il se battait, dit-il, les flancs avec ses bras,
Faisant tel bruit et tel fracas
Que moi, qui, grâce aux dieux, de courage me pique,

1. *Cochet*, jeune coq.

En ai pris la fuite de peur,
Le maudissant de très bon cœur.
Sans lui j'aurais fait connaissance
Avec cet animal qui m'a semblé si doux.
Il est velouté comme nous,
Marqueté, longue queue, une humble contenance ;
Un modeste regard et pourtant l'œil luisant :
Je le crois fort sympathisant
Avec messieurs les rats, car il a des oreilles
En figure aux nôtres pareilles.
Je l'allais aborder, quand, d'un son plein d'éclat,
L'autre m'a fait prendre la fuite.
— Mon fils, dit la souris, ce doucet est un chat,
Qui, sous son minois hypocrite,
Contre toute ta parenté
D'un malin vouloir est porté.
L'autre animal, tout au contraire,
Bien éloigné de nous mal faire,
Servira quelque jour, peut-être à nos repas.
Quant au chat, c'est sur nous qu'il fonde sa cuisine.

Garde-toi, tant que tu vivras,
De juger des gens sur la mine. »

VI. — LE RENARD, LE SINGE ET LES ANIMAUX

Les animaux, au décès d'un lion,
En son vivant prince de la contrée,
Pour faire un roi s'assemblèrent, dit-on.
De son étui la couronne est tirée.
Dans une chartre[1] un dragon la gardait.
Il se trouva que, sur tous essayée,

1. *Chartre*, prison, local fermé.

A pas un d'eux elle ne convenait.
Plusieurs avaient la tête trop menue,
Aucuns trop grosse, aucuns même cornue.
Le singe aussi fit l'épreuve en riant,
Et, par plaisir, la tiare essayant,
Il fit autour force grimaceries,
Tours de souplesse et mille singeries,
Passa dedans ainsi qu'en un cerceau.
Aux animaux cela sembla si beau
Qu'il fut élu : chacun lui fit hommage.
Le renard seul regretta son suffrage,
Sans toutefois montrer son sentiment.
Quand il eut fait son petit compliment,
Il dit au roi : « Je sais, Sire, une cache,
Et ne crois pas qu'autre que moi la sache.
Or tout trésor, par droit de royauté,
Appartient, Sire, à Votre Majesté. »
Le nouveau roi bâille après la finance,
Lui-même y court pour n'être pas trompé.
C'était un piège : il y fut attrapé.
Le renard dit au nom de l'assistance :
« Prétendrais-tu nous gouverner encor,
Ne sachant pas te conduire toi-même ? »
Il fut démis, et l'on tomba d'accord
Qu'à peu de gens convient le diadème.

VII. — LE MULET SE VANTANT DE SA GÉNÉALOGIE

Le mulet d'un prélat se piquait de noblesse,
Et ne parlait incessamment
Que de sa mère la jument,
Dont il contait mainte prouesse.

Elle avait fait ceci, puis avait été là.
Son fils prétendait, pour cela,
Qu'on le dût mettre dans l'histoire.
Il eût cru s'abaisser servant un médecin.
Étant devenu vieux, on le mit au moulin.
Son père l'âne alors lui revint en mémoire.

Quand le malheur ne serait bon
Qu'à mettre un sot à la raison,
Toujours serait-ce à juste cause
Qu'on le dit bon à quelque chose.

VIII. — LE VIEILLARD ET L'ANE

Un vieillard, sur son âne, aperçut en passant
Un pré plein d'herbe et fleurissant.
Il y lâche sa bête, et le grison se rue
Au travers de l'herbe menue,
Se vautrant, grattant et frottant,
Gambadant, chantant et broutant,
Et faisant mainte place nette.
L'ennemi vient sur l'entrefaite.
« Fuyons, dit alors le vieillard.
— Pourquoi ? répondit le paillard [1].
Me fera-t-on porter double bât, double charge ?
— Non pas, dit le vieillard, qui prit d'abord le large.
— Et que m'importe donc, dit l'âne, à qui je sois ?
Sauvez-vous et me laissez paître.
Notre ennemi, c'est notre maître :
Je vous le dis en bon françois. »

---

1. *Paillard*, qui couche sur la paille ; ce mot a changé de signification.

Il s'amuse à tout autre chose
Qu'à la gageure. A la fin, quand il vit
Que l'autre touchait presque au bout de la carrière,
Il partit comme un trait ; mais les élans qu'il fit
Furent vains : la tortue arriva la première.
« Hé bien ! lui cria-t-elle ; avais-je pas raison ?
De quoi vous sert votre vitesse ?
Moi, l'emporter ! Et que serait-ce
Si vous portiez une maison ? »

XI. — L'ANE ET SES MAITRES

L'âne d'un jardinier se plaignait au Destin
De ce qu'on le faisait lever devant l'aurore.
« Les coqs, lui disait-il, ont beau chanter matin ;
Je suis plus matineux encore.
Et pourquoi ? Pour porter des herbes au marché.
Belle nécessité d'interrompre mon somme ! »
Le Sort, de sa plainte touché,
Lui donne un autre maître ; et l'animal de somme
Passe du jardinier aux mains d'un corroyeur.
La pesanteur des peaux et leur mauvaise odeur
Eurent bientôt choqué l'impertinente bête.
« J'ai regret, disait-il, à mon premier seigneur.
Encor, quand il tournait la tête,
J'attrapais, s'il m'en souvient bien,
Quelque morceau de chou qui ne me coûtait rien.
Mais ici point d'aubaine ; ou, si j'en ai quelqu'une,
C'est de coups. — Il obtint changement de fortune,
Et sur l'état d'un charbonnier
Il fut couché tout le dernier.

Missing Page

Missing Page

Autre plainte. « Quoi donc ! dit le Sort en colère,
Ce baudet-ci m'occupe autant
Que cent monarques pourraient faire.
Croit-il être le seul qui ne soit pas content ?
N'ai-je en l'esprit que son affaire ? »

Le Sort avait raison ; tous gens sont ainsi faits :
Notre condition jamais ne nous contente ;
La pire est toujours la présente.
Nous fatiguons le Ciel à force de placets.
Qu'à chacun Jupiter accorde sa requête,
Nous lui romprons encor la tête.

XII. — LE SOLEIL ET LES GRENOUILLES

Aux noces d'un tyran tout le peuple en liesse
Noyait son souci dans les pots.
Ésope seul trouvait que les gens étaient sots
De témoigner tant d'allégresse.
« Le soleil, disait-il, eut dessein autrefois
De songer à l'hyménée.
Aussitôt on ouït d'une commune voix
Se plaindre de leur destinée
Les citoyennes des étangs.
« Que ferons-nous s'il lui vient des enfants ?
« Dirent-elles au Sort, un seul soleil à peine
« Se peut souffrir : une demi-douzaine
« Mettra la mer à sec et tous ses habitants.
« Adieu joncs et marais : notre race est détruite.
« Bientôt on la verra réduite
« A l'eau du Styx. » Pour un pauvre animal,
Grenouilles, à mon sens, ne raisonnaient pas mal.

XIII. — LE VILLAGEOIS ET LE SERPENT

Ésope conte qu'un manant
Charitable autant que peu sage,
Un jour d'hiver se promenant
A l'entour de son héritage,
Aperçut un serpent sur la neige étendu,
Transi, gelé, perclus, immobile rendu,
N'ayant pas à vivre un quart d'heure.
Le villageois le prend, l'emporte en sa demeure,
Et, sans considérer quel sera le loyer
D'une action de ce mérite,
Il l'étend le long du foyer,
Le réchauffe, le ressuscite.
L'animal engourdi sent à peine le chaud
Que l'âme lui revient avecque la colère.
Il lève un peu la tête, et puis siffle aussitôt,
Puis fait un long repli, puis tâche à faire un saut
Contre son bienfaiteur, son sauveur et son père.
« Ingrat, dit le manant, voilà donc mon salaire ?
Tu mourras. » A ces mots, plein d'un juste courroux,
Il vous prend sa cognée, il vous tranche la bête,
Il fait trois serpents de deux coups :
Un tronçon, la queue et la tête.
L'insecte sautillant cherche à se réunir [1],
Mais il ne put y parvenir.

Il est bon d'être charitable ;
Mais envers qui, c'est là le point.
Quant aux ingrats, il n'en est point
Qui ne meure enfin misérable.

[1] On étendait alors le nom d'insecte aux animaux qui vivent après qu'ils sont coupés en plusieurs parties.

XIV. — LE LION MALADE ET LE RENARD

De par le roi des animaux,
Qui dans son antre était malade,
Fut fait savoir à ses vassaux
Que chaque espèce en ambassade
Envoyât gens le visiter,
Sous promesse de bien traiter
Les députés, eux et leur suite,
Foi de lion très bien écrite :
Bon passe-port contre la dent,
Contre la griffe tout autant.
L'édit du prince s'exécute.
De chaque espèce on lui députe.
Les renards gardant la maison,
Un d'eux en dit cette raison :
« Les pas empreints sur la poussière
Par ceux qui s'en vont faire au malade leur cour
Tous sans exception regardent sa tanière ;
Pas un ne marque de retour.
Cela nous met en méfiance.
Que Sa Majesté nous dispense.
Grand merci de son passe-port.
Je le crois bon ; mais dans cet antre
Je vois fort bien comme l'on entre,
Et ne vois pas comme on en sort. »

XV. — L'OISELEUR, L'AUTOUR ET L'ALOUETTE

Les injustices des pervers
Servent souvent d'excuses aux nôtres.

Telle est la loi de l'univers :
Si tu veux qu'on t'épargne, épargne aussi les autres.

Un manant au miroir prenait des oisillons.
Le fantôme[1] brillant attire une alouette.
Aussitôt un autour planant sur les sillons
Descend des airs, fond et se jette
Sur celle qui chantait, quoique près du tombeau.
Elle avait évité la perfide machine,
Lorsque, se rencontrant sous la main de l'oiseau,
Elle sent son ongle[2] maligne.
Pendant qu'à la plumer l'autour est occupé,
Lui-même sous les rets demeure enveloppé.
« Oiseleur, laisse-moi, dit-il en son langage ;
Je ne t'ai jamais fait de mal. »
L'oiseleur repartit : « Ce petit animal
T'en avait-il fait davantage ? »

XVI. — LE CHEVAL ET L'ANE

En ce monde il se faut l'un l'autre secourir.
Si ton voisin vient à mourir,
C'est sur toi que le fardeau tombe.

Un âne accompagnait un cheval peu courtois,
Celui-ci ne portant que son simple harnois,

1. *Fantôme*, appliqué à un miroir, a ici le sens de vision, apparition.
2. *Ongle* a été des deux genres ; mais le masculin était généralement adopté du temps de La Fontaine, et c'est par licence qu'il a admis ici le féminin.
L'adjectif *maligne*, qui suit, était, par une autre licence, imprimé *maline* dans la première édition.

Et le pauvre baudet si chargé qu'il succombe.
Il pria le cheval de l'aider quelque peu :
Autrement il mourrait devant qu'être à la ville.
« La prière, dit-il, n'en est pas incivile :
Moitié de ce fardeau ne vous sera que jeu. »
Le cheval refusa, fit une pétarade ;
Tant qu'il vit sous le faix mourir son camarade,
Et reconnut qu'il avait tort.
Du baudet, en cette aventure,
On lui fit porter la voiture,
Et la peau par-dessus encor.

XVII. — LE CHIEN QUI LACHE SA PROIE POUR L'OMBRE

Chacun se trompe ici-bas.
On voit courir après l'ombre
Tant de fous qu'on n'en sait pas
La plupart du temps le nombre.
Au chien dont parle Ésope il faut les renvoyer.

Ce chien, voyant sa proie en l'eau représentée,
La quitta pour l'image, et pensa se noyer ;
La rivière devint tout d'un coup agitée.
A toute peine il regagna les bords,
Et n'eut ni l'ombre ni le corps.

XVIII. — LE CHARTIER EMBOURBÉ

Le Phaéton d'une voiture à foin
Vit son char embourbé. Le pauvre homme était loin
De tout humain secours. C'était à la campagne,
Près d'un certain canton de la basse Bretagne
Appelé Quimper-Corentin.
On sait assez que le destin
Adresse là les gens quand il veut qu'on enrage.
Dieu nous préserve du voyage !
Pour venir au chartier embourbé dans ces lieux,
Le voilà qui déteste et jure de son mieux,
Pestant, en sa fureur extrême,
Tantôt contre les trous, puis contre ses chevaux,
Contre son char, contre lui-même.
Il invoque à la fin le dieu dont les travaux
Sont si célèbres dans le monde.
« Hercule, lui dit-il, aide-moi ; si ton dos
A porté la machine ronde,
Ton bras peut me tirer d'ici. »
Sa prière étant faite, il entend dans la nue
Une voix qui lui parle ainsi :
« Hercule veut qu'on se remue,
Puis il aide les gens. Regarde d'où provient
L'achoppement qui te rétient.
Ote d'autour de chaque roue
Ce malheureux mortier, cette maudite boue,
Qui jusqu'à l'essieu les enduit.
Prends ton pic, et me romps ce caillou qui te nuit.
Comble-moi cette ornière. As-tu fait ? — Oui, dit l'homme.
— Or bien je vas t'aider, dit la voix : prends ton fouet.
— Je l'ai pris. Qu'est ceci ? mon char marche à souhait.
Hercule en soit loué ! » Lors la voix : « Tu vois comme
Tes chevaux aisément se sont tirés de là.

Aide-toi, le Ciel t'aidera. »

XIX. — LE CHARLATAN

Le monde n'a jamais manqué de charlatans.
Cette science de tout temps
Fut en professeurs très fertile.
Tantôt l'un en théâtre affronte l'Achéron,
Et l'autre affiche par la ville
Qu'il est un Passe-Cicéron.

Un des derniers se vantait d'être
En éloquence si grand maître
Qu'il rendrait disert un badaud,
Un manant, un rustre, un lourdaud :
« Oui, Messieurs, un lourdaud; un animal, un âne.
Que l'on m'amène un âne, un âne renforcé :
Je le rendrai maître passé,
Et veut qu'il porte la soutane [1]. »
Le prince sut la chose ; il manda le rhéteur.
« J'ai, dit-il, dans mon écurie
Un fort beau roussin d'Arcadie :
J'en voudrais faire un orateur.
— Sire, vous pouvez tout », reprit d'abord notre homme.
On lui donna certaine somme.
Il devait au bout de dix ans
Mettre son âne sur les bancs ;
Sinon, il consentait d'être en place publique
Guindé la hart au col, étranglé court et net,
Ayant au dos sa rhétorique
Et les oreilles d'un baudet.
Quelqu'un des courtisans lui dit qu'à la potence
Il voulait l'aller voir, et que, pour un pendu,
Il aurait bonne grâce et beaucoup de prestance ;

1. *Soutane* ne désignait pas seulement alors la robe de prêtre, mais aussi celle de docteur.

Surtout qu'il se souvînt de faire à l'assistance
Un discours où son art fût au long étendu,
Un discours pathétique, et dont le formulaire
Servît à certains Cicérons
Vulgairement nommés larrons.
L'autre reprit : « Avant l'affaire
Le roi, l'âne ou moi, nous mourrons. »

Il avait raison. C'est folie
De compter sur dix ans de vie.
Soyons bien buvants, bien mangeants :
Nous devons à la mort de trois l'un en dix ans.

XX. — LA DISCORDE

La déesse Discorde ayant brouillé les dieux,
Et fait un grand procès là-haut pour une pomme,
On la fit déloger des cieux.
Chez l'animal qu'on appelle homme
On la reçut à bras ouverts,
Elle et Que-si-que-non, son frère,
Avecque Tien-et-mien, son père.
Elle nous fit l'honneur, en ce bas univers,
De préférer notre hémisphère
A celui des mortels qui nous sont opposés,
Gens grossiers, peu civilisés,
Et qui, se mariant sans prêtre et sans notaire,
De la Discorde n'ont que faire.
Pour la faire trouver aux lieux où le besoin
Demandait qu'elle fût présente,
La Renommée avait le soin
De l'avertir ; et l'autre, diligente,

Courait vite aux débats et prévenait la paix,
Faisait d'une étincelle un feu long à s'éteindre.
La Renommée enfin commença de se plaindre
Que l'on ne lui trouvait jamais
De demeure fixe et certaine.
Bien souvent l'on perdait à la chercher sa peine.
Il fallait donc qu'elle eût un séjour affecté,
Un séjour d'où l'on pût en toutes les familles
L'envoyer à jour arrêté.
Comme il n'était alors aucun couvent de filles,
On y trouva difficulté.
L'auberge enfin de l'Hyménée
Lui fut pour maison assignée [1].

XXI. — LA JEUNE VEUVE

La perte d'un époux ne va point sans soupirs.
On fait beaucoup de bruit, et puis on se console.
Sur les ailes du Temps la tristesse s'envole ;
Le Temps ramène les plaisirs.
Entre la veuve d'une année
Et la veuve d'une journée
La différence est grande : on ne croirait jamais
Que ce fût la même personne.
L'une fait fuir les gens, et l'autre a mille attraits.
Aux soupirs, vrais ou faux, celle-là s'abandonne ;
C'est toujours même note et pareil entretien :
On dit qu'on est inconsolable ;
On le dit, mais il n'en est rien,

1. *Assignée*, imprimé *assinée* dans la première édition.

Comme on verra par cette fable,
Ou plutôt par la vérité.

L'époux d'une jeune beauté
Partait pour l'autre monde. A ses cotés sa femme
Lui criait : « Attends-moi ; je te suis ; et mon âme,
Aussi bien que la tienne, est prête à s'envoler. »
Le mari fait seul le voyage.
La belle avait un père, homme prudent et sage :
Il laissa le torrent couler.
A la fin, pour la consoler :
« Ma fille, lui dit-il, c'est trop verser de larmes :
Qu'a besoin le défunt que vous noyiez vos charmes ?
Puisqu'il est des vivants, ne songez plus aux morts.
Je ne dis pas que tout à l'heure
Une condition meilleure
Change en des noces ces transports ;
Mais après certain temps souffrez qu'on vous propose
Un époux beau, bien fait, jeune, et tout autre chose
Que le défunt. — Ah ! dit-elle aussitôt,
Un cloître est l'époux qu'il me faut. »
Le père lui laissa digérer sa disgrâce.
Un mois de la sorte se passe ;
L'autre mois, on l'emploie à changer tous les jours
Quelque chose à l'habit, au linge, à la coiffure.
Le deuil enfin sert de parure,
En attendant d'autres atours.
Toute la bande des amours
Revient au colombier : les jeux, les ris, la danse,
Ont aussi leur tour à la fin.
On se plonge soir et matin
Dans la fontaine de Jouvence.
Le père ne craint plus ce défunt tant chéri ;
Mais, comme il ne parlait de rien à notre belle :
« Où donc est le jeune mari
Que vous m'avez promis ? » dit-elle.

ÉPILOGUE

Bornons ici cette carrière.
Les longs ouvrages me font peur.
Loin d'épuiser une matière,
On n'en doit prendre que la fleur.
Il s'en va temps[1] *que je reprenne*
Un peu de forces et d'haleine
Pour fournir à d'autres projets.
Amour, ce tyran de ma vie.
Veut que je change de sujets :
Il faut contenter son envie.
Retournons à Psyché[2]*. Damon, vous m'exhortez*
A peindre ses malheurs et ses félicités :
J'y consens : peut-être ma veine
En sa faveur s'échauffera.
Heureux si ce travail est la dernière peine
Que son époux[3] *me causera !*

1. *Il s'en va temps,* c'est-à-dire : il est bien temps.
2. La Fontaine fait ici allusion à son roman *Psyché,* qu'il avait. paraît-il, interrompu, et qui fut publié en 1669.
3. *Son époux* : l'Amour, époux de Psyche.

AVERTISSEMENT [1]

Voicy un second recüeil de Fables que je presente au public ; j'ay jugé à propos de donner à la pluspart de celles-cy un air et un tour un peu different de celuy que j'ay donné aux premieres, tant à cause de la difference des sujets que pour remplir de plus de varieté mon ouvrage. Les traits familiers que j'ay semez avec assez d'abondance dans les deux autres parties convenoient bien mieux aux inventions d'Esope qu'à ces dernieres, où j'en use plus sobrement, pour ne pas tomber en des repetitions : car le nombre de ces traits n'est pas infiny. Il a donc falu que j'aye cherché d'autres enrichissemens, et étendu davantage les circonstances de ces recits, qui d'ailleurs me sembloient le demander de la sorte. Pour peu que le lecteur y prenne garde, il le reconnoistra luy-mesme ainsi je ne tiens pas qu'il soit necessaire d'en étaler icy les raisons, non plus que de dire où j'ay puisé ces derniers sujets. Seulement je diray par reconnoissance que j'en dois la plus grande partie à Pilpay, sage indien. Son livre a esté traduit en toutes les langues. Les gens du païs le

1. La Fontaine avait fait paraître les deux premières parties de ses fables, contenant les livres I à VI, en 1668 et en 1669. Ce qu'il appelle un second recueil, et qui contient deux autres parties formant les livres VII à XI, parut en 1678 et en 1679, en même temps qu'il faisait réimprimer les livres précédents. C'est seulement en 1694 que fut publiée la cinquième et dernière partie, dont on a fait depuis le livre XII. Voir, à ce sujet, la note de la page 332.

croyent fort ancien, et original à l'égard d'Esope, si ce n'est Esope luy-mesme sous le nom du sage Locman. Quelques autres m'ont fourny des sujets assez heureux. Enfin j'ay tasché de mettre en ces deux dernieres parties toute la diversité dont j'estois capable. Il s'est glissé quelques fautes dans l'impression, j'en ay fait faire un *Errata*[1] ; mais ce sont de legers remedes pour un défaut considerable. Si on veut avoir quelque plaisir de la lecture de cet ouvrage, il faut que chacun fasse corriger ces fautes à la main dans son exemplaire, ainsi qu'elles sont marquées par chaque *Errata*, aussi bien pour les deux premieres parties que pour les dernieres.

1. On comprend qu'au lieu de reproduire l'*Errata* dont il est ici question, nous avons corrigé les fautes qu'il relevait.

A MADAME DE MONTESPAN [1]

L'apologue est un don qui vient des immortels,
Ou, si c'est un présent des hommes,
Quiconque nous l'a fait mérite des autels.
Nous devons, tous tant que nous sommes,
Eriger en divinité
Le sage par qui fut ce bel art inventé,
C'est proprement un charme : il rend l'âme attentive,
Ou plutôt il la tient captive,
Nous attachant à des récits
Qui mènent à son gré les cœurs et les esprits.
O vous qui l'imitez, Olympe, si ma Muse
A quelquefois pris place à la table des dieux,
Sur ses dons aujourd'hui daignez porter les yeux,
Favorisez les jeux où mon esprit s'amuse.
Le temps, qui détruit tout, respectant votre appui,
Me laissera franchir les ans dans cet ouvrage :
Tout auteur qui voudra vivre encore après lui
Doit s'acquérir votre suffrage.
C'est de vous que mes vers attendent tout leur prix :
Il n'est beauté dans nos écrits
Dont vous ne connaissiez jusques aux moindres traces.
Eh ! qui connaît[2] que vous les beautés et les grâces ?

1. A MADAME DE MONTESPAN. — La liaison de Louis XIV et de la marquise de Montespan, à qui La Fontaine donne ici le nom d'Olympe, datait alors de dix ans.

2. *Qui connaît que vous* : quelle autre que vous connaît, qui connaît mieux que vous ?

Paroles et regards, tout est charme dans vous.
Ma Muse en un sujet si doux
Voudrait s'étendre davantage ;
Mais il faut réserver à d'autres cet emploi,
Et d'un plus grand maître que moi :[1]
Votre louange est le partage.
Olympe, c'est assez qu'à mon dernier ouvrage
Votre nom serve un jour de rempart et d'abri.
Protégez désormais le livre favori
Par qui j'ose espérer une seconde vie :
Sous vos seuls auspices, ces vers
Seront jugés, malgré l'envie,
Digne des yeux de l'univers.
Je ne mérite pas une faveur si grande :
La Fable en son nom la demande.
Vous savez quel crédit ce mensonge a sur nous.
S'il procure à mes vers le bonheur de vous plaire,
Je croirai lui devoir un temple pour salaire ;
Mais je ne veux bâtir des temples que pour vous.

1. *D'un plus grand maître que moi*, c'est-à-dire Louis XIV.

LIVRE SEPTIÈME

I. — LES ANIMAUX MALADES DE LA PESTE

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom),
Capable d'enrichir en un jour l'Achéron,
Faisait aux animaux la guerre.
Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés.
On n'en voyait point d'occupés
A chercher le soutien d'une mourante vie ;
Nul mets n'excitait leur envie.
Ni loups ni renards n'épiaient
La douce et l'innocente proie.
Les tourterelles se fuyaient ;
Plus d'amour, partant[1] plus de joie.
Le lion tint conseil, et dit : « Mes chers amis,
Je crois que le ciel a permis
Pour nos péchés cette infortune.
Que le plus coupable de nous
Se sacrifie aux traits du céleste courroux :
Peut-être il obtiendra la guérison commune.
L'histoire nous apprend qu'en de tels accidents
On fait de pareils dévouements.
Ne nous flattons donc point, voyons sans indulgence
L'état de notre conscience.

1. *Partant* (étym *par* et *tant*). Par conséquent.

Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons,
J'ai dévoré force moutons.
Que m'avaient-ils fait ? Nulle offense.
Même il m'est arrivé quelquefois de manger
Le berger.
Je me dévouerai donc, s'il le faut ; mais je pense
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi :
Car on doit souhaiter, selon toute justice,
Que le plus coupable périsse.
— Sire, dit le renard, vous êtes trop bon roi ;
Vos scrupules font voir trop de délicatesse ;
Et bien ! manger moutons, canaille, sotte espèce,
Est-ce un péché ? Non, non : vous leur fîtes, Seigneur,
En les croquant beaucoup d'honneur ;
Et quant au berger, l'on peut dire
Qu'il était digne de tous maux,
Etant de ces gens-là qui sur les animaux
Se font un chimérique empire. »
Ainsi dit le renard, et flatteurs d'applaudir.
On n'osa trop approfondir
Du tigre, ni de l'ours, ni des autres puissances,
Les moins pardonnables offenses.
Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mâtins,
Au dire de chacun étaient de petits saints.
L'âne vint à son tour et dit : « J'ai souvenance
Qu'en un pré de moines passant,
La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,
Quelque diable aussi me poussant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.
Je n'en avais nul droit, puisqu'il faut parler net. »
A ces mots, on cria haro sur le baudet.
Uu loup quelque peu clerc prouva par sa harangue
Qu'il fallait dévouer ce maudit animal,
Ce pelé, ce galeux, d'où venait tout le mal.
Sa peccadille fut jugée un cas pendable.
Manger l'herbe d'autrui ! quel crime abominable !
Rien que la mort n'était capable

D'expier son forfait : on le lui fit bien voir.

Selon que vous serez puissant ou misérable,
Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir.

II. — LE MAL MARIÉ

Que le bon soit toujours camarade du beau,
Dès demain je chercherai femme ;
Mais, comme le divorce entre eux n'est pas nouveau,
Et que peu de beaux corps hôtes d'une belle âme
Assemblent l'un et l'autre point,
Ne trouvez pas mauvais que je ne cherche point.
J'ai vu beaucoup d'hymens, aucuns d'eux ne me tentent;
Cependant des humains presque les quatre parts
S'exposent hardiment au plus grand des hasards ;
Les quatre parts aussi des humains se repentent.
J'en vais alléguer un qui, s'étant repenti,
Ne put trouver d'autre parti
Que de renvoyer son épouse
Querelleuse, avare et jalouse.
Rien ne la contentait, rien n'était comme il faut :
On se levait trop tard, on se couchait trop tôt ;
Puis du blanc, puis du noir, puis encore autre chose.
Les valets enrageaient, l'époux était à bout :
« Monsieur ne songe à rien, monsieur dépense tout,
Monsieur court, monsieur se repose. »
Elle en dit tant que monsieur, à la fin,
Lassé d'entendre un tel lutin,
Vous la renvoie à la campagne
Chez ses parents. La voilà donc compagne
De certaines Philis qui gardent les dindons

Avec les gardeurs de cochons.
Au bout de quelque temps qu'on la crut adoucie,
Le mari la reprend. « Eh bien ! qu'avez-vous fait ?
Comment passiez-vous votre vie ?
L'innocence des champs est-elle votre fait ?
— Assez, dit-elle ; mais ma peine
Était de voir les gens plus paresseux qu'ici :
Ils n'ont des troupeaux nul souci.
Je leur savais bien dire [1], et m'attirais la haine
De tous ces gens si peu soigneux.
— Eh ! Madame, reprit son époux tout à l'heure,
Si votre esprit est si hargneux
Que le monde qui ne demeure
Qu'un moment avec vous, et ne revient qu'au soir,
Est déjà lassé de vous voir,
Que feront des valets qui toute la journée
Vous verront contre eux déchaînée ?
Et que pourra faire un époux
Que vous voulez qui soit jour et nuit avec vous ?
Retournez au village : adieu ; si de ma vie
Je vous rappelle, et qu'il m'en prenne envie,
Puissé-je chez les morts avoir, pour mes péchés,
Deux femmes comme vous sans cesse à mes côtés ! »

III. — LE RAT QUI S'EST RETIRÉ DU MONDE

Les Levantins en leur légende
Disent qu'un certain rat, las des soins d'ici-bas,
Dans un fromage de Hollande
Se retira loin du tracas.

1. *Je leur savais bien dire*, pour : je *le* leur savais bien dire. Cette suppression du *le* était fréquente à l'époque de La Fontaine.

La solitude était profonde,
S'étendant partout à la ronde.
Notre ermite nouveau subsistait là-dedans.
Il fit tant de pieds et de dents
Qu'en peu de jours il eut au fond de l'hermitage
Le vivre et le couvert ; que faut-il davantage ?
Il devint gros et gras : Dieu prodigue ses biens
A ceux qui font vœu d'être siens.
Un jour au dévot personnage
Des députés du peuple rat
S'en vinrent demander quelque aumône légère :
Ils allaient en terre étrangère
Chercher quelque secours contre le peuple chat ;
Ratopolis [1] était bloquée :
On les avait contraints de partir sans argent,
Attendu l'état indigent
De la république attaquée.
Ils demandaient fort peu, certains que le secours
Serait prêt dans quatre ou cinq jours.
« Mes amis, dit le solitaire,
Les choses d'ici-bas ne me regardent plus :
En quoi peut un pauvre reclus
Vous assister ? que peut-il faire,
Que de prier le Ciel qu'il vous aide en ceci ?
J'espère qu'il aura de vous quelque souci. »
Ayant parlé de cette sorte,
Le nouveau saint ferma sa porte.

Qui désigné-je, à votre avis,
Par ce rat si peu secourable ?
Un moine? Non, mais un dervis [2] :
Je suppose qu'un moine est toujours charitable.

1. *Ratopolis*, capitale du royaume des rats, dont le roi est *Ratapon* (livre IV, fable VI).
2. *Dervis* ou *derviche*, sorte de moine chez les Turcs.

IV. — LE HÉRON

Un jour sur ses longs pieds allait je ne sais où
Le héron au long bec emmanché d'un long cou.
Il côtoyait une rivière.
L'onde était transparente ainsi qu'aux plus beaux jours ;
Ma commère la carpe y faisait mille tours
Avec le brochet son compère.
Le héron en eût fait aisément son profit :
Tous approchaient du bord, l'oiseau n'avait qu'à prendre.
Mais il crut mieux faire d'attendre
Qu'il eût un peu plus d'appétit.
Il vivait de régime, et mangeait à ses heures.
Après quelques moments l'appétit vint ; l'oiseau,
S'approchant du bord, vit sur l'eau
Des tanches qui sortaient du fond de ces demeures.
Le mets ne lui plut pas : il s'attendait à mieux,
Et montrait un goût dédaigneux,
Comme le rat du bon Horace.
« Moi, des tanches ? dit-il, moi, héron, que je fasse
Une si pauvre chère ? Et pour qui me prend-on ? »
La tanche rebutée, il trouva du goujon.
« Du goujon ! c'est bien là le dîner d'un héron !
J'ouvrirais pour si peu le bec ! Aux dieux ne plaise ! »
Il l'ouvrit pour bien moins : tout alla de façon
Qu'il ne vit plus aucun poisson.
La faim le prit ; il fut tout heureux et tout aise
De rencontrer un limaçon.

Ne soyons pas si difficiles :
Les plus accommodants, ce sont les plus habiles ;
On hasarde de perdre en voulant trop gagner.
Gardez-vous de rien dédaigner,
Surtout quand vous avez à peu près votre compte.
Bien des gens y sont pris. Ce n'est pas aux hérons
Que je parle ; écoutez, humains, un autre conte :
Vous verrez que chez vous j'ai puisé ces leçons.

V. — LA FILLE

Certaine fille un peu trop fière
Prétendait trouver un mari
Jeune, bien fait et beau, d'agréable manière,
Point froid et point jaloux : notez ces deux points-ci.
Cette fille voulait aussi
Qu'il eût du bien, de la naissance,
De l'esprit, enfin tout ; mais qui peut tout avoir ?
Le destin se montra soigneux de la pourvoir :
Il vint des partis d'importance.
La belle les trouva trop chétifs de moitié.
« Quoi ! moi ? quoi ! ces gens-là ? L'on radote, je pense.
A moi les proposer ! Hélas ! il font pitié.
Voyez un peu la belle espèce ! »
L'un n'avait en l'esprit nulle délicatesse ;
L'autre avait le nez fait de cette façon-là ;
C'était ceci, c'était cela,
C'était tout : car les précieuses
Font dessus tout les dédaigneuses.
Après les bons partis, les médiocres gens
Vinrent se mettre sur les rangs.
Elle de se moquer. « Ah ! vraiment, je suis bonne
De leur ouvrir la porte : ils pensent que je suis
Fort en peine de ma personne.
Grâce à Dieu, je passe les nuits
Sans chagrin, quoique en solitude. »
La belle se sut gré[1] de tous ces sentiments.
L'âge la fit déchoir ; adieu tous les amants.

1. Il nous semble bien que *se sut gré*, qui veut dire « se félicita », est employé ici ironiquement, et signifie : se repentit. Le vers qui suit immédiatement : *l'âge la fit déchoir*, paraît nous donner raison. Comprise autrement, la phrase de La Fontaine n'ajouterait au récit rien d'utile, et l'on sait que notre fabuliste n'a pas l'habitude de parler pour ne rien dire.

Un an se passe, et deux, avec inquiétude.
Le chagrin vient ensuite : elle sent chaque jour
Déloger quelques ris, quelques jeux, puis l'amour ;
Puis ses traits choquer et déplaire ;
Puis cent sortes de fards. Ses soins ne purent faire
Qu'elle échappât au temps, cet insigne larron.
Les ruines d'une maison
Se peuvent réparer : que n'est cet avantage
Pour les ruines du visage !
Sa préciosité changea lors de langage.
Son miroir lui disait : « Prenez vite un mari. »
Je ne sais quel désir le lui disait aussi :
Le désir peut loger chez une précieuse.
Celle-ci fit un choix qu'on n'aurait jamais cru,
Se trouvant à la fin tout aise et tout heureuse
De rencontrer un malotru.

VI. — LES SOUHAITS

Il est au Mogol des follets
Qui font office de valets,
Tiennent la maison propre, ont soin de l'équipage,
Et quelquefois du jardinage.
Si vous touchez à leur ouvrage,
Vous gâtez tout. Un d'eux, près du Gange, autrefois,
Cultivait le jardin d'un assez bon bourgeois.
Il travaillait sans bruit, avait beaucoup d'adresse,
Aimait le maître et la maîtresse,
Et le jardin surtout. Dieu sait si les zéphyrs,
Peuple ami du démon, l'assistaient dans sa tâche.
Le follet, de sa part, travaillant sans relâche,
Comblait ses hôtes de plaisirs.
Pour plus de marques de son zèle

Chez ses gens pour toujours il se fût arrêté,
Nonobstant la légèreté
A ses pareils si naturelle ;
Mais ses confrères les esprits
Firent tant que le chef de cette république,
Par caprice ou par politique,
Le changea bientôt de logis.
Ordre lui vient d'aller au fond de la Norvège
Prendre le soin d'une maison
En tout temps couverte de neige ;
Et, d'Indou qu'il était, on vous le fait Lapon.
Avant que de partir, l'esprit dit à ses hôtes :
« On m'oblige de vous quitter :
Je ne sais pas pour quelles fautes ;
Mais enfin il le faut, je ne puis arrêter
Qu'un temps fort court, un mois, peut-être une semaine.
Employez-la ; formez trois souhaits, car je puis
Rendre trois souhaits accomplis :
Trois sans plus. » Souhaiter, ce n'est pas une peine
Étrange et nouvelle aux humains.
Ceux-ci pour premier vœu demandent l'abondance,
Et l'abondance à pleines mains
Verse en leurs coffres la finance,
En leurs greniers le blé, dans leurs caves les vins ;
Tout en crève. Comment ranger cette chevance [1] ?
Quels registres, quels soins, quel temps il leur fallut !
Tous deux sont empêchés si jamais on le fut.
Les voleurs contre eux complotèrent,
Les grands seigneurs leur empruntèrent,
Le prince les taxa. Voilà les pauvres gens
Malheureux par trop de fortune.
« Otez-nous de ces biens l'affluence importune,
Dirent-ils l'un et l'autre ; heureux les indigents !
La pauvreté vaut mieux qu'une telle richesse.
Retirez-vous, trésors, fuyez ; et toi, déesse,

1. *Chevance.* Voir Livre IV, Fable xx.

Mère du bon esprit, compagne du repos,
O médiocrité, reviens vite. » A ces mots,
La médiocrité revient ; on lui fait place ;
Avec elles ils rentrent en grâce,
Au bout de deux souhaits étant aussi chanceux
Qu'ils étaient, et que sont tous ceux
Qui souhaitent toujours et perdent en chimères
Le temps qu'ils feraient mieux de mettre à leurs affaires.
Le follet en rit avec eux.
Pour profiter de sa largesse,
Quand il voulut partir et qu'il fut sur le point,
Ils demandèrent la sagesse :
C'est un trésor qui n'embarrasse point.

VII. — LA COUR DU LION

Sa Majesté Lionne un jour voulut connaître
De quelles nations le Ciel l'avait fait maître.
Il manda donc par députés
Ses vassaux de toute nature,
Envoyant de tous les côtés
Une circulaire écriture,
Avec son sceau. L'écrit portait
Qu'un mois durant le roi tiendrait
Cour plénière[1] dont l'ouverture
Devait être un fort grand festin,
Suivi des tours de Fagotin[2].
Par ce trait de magnificence
Le prince à ses sujets étalait sa puissance.

1. On appelait *cour plénière* une assemblée générale tenue par le souverain à l'occasion d'une grande solennité.
2. *Fagotin* est le nom d'un singe fameux qui amusait alors Paris par ses tours.

En son Louvre il les invita.
Quel Louvre ! un vrai charnier, dont l'odeur se porta
D'abord au nez des gens. L'ours boucha sa narine :
Il se fût bien passé de faire cette mine.
Sa grimace déplut. Le monarque irrité
L'envoya chez Pluton faire le dégoûté.
Le singe approuva fort cette sévérité,
Et, flatteur excessif [1], il loua la colère
Et la griffe du prince, et l'antre, et cette odeur :
Il n'était ambre, il n'était fleur,
Qui ne fût ail au prix. Sa sotte flatterie
Eut un mauvais succès, et fut encor punie.
Ce monseigneur du lion-là
Fut parent de Caligula.
Le renard étant proche : « Or çà, lui dit le sire,
Que sens-tu ? dis-le moi. Parle sans déguiser. »
L'autre aussitôt de s'excuser,
Alléguant un grand rhume : il ne pouvait que dire
Sans odorat ; bref il s'en tire.

Ceci vous sert d'enseignement.
Ne soyez à la cour, si vous voulez y plaire,
Ni fade adulateur, ni parleur trop sincère,
Et tâchez quelquefois de répondre en Normand.

VIII. — LES VAUTOURS ET LES PIGEONS

Mars autrefois mit tout l'air en émute. [2]
Certain sujet fit naître la dispute

1. *Et, flatteur excessif, il loua la colère.* Ce vers n'a pas de rime, et aucune des éditions imprimées du temps de l'auteur n'a suppléé le vers qui manque ici.

2 *Émute*, Émeute. Ce mot ne s'est jamais écrit ainsi ; seulement il se prononçait *émute*, comme *émeu* se prononçait *ému*.

Chez les oiseaux : non ceux que le printemps
Mène à sa cour et qui sous la feuillée,
Par leur exemple et leurs sons éclatants,
Font que Vénus est en nous réveillée ;
Ni ceux encor que la mère d'Amour
Met à son char ; mais le peuple vautour,
Au bec retors, à la tranchante serre,
Pour un chien mort se fit, dit-on, la guerre.
Il plut du sang ; je n'exagère point.
Si je voulais conter de point en point
Tout le détail, je manquerais d'haleine.
Maint chef périt, maint héros expira ;
Et sur son roc Prométhée [1] espéra
De voir bientôt une fin à sa peine.
C'était plaisir d'observer leurs efforts ;
C'était pitié de voir tomber les morts.
Valeur, adresse, et ruses, et surprises,
Tout s'employa. Les deux troupes, éprises
D'ardent courroux, n'épargnaient nuls moyens
De peupler l'air que respirent les ombres :
Tout élément remplit de citoyens
Le vaste enclos qu'ont les royaumes sombres.
Cette fureur mit la compassion
Dans les esprits d'une autre nation
Au col changeant, au cœur tendre et fidèle.
Elle employa sa médiation
Pour accorder une telle querelle.
Ambassadeurs par le peuple pigeon
Furent choisis, et si bien travaillèrent
Que les vautours plus ne se chamaillèrent.
Ils firent trêve, et la paix s'en suivit.
Hélas ? ce fut aux dépens de la race

1. Prométhée, condamné pour avoir créé l'homme et dérobé le feu du ciel, à avoir les entrailles sans cesse déchirées par un vautour, *crut voir bientôt une fin à sa peine*, espérant que les vautours allaient tous se tuer jusqu'au dernier.

A qui la leur aurait dû rendre grâce.
La gent maudite aussitôt poursuivit
Tous les pigeons, en fit ample carnage,
Et dépeupla les bourgades, les champs.
Peu de prudence eurent les pauvres gens
D'accommoder un peuple si sauvage.

Tenez toujours divisés les méchants :
La sûreté du reste de la terre
Dépend de là ; semez entre eux la guerre,
Ou vous n'aurez avec eux nulle paix.
Ceci soit dit en passant. Je me tais.

IX. — LE COCHE ET LA MOUCHE

Dans un chemin montant, sablonneux, malaisé,
Et de tous les côtés au soleil exposé,
Six forts chevaux tiraient un coche.
Femmes, moine, vieillards, tout était descendu.
L'attelage suait, soufflait, était rendu.
Une mouche survient, et des chevaux s'approche,
Prétend les animer par son bourdonnement,
Pique l'un, pique l'autre, et pense à tout moment
Qu'elle fait aller la machine;
S'assied sur le timon, sur le nez du cocher.
Aussitôt que le char chemine
Et qu'elle voit les gens marcher,
Elle s'en attribue uniquement la gloire,
Va, vient, fait l'empressée ; il semble que ce soit
Un sergent de bataille [1] allant en chaque endroit

1. *Un sergent de bataille* était un officier supérieur à qui le général donnait ses instructions pour la marche des troupes et la direction du combat.

Faire avancer ses gens et hâter la victoire.
La mouche, en ce commun besoin,
Se plaint qu'elle agit seule et qu'elle a tout le soin,
Qu'aucun n'aide aux chevaux à se tirer d'affaire.
Le moine disait son bréviaire :
Il prenait bien son temps ! Une femme chantait :
C'était bien de chansons qu'alors il s'agissait !
Dame mouche s'en va chanter à leurs oreilles,
Et fait cent sottises pareilles.
Après bien du travail le coche arrive au haut.
« Respirons maintenant, dit la mouche aussitôt :
J'ai tant fait que nos gens sont enfin dans la plaine.
Çà, Messieurs les chevaux, payez-moi de ma peine. »

Ainsi certaines gens, faisant les empressés,
S'introduisent dans les affaires.
Ils font partout les nécessaires,
Et, partout importuns, devraient être chassés.

X. — LA LAITIÈRE ET LE POT AU LAIT

Perrette, sur sa tête ayant un pot au lait
Bien posé sur un coussinet,
Prétendait arriver sans encombre à la ville.
Légère et court vêtue, elle allait à grands pas,
Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,
Cotillon simple et souliers plats.
Notre laitière ainsi troussée
Comptait déjà dans sa pensée
Tout le prix de son lait, en employait l'argent,
Achetait un cent d'œufs, faisait triple couvée ;

La chose allait à bien par son soin diligent.
« Il m'est, disait-elle, facile
D'élever des poulets autour de ma maison :
Le renard sera bien habile
S'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon.
Le porc à s'engraisser coûtera peu de son :
Il était, quand je l'eus [1], de grosseur raisonnable ;
J'aurai, le revendant, de l'argent bel et bon.
Et qui m'empêchera de mettre en notre étable,
Vu le prix dont il est, une vache et son veau,
Que je verrai sauter au milieu du troupeau ? »
Perrette, là-dessus, saute aussi, transportée.
Le lait tombe : adieu veau, vache, cochon, couvée.
La dame de ces biens, quittant d'un œil marri
Sa fortune ainsi répandue,
Va s'excuser à son mari,
En grand danger d'être battue.
Le récit en farce en fut fait :
On l'appela le *Pot au lait.*

Quel esprit ne bat pas la campagne ?
Qui ne fait châteaux en Espagne ?
Picrochole [2], Pyrrhus [3], la laitière, enfin tous,
Autant les sages que les fous ?
Chacun songe en veillant, il n'est rien de plus doux ;
Une flatteuse erreur emporte alors nos âmes :
Tout le bien du monde est à nous,
Tous les honneurs, toutes les femmes.

1. *Il était, quand je l'eus...* est une hardiesse qu'on a toujours admirée, et avec grande raison. Il est impossible de peindre d'une façon plus vive la rapidité avec laquelle notre imagination exécute nos projets.

2. *Picrochole* (πικρὰ χολή, amère humeur), prince vicieux et ambitieux, est un personnage de Rabelais.

3. Grâce au récit de Boileau, tout le monde connaît la conversation historique de Pyrrhus, roi d'Épire, prétendant conquérir le monde, avec son ministre Cinéas, qui voulait l'en détourner,

Quand je suis seul, je fais au plus brave un défi ;
Je m'écarte, je vais détrôner le sophi [1] ;
On m'élit roi, mon peuple m'aime ;
Les diadèmes vont sur ma tête pleuvant.
Quelque accident fait-il que je rentre en moi-même,
Je suis Gros-Jean [2] comme devant.

XI. — LE CURÉ ET LE MORT

Un mor s'en allait tristement
S'emparer de son dernier gîte ;
Un curé s'en allait gaiement
Enterrer ce mort au plus vite.
Notre défunt était en carrosse porté,
Bien et dûment empaqueté,
Et vêtu d'une robe, hélas ! qu'on nomme bière,
Robe d'hiver, robe d'été,
Que les morts ne dépouillent guère.
Le pasteur était à côté,
Et récitait, à l'ordinaire,
Maintes dévotes oraisons,
Et des psaumes, et des leçons,
Et des versets, et des répons
« Monsieur le mort, laissez-nous faire,
On vous en donnera de toutes les façons ;
Il ne s'agit que du salaire. »

1. *Sophi,* titre qu'on donnait au roi de Perse.
2. *Gros-Jean* signifie un homme obscur, sans importance. En employant cette expression, La Fontaine fait allusion à son propre prénom.

Messire Jean Chouart[1] couvait des yeux son mort,
Comme si l'on eût dû lui ravir ce trésor,
Et des regards semblait lui dire :
« Monsieur le mort, j'aurai de vous
Tant en argent, et tant en cire,
Et tant en autres menus coûts. »
Il fondait là-dessus l'achat d'une feuillette
Du meilleur vin des environs ;
Certaine nièce assez proprette
Et sa chambrière Pâquette
Devaient avoir des cotillons.
Sur cette agréable pensée
Un heurt survient, adieu le char.
Voilà messire Jean Chouart
Qui du choc de son mort a la tête cassée :
Le paroissien en plomb entraîne son pasteur,
Notre curé suit son seigneur ;
Tous deux s'en vont de compagnie.

Proprement, toute notre vie
Est le curé Chouart, qui sur son mort comptait,
Et la fable du *Pot au lait.*

XII. — L'HOMME QUI COURT APRÈS LA FORTUNE ET L'HOMME QUI L'ATTEND DANS SON LIT

Qui ne court après la Fortune ?
Je voudrais être en lieu d'où je pusse aisément
Contempler la foule importune

1. *Jean Chouart,* batteur d'or, mauvais prêtre cité plusieurs fois par Rabelais. *Chouart* est le même mot que *chouette.*

De ceux qui cherchent vainement
Cette fille du sort de royaume en royaume,
Fidèles courtisans d'un volage fantôme.
Quand ils sont près du bon moment,
L'inconstante aussitôt à leurs désirs échappe :
Pauvres gens, je les plains, car on a pour les fous
Plus de pitié que de courroux.
« Cet homme, disent-ils, était planteur de choux,
Et le voilà devenu pape :
Ne le valons-nous pas ? » Vous valez cent fois mieux ;
Mais que vous sert votre mérite ?
La Fortune a-t-elle des yeux ?
Et puis la papauté vaut-elle ce qu'on quitte :
Le repos ? le repos, trésor si précieux,
Qu'on en faisait jadis le partage des dieux !
Rarement la Fortune à ses hôtes le laisse.
Ne cherchez point cette déesse,
Elle vous cherchera : son sexe en use ainsi.

Certain couple d'amis en un bourg établi
Possédait quelque bien : l'un soupirait sans cesse
Pour la Fortune ; il dit à l'autre un jour :
« Si nous quittions notre séjour?
Vous savez que nul n'est prophète
En son pays : cherchons notre aventure ailleurs.
— Cherchez, dit l'autre ami ; pour moi, je ne souhaite
Ni climats ni destins meilleurs.
Contentez-vous ; suivez votre humeur inquiète :
Vous reviendrez bientôt. Je fais vœu cependant
De dormir en vous attendant. »
L'ambitieux, ou, si l'on veut, l'avare,
S'en va par voie et par chemin.
Il arriva le lendemain
En un lieu que devait la déesse bizarre
Fréquenter sur tout autre ; et ce lieu, c'est la Cour.
Là donc pour quelque temps il fixe son séjour,
Se trouvant au coucher, au lever, à ces heures

Que l'on sait être les meilleures;
Bref, se trouvant à tout et n'arrivant à rien.
« Qu'est ceci ? se dit-il. Cherchons ailleurs du bien.
La Fortune pourtant habite ces demeures.
Je la vois tous les jours entrer chez celui-ci,
Chez celui-là. D'où vient qu'aussi
Je ne puis héberger cette capricieuse ?
On me l'avait bien dit, que des gens de ce lieu
L'on n'aime pas toujours l'humeur ambitieuse.
Adieu, Messieurs de Cour; Messieurs de Cour, adieu.
Suivez jusques au bout une ombre qui vous flatte.
La Fortune a, dit-on, des temples à Surate;
Allons là. » Ce fut un de dire et s'embarquer.
Ames de bronze[1], humains, celui-là fut sans doute
Armé de diamant qui tenta cette route
Et le premier osa l'abîme défier.
Celui-ci, pendant son voyage,
Tourna les yeux vers son village
Plus d'une fois, essuyant les dangers
Des pirates, des vents, du calme, et des rochers,
Ministres de la mort. Avec beaucoup de peines,
On s'en va la chercher en des rives lointaines,
La trouvant assez tôt sans quitter la maison.
L'homme arrive au Mogol; on lui dit qu'au Japon
La Fortune pour lors distribuait ses grâces :
Il y court. Les mers étaient lasses
De le porter; et tout le fruit
Qu'il tira de ses longs voyages,
Ce fut cette leçon, que donnent les sauvages :
« Demeure en ton pays, par la nature instruit. »
Le Japon ne fut pas plus heureux à cet homme
Que le Mogol l'avait été;
Ce qui lui fit conclure en somme
Qu'il avait à grand tort son village quitté.

1. *Ames de bronze*, etc., paraphrase du passage bien connu d'Horace : *Illi robur et æs triplex...*

Il renonce aux courses ingrates,
Revient en son pays, voit de loin ses pénates,
Pleure de joie, et dit : « Heureux qui vit chez soi,
De régler ses désirs faisant tout son emploi.
Il ne sait que par ouïr dire [1]
Ce que c'est que la Cour, la mer, et ton empire,
Fortune, qui nous fais passer devant les yeux
Des dignités, des biens, que jusqu'au bout du monde
On suit sans que l'effet aux promesses réponde.
Désormais je ne bouge, et ferai cent fois mieux. »
En raisonnant de cette sorte,
Et contre la Fortune ayant pris ce conseil,
Il la trouve assise à la porte
De son ami plongé dans un profond sommeil.

XIII. — LES DEUX COQS

Deux coqs vivaient en paix ; une poule survint,
Et voilà la guerre allumée.
Amour, tu perdis Troie, et c'est de toi que vint
Cette querelle envenimée
Où du sang des dieux même on vit le Xanthe teint.
Longtemps entre nos coqs le combat se maintint.
Le bruit s'en répandit par tout le voisinage.
La gent qui porte crête au spectacle accourut.
Plus d'une Hélène au beau plumage
Fut le prix du vainqueur ; le vaincu disparut.
Il alla se cacher au fond de sa retraite,

1. *Ouïr dire*, au lieu de *Ouï-dire*, ne nous paraît pas une faute et s'explique grammaticalement. *Par ouïr dire* signifie : par entendre dire, en entendant dire

Pleura sa gloire et ses amours,
Ses amours, qu'un rival, tout fier de sa défaite,
Possédait à ses yeux. Il voyait tous les jours
Cet objet rallumer sa haine et son courage.
Il aiguisait son bec, battait l'air et ses flancs,
Et, s'exerçant contre les vents,
S'armait d'une jalouse rage.
Il n'en eut pas besoin. Son vainqueur sur les toits
S'alla percher et chanter sa victoire.
Un vautour entendit sa voix :
Adieu les amours et la gloire ;
Tout cet orgueil périt sous l'ongle du vautour.
Enfin, par un fatal retour,
Son rival autour de la poule
S'en revint faire le coquet [1] :
Je laisse à penser quel caquet,
Car il eut des femmes en foule.

La Fortune se plaît à faire de ces coups;
Tout vainqueur insolent à sa perte travaille.
Défions-nous du sort, et prenons garde à nous
Après le gain d'une bataille.

XIV. — L'INGRATITUDE ET L'INJUSTICE DES HOMMES ENVERS LA FORTUNE

Un trafiquant sur mer par bonheur s'enrichit.
Il triompha des vents pendant plus d'un voyage ;

1. *Coquet*, qui veut dire petit coq, est employé ici en même temps au propre et au figuré. Un homme coquet (galant) est celui qui prend les allures d'un coq.

Gouffre, banc ni rocher, n'exigea de péage
D'aucun de ses ballots; le sort l'en affranchit.
Sur tous ses compagnons Atropos et Neptune
Recueillirent leur droit, tandis que la Fortune
Prenait soin d'amener son marchand à bon port.
Facteurs, associés, chacun lui fut fidèle.
Il vendit son tabac, son sucre, sa canelle,
Ce qu'il voulut, sa porcelaine encor.
Le luxe et la folie enflèrent son trésor;
Bref, il plut dans son escarcelle.
On ne parlait chez lui que par doubles ducats;
Et mon homme d'avoir chiens, chevaux et carrosses.
Ses jours de jeûne étaient des noces.
Un sien ami, voyant ses somptueux repas,
Lui dit : « Et d'où vient donc un si bon ordinaire?
— Et d'où me viendrait-il que de mon savoir-faire ?
Je n'en dois rien qu'à moi, qu'à mes soins, qu'au talent
De risquer à propos et bien placer l'argent. »
Le profit lui semblant une fort douce chose,
Il risqua de nouveau le gain qu'il avait fait;
Mais rien pour cette fois ne lui vint à souhait.
Son imprudence en fut la cause :
Un vaisseau mal frété périt au premier vent;
Un autre, mal pourvu des armes nécessaires,
Fut enlevé par les corsaires ;
Un troisième au port arrivant,
Rien n'eut cours ni débit. Le luxe et la folie
N'étaient plus tels qu'auparavant.
Enfin, ses facteurs le trompant,
Et lui-même ayant fait grand fracas, chère lie,
Mis beaucoup en plaisirs, en bâtiments beaucoup,
Il devint pauvre tout d'un coup.
Son ami, le voyant en mauvais équipage,
Lui dit : « D'où vient cela ? — De la Fortune, hélas !
— Consolez-vous, dit l'autre, et, s'il ne lui plaît pas
Que vous soyez heureux, tout au moins soyez sage. »

Je ne sais s'il crut ce conseil ;
Mais je sais que chacun impute, en cas pareil,
Son bonheur à son industrie,
Et, si de quelque échec notre faute est suivie,
Nous disons injures au sort.
Chose n'est ici plus commune :
Le bien, nous le faisons ; le mal, c'est la Fortune.
On a toujours raison, le destin toujours tort.

XV. — LES DEVINERESSES

C'est souvent du hasard que naît l'opinion,
Et c'est l'opinion qui fait toujours la vogue.
Je pourrais fonder ce prologue
Sur gens de tous états ; tout est prévention,
Cabale, entêtement, point ou peu de justice :
C'est un torrent ; qu'y faire ? Il faut qu'il ait son cours ;
Cela fut et sera toujours.

Une femme à Paris faisait la pythonisse.
On l'allait consulter sur chaque événement :
Perdait-on un chiffon, avait-on un amant,
Un mari vivant trop, au gré de son épouse [1],
Une mère fâcheuse, une femme jalouse,
Chez la devineuse on courait,
Pour se faire annoncer ce que l'on désirait.
Son fait consistait en adresse ;
Quelques termes de l'art, beaucoup de hardiesse,
Du hasard quelquefois, tout cela concourait ;

1. *Un mari vivant trop, au gré de son épouse.* Nous ferons remarquer combien, dans ce cas, la virgule est nécessaire, pour que l'esprit ne joigne pas dans une même expression les mots *trop au gré.*

Tout cela bien souvent faisait crier miracle.
Enfin, quoiqu'ignorante à vingt et trois carats[1],
Elle passait pour un oracle.
L'oracle était logé dedans un galetas.
Là cette femme emplit sa bourse,
Et, sans avoir d'autre ressource,
Gagne de quoi donner un rang à son mari.
Elle achète un office, une maison aussi.
Voilà le galetas rempli
D'une nouvelle hôtesse, à qui toute la ville,
Femmes, filles, valets, gros messieurs, tout enfin
Allait comme autrefois demander son destin :
Le galetas devint l'antre de la Sibylle.
L'autre femelle avait achalandé ce lieu.
Cette dernière femme eut beau faire, eut beau dire :
« Moi devine ! on se moque. Eh ! Messieurs, sais-je lire ?
Je n'ai jamais appris que ma croix de par Dieu.[2] »
Point de raison ; fallut deviner et prédire,
Mettre à part force bons ducats,
Et gagner malgré soi plus que deux avocats.
Le meuble et l'équipage aidaient fort à la chose :
Quatre sièges boîteux, un manche de balai ;
Tout sentait son sabbat et sa métamorphose.
Quand cette femme aurait dit vrai
Dans une chambre tapissée,
On s'en serait moqué : la vogue était passée
Au galetas ; il avait le crédit.
L'autre femme se morfondit.

L'enseigne fait la chalandise[3],
J'ai vu dans le Palais une robe mal mise

1. *Etre ignorant à vingt-trois carats*, c'est l'être presque aussi complètement que possible, l'être aux vingt-trois vingt-quatrièmes, l'or pur étant à vingt-quatre carats.

2. On appelait *croix de par Dieu* des alphabets dans lesquels on apprenait à lire aux enfants, à cause de la croix qui se trouvait en tête du livre.

3. *Chalandise*. Achalandage, vogue.

Gagner gros : les gens l'avaient prise
Pour maître tel, qui traînait après soi
Force écoutants. Demandez-moi pourquoi.

XVI. — LE CHAT, LA BELETTE ET LE PETIT LAPIN

Du palais d'un jeune lapin
Dame belette un beau matin
S'empara : c'est une rusée.
Le maître étant absent, ce lui fut chose aisée.
Elle porta chez lui ses pénates un jour
Qu'il était allé faire à l'Aurore sa cour
Parmi le thym et la rosée.
Après qu'il eut brouté, trotté, fait tous ses tours,
Jeannot Lapin retourne aux souterrains séjours.
La belette avait mis le nez à la fenêtre.
« O Dieux hospitaliers, que vois-je ici paraître ?
Dit l'animal chassé du paternel logis.
Holà ! Madame la belette,
Que l'on déloge sans trompette,
Ou je vais avertir tous les rats du pays. »
La dame au nez pointu répondit que la terre
Était au premier occupant :
C'était un beau sujet de guerre
Qu'un logis où lui-même il n'entrait qu'en rampant !
« Et quand ce serait un royaume
Je voudrais bien savoir, dit-elle, quelle loi
En a pour toujours fait l'octroi
A Jean, fils ou neveu de Pierre ou de Guillaume,
Plutôt qu'à Paul, plutôt qu'à moi. »
Jean Lapin allégua la coutume et l'usage.
« Ce sont, dit-il, leurs lois qui m'ont de ce logis
Rendu maître et seigneur, et qui, de père en fils,
L'ont de Pierre à Simon, puis à moi Jean, transmis.

Le premier occupant, est-ce une loi plus sage?
— Or bien, sans crier davantage,
Rapportons-nous, dit-elle, à Raminagrobis[1]. »
C'était un chat vivant comme un dévôt ermite,
Un chat faisant le chattemite[2],
Un saint homme de chat, bien fourré, gros et gras,
Arbitre expert sur tous les cas.
Jean Lapin pour juge l'agrée.
Les voilà tous deux arrivés
Devant Sa Majesté fourrée.
Grippeminaud[3] leur dit : « Mes enfants, approchez,
Approchez ; je suis sourd : les ans en sont la cause. »
L'un et l'autre approcha, ne craignant nulle chose.
Aussitôt qu'à portée il vit les contestants,
Grippeminaud le bon apôtre,
Jetant des deux côtés la griffe en même temps,
Mit les plaideurs d'accord en croquant l'un et l'autre.

Ceci ressemble fort aux débats qu'ont parfois
Les petits souverains se rapportant aux rois.

XVII. — LA TÊTE ET LA QUEUE DU SERPENT

Le serpent a deux parties
Du genre humain ennemies,
Tête et queue ; et toutes deux

1. *Raminagrobis*, ou Rominagrobis, nom tiré de Rabelais (livre III, chap. XXI et suiv.). C'est celui d'un vieux poète, l'un des nombreux personnages que consulte Panurge pour savoir s'il doit se marier.
2. *Chattemite*. Personne doucereuse. De *chatte* et du latin *mitis*, doux.
3. *Grippeminaud* est aussi un nom emprunté à Rabelais. C'est « l'archiduc des chats fourrez. » Le mot est composé de *gripper*, saisir, et de *minaut*, *minet*, chat.

Ont acquis un nom fameux
Auprès des Parques cruelles ;
Si bien qu'autrefois entre elles
Il survint de grands débats
Pour le pas.
La tête avait toujours marché devant la queue.
La queue au Ciel se plaignit,
Et lui dit :
« Je fais mainte et mainte lieue
Comme il plaît à celle-ci.
Croit-elle que toujours j'en veuille user ainsi ?
Je suis son humble servante.
On m'a faite, Dieu merci,
Sa sœur, et non sa suivante.
Toutes deux de même sang,
Traitez-nous de même sorte :
Aussi bien qu'elle je porte
Un poison prompt et puissant [1].
Enfin voilà ma requête :
C'est à vous de commander ;
Qu'on me laisse précéder
A mon tour ma sœur la tête.
Je la conduirai si bien
Qu'on ne se plaindra de rien. »
Le Ciel eut pour ces vœux une bonté cruelle.
Souvent sa complaisance a de méchants effets.
Il devrait être sourd aux aveugles souhaits.
Il ne le fut pas lors, et la guide nouvelle,
Qui ne voyait au grand jour
Pas plus clair que dans un four
Donnait aussitôt contre un marbre,
Contre un passant, contre un arbre.
Droit aux ondes du Styx elle mena sa sœur.

Malheureux les États tombés dans son erreur.

1. Le serpent n'a pas de poison dans la queue. L'espèce des couleuvres, boas, etc., n'en a même pas dans la bouche.

XVIII. — UN ANIMAL DANS LA LUNE

Pendant qu'un philosophe assure
Que toujours par leurs sens les hommes sont dupés,
Un autre philosophe jure
Qu'ils ne nous ont jamais trompés. [1]
Tous les deux ont raison et la philosophie
Dit vrai quand elle dit que les sens tromperont
Tant que sur leur rapport les hommes jugeront ;
Mais aussi si l'on rectifie
L'image de l'objet sur son éloignement,
Sur le milieu qui l'environne,
Sur l'organe et sur l'instrument,
Les sens ne tromperont personne.
La nature ordonna ces choses sagement :
J'en dirai quelque jour les raisons amplement.
J'aperçois le soleil : quelle en est la figure ?
Ici-bas ce grand corps n'a que trois pieds de tour ;
Mais si je le voyais là-haut dans son séjour,
Que serait-ce à mes yeux que l'œil de la nature ?
Sa distance me fait juger de sa grandeur ;
Sur l'angle et les côtés ma main la détermine ;
L'ignorant le croit plat, j'épaissis sa rondeur ;
Je le rends immobile, et la terre chemine.
Bref, je démens mes yeux en toute sa machine.
Ce sens ne me nuit point par son illusion.

1. On a pensé jusqu'à présent que le premier de ces philosophes était Démocrite, et le second Épicure ; mais on pourrait bien s'être trompé. Épicure ayant été le continuateur de la doctrine de Démocrite, pourquoi La Fontaine les aurait-il opposés l'un à l'autre ? Il est plus probable qu'il a voulu, comme on l'a fait tant de fois, opposer Héraclite à Démocrite. Et en effet Héraclite disait que les choses étaient en réalité ce qu'elles semblaient être, tandis que Démocrite affirmait qu'elles n'avaient rien en elles de ce qu'on y voyait.

Mon âme, en toute occasion,
Développe le vrai caché sous l'apparence.
Je ne suis point d'intelligence
Avec mes regards, peut-être un peu trop prompts,
Ni mon oreille, lente à m'apporter les sons.
Quand l'eau courbe un bâton, ma raison le redresse :
La raison décide en maîtresse.
Mes yeux, moyennant ce secours,
Ne me trompent jamais en me mentant toujours.
Si je crois leur rapport, erreur assez commune[1]
Une tête de femme est au corps de la lune.
Y peut-elle être? Non. D'où vient donc cet objet?
Quelques lieux inégaux font de loin cet effet.
La lune nulle part n'a sa surface unie:
Montueuse en des lieux, en d'autres aplanie,
L'ombre avec la lumière y peut tracer souvent
Un homme, un bœuf, un éléphant.
Naguère l'Angleterre[2] y vit chose pareille.
La lunette placée, un animal nouveau
Parut dans cet astre si beau;
Et chacun de crier merveille :
Il était arrivé là-haut un changement
Qui présageait sans doute un grand événement.
Savait-on si la guerre entre tant de puissances
N'en était point l'effet ? Le monarque accourut :
Il favorise en roi ces hautes connaissances.
Le monstre dans la lune à son tour lui parut.
C'était une souris cachée entre les verres :
Dans la lunette était la source de ces guerres.
On en rit. Peuple heureux, quand pourront les François

1. L'apposition, *erreur assez commune*, se rapporte, contrairement à la construction grammaticale ordinaire, à ce qui la suit, et non à ce qui la précède.

2. *Naguère l'Angleterre*, etc. Allusion à la prétendue aventure de Paul Neal, un des membres de la Société royale de Londres, qui aurait pris pour un éléphant dans la lune une souris qui s'était glissée entre les verres de son télescope.

Se donner comme vous entiers à ces emplois ?
Mars nous fait recueillir d'amples moissons de gloire :
C'est à nos ennemis de craindre les combats,
A nous de les chercher, certains que la victoire,
Amante de Louis, suivra partout ses pas.
Ses lauriers nous rendront célèbres dans l'histoire.
Même les Filles de Mémoire
Ne nous ont point quittés ; nous goûtons des plaisirs ;
La paix fait nos souhaits, et non pas nos soupirs.
Charles en sait jouir[1] : il saurait dans la guerre
Signaler sa valeur et mener l'Angleterre
A ces jeux qu'en repos elle voit aujourd'hui.
Cependant s'il pouvait apaiser la querelle,
Que d'encens ! Est-il rien de plus digne de lui ?
La carrière d'Auguste a-t-elle été moins belle
Que les fameux exploits du premier des Césars ?
O peuple trop heureux, quand la paix viendra-t-elle
Nous rendre comme vous tout entiers aux beaux-arts ?

---

1. Charles II, roi d'Angleterre, qui était resté neutre dans les guerres qui venaient de déchirer l'Europe, se trouva désigné comme le médiateur des puissances belligérantes lors de la paix de Nimègue.

LIVRE HUITIÈME

I. — LA MORT ET LE MOURANT

La Mort ne surprend point le sage :
Il est toujours prêt à partir,
S'étant su lui-même avertir
Du temps où l'on se doit résoudre à ce passage.
Ce temps, hélas ! embrasse tous les temps :
Qu'on le partage en jours, en heures, en moments,
Il n'en est point qu'il ne comprenne
Dans le fatal tribut ; tous sont de son domaine ;
Et le premier instant où les enfants des rois
Ouvrent les yeux à la lumière
Est celui qui vient quelquefois
Fermer pour toujours leur paupière.
Défendez-vous par la grandeur,
Alléguez la beauté, la vertu, la jeunesse,
La Mort ravit tout sans pudeur.
Un jour le monde entier accroîtra sa richesse.
Il n'est rien de moins ignoré,
Et, puisqu'il faut que je le die,
Rien où l'on soit moins préparé.

Un mourant qui comptait plus de cent ans de vie
Se plaignait à la Mort que précipitamment
Elle le contraignait de partir tout à l'heure,
Sans qu'il eût fait son testament,
Sans l'avertir au moins. « Est-il juste qu'on meure
Au pied levé ? dit-il : attendez quelque peu.

Ma femme ne veut pas que je parte sans elle ;
Il me reste à pourvoir un arrière-neveu ;
Souffrez qu'à mon logis j'ajoute encore une aile.
Que vous êtes pressante, ô Déesse cruelle !
— Vieillard, lui dit la Mort, je ne t'ai point surpris.
Tu te plains sans raison de mon impatience.
Eh ! n'as-tu pas cent ans ? Trouve-moi dans Paris
Deux mortels aussi vieux, trouve-m'en dix en France.
Je devais, ce dis-tu, te donner quelque avis
Qui te disposât à la chose :
J'aurais trouvé ton testament tout fait,
Ton petit-fils pourvu, ton bâtiment parfait.
Ne te donna-t-on pas des avis quand la cause
Du marcher et du mouvement,
Quand les esprits, le sentiment,
Quand tout faillit en toi ? Plus de goût, plus d'ouïe;
Toute chose pour toi semble être évanouie ;
Pour toi l'astre du jour prend des soins superflus.
Tu regrettes des biens qui ne te touchent plus.
Je t'ai fait voir tes camarades
Ou morts, ou mourants, ou malades :
Qu'est-ce que tout cela, qu'un avertissement ?
Allons, vieillard, et sans réplique ;
Il n'importe à la république
Que tu fasses ton testament. »

La Mort avait raison : je voudrais qu'à cet âge
On sortît de la vie ainsi que d'un banquet,
Remerciant son hôte, et qu'on fît son paquet :
Car de combien peut-on retarder le voyage ?
Tu murmures, vieillard ; vois ces jeunes mourir,
Vois-les marcher, vois-les courir
A des morts, il est vrai, glorieuses et belles,
Mais sûres cependant, et quelquefois cruelles.
J'ai beau te le crier ; mon zèle est indiscret :
Le plus semblable aux morts meurt le plus à regret.

II. — LE SAVETIER ET LE FINANCIER

Un savetier chantait du matin jusqu'au soir:
C'était merveilles de le voir,
Merveilles de l'ouïr ; il faisait des passages,
Plus content qu'aucun des sept Sages.
Son voisin, au contraire, étant tout cousu d'or,
Chantait peu, dormait moins encor.
C'était un homme de finance.
Si sur le point du jour parfois il sommeillait,
Le savetier alors en chantant l'éveillait,
Et le financier se plaignait
Que les soins de la Providence
N'eussent pas au marché fait vendre le dormir
Comme le manger et le boire.
En son hôtel il fait venir
Le chanteur, et lui dit : « Or çà, sire Grégoire,
Que gagnez-vous par an ? — Par an ? Ma foi, Monsieur,
Dit avec un ton de rieur
Le gaillard savetier, ce n'est point ma manière
De compter de la sorte, et je n'entasse guère
Un jour sur l'autre : il suffit qu'à la fin
J'attrape le bout de l'année.
Chaque jour amène son pain.
— Et bien ! que gagnez-vous, dites-moi, par journée ?
— Tantôt plus, tantôt moins : le mal est que toujours,
Et sans cela nos gains seraient assez honnêtes,
Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours
Qu'il faut chômer : on nous ruine en fêtes.
L'une fait tort à l'autre, et monsieur le curé
De quelque nouveau saint charge toujours son prône. »
Le financier, riant de sa naïveté,
Lui dit : « Je vous veux mettre aujourd'hui sur le trône.
Prenez ces cent écus : gardez-les avec soin,
Pour vous en servir au besoin. »
Le savetier crut voir tout l'argent que la terre

Avait depuis plus de cent ans
Produit pour l'usage des gens.
Il retourne chez lui; dans sa cave il enserre
L'argent et sa joie à la fois.
Plus de chant : il perdit la voix
Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines.
Le sommeil quitta son logis,
Il eut pour hôte les soucis,
Les soupçons, les alarmes vaines.
Tout le jour il avait l'œil au guet; et la nuit,
Si quelque chat faisait du bruit,
Le chat prenait l'argent. A la fin le pauvre homme
S'en courut chez celui qu'il ne réveillait plus.
« Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons et mon somme,
Et reprenez vos cent écus. »

III. — LE LION, LE LOUP ET LE RENARD

Un lion décrépit, goutteux, n'en pouvant plus,
Voulait que l'on trouvât remède à la vieillesse.
Alléguer l'impossible aux rois, c'est un abus.[1]
Celui-ci parmi chaque espèce
Manda des médecins : il en est de tous arts.[2]
Médecins au lion viennent de toutes parts ;
De tous côtés lui vient[3] des donneurs de recettes.
Dans les visites qui sont faites,
Le renard se dispense, et se tient clos et coi.

1. *Abus* a ici le sens d'erreur.
2. *Arts* veut dire ici systèmes.
3 *Lui vient*, pour : il lui vient; sans quoi il faudrait : lui viennent.

Le loup en fait sa cour, daube au coucher du roi
Son camarade absent : le prince tout à l'heure
Veut qu'on aille enfumer renard dans sa demeure,
Qu'on le fasse venir. Il vient, est présenté,
Et, sachant que le loup lui faisait cette affaire :
« Je crains, Sire, dit-il, qu'un rapport peu sincère
Ne m'ait à mépris imputé
D'avoir différé cet hommage ;
Mais j'étais en pélerinage,
Et m'acquittais d'un vœu fait pour votre santé.
Même j'ai vu dans mon voyage
Gens experts et savants, leur ai dit la langueur
Dont Votre Majesté craint à bon droit la suite :
Vous ne manquez que de chaleur ;
Le long âge en vous l'a détruite.
D'un loup écorché vif appliquez-vous la peau
Toute chaude et toute fumante ;
Le secret sans doute en est beau
Pour la nature défaillante.
Messire loup vous servira,
S'il vous plaît de robe de chambre. »
Le roi goûte cet avis-là :
On écorche, on taille, on démembre
Messire loup. Le monarque en soupa,
Et de sa peau s'enveloppa.

Messieurs les courtisans, cessez de vous détruire :
Faites, si vous pouvez, votre cour sans vous nuire.
Le mal se rend chez vous au quadruple du bien.
Les daubeurs ont leur tour, d'une ou d'autre manière :
Vous êtes dans une carrière
Où l'on ne se pardonne rien.

IV. — LE POUVOIR DES FABLES

A MONSIEUR DE BARILLON [1].

La qualité d'ambassadeur
Peut-elle s'abaisser à des contes vulgaires ?
Vous puis-je offrir mes vers et leurs grâces légères ?
S'ils osent quelquefois prendre un air de grandeur,
Seront-ils point traités par vous de téméraires ?
Vous avez bien d'autres affaires
A démêler que les débats
Du lapin et de la belette.
Lisez-les, ne les lisez pas :
Mais empêchez qu'on ne nous mette
Toute l'Europe sur les bras.
Que de mille endroits de la terre
Il nous vienne des ennemis,
J'y consens ; mais que l'Angleterre
Veuille que nos deux rois se lassent d'être amis,
J'ai peine à digérer la chose.
N'est-il point encor temps que Louis se repose ?
Quel autre Hercule enfin ne se trouverait las
De combattre cette hydre ? et faut-il qu'elle oppose
Une nouvelle tête aux efforts de son bras ?
Si votre esprit plein de souplesse,
Par éloquence et par adresse,
Peut adoucir les cœurs et détourner ce coup,
Je vous sacrifierai cent moutons ; c'est beaucoup

1. M. de Barillon, ami de la Fontaine, était alors ambassadeur en Angleterre, où le parlement, contraire aux intérêts de la France, voulait que Charles II s'unît aux alliés pour combattre Louis XIV s'il refusait de faire la paix, dont les négociations se poursuivaient à Nimègue.

Pour un habitant du Parnasse.
Cependant faites-moi la grâce
De prendre en don ce peu d'encens.
Prenez en gré mes vœux ardents,
Et le récit en vers qu'ici je vous dédie.
Son sujet vous convient ; je n'en dirai pas plus ;
Sur les éloges que l'envie
Doit avouer qui vous sont dus
Vous ne voulez pas qu'on appuie.

Dans Athène autrefois, peuple vain et léger,
Un orateur [1], voyant sa patrie en danger,
Courut à la tribune, et, d'un art tyrannique,
Voulant forcer les cœurs dans une république,
Il parla fortement sur le commun salut.
On ne l'écoutait pas : l'orateur recourut
A ces figures violentes
Qui savent exciter les âmes les plus lentes.
Il fit parler les morts, tonna, dit ce qu'il put.
Le vent emporta tout ; personne ne s'émut.
L'animal aux têtes frivoles,
Étant fait à ces traits, ne daignait l'écouter.
Tous regardaient ailleurs : il en vit s'arrêter
A des combats d'enfants, et point à ses paroles.
Que fit le harangueur ? Il prit un autre tour.
« Cérès, commença-t-il, faisait voyage un jour
Avec l'anguille et l'hirondelle.
Un fleuve les arrête, et l'anguille en nageant,
Comme l'hirondelle en volant,
Le traversa bientôt. » L'assemblée à l'instant,
Cria tout d'une voix : « Et Cérès, que fit-elle ?
— Ce qu'elle fit ? Un prompt courroux
L'anima d'abord contre vous.
Quoi ! de contes d'enfants son peuple s'embarrasse !
Et du péril qui le menace

1. L'orateur dont il est question est Démades.

Lui seul entre les Grecs il néglige l'effet ?
Que ne demandez-vous ce que Philippe fait ? »
A ce reproche l'assemblée,
Par l'apologue réveillée,
Se donne entière à l'orateur :
Un trait de fable en eut l'honneur.

Nous sommes tous d'Athène en ce point, et moi-même,
Au moment que je fais cette moralité,
Si *Peau d'âne* m'était conté,
J'y prendrais un plaisir extrême.
Le monde est vieux, dit-on, je le crois ; cependant
Il le faut amuser encor comme un enfant.

V. — L'HOMME ET LA PUCE

Par des vœux importuns nous fatiguons les dieux,
Souvent pour des sujets même indignes des hommes.
Il semble que le Ciel sur tous tant que nous sommes
Soit obligé d'avoir incessamment les yeux,
Et que le plus petit de la race mortelle,
A chaque pas qu'il fait, à chaque bagatelle,
Doive intriguer l'Olympe et tous ses citoyens,
Comme s'il s'agissait des Grecs et des Troyens.

Un sot par une puce eut l'épaule mordue.
Dans les plis de ses draps elle alla se loger.
« Hercule, ce dit-il, tu devais [1] bien purger
La terre de cette hydre au printemps revenue.
Que fais-tu, Jupiter, que, du haut de la nue,

1. *Tu devais* : pour tu aurais dû ; forme très fréquente au XVII[e] siècle.

Tu n'en perdes la race afin de me venger ? »

Pour tuer une puce il voulait obliger
Ces dieux à lui prêter leur foudre et leur massue.

VI. — LES FEMMES ET LE SECRET

Rien ne pèse tant qu'un secret ;
Le porter loin est difficile aux dames ;
Et je sais même sur ce fait
Bon nombre d'hommes qui sont femmes.

Pour éprouver la sienne un mari s'écria,
La nuit, étant près d'elle : « O dieux ! qu'est-ce cela ?
Je n'en puis plus ; on me déchire !
Quoi ! j'accouche d'un œuf ! — D'un œuf ? — Oui, le voilà
Frais et nouveau pondu. Gardez bien de le dire :
On m'appellerait poule. Enfin, n'en parlez pas. »
La femme, neuve sur ce cas,
Ainsi que sur mainte autre affaire,
Crut la chose, et promit ses grands dieux de se taire.
Mais ce serment s'évanouit
Avec les ombres de la nuit.
L'épouse indiscrète et peu fine
Sort du lit quand le jour fut à peine levé ;
Et de courir chez sa voisine.
« Ma commère, dit-elle, un cas est arrivé.
N'en dites rien surtout, car vous me feriez battre.
Mon mari vient de pondre un œuf gros comme quatre.
Au nom de Dieu, gardez-vous bien
D'aller publier ce mystère.
— Vous moquez-vous ? dit l'autre. Ah ! vous ne savez guère
Quelle je suis. Allez, ne craignez rien. »

La femme du pondeur s'en retourne chez elle.
L'autre grille déjà de conter la nouvelle :
Elle va la répandre en plus de dix endroits.
Au lieu d'un œuf elle en dit trois.
Ce n'est pas encor tout, car une autre commère
En dit quatre, et raconte à l'oreille le fait.
Précaution peu nécessaire,
Car ce n'était plus un secret.
Comme le nombre d'œufs, grâce à la renommée,
De bouche en bouche allait croissant,
Avant la fin de la journée
Ils se montaient à plus d'un cent.

VII. — LE CHIEN QUI PORTE A SON COU LE DINER DE SON MAITRE

Nous n'avons pas les yeux à l'épreuve des belles,
Ni les mains à celle de l'or :
Peu de gens gardent un trésor
Avec des soins assez fidèles.

Certain chien qui portait la pitance au logis
S'était fait un collier du dîner de son maître.
Il était tempérant plus qu'il n'eût voulu l'être
Quand il voyait un met exquis,
Mais enfin il l'était ; et tous, tant que nous sommes,
Nous nous laissons tenter à l'approche des biens.
Chose étrange ! on apprend la tempérance aux chiens,
Et l'on ne peut l'apprendre aux hommes.
Ce chien-ci donc étant de la sorte atourné [1],
Un mâtin passe, et veut lui prendre le dîné,
Il n'en eut pas toute la joie

1. *Atourné*, ajusté, paré.

Qu'il espérait d'abord : le chien mit bas la proie,
Pour la défendre mieux, n'en étant plus chargé.
Grand combat. D'autres chiens arrivent :
Ils étaient de ceux-là qui vivent
Sur le public et craignent peu les coups.
Notre chien, se voyant trop faible contre eux tous,
Et que la chair courait un danger manifeste,
Voulut avoir sa part ; et, lui sage, il leur dit :
« Point de courroux, Messieurs, mon lopin me suffit :
Faites votre profit du reste. »
A ces mots, le premier il vous happe un morceau.
Et chacun de tirer, le mâtin, la canaille,
A qui mieux mieux ; ils firent tous ripaille ;
Chacun d'eux eut part au gâteau.

Je crois voir en ceci l'image d'une ville
Où l'on met les deniers à la merci des gens.
Échevins, prévôt des marchands,
Tout fait sa main : le plus habile
Donne aux autres l'exemple ; et c'est un passe-temps
De leur voir nettoyer un monceau de pistoles.
Si quelque scrupuleux par des raisons frivoles
Veut défendre l'argent et dit le moindre mot,
On lui fait voir qu'il est un sot.
Il n'a pas de peine à se rendre :
C'est bientôt le premier à prendre.

VIII. — LE RIEUR ET LES POISSONS

On cherche les rieurs, et moi, je les évite.
Cet art veut sur tout autre un suprême mérite.
Dieu ne créa que pour les sots

Les méchants discurs de bons mots.
J'en vais peut-être en une fable
Introduire un; peut-être aussi
Que quelqu'un trouvera que j'aurai réussi.

Un rieur était à la table
D'un financier, et n'avait en son coin
Que de petits poissons; tous les gros étaient loin.
Il prend donc les menus, puis leur parle à l'oreille ;
Et puis il feint, à la pareille,
D'écouter leur réponse. On demeura surpris;
Cela suspendit les esprits.
Le rieur alors, d'un ton sage,
Dit qu'il craignait qu'un sien ami,
Pour les grandes Indes parti,
N'eût depuis un an fait naufrage :
Il s'en informait donc à ce menu fretin ;
Mais tous lui répondaient qu'ils n'étaient pas d'un âge
A savoir au vrai son destin;
Les gros en sauraient davantage.
« N'en puis-je donc, Messieurs, un gros interroger ? »
De dire si la compagnie
Prit goût à sa plaisanterie,
J'en doute; mais enfin il les sut engager
A lui servir d'un monstre assez vieux pour lui dire
Tous les noms des chercheurs de mondes inconnus
Qui n'en étaient pas revenus,
Et que depuis cent ans sous l'abîme avaient vus
Les anciens[1] du vaste empire

1. On remarquera qu'*ancien* fait ici trois syllabes, comme au vers 2 de la fable I du livre III.

IX. — LE RAT ET L'HUITRE

Un rat hôte d'un champ, rat de peu de cervelle,
Des lares paternels un jour se trouva soû[2].
Il laisse là le champ, le grain et la javelle,
Va courir le pays, abandonne son trou.
Sitôt qu'il fut hors de la case :
« Que le monde, dit-il, est grand et spacieux !
Voilà les Apennins, et voici le Caucase. »
La moindre taupinée était mont à ses yeux.
Au bout de quelques jours le voyageur arrive
En un certain canton où Thétis sur la rive
Avait laissé mainte huître ; et notre rat d'abord
Crut voir, en les voyant, des vaisseaux de haut bord.
« Certes, dit-il, mon père était un pauvre sire :
Il n'osait voyager, craintif au dernier point.
Pour moi, j'ai déjà vu le maritime empire ;
J'ai passé les déserts, mais nous n'y bûmes point. »
D'un certain magister le rat tenait ces choses,
Et les disait à travers champs,
N'étant pas de ces rats qui, les livres rongeants,
Se font savants jusques aux dents.
Parmi tant d'huîtres toutes closes,
Une s'était ouverte, et, bâillant au soleil,
Par un doux zéphyr réjouie,
Humait l'air, respirait, était épanouie,
Blanche, grasse, et d'un goût à la voir nonpareil.
D'aussi loin que le rat voit cette huître qui bâille :
« Qu'aperçois-je ? dit-il ; c'est quelque victuaille ;
Et, si je ne me trompe à la couleur du mets,
Je dois faire aujourd'hui bonne chère, ou jamais. »
Là-dessus maître rat, plein de belle espérance,

2. *Soû* au lieu de soûl, pour le besoin de la rime.

Approche de l'écaille, allonge un peu le cou,
Se sent pris comme aux lacs : car l'huître tout d'un coup
Se referme. Et voilà ce que fait l'ignorance.

Cette fable contient plus d'un enseignement.
Nous y voyons premièrement
Que ceux qui n'ont du monde aucune expérience
Sont aux moindres objets frappés d'étonnement ;
Et puis nous y pouvons apprendre
Que tel est pris qui croyait prendre.

X. — L'OURS ET L'AMATEUR DES JARDINS

Certain ours montagnard, ours à demi léché[1],
Confiné par le sort dans un bois solitaire,
Nouveau Bellérophon[2], vivait seul et caché.
Il fût devenu fou : la raison, d'ordinaire,
N'habite pas longtemps chez les gens séquestrés.
Il est bon de parler, et meilleur de se taire ;
Mais tous deux sont mauvais alors qu'ils sont outrés.
Nul animal n'avait affaire
Dans les lieux que l'ours habitait,
Si bien que, tout ours qu'il était,
Il vint à s'ennuyer de cette triste vie.

1. *Ours à demi léché.* Une erreur assez répandue voulait que l'ourse léchât ses petits dès leur naissance pour les façonner. Un ours « à demi léché » est donc un ours à moitié façonné.

2. *Bellérophon*, fils de Glaucus, roi d'Éphyre, ayant tué involontairement son frère à la chasse, tomba dans une mélancolie profonde, qui lui faisait rechercher la solitude. C'est lui qui plus tard triompha de la Chimère et des Amazones.

Pendant qu'il se livrait à la mélancolie,
Non loin de là certain vieillard
S'enuyait aussi de sa part.
Il aimait les jardins, était prêtre de Flore;
Il l'était de Pomone encore.
Ces deux emplois sont beaux; mais je voudrais parmi
Quelque doux et discret ami :
Les jardins parlent peu, si ce n'est dans mon livre ;
De façon que, lassé de vivre
Avec des gens muets, notre homme, un beau matin,
Va chercher compagnie, et se met en campagne.
L'ours, porté d'un même dessein,
Venait de quitter sa montagne.
Tous deux, par un cas surprenant,
Se rencontrent en un tournant.
L'homme eut peur; mais comment esquiver? et que faire?
Se tirer en Gascon d'une semblable affaire
Est le mieux : il sut donc dissimuler sa peur.
L'ours, très mauvais complimenteur,
Lui dit: « Viens-t'en me voir. » L'autre reprit: « Seigneur,
Vous voyez mon logis; si vous me vouliez faire
Tant d'honneur que d'y prendre un champêtre repas;
J'ai des fruits, j'ai du lait. Ce n'est peut-être pas
De nos seigneurs les ours le manger ordinaire;
Mais j'offre ce que j'ai. » L'ours l'accepte; et d'aller.
Les voilà bons amis avant que d'arriver.
Arrivés, les voilà se trouvant bien ensemble;
Et, bien qu'on soit, à ce qu'il semble,
Beaucoup mieux seul qu'avec des sots,
Comme l'ours en un jour ne disait pas deux mots,
L'homme pouvait sans bruit vaquer à son ouvrage.
L'ours allait à la chasse, apportait du gibier,
Faisait son principal métier
D'être bon émoucheur, écartait du visage
De son ami dormant ce parasite ailé
Que nous avons mouche appelé.
Un jour que le vieillard dormait d'un profond somme,

Sur le bout de son nez une allant se placer
Mit l'ours au désespoir: il eut beau la chasser.
« Je t'attraperai bien, dit-il, et voici comme. »
Aussitôt fait que dit : le fidèle émoucheur
Vous empoigne un pavé, le lance avec raideur,
Casse la tête à l'homme en écrasant la mouche,
Et, non moins bon archer [1] que mauvais raisonneur,
Raide mort étendu sur la place il le couche.

Rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami :
Mieux vaudrait un sage ennemi.

XI. — LES DEUX AMIS

Deux vrais amis vivaient au Monomotapa [2] :
L'un ne possédait rien qui n'appartînt à l'autre.
Les amis de ce pays-là
Valent bien, dit-on, ceux du nôtre.

Une nuit que chacun s'occupait au sommeil
Et mettait à profit l'absence du soleil,
Un de nos deux amis sort du lit en alarme ;
Il court chez son intime, éveille les valets.
Morphée avait touché le seuil de ce palais.
L'ami couché s'étonne, il prend sa bourse, il s'arme ;
Vient trouver l'autre, et dit : « Il vous arrive peu
De courir quand on dort ; vous me paraissiez homme

1. Celui qui lance des pierres n'est pas un *archer*.

2. Il y a évidemment une intention malicieuse dans ce choix d'une contrée aussi lointaine que le Monomotapa pour y placer deux vrais amis. Aussi avions-nous été tenté de mettre après *vivaient* une virgule suspensive. Mais, ne l'ayant trouvée dans aucune des éditions originales, nous nous en sommes abstenu.

A mieux user du temps destiné pour le somme.
N'auriez-vous point perdu tout votre argent au jeu ?
En voici. S'il vous est venu quelque querelle,
J'ai mon épée, allons. Vous ennuyez-vous point
De coucher toujours seul ? Une esclave assez belle
Était à mes côtés : voulez-vous qu'on l'appelle ?
— Non, dit l'ami, ce n'est ni l'un ni l'autre point.
Je vous rends grâce de ce zèle.
Vous m'êtes en dormant un peu triste apparu;
J'ai craint qu'il ne fût vrai, je suis vite accouru.
Ce maudit songe en est la cause. »

Qui d'eux aimait le mieux ? que t'en semble, lecteur ?
Cette difficulté vaut bien qu'on la propose.
Qu'un ami véritable est une douce chose !
Il cherche vos besoins au fond de votre cœur;
Il vous épargne la pudeur
De les lui découvrir vous-même.
Un songe, un rien, tout lui fait peur
Quand il s'agit de ce qu'il aime.

XII. — LE COCHON, LA CHÈVRE ET LE MOUTON

Une chèvre, un mouton, avec un cochon gras,
Montés sur même char, s'en allaient à la foire.
Leur divertissement ne les y portait pas ;
On s'en allait les vendre, à ce que dit l'histoire :
Le charton n'avait pas dessein
De les mener voir Tabarin [1].
Dom Pourceau criait en chemin
Comme s'il avait eu cent bouchers à ses trousses.

1. *Tabarin* était un charlatan d'origine italienne, qui s'était établi sur le Pont-Neuf et qui amusait alors tout Paris. Ses farces obtinrent un grand succès, et ont eu l'honneur de plusieurs éditions.

C'était une clameur à rendre les gens sourds.
Les autres animaux, créatures plus douces,
Bonnes gens, s'étonnaient qu'il criât au secours ;
Ils ne voyaient nul mal à craindre.
Le charton dit au porc : « Qu'as-tu tant à te plaindre ?
Tu nous étourdis tous. Que ne te tiens-tu coi !
Ces deux personnes-ci, plus honnêtes que toi,
Devraient t'apprendre à vivre, ou du moins à te taire.
Regarde ce mouton : a-t-il dit un seul mot ?
Il est sage. — Il est un sot,
Repartit le cochon : s'il savait son affaire,
Il crierait comme moi du haut de son gosier,
Et cette autre personne honnête
Crierait tout du haut de sa tête.
Ils pensent qu'on les veut seulement décharger,
La chèvre de son lait, le mouton de sa laine.
Je ne sais pas s'ils ont raison ;
Mais, quant à moi, qui ne suis bon
Qu'à manger, ma mort est certaine.
Adieu mon toit et ma maison. »

Dom Pourceau raisonnait en subtil personnage;
Mais que lui servait-il ? Quand le mal est certain,
La plainte ni la peur ne changent le destin;
Et le moins prévoyant est toujours le plus sage.

XIII. — TIRCIS ET AMARANTE

POUR MADEMOISELLE DE SILLERY[1].

J'avais Ésope quitté
Pour être tout à Boccace ;
Mais une divinité

1. *Mademoiselle de Sillery*, nièce maternelle du duc de La Rochefoucauld, l'auteur des *Sentences et Maximes morales.*

Veut revoir sur le Parnasse
Des fables de ma façon.
Or d'aller lui dire : « Non »,
Sans quelque valable excuse,
Ce n'est pas comme on en use
Avec des divinités,
Surtout quand ce sont de celles
Que la qualité de belles
Fait reines des volontés.
Car, afin que l'on le sache,
C'est Sillery qui s'attache
A vouloir que de nouveau
Sire loup, sire corbeau,
Chez moi se parlent en rime.
Qui dit Sillery dit tout.
Peu de gens en leur estime
Lui refusent le haut bout.
Comment le pourrait-on faire ?
Pour venir à notre affaire,
Mes contes, à son avis,
Sont obscurs ; les beaux esprits
N'entendent pas toute chose.
Faisons donc quelques récits
Qu'elle déchiffre sans glose.
Amenons des bergers, et puis nous rimerons
Ce que disent entre eux les loups et les moutons.

Tircis disait un jour à la jeune Amarante :
« Ah ! si vous connaissiez comme moi certain mal
Qui nous plaît et qui nous enchante,
Il n'est bien sous le ciel qui vous parût égal.
Souffrez qu'on vous le communique ;
Croyez-moi, n'ayez point de peur.
Voudrais-je vous tromper, vous pour qui je me pique
Des plus doux sentiments que puisse avoir un cœur ? »
Amarante aussitôt réplique :
« Comment l'appelez-vous ce mal ? quel est son nom ?

—L'amour.—Ce mot est beau. Dites-moi quelques marques
A quoi je le pourrai connaître : que sent-on ?
— Des peines près de qui le plaisir des monarques
Est ennuyeux et fade : on s'oublie, on se plaît
Toute seule en une forêt.
Se mire-t-on près un [1] rivage,
Ce n'est pas soi qu'on voit, on ne voit qu'une image
Qui sans cesse revient et qui suit en tous lieux.
Pour tout le reste on est sans yeux.
Il est un berger du village
Dont l'abord, dont la voix, dont le nom fait rougir :
On soupire à son souvenir ;
On ne sait pas pourquoi, cependant on soupire ;
On a peur de le voir, encor qu'on le désire. »
Amarante dit à l'instant :
« Oh ! oh ! c'est là ce mal que vous me prêchez tant ?
Il ne m'est pas nouveau : je pense le connaître. »
Tircis à son but croyait être,
Quand la belle ajouta : « Voilà tout justement
Ce que je sens pour Clidamant. »
L'autre pensa mourir de dépit et de honte.

Il est force gens comme lui,
Qui prétendent n'agir que pour leur propre compte,
Et qui font le marché d'autrui.

XIV. — LES OBSÈQUES DE LA LIONNE

La femme du lion mourut :
Aussitôt chacun accourut
Pour s'acquitter envers le prince
De certains compliments de consolation,
Qui sont surcroît d'affliction.

1. Il y a bien *près un*, et non *près d'un*.

Il fit avertir sa province
Que les obsèques se feraient
Un tel jour, en tel lieu : ses prévôts y seraient
Pour régler la cérémonie
Et pour placer la compagnie.
Jugez si chacun s'y trouva.
Le prince aux cris s'abandonna,
Et tout son antre en résonna.
Les lions n'ont point d'autre temple.
On entendit, à son exemple,
Rugir en leur patois messieurs les courtisans.
Je définis la Cour un pays où les gens,
Tristes, gais, prêts à tout, à tout indifférents,
Sont ce qu'il plaît au prince, où, s'ils ne peuvent l'être,
Tâchent au moins de le paraître,
Peuple caméléon, peuple singe du maître :
On dirait qu'un esprit anime mille corps ;
C'est bien là que les gens sont de simples ressorts.
Pour revenir à notre affaire,
Le cerf ne pleura point ; comment eût-il pu faire ?
Cette mort le vengeait ; la reine avait jadis
Étranglé sa femme et son fils.
Bref il ne pleura point. Un flatteur l'alla dire,
Et soutint qu'il l'avait vu rire.
La colère du roi, comme dit Salomon,
Est terrible, et surtout celle du roi lion ;
Mais ce cerf n'avait pas accoutumé de lire.
Le monarque lui dit : « Chétif hôte des bois,
Tu ris, tu ne suis pas ces gémissantes voix.
Nous n'appliquerons point sur tes membres profanes
Nos sacrés ongles ; venez, loups,
Vengez la reine, immolez tous
Ce traître à ses augustes mânes. »
Le cerf reprit alors : « Sire, le temps de pleurs [1]

1. Il y a bien dans notre texte *de pleurs*, et non *des pleurs* comme on pourrait le soupçonner.

Est passé : la douleur est ici superflue.
Votre digne moitié, couchée entre des fleurs,
Tout près d'ici m'est apparue,
Et je l'ai d'abord reconnue.
« Ami, m'a-t-elle dit, garde que ce convoi,
« Quand je vais chez les dieux, ne t'oblige à des larmes.
« Aux champs Élysiens j'ai goûté mille charmes,
« Conversant avec ceux qui sont saints comme moi.
« Laisse agir quelque temps le désespoir du roi.
« J'y prends plaisir. » A peine on eut ouï la chose
Qu'on se mit à crier : « Miracle ! apothéose ! »
Le cerf eut un présent, bien loin d'être puni.

Amusez les rois par des songes,
Flattez-les, payez-les d'agréables mensonges.
Quelque indignation dont leur cœur soit rempli,
Ils goberont l'appât, vous serez leur ami.

XV. — LE RAT ET L'ÉLÉPHANT

Se croire un personnage est fort commun en France.
On y fait l'homme d'importance,
Et l'on n'est souvent qu'un bourgeois :
C'est proprement le mal françois.
La sotte vanité nous est particulière.
Les Espagnols sont vains, mais d'une autre manière.
Leur orgueil me semble, en un mot,
Beaucoup plus fou, mais pas si sot.
Donnons quelque image du nôtre,
Qui sans doute en vaut bien un autre.

Un rat des plus petits voyait un éléphant
Des plus gros, et raillait le marcher un peu lent

De la bête de haut parage,
Qui marchait à gros équipage.
Sur l'animal à triple étage
Une sultane de renom,
Son chien, son chat et sa guenon,
Son perroquet, sa vieille et toute sa maison,
S'en allait en pèlerinage.
Le rat s'étonnait que les gens
Fussent touchés de voir cette pesante masse :
« Comme si d'occuper ou plus ou moins de place
Nous rendait, disait-il, plus ou moins importants.
Mais qu'admirez-vous tant en lui, vous autres hommes ?
Serait-ce ce grand corps qui fait peur aux enfants ?
Nous ne nous prisons pas, tout petits que nous sommes,
D'un grain moins que les éléphants. »
Il en aurait dit davantage ;
Mais le chat, sortant de sa cage,
Lui fit voir en moins d'un instant
Qu'un rat n'est pas un éléphant.

XVI. — L'HOROSCOPE

On rencontre sa destinée
Souvent par des chemins qu'on prend pour l'éviter.

Un père eut pour toute lignée
Un fils qu'il aima trop, jusques à consulter
Sur le sort de sa géniture
Les diseurs de bonne aventure.
Un de ces gens lui dit que des lions surtout
Il éloignât l'enfant jusques à certain âge :
Jusqu'à vingt ans, point davantage.

Le père, pour venir à bout
D'une précaution sur qui roulait la vie
De celui qu'il aimait, défendit que jamais
On lui laissât passer le seuil de son palais.
Il pouvait sans sortir contenter son envie,
Avec ses compagnons tout le jour badiner,
Sauter, courir, se promener.
Quand il fut en l'âge où la chasse
Plaît le plus aux jeunes esprits,
Cet exercice avec mépris
Lui fut dépeint ; mais, quoi qu'on fasse,
Propos, conseil, enseignement,
Rien ne change un tempérament.
Le jeune homme, inquiet, ardent, plein de courage,
A peine se sentit des bouillons d'un tel âge
Qu'il soupira pour ce plaisir.
Plus l'obstacle était grand, plus fort fut le désir.
Il savait le sujet des fatales défenses ;
Et, comme ce logis plein de magnificences
Abondait partout en tableaux,
Et que la laine et les pinceaux
Traçaient de tous côtés chasses et paysages,
En cet endroit des animaux,
En cet autre des personnages,
Le jeune homme s'émeut voyant peint un lion.
« Ah ! monstre, cria-t-il, c'est toi qui me fais vivre
Dans l'ombre et dans les fers. » A ces mots, il se livre
Aux transports violents de l'indignation,
Porte le poing sur l'innocente bête.
Sous la tapisserie un clou se rencontra.
Ce clou le blesse ; il pénétra
Jusqu'aux ressorts de l'âme[1], et cette chère tête,
Pour qui l'art d'Esculape en vain fit ce qu'il put,
Dut sa perte à ces soins qu'on prit pour son salut.

1. *Les ressorts de l'âme.* L'âme est assimilée à un mécanisme qui met le corps en mouvement.

Même précaution nuisit au poète[1] Eschyle.
Quelque devin le menaça, dit-on,
De la chute d'une maison.
Aussitôt il quitta la ville,
Mit son lit en plein champ, loin des toits, sous les cieux.
Un aigle qui portait en l'air une tortue
Passa par là, vit l'homme, et sur sa tête nue,
Qui parut un morceau de rocher à ses yeux,
Etant de cheveux dépourvue,
Laissa tomber sa proie, afin de la casser :
Le pauvre Eschyle ainsi sut ses jours avancer.

De ces exemples il résulte
Que cet art, s'il est vrai, fait tomber dans les maux
Que craint celui qui le consulte;
Mais je l'en justifie, et maintiens qu'il est faux.
Je ne crois point que la nature
Se soit lié les mains, et nous les lie encor,
Jusqu'au point de marquer dans les cieux notre sort.
Il dépend d'une conjoncture
De lieux, de personnes, de temps,
Non des conjonctions[2] de tous ces charlatans.
Ce berger et ce roi sont sous même planète ;
L'un d'eux porte le sceptre, et l'autre la houlette :
Jupiter le voulait ainsi.
Qu'est-ce que Jupiter ? Un corps sans connaissance.
D'où vient donc que son influence
Agit différemment sur ces deux hommes-ci ?
Puis comment pénétrer jusques à notre monde ?
Comment percer des airs la campagne profonde ;
Percer Mars, le soleil, et des vides sans fin ?

1. Ici, et en d'autres endroits, La Fontaine fait *poète* de deux syllabes ; ailleurs il lui en donne trois.

2. *Conjonction* est un terme emprunté par l'astrologie à l'astronomie, et signifiant la rencontre de deux planètes dans certaines conditions déterminées, rencontre qui est supposée avoir une influence sur la marche des événements ou sur le sort des individus.

Un atome la[1] peut détourner en chemin :
Où l'iront retrouver les faiseurs d'horoscope?
L'état où nous voyons l'Europe[2]
Mérite que du moins quelqu'un d'eux l'ait prévu.
Que ne l'a-t-il donc dit ? Mais nul d'eux ne l'a su.
L'immense éloignement, le point, et sa vitesse,
Celle aussi de nos passions,
Permettent-ils à leur faiblesse
De suivre pas à pas toutes nos actions ?
Notre sort en dépend : sa course entresuivie[3]
Ne va, non plus que nous, jamais d'un même pas ;
Et ces gens veulent au compas
Tracer le cours de notre vie !
Il ne se faut point arrêter
Aux deux faits ambigus que je viens de conter.
Ce fils par trop chéri ni le bonhomme Eschyle
N'y font rien. Tout aveugle et menteur qu'est cet art,
Il peut frapper au but une fois entre mille.
Ce sont des effets du hasard.

XVII. — L'ANE ET LE CHIEN

Il se faut entr'aider : c'est la loi de nature.

L'âne un jour pourtant s'en moqua,
Et ne sais comme il y manqua,
Car il est bonne créature.
Il allait par pays accompagné du chien,

1. *La* se rapporte à *influence*, qui se trouve cinq vers plus haut.
2. *L'état où nous voyons l'Europe*, etc. La France était alors en guerre avec la plus grande partie de l'Europe.
3. *Entresuivie*, c'est-à-dire entrecoupée d'incidents divers.

Gravement, sans songer à rien,
Tous deux suivis d'un commun maître.
Ce maître s'endormit : l'âne se mit à paître.
Il était alors dans un pré
Dont l'herbe était fort à son gré.
Point de chardons pourtant ; il s'en passa pour l'heure :
Il ne faut pas toujours être si délicat ;
Et, faute de servir ce plat,
Rarement un festin demeure[1].
Notre baudet s'en sut enfin
Passer pour cette fois. Le chien, mourant de faim,
Lui dit : « Cher compagnon, baisse-toi, je te prie.
Je prendrai mon dîner dans le panier au pain. »
Point de réponse, mot[2] : le roussin d'Arcadie
Craignit qu'en perdant un moment
Il ne perdît un coup de dent.
Il fit longtemps la sourde oreille.
Enfin il répondit : « Ami, je te conseille
D'attendre que ton maître ait fini son sommeil,
Car il te donnera sans faute à son réveil
Ta portion accoutumée.
Il ne saurait tarder beaucoup. »
Sur ces entrefaites, un loup
Sort du bois, et s'en vient : autre bête affamée.
L'âne appelle aussitôt le chien à son secours.
Le chien ne bouge, et dit : « Ami, je te conseille
De fuir en attendant que ton maître s'éveille :
Il ne saurait tarder ; détale vite, et cours.
Que si ce loup t'atteint, casse-lui la mâchoire.
On t'a ferré de neuf ; et, si tu me veux croire,
Tu l'étendras tout plat. » Pendant ce beau discours,
Seigneur loup étrangla le baudet sans remède.

Je conclus qu'il faut qu'on s'entr'aide.

1. *Demeure*, c'est-à-dire reste sans preneur, est délaissé.
2. *Point de réponse, mot*. La négation porte également sur mot : « point de réponse, pas un mot ».

XVIII. — LE BASSA ET LE MARCHAND

Un marchand grec en certaine contrée
Faisait trafic. Un bassa l'appuyait ;
De quoi le Grec en bassa [1] le payait,
Non en marchand ; tant c'est chère denrée
Qu'un protecteur. Celui-ci coûtait tant
Que notre Grec s'allait partout plaignant.
Trois autres Turcs d'un rang moindre en puissance
Lui vont offrir leur support en commun.
Eux trois voulaient moins de reconnaissance
Qu'à ce marchand il n'en coûtait pour un.
Le Grec écoute : avec eux il s'engage ;
Et le bassa du tout est averti.
Même on lui dit qu'il jouera, s'il est sage,
A ces gens-là quelque méchant parti,
Les prévenant [2], les chargeant d'un message
Pour Mahomet, droit en son paradis,
Et sans tarder ; sinon ces gens unis
Le préviendront, bien certains qu'à la ronde
Il a des gens tout prêts pour le venger ;
Quelque poison l'enverra protéger
Les trafiquants qui sont en l'autre monde.
Sur cet avis, le Turc se comporta
Comme Alexandre [3], et, plein de confiance,
Chez le marchand tout droit il s'en alla,
Se mit à table. On vit tant d'assurance
En ses discours et dans tout son maintien

1. *Bassa, bacha* ou pacha, désigne en Turquie un haut personnage, et spécialement un gouverneur de province.

2. *Les prévenant*, c'est-à-dire les devançant.

3. Alexandre but la potion que lui présentait son médecin Philippe, en dépit d'une lettre dans laquelle on lui dénonçait celui-ci comme voulant l'empoisonner.

Qu'on ne crut point qu'il se doutât de rien.
« Ami, dit-il, je sais que tu me quittes ;
Même l'on veut que j'en craigne les suites ;
Mais je te crois un trop homme de bien :
Tu n'as point l'air d'un donneur de breuvage.
Je n'en dis pas là-dessus davantage.
Quant à ces gens qui pensent t'appuyer,
Ecoute-moi. Sans tant de dialogue,
Et de raisons qui pourraient t'ennuyer,
Je ne te veux conter qu'un apologue.

« Il était un berger, son chien et son troupeau.
Quelqu'un lui demanda ce qu'il prétendait faire
D'un dogue de qui l'ordinaire
Etait un pain entier. Il fallait bien et beau
Donner cet animal au seigneur du village.
Lui berger, pour plus de ménage,
Aurait deux ou trois mâtineaux,
Qui, lui dépensant moins, veilleraient aux troupeaux
Bien mieux que cette bête seule.
Il mangeait plus que trois ; mais on ne disait pas
Qu'il avait aussi triple gueule
Quand les loups livraient des combats.
Le berger s'en défait ; il prend trois chiens de taille
A lui dépenser moins, mais à fuir la bataille.
Le troupeau s'en sentit, et tu te sentiras
Du choix de semblable canaille.
Si tu fais bien, tu reviendras à moi. »

Le Grec le crut. Ceci montre aux provinces
Que, tout compté, mieux vaut, en bonne foi,
S'abandonner à quelque puissant roi
Que s'appuyer de plusieurs petits princes.

XIX. — L'AVANTAGE DE LA SCIENCE

Entre deux bourgeois d'une ville
S'émut jadis un différend.
L'un était pauvre, mais habile ;
L'autre riche, mais ignorant.
Celui-ci sur son concurrent
Voulait emporter l'avantage,
Prétendait que tout homme sage
Etait tenu de l'honorer.
C'était un homme sot : car pourquoi révérer
Des biens dépourvus de mérite ?
La raison m'en semble petite.
« Mon ami, disait-il souvent
Au savant,
Vous vous croyez considérable ;
Mais, dites-moi, tenez-vous table ?
Que sert à vos pareils de lire incessamment ?
Ils sont toujours logés à la troisième chambre[1],
Vêtus au mois de juin comme au mois de décembre,
Ayant pour tout laquais leur ombre seulement.
La République a bien affaire
De gens qui ne dépensent rien !
Je ne sais d'homme nécessaire
Que celui dont le luxe épand beaucoup de bien.
Nous en usons, Dieu sait : notre plaisir occupe
L'artisan, le vendeur, celui qui fait la jupe,
Et celle qui la porte, et vous, qui dédiez
A messieurs les gens de finance
De méchants livres bien payés. »
Ces mots remplis d'impertinence
Eurent le sort qu'ils méritaient.
L'homme lettré se tut : il avait trop à dire.

1. *Chambre* a ici le sens, aujourd'hui inusité, d'étage.

La guerre le vengea bien mieux qu'une satire.
Mars détruisit le lieu que nos gens habitaient.
L'un et l'autre quitta sa ville :
L'ignorant resta sans asile,
Il reçut partout des mépris ;
L'autre reçut partout quelque faveur nouvelle.
Cela décida leur querelle.

Laissez dire les sots : le savoir a son prix.

XX. — JUPITER ET LES TONNERRES

Jupiter, voyant nos fautes,
Dit un jour, du haut des airs .
« Remplissons de nouveaux hôtes
Les cantons de l'univers
Habités par cette race
Qui m'importune et me lasse,
Va-t-en, Mercure, aux enfers .
Amène-moi la Furie
La plus cruelle des trois.
Race que j'ai trop chérie,
Tu périras cette fois. »
Jupiter ne tarda guère
A modérer son transport.

O vous, rois, qu'il voulut faire
Arbitres de notre sort,
Laissez entre la colère
Et l'orage qui la suit
L'intervalle d'une nuit.

Le dieu dont l'aile est légère
Et la langue a des douceurs

Alla voir les noires sœurs.
A Tisiphone et Mégère
Il préféra, ce dit-on,
L'impitoyable Alecton.
Ce choix la rendit si fière
Qu'elle jura par Pluton
Que toute l'engeance humaine
Serait bientôt du domaine
Des déités de là-bas.
Jupiter n'approuva pas
Le serment de l'Euménide.
Il la renvoie, et pourtant
Il lance un foudre à l'instant
Sur certain peuple perfide.
Le tonnerre, ayant pour guide
Le père même de ceux
Qu'il menaçait de ses feux,
Se contenta de leur crainte :
Il n'embrasa que l'enceinte
D'un désert inhabité.
Tout père frappe à côté.
Qu'arriva-il ? Notre engeance
Prit pied sur cette indulgence.
Tout l'Olympe s'en plaignit ;
Et l'assembleur de nuages
Jura le Styx, et promit
De former d'autres orages :
Ils seraient sûrs. On sourit ;
On lui dit qu'il était père,
Et qu'il laissât, pour le mieux,
A quelqu'un des autres dieux
D'autres tonnerres à faire.
Vulcain entreprit l'affaire.
Ce dieu remplit ses fourneaux
De deux sortes de carreaux.
L'un jamais ne se fourvoie,
Et c'est celui que toujours

L'Olympe en corps nous envoie.
L'autre s'écarte en son cours ;
Ce n'est qu'aux monts qu'il en coûte ;
Bien souvent même il se perd ;
Et ce dernier en sa route
Nous vient du seul Jupiter.

XXI. — LE FAUCON ET LE CHAPON

Une traîtresse voix bien souvent vous appelle :
Ne vous pressez donc nullement.
Ce n'était pas un sot, non, non, et croyez-m'en,
Que le chien de Jean de Nivelle[1].

Un citoyen du Mans, chapon de son métier,
Était sommé de comparaître
Par-devant les lares du maître,
Au pied d'un tribunal que nous nommons foyer.
Tous les gens lui criaient pour déguiser la chose :
« Petit ! petit ! petit ! » Mais, loin de s'y fier,
Le Normand et demi laissait les gens crier.
« Serviteur, disait-il, votre appât est grossier[2] ;
On ne m'y tient pas, et pour cause. »
Cependant un faucon sur sa perche voyait
Notre Manceau qui s'enfuyait.
Les chapons ont en nous fort peu de confiance,
Soit instinct, soit expérience.

1. On sait que ce *chien de Jean de Nivelle* n'a jamais existé. Jean de Nivelle, fils de Jean II, fut traité de *chien* par son père irrité parce qu'il refusa de quitter la Flandre pour venir servir Louis XI dans la guerre que ce roi soutint contre le duc de Bourgogne.

2. *Votre appât est grossier* : on ne *m'y tient pas*, c'est-à-dire : « je n'y suis pas encore pris. »

Celui-ci, qui ne fut qu'avec peine attrapé,
Devait le lendemain être d'un grand soupé,
Fort à l'aise en un plat, honneur dont la volaille
Se serait passée aisément.
L'oiseau chasseur lui dit : « Ton peu d'entendement
Me rend tout étonné. Vous n'êtes que racaille,
Gens grossiers, sans esprit, à qui l'on n'apprend rien.
Pour moi, je sais chasser et revenir au maître.
Le vois-tu pas à la fenêtre ?
Il t'attend : es-tu sourd ? — Je n'entends que trop bien,
Repartit le chapon ; mais que me veut-il dire,
Et ce beau cuisinier armé d'un grand couteau ?
Reviendrais-tu pour cet appeau ?
Laisse-moi fuir, cesse de rire
De l'indocilité qui me fait envoler,
Lorsque d'un ton si doux on s'en vient m'appeler.
Si tu voyais mettre à la broche
Tous les jours autant de faucons
Que j'y vois mettre de chapons,
Tu ne me ferais pas un semblable reproche. »

XXII. — LE CHAT ET LE RAT

Quatre animaux divers, le chat grippe-fromage,
Triste-oiseau le hibou, ronge-maille le rat,
Dame belette au long corsage,
Toutes gens d'esprit scélérat,
Hantaient le tronc pourri d'un pin vieux et sauvage.
Tant y furent qu'un soir à l'entour de ce pin
L'homme tendit ses rets. Le chat de grand matin
Sort pour aller chercher sa proie.

Les derniers traits de l'ombre empêchent qu'il ne voie
Le filet : il y tombe, en danger de mourir ;
Et mon chat de crier, et le rat d'accourir,
L'un plein de désespoir, et l'autre plein de joie :
Il voyait dans les lacs son mortel ennemi.
Le pauvre chat dit : « Cher ami,
Les marques de ta bienveillance
Sont communes en mon endroit :
Viens m'aider à sortir du piège où l'ignorance
M'a fait tomber. C'est à bon droit
Que, seul entre les tiens, par amour singulière,
Je t'ai toujours choyé, t'aimant comme mes yeux.
Je n'en ai point regret, et j'en rends grâce aux dieux.
J'allais leur faire ma prière,
Comme tout dévot chat en use les matins.
Ce réseau me retient ; ma vie est en tes mains :
Viens dissoudre ces nœuds. — Et quelle récompense
En aurai-je ? reprit le rat.
— Je jure éternelle alliance
Avec toi, repartit le chat.
Dispose de ma griffe, et sois en assurance :
Envers et contre tous je te protégerai,
Et la belette mangerai,
Avec l'époux de la chouette [1].
Ils t'en veulent tous deux. » Le rat dit : « Idiot !
Moi ton libérateur ! Je ne suis pas si sot. »
Puis il s'en va vers sa retraite.
La belette était près du trou.
Le rat grimpe plus haut : il y voit le hibou.
Dangers de toutes parts : le plus pressant l'emporte.
Ronge-maille retourne au chat, et fait en sorte
Qu'il détache un chaînon, puis un autre, et puis tant
Qu'il dégage enfin l'hypocrite.
L'homme paraît en cet instant.

1. Le hibou n'est pas l'*époux de la chouette*. Voir la note sur la fable XVIII du livre V.

Les nouveaux alliés prennent tous deux la fuite.
A quelque temps de là, notre chat vit de loin
Son rat qui se tenait alerte et sur ses gardes.
« Ah ! mon frère, dit-il, viens m'embrasser : ton soin
Me fait injure ; tu regardes
Comme ennemi ton allié.
Penses-tu que j'aie oublié
Qu'après Dieu je te dois la vie?
— Et moi, reprit le rat, penses-tu que j'oublie
Ton naturel ? Aucun traité
Peut-il forcer un chat à la reconnaissance ?
S'assure-t-on sur l'alliance
Qu'a faite la nécessité ? »

XXIII. — LE TORRENT ET LA RIVIÈRE

Avec grand bruit et grand fracas
Un torrent tombait des montagnes :
Tout fuyait devant lui ; l'horreur suivait ses pas ;
Il faisait trembler les campagnes.
Nul voyageur n'osait passer
Une barrière si puissante.
Un seul vit des voleurs, et, se sentant presser,
Il mit entre eux et lui cette onde menaçante.
Ce n'était que menace et bruit, sans profondeur;
Notre homme enfin n'eut que la peur.
Ce succès lui donnant courage
Et les mêmes voleurs le poursuivant toujours,
Il rencontra sur son passage
Une rivière dont le cours,
Image d'un sommeil doux, paisible et tranquille,

Lui fit croire d'abord ce trajet fort facile.
Point de bords escarpés, un sable pur et net.
Il entre, et son cheval le met
A couvert des voleurs, mais non de l'onde noire :
Tous deux au Styx allèrent boire;
Tous deux, à nager malheureux,
Allèrent traverser, au séjour ténébreux,
Bien d'autres fleuves que les nôtres.

Les gens sans bruit sont dangereux :
Il n'en est pas ainsi des autres.

XXIV. — L'ÉDUCATION

Laridon et César, frères dont l'origine
Venait de chiens fameux, beaux, bien faits et hardis,
A deux maîtres divers échus au temps jadis,
Hantaient, l'un les forêts, et l'autre la cuisine.
Ils avaient eu d'abord chacun un autre nom ;
Mais, la diverse nourriture [1]
Fortifiant en l'un cette heureuse nature,
En l'autre l'altérant, un certain marmiton
Nomma celui-ci Laridon [2].
Son frère, ayant couru mainte haute aventure,
Mis maint cerf aux abois, maint sanglier [3] abattu,
Fut le premier César que la gent chienne ait eu.
On eut soin d'empêcher qu'une indigne maîtresse
Ne fît en ses enfants dégénérer son sang ;

1. *Nourriture* a ici le sens d'éducation.
2. *Laridon* n'est autre chose que le vieux mot latin *laridum* (lard) francisé.
3. *Sanglier*, en poésie, ne comptait, la plupart du temps, que pour deux syllabes.

Laridon, négligé, témoignait sa tendresse
A l'objet le premier passant.
Il peupla tout de son engeance :
Tourne-broches, par lui rendus communs en France,
Y font un corps à part, gens fuyant les hasards,
Peuple antipode des Césars.

On ne suit pas toujours ses aïeux ni son père :
Le peu de soin, le temps, tout fait qu'on dégénère.
Faute de cultiver la nature et ses dons,
O combien de Césars deviendront Laridons !

XXV. — LES DEUX CHIENS ET L'ANE MORT

Les vertus devraient être sœurs,
Ainsi que les vices sont frères :
Dès que l'un de ceux-ci s'empare de nos cœurs,
Tous viennent à la file, il ne s'en manque guère :
J'entends de ceux qui, n'étant pas contraires,
Peuvent loger sous même toit.
A l'égard des vertus, rarement on les voit,
Toutes en un sujet éminemment placées,
Se tenir par la main sans être dispersées.
L'un est vaillant, mais prompt ; l'autre est prudent, mais froid.
Parmi les animaux, le chien se pique d'être
Soigneux et fidèle à son maître ;
Mais il est sot, il est gourmand :
Témoin ces deux mâtins qui dans l'éloignement
Virent un âne mort qui flottait sur les ondes.
Le vent de plus en plus l'éloignait de nos chiens.
« Ami, dit l'un, tes yeux sont meilleurs que les miens.
Porte un peu tes regards sur ces plaines profondes.

J'y crois voir quelque chose. Est-ce un bœuf, un cheval?
— Hé ! qu'importe quel animal ?
Dit l'un [1] de ces mâtins ; voilà toujours curée.
Le point est de l'avoir : car le trajet est grand,
Et de plus il nous faut nager contre le vent.
Buvons toute cette eau : notre gorge altérée
En viendra bien à bout. Ce corps demeurera
Bientôt à sec, et ce sera
Provision pour la semaine. »
Voilà mes chiens à boire ; ils perdirent l'haleine,
Et puis la vie ; ils firent tant
Qu'on les vit crever à l'instant.

L'homme est ainsi bâti : quand un sujet l'enflamme,
L'impossibilité disparaît à son âme.
Combien fait-il de vœux, combien perd-il de pas,
S'outrant pour acquérir des biens ou de la gloire?
« Si j'arrondissais mes États !
Si je pouvais remplir mes coffres de ducats !
Si j'apprenais l'hébreu, les sciences, l'histoire ! »
Tout cela, c'est la mer à boire ;
Mais rien à l'homme ne suffit :
Pour fournir aux projets que forme un seul esprit
Il faudrait quatre corps : encor, loin d'y suffire,
A mi-chemin je crois que tous demeureraient.
Quatre Mathusalem bout à bout ne pourraient
Mettre fin à ce qu'un seul désire.

---

1. La Fontaine ayant déjà dit *l'un* quatre vers plus haut, il aurait ici fallu *l'autre*.

XXVI. — DÉMOCRITE ET LES ABDÉRITAINS[1]

Que j'ai toujours haï les pensers du vulgaire[2] !
Qu'il me semble profane, injuste et téméraire,
Mettant de faux milieux entre la chose et lui,
Et mesurant par soi ce qu'il voit en autrui !
Le maître d'Épicure en fit l'apprentissage.
Son pays le crut fou : petits esprits ! Mais quoi !
Aucun n'est prophète chez soi.
Ces gens étaient les fous, Démocrite le sage.
L'erreur alla si loin qu'Abdère députa
Vers Hippocrate, et l'invita,
Par lettres et par ambassade,
A venir rétablir la raison du malade.
« Notre concitoyen, disaient-ils[3] en pleurant,
Perd l'esprit : la lecture a gâté Démocrite.
Nous l'estimerions plus s'il était ignorant.
Aucun nombre, dit-il, les mondes ne limite :
Peut-être même ils sont remplis
De Démocrites infinis.
Non content de ce songe, il y joint les atomes,
Enfants d'un cerveau creux, invisibles fantômes,
Et, mesurant les cieux sans bouger d'ici-bas,
Il connaît l'univers, et ne se connaît pas.
Un temps fut qu'il savait accorder les débats ;
Maintenant il parle à lui-même.
Venez, divin mortel ; sa folie est extrême. »
Hippocrate n'eut pas trop de foi pour ces gens ;
Cependant il partit. Et voyez, je vous prie,

1. Les Abdéritains, citoyens d'Abdère, en Thrace, partageaient avec les Béotiens le privilège de la stupidité.

2. La fable débute par la paraphrase de l'*Odi profanum vulgus* d'Horace.

3. *Ils*, pronom pluriel, représente le nom collectif *Abdère*, ou peut-être les ambassadeurs abdéritains, que l'auteur supposerait avoir déjà nommés.

Quelles rencontres dans la vie
Le sort cause : Hippocrate arriva dans le temps
Que celui qu'on disait n'avoir raison ni sens
Cherchait dans l'homme et dans la bête
Quel siège a la raison, soit le cœur, soit la tête.
Sous un ombrage épais, assis près d'un ruisseau,
Les labyrintes d'un cerveau
L'occupaient. Il avait à ses pieds maint volume,
Et ne vit presque pas son ami s'avancer,
Attaché selon sa coutume.
Leur compliment fut court, ainsi qu'on peut penser :
Le sage est ménager du temps et des paroles.
Ayant donc mis à part les entretiens frivoles,
Et beaucoup raisonné sur l'homme et sur l'esprit,
Ils tombèrent sur la morale.
Il n'est pas besoin que j'étale
Tout ce que l'un et l'autre dit.

Le récit précédent suffit
Pour montrer que le peuple est juge récusable.
En quel sens est donc véritable
Ce que j'ai lu dans certain lieu,
Que sa voix est la voix de Dieu ?

XXVII. — LE LOUP ET LE CHASSEUR

Fureur d'accumuler, monstre de qui les yeux
Regardent comme un point tous les bienfaits des dieux,
Te combattrai-je en vain sans cesse en cet ouvrage ?
Quel temps demandes-tu pour suivre mes leçons ?
L'homme, sourd à ma voix comme à celle du sage,
Ne dira-t-il jamais : « C'est assez, jouissons » ?
Hâte-toi, mon ami : tu n'as pas tant à vivre.

Je te rebats ce mot, car il vaut tout un livre.
Jouis. — Je le ferai. — Mais quand donc ? — Dès demain.
— Eh ! mon ami, la mort te peut prendre en chemin.
Jouis dès aujourd'hui : redoute un sort semblable
A celui du chasseur et du loup de ma fable.

Le premier, de son arc, avait mis bas un daim.
Un faon de biche passe, et le voilà soudain
Compagnon du défunt : tous deux gisent sur l'herbe.
La proie était honnête : un daim avec un faon ;
Tout modeste chasseur en eût été content.
Cependant un sanglier, monstre énorme et superbe,
Tente encor notre archer, friand de tels morceaux.
Autre habitant du Styx : la Parque et ses ciseaux
Avec peine y mordaient ; la déesse infernale
Reprit à plusieurs fois l'heure au monstre fatale [1].
De la force du coup pourtant il s'abattit.
C'était assez de biens ; mais quoi ! rien ne remplit
Les vastes appétits d'un faiseur de conquêtes.
Dans le temps que le porc revient à soi, l'archer
Voit le long d'un sillon une perdrix marcher,
Surcroît chétif aux autres têtes.
De son arc toutefois il bande les ressorts.
Le sanglier, rappelant les restes de sa vie,
Vient à lui, le découd, meurt vengé sur son corps ;
Et la perdrix le remercie.

Cette part du récit s'adresse au convoiteux [2] ;
L'avare aura pour lui le reste de l'exemple.

Un loup vit en passant ce spectacle piteux.
« O Fortune, dit-il, je te promets un temple.

1. *Reprit à plusieurs fois l'heure au monstre fatale*, c'est-à-dire : s'y reprit à plusieurs fois pour arracher au monstre sa dernière heure.

2. *Convoiteux* (adj. et subst.). Qui convoite. — Ce mot, tombé en désuétude, n'a pas dans le mot *cupide* un véritable équivalent.

Quatre corps étendus ! que de biens ! Mais pourtant
Il faut les ménager, ces rencontres sont rares.
(Ainsi s'excusent les avares.)
J'en aurai, dit le loup, pour un mois, pour autant[1].
Un, deux, trois, quatre corps, ce sont quatre semaines,
Si je sais compter, toutes pleines,
Commençons dans deux jours, et mangeons cependant
La corde de cet arc : il faut que l'on l'ait faite
De vrai boyau, l'odeur me le témoigne assez. »
En disant ces mots, il se jette
Sur l'arc, qui se détend et fait de la sagette[2]
Un nouveau mort : mon loup a les boyaux percés.
Je reviens à mon texte. Il faut que l'on jouisse :
Témoins ces deux gloutons punis d'un sort commun ;
La convoitise perdit l'un,
L'autre périt par l'avarice.

---

1. *Pour autant* vient ici corroborer l'expression *pour un mois*.
2. *Sagette*, du latin *sagitta*, flèche.

LIVRE NEUVIÈME

I. — LE DÉPOSITAIRE INFIDÈLE

Grâce aux Filles de Mémoire[1]
J'ai chanté des animaux :
Peut-être d'autres héros
M'auraient acquis moins de gloire.
Le loup en langue des dieux
Parle au chien dans mes ouvrages ;
Les bêtes à qui mieux mieux
Y font divers personnages,
Les uns fous, les autres sages,
De telle sorte pourtant
Que les fous vont l'emportant :
La mesure en est plus pleine.
Je mets aussi sur la scène
Des trompeurs, des scélérats,
Des tyrans et des ingrats,
Mainte imprudente pécore,
Force sots, force flatteurs ;
Je pourrais y joindre encore
Des légions de menteurs.
« Tout homme ment », dit le Sage[2].
S'il n'y mettait seulement
Que les gens du bas étage,

1. *Les Filles de Mémoire* sont les Muses, filles de Mnémosyne et de Jupiter.
2. C'est le *Omnis homo mendax* du psaume cxv de David

On pourrait aucunement
Souffrir ce défaut aux hommes ;
Mais que tous, tant que nous sommes,
Nous mentions, grand et petit,
Si quelque autre l'avait dit,
Je soutiendrais le contraire ;
Et même qui mentirait
Comme Ésope et comme Homère
Un vrai menteur ne serait.
Le doux charme de maint songe
Par leur bel art inventé,
Sous les habits du mensonge,
Nous offre la vérité.
L'un et l'autre a fait un livre
Que je tiens digne de vivre
Sans fin, et plus s'il le peut :
Comme eux ne ment pas qui veut.
Mais mentir comme sut faire
Un certain dépositaire,
Payé par son propre mot,
Est d'un méchant et d'un sot.
Voici le fait. Un trafiquant de Perse
Chez son voisin, s'en allant en commerce,
Mit en dépôt un cent de fer un jour.
« Mon fer, dit-il, quand il fut de retour.
— Votre fer ? Il n'est plus : j'ai regret de vous dire
Qu'un rat l'a mangé tout entier.
J'en ai grondé mes gens. Mais qu'y faire ? Un grenier
A toujours quelque trou. » Le trafiquant admire
Un tel prodige, et feint de le croire pourtant.
Au bout de quelques jours, il détourne l'enfant
Du perfide voisin ; puis à souper convie
Le père, qui s'excuse et lui dit en pleurant :
« Dispensez-moi, je vous supplie :
Tous plaisirs pour moi sont perdus.
J'aimais un fils plus que ma vie ;
Je n'ai que lui ; que dis-je ? hélas ! je ne l'ai plus.

On me l'a dérobé. Plaignez mon infortune. »
Le marchand repartit : « Hier au soir, sur la brune,
Un chat-huant s'en vint votre fils enlever.
Vers un vieux bâtiment je le lui vis porter. »
Le père dit : « Comment voulez-vous que je croie
Qu'un hibou pût jamais emporter cette proie ?
Mon fils, en un besoin eût pris le chat-huant.
— Je ne vous dirai point, reprit l'autre, comment ;
Mais enfin je l'ai vu, vu de mes yeux, vous dis-je,
Et ne vois rien qui vous oblige
D'en douter un moment après ce que je dis.
Faut-il que vous trouviez étrange
Que les chats-huants d'un pays
Où le quintal de fer par un seul rat se mange
Enlèvent un garçon pesant un demi-cent ? »
L'autre vit où tendait cette feinte aventure.
Il rendit le fer au marchand,
Qui lui rendit sa géniture.
Même dispute avint entre deux voyageurs.
L'un d'eux était de ces conteurs
Qui n'ont jamais rien vu qu'avec un microscope.
Tout est géant chez eux. Ecoutez-les, l'Europe,
Comme l'Afrique, aura des monstres à foison.
Celui-ci se croyait l'hyperbole permise.
« J'ai vu, dit-il, un chou plus grand qu'une maison.
— Et moi, dit l'autre, un pot aussi grand qu'une église. »
Le premier se moquant, l'autre reprit : « Tout doux :
On le fit pour cuire vos choux. »

L'homme au pot fut plaisant ; l'homme au fer fut habile.
Quand l'absurde est outré, l'on lui fait trop d'honneur
De vouloir par raison combattre son erreur :
Enchérir est plus court, sans s'échauffer la bile.

II. — LES DEUX PIGEONS

Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre.
L'un d'eux, s'ennuyant au logis,
Fut assez fou pour entreprendre
Un voyage en lointain pays.
L'autre lui dit : « Qu'allez-vous faire ?
Voulez-vous quitter votre frère ?
L'absence est le plus grand des maux :
Non pas pour vous, cruel. Au moins, que les travaux,
Les dangers, les soins[1] du voyage,
Changent un peu votre courage.
Encor si la saison s'avançait davantage !
Attendez les zéphyrs. Qui vous presse ? Un corbeau
Tout à l'heure annonçait malheur à quelque oiseau.
Je ne songerai plus que rencontre funeste,
Que faucons, que réseaux. « Hélas ! dirai-je, il pleut,
« Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,
« Bon souper, bon gîte, et le reste ? »
Ce discours ébranla le cœur
De notre imprudent voyageur,
Mais le désir de voir et l'humeur inquiète
L'emportèrent enfin. Il dit : « Ne pleurez point :
Trois jours au plus rendront mon âme satisfaite ;
Je reviendrai dans peu compter de point en point
Mes aventures à mon frère.
Je le désennuierai : quiconque ne voit guère
N'a guère à dire aussi. Mon voyage dépeint
Vous sera d'un plaisir extrême.
Je dirai : « J'étais là ; telle chose m'avint. »
Vous y croirez être vous-même. »
A ces mots, en pleurant ils se dirent adieu.

1. *Soins* a ici le sens de soucis.

Le voyageur s'éloigne ; et voilà qu'un nuage
L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.
Un seul arbre s'offrit, tel encor que l'orage
Maltraita le pigeon en dépit du feuillage.
L'air devenu serein, il part tout morfondu,
Sèche du mieux qu'il peut son corps chargé de pluie,
Dans un champ à l'écart voit du blé répandu,
Voit un pigeon auprès : cela lui donne envie.
Il y vole, il est pris : ce blé couvrait d'un lacs
Les menteurs et traîtres appâts.
Le lacs était usé ; si bien que de son aile,
De ses pieds, de son bec, l'oiseau le rompt enfin.
Quelque plume y périt, et le pis du destin
Fut qu'un certain vautour à la serre cruelle
Vit notre malheureux qui, traînant la ficelle
Et les morceaux du lacs qui l'avait attrapé,
Semblait un forçat échappé.
Le vautour s'en allait le lier, quand des nues
Fond à son tour un aigle aux ailes étendues.
Le pigeon profita du conflit des voleurs,
S'envola, s'abattit auprès d'une masure,
Crut pour ce coup que ses malheurs
Finiraient par cette aventure ;
Mais un fripon d'enfant (cet âge est sans pitié)
Prit sa fronde, et du coup tua plus d'à moitié
La volatile malheureuse,
Qui, maudissant sa curiosité,
Traînant l'aile et tirant le pied,
Demi-morte et demi-boiteuse,
Droit au logis s'en retourna.
Que bien que mal elle arriva
Sans autre aventure fâcheuse.
Voilà nos gens rejoints ; et je laisse à juger
De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines.

Amants, heureux amants, voulez-vous voyager ?
Que ce soit aux rives prochaines,

Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,
Toujours divers, toujours nouveau ;
Tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien le reste.
J'ai quelquefois aimé : je n'aurais pas alors
Contre le Louvre et ses trésors,
Contre le firmament et sa voûte céleste,
Changé les bois, changé les lieux
Honoré par les pas, éclairé par les yeux
De l'aimable et jeune bergère
Pour qui sous le fils de Cythère
Je servis engagé par mes premiers serments.
Hélas ! quand reviendront de semblables moments ?
Faut-il que tant d'objets si doux et si charmants
Me laissent vivre au gré de mon âme inquiète ?
Ah ! si mon cœur osait encor se renflammer !
Ne sentirai-je plus de charme qui m'arrête ?
Ai-je passé le temps d'aimer ?

III. — LE SINGE ET LE LÉOPARD

Le singe avec le léopard
Gagnaient de l'argent à la foire :
Ils affichaient chacun à part.
L'un d'eux disait : « Messieurs, mon mérite et ma gloire
Sont connus en bon lieu ; le roi m'a voulu voir,
Et, si je meurs, il veut avoir
Un manchon de ma peau tant elle est bigarrée,
Pleine de taches, marquetée,
Et vergetée, et mouchetée. »
La bigarrure plaît : partant chacun le vit.
Mais ce fut bientôt fait, bientôt chacun sortit.
Le singe, de sa part, disait : « Venez, de grâce ;

Venez, Messieurs : je fais cent tours de passe-passe.
Cette diversité dont on vous parle tant,
Mon voisin Léopard l'a sur soi seulement ;
Moi, je l'ai dans l'esprit : votre serviteur Gille,
Cousin et gendre de Bertrand,
Singe du pape en son vivant,
Tout fraîchement en cette ville
Arrive en trois bateaux [1] exprès pour vous parler :
Car il parle, on l'entend; il sait danser, baller,
Faire des tours de toute sorte,
Passer en des cerceaux ; et le tout pour six blancs !
Non, Messieurs, pour un sou ; si vous n'êtes contents,
Nous rendrons à chacun son argent à la porte. »

Le singe avait raison : ce n'est pas sur l'habit
Que la diversité me plaît, c'est dans l'esprit :
L'une fournit toujours des choses agréables :
L'autre en moins d'un moment lasse les regardants.
Oh! que de grands seigneurs, au léopard semblables,
N'ont que l'habit pour tout talent !

IV. — LE GLAND ET LA CITROUILLE

Dieu fait bien ce qu'il fait. Sans en chercher la preuve
En tout cet univers et l'aller parcourant,
Dans les citrouilles je la treuve.

Un villageois, considérant
Combien ce fruit est gros et sa tige menue :
« A quoi songeait, dit-il, l'auteur de tout cela ?

1. *Arriver en trois bateaux* est une expression proverbiale qui se trouve dans Rabelais. La jument de Gargantua fut « amenée par mer, en troys carracques et un brigantin » (livre I, chap. XVI.)

Il a bien mal placé cette citrouille-là.
Hé parbleu ! je l'aurais pendue
A l'un des chênes que voilà.
C'eût été justement l'affaire :
Tel fruit, tel arbre, pour bien faire.
C'est dommage, Garo, que tu n'es point entré
Au conseil de celui que prêche ton curé ;
Tout en eût été mieux : car pourquoi, par exemple,
Le gland, qui n'est pas gros comme mon petit doigt,
Ne pend-il pas en cet endroit ?
Dieu s'est mépris : plus je contemple
Ces fruits ainsi placés, plus il semble à Garo
Que l'on a fait un quiproquo. »
Cette réflexion embarrassant notre homme :
« On ne dort point, dit-il, quand on a tant d'esprit. »
Sous un chêne aussitôt il va prendre son somme.
Un gland tombe : le nez du dormeur en pâtit.
Il s'éveille, et, portant la main sur son visage,
Il trouve encor le gland pris au poil du menton.
Son nez meurtri le force à changer de langage.
« Oh, oh ! dit-il, je saigne ! Et que serait-ce donc
S'il fût tombé de l'arbre une masse plus lourde,
Et que ce gland eût été gourde ?
Dieu ne l'a pas voulu : sans doute il eut raison ;
J'en vois bien à présent la cause. »
En louant Dieu de toute chose,
Garo retourne à la maison.

V. — L'ÉCOLIER, LE PÉDANT ET LE MAITRE D'UN JARDIN

Certain enfant qui sentait son collège,
Doublement sot et doublement fripon,

Par le jeune âge, et par le privilège
Qu'ont les pédants de gâter la raison,
Chez un voisin dérobait, ce dit-on,
Et fleurs et fruits. Ce voisin, en automne,
Des plus beaux dons que nous offre Pomone
Avait la fleur, les autres le rebut.
Chaque saison apportait son tribut :
Car, au printemps, il jouissait encore
Des plus beaux dons que nous présente Flore.
Un jour dans son jardin il vit notre écolier,
Qui, grimpant sans égard sur un arbre fruitier,
Gâtait jusqu'aux boutons, douce et frêle espérance,
Avant-coureurs des biens que promet l'abondance.
Même il ébranchait l'arbre, et fit tant à la fin
Que le possesseur du jardin
Envoya faire plainte au maître de la classe.
Celui-ci vint suivi d'un cortège d'enfants.
Voilà le verger plein de gens
Pire que le premier. Le pédant, de sa grâce,[1]
Accrut le mal en amenant
Cette jeunesse mal instruite :
Le tout, à ce qu'il dit, pour faire un châtiment
Qui put servir d'exemple, et dont toute sa suite
Se souvint à jamais comme d'une leçon.
Là-dessus il cita Virgile et Cicéron,
Avec force traits de science.
Son discours dura tant que la maudite engeance
Eut le temps de gâter en cent lieux le jardin.

Je hais les pièces d'éloquence
Hors de leur place et qui n'ont point de fin,
Et ne sais bête au monde pire
Que l'écolier, si ce n'est le pédant.
Le meilleur de ces deux, pour voisin, à vrai dire,
Ne me plairait aucunement.

1. *De sa grâce*, gratuitement, de son chef, sans qu'on l'en priât.

VI. — LE STATUAIRE ET LA STATUE DE JUPITER

Un bloc de marbre était si beau
Qu'un statuaire en fit l'emplette.
Qu'en fera, dit-il, mon ciseau ?
Sera-t-il dieu, table, ou cuvette?

« Il sera dieu, même je veux
Qu'il ait en sa main un tonnerre.
Tremblez, humains; faites des vœux,
Voilà le maître de la terre. »

L'artisan exprima si bien
Le caractère de l'idole
Qu'on trouva qu'il ne manquait rien
A Jupiter que la parole.

Même l'on dit que l'ouvrier
Eut à peine achevé l'image
Qu'on le vit frémir le premier
Et redouter son propre ouvrage.

A la faiblesse du sculpteur
Le poète autrefois n'en dut guère,[1]
Des dieux dont il fut l'inventeur
Craignant la haine et la colère.

1. *Le poète n'en dut guère*, c'est-à-dire : ne le céda guère. — Mais quel est ce poète ? Les meilleurs commentateurs de La Fontaine gardent le silence à ce sujet. Si La Fontaine a voulu désigner spécialement un poète, ce doit être Hésiode, car l'auteur de la *Théogonie* est, plus que tout autre, celui qu'on peut appeler l'inventeur des dieux ; mais rien, dans ce qu'on connaît de sa vie, d'ailleurs fort peu connue, ne le montre tremblant devant l'œuvre de son imagination. Peut-être notre fabuliste a-t-il entendu parler ici des poètes primitifs en général, qui, après avoir créé la théogonie païenne (et *créé* est bien le mot, puisque leur religion ne prenait pas pour base la révélation), se sont inclinés avec terreur en face des dieux qu'ils s'étaient donnés. On trouve aussi dans Montaigne cette pensée, que l'homme se fait des dieux pour les craindre ensuite.

Il était enfant en ceci :
Les enfants n'ont l'âme occupée
Que du continuel souci
Qu'on ne fâche point leur poupée.

Le cœur suit aisément l'esprit :
De cette source est descendue
L'erreur païenne qui se vit
Chez tant de peuples répandue.

Ils embrassaient violemment
Les intérêts de leur chimère.
Pygmalion devint amant
De la Vénus dont il fut père.[1]

Chacun tourne en réalité,
Autant qu'il peut, ses propres songes :
L'homme est de glace aux vérités,
Il est de feu pour les mensonges.

VII. — LA SOURIS MÉTAMORPHOSÉE EN FILLE

Une souris tomba du bec d'un chat-huant :
Je ne l'eusse pas ramassée ;
Mais un bramin[2] le fit ; je le crois aisément :
Chaque pays a sa pensée.
La souris était fort froissée.
De cette sorte de prochain
Nous nous soucions peu, mais le peuple bramin
Le traite en frère : ils ont en tête

1. *Pygmalion*, sculpteur fameux dans l'antiquité, ayant fait la statue de Galathée, en tomba tellement amoureux qu'il voulut l'épouser, et Vénus, sur sa prière, donna la vie à Galathée. *Vénus* est prise ici comme synonyme de belle femme.
2. *Bramin*, disciple de la religion de Brahma.

Que notre âme, au sortir d'un roi,
Entre dans un ciron, ou dans telle autre bête
Qu'il plaît au sort. C'est là l'un des points de leur loi.
Pythagore chez eux a puisé ce mystère.
Sur un tel fondement, le bramin crut bien faire
De prier un sorcier qu'il logeât la souris
Dans un corps qu'elle eût eu pour hôte [1] au temps jadis.
Le sorcier en fit une fille
De l'âge de quinze ans, et telle, et si gentille,
Que le fils de Priam pour elle aurait tenté
Plus encor qu'il ne fit pour la grecque beauté.
Le bramin fut surpris de chose si nouvelle.
Il dit à cet objet si doux :
« Vous n'avez qu'à choisir, car chacun est jaloux
De l'honneur d'être votre époux.
— En ce cas je donne, dit-elle,
Ma voix au plus puissant de tous.
— Soleil, s'écria lors le bramin à genoux,
C'est toi qui sera notre gendre,
— Non, dit-il, ce nuage épais
Est plus puissant que moi, puisqu'il cache mes traits :
Je vous conseille de le prendre.
— Eh bien ! dit le bramin au nuage volant,
Es-tu né pour ma fille ? — Hélas non, car le vent
Me chasse à son plaisir de contrée en contrée.
Je n'entreprendrai point sur les droits de Borée. »
Le bramin, fâché, s'écria :
« O vent donc, puisque vent y a,
Viens dans les bras de notre belle. »
Il accourait : un mont en chemin l'arrêta.
L'éteuf [2] passant à celui-là,
Il le renvoie, et dit : « J'aurais une querelle
Avec le rat, et l'offenser,

1. *Hôte* est ici celui qui loge, tandis que, plus loin, *hôtesse* voudra dire celle qui est logée.

2. *Éteuf*. Balle au jeu de la longue paume. — *L'éteuf passant à celui-là* (au fig.), celui-là étant interpellé à son tour.

Ce serait être fou, lui qui peut me percer. »
Au mot de rat la demoiselle
Ouvrit l'oreille : il fut l'époux.
Un rat ! Un rat : c'est de ces coups
Q'amour fait : témoin telle et telle ;
Mais ceci soit dit entre nous.

On tient toujours du lieu dont on vient. Cette fable
Prouve assez bien ce point ; mais, à la voir de près,
Quelque peu de sophisme entre parmi ses traits :
Car quel époux n'est point au soleil préférable
En s'y prenant ainsi ? Dirai-je qu'un géant
Est moins fort qu'une puce ? Elle le mord pourtant.
Le rat devait aussi renvoyer, pour bien faire,
La belle au chat, le chat au chien,
Le chien au loup. Par le moyen
De cet argument circulaire,
Pilpay[1] jusqu'au soleil eût enfin remonté ;
Le soleil eût joui de la jeune beauté.
Revenons, s'il se peut, à la métempsychose :
Le sorcier du bramin fit sans doute une chose
Qui, loin de la prouver, fait voir sa fausseté.
Je prends droit là-dessus contre le bramin même :
Car il faut, selon son système,
Que l'homme, la souris, le ver, enfin chacun
Aille puiser son âme en un trésor commun :
Toutes sont donc de même trempe ;
Mais, agissant diversement
Selon l'organe[2] seulement,
L'une s'élève, et l'autre rampe.
D'où vient donc que ce corps si bien organisé
Ne put obliger son hôtesse
De s'unir au soleil ? un rat eut sa tendresse.

1. *Pilpay*. Bidpaï, philosophe indien, auquel on attribue un recueil d'apologues dans lequel La Fontaine a puisé le sujet de plusieurs de ses fables.

2. *Organe* est pris pour l'ensemble du corps, la constitution.

Tout débattu, tout bien pesé,
Les âmes des souris et les âmes des belles
Sont très différentes entre elles.
Il en faut revenir toujours à son destin,
C'est-à-dire à la loi par le Ciel établie.
Parlez au diable, employez la magie :
Vous ne détournerez nul être de sa fin.

VIII. — LE FOU QUI VEND LA SAGESSE

Jamais auprès des fous ne te mets à portée.
Je ne te puis donner un plus sage conseil.
Il n'est enseignement pareil
A celui-là de fuir une tête éventée.
On en voit souvent dans les cours.
Le prince y prend plaisir, car ils donnent toujours
Quelque trait aux fripons, aux sots, aux ridicules.
Un fol allait criant par tous les carrefours
Qu'il vendait la sagesse ; et les mortels crédules
De courir à l'achat : chacun fut diligent.
On essuyait force grimace ;
Puis on avait, pour son argent,
Avec un bon soufflet un fil long de deux brasses.
La plupart s'en fâchaient ; mais que leur servait-il ?
C'étaient les plus moqués. Le mieux était de rire,
Où de s'en aller sans rien dire,
Avec son soufflet et son fil.
De chercher du sens à la chose,
On se fût fait siffler ainsi qu'un ignorant.
La raison est-elle garant
De ce que fait un fou ? Le hasard est la cause
De tout ce qui se passe en un cerveau blessé.

Du fil et du soufflet pourtant embarrassé,
Un des dupes [1] un jour alla trouver un sage,
Qui, sans hésiter davantage,
Lui dit : « Ce sont ici hiéroglyphes tout purs.
Les gens bien conseillés, et qui voudront bien faire,
Entre eux et les gens fous mettront, pour l'ordinaire,
La longueur de ce fil ; sinon, je les tiens sûrs
De quelque semblable caresse.
Vous n'êtes point trompé : ce fou vend la sagesse. »

IX. — L'HUITRE ET LES PLAIDEURS

Un jour deux pèlerins sur le sable rencontrent
Une huître que le flot y venait d'apporter :
Ils l'avalent des yeux, du doigt ils se la montrent ;
A l'égard de la dent, il fallut contester.
L'un se baissait déjà pour amasser la proie ;
L'autre le pousse, et dit : « Il est bon de savoir
Qui de nous en aura la joie.
Celui qui le premier a pu l'apercevoir
En sera le gobeur ; l'autre le verra faire.
— Si par là l'on juge l'affaire,
Reprit son compagnon, j'ai l'œil bon, Dieu merci.
— Je ne l'ai pas mauvais aussi,
Dit l'autre, et je l'ai vue avant vous, sur ma vie.
— Eh bien, vous l'avez vue, et moi, je l'ai sentie. »
Pendant tout ce bel incident,

1. *Dupe* doit toujours être féminin, et l'emploi que La Fontaine en fait au masculin ne peut s'expliquer que par une ellipse. « Un des dupes » veut dire : un de ceux qui avaient été dupes.

Perrin Dandin [1] arrive : ils le prennent pour juge.
Perrin fort gravement ouvre l'huître et la gruge,
Nos deux messieurs le regardant.
Ce repas fait, il dit d'un ton de président :
« Tenez, la Cour vous donne à chacun une écaille,
Sans dépens, et qu'en paix chacun chez soi s'en aille. »

Mettez ce qu'il en coûte à plaider aujourd'hui.
Comptez ce qu'il en reste à beaucoup de familles :
Vous verrez que Perrin tire l'argent à lui,
Et ne laisse aux plaideurs que le sac et les quilles [2].

X. — LE LOUP ET LE CHIEN MAIGRE

Autrefois carpillon fretin
Eut beau prêcher, il eut beau dire :
On le mit dans la poêle à frire.
Je fis voir que lâcher ce qu'on a dans la main,
Sous espoir de grosse aventure [3],
Est imprudence toute pure.
Le pêcheur eut raison ; carpillon n'eut pas tort.
Chacun dit ce qu'il peut pour défendre sa vie.
Maintenant il faut que j'appuie
Ce que j'avançai lors de quelque trait encor.
Certain loup, aussi sot que le pêcheur fut sage,
Trouvant un chien hors du village,
S'en allait l'emporter ; le chien représenta

1. *Perrin Dandin*, nom d'un homme de justice dans Rabelais.
2. *Laisser aux autres le sac et les quilles*, prendre pour soi l'enjeu en ne leur laissant pour tout gain que les quilles avec le sac pour les renfermer, c'est-à-dire garder tout le profit d'une chose.
3. *Aventure* est pris dans le sens de bénéfice probable.

Sa maigreur : « Jà[1] ne plaise à votre seigneurie
De me prendre en cet état-là ;
Attendez : mon maître marie
Sa fille unique ; et vous jugez
Qu'étant de noce, il faut malgré moi que j'engraisse. »
Le loup le croit, le loup le laisse ;
Le loup, quelques jours écoulés,
Revient voir si son chien n'est point meilleur à prendre.
Mais le drôle était au logis.
Il dit au loup par un treillis :
« Ami, je vais sortir ; et, si tu veux attendre,
Le portier du logis et moi
Nous serons tout à l'heure à toi. »
Ce portier du logis était un chien énorme,
Expédiant les loups en forme.
Celui-ci s'en douta. « Serviteur au portier »,
Dit-il. Et de courir. Il était fort agile ;
Mais il n'était pas fort habile :
Ce loup ne savait pas encor bien son métier.

XI. — RIEN DE TROP

Je ne vois point de créature
Se comporter modérément.
Il est certain tempérament
Que le maître de la nature
Veut que l'on garde en tout. Le fait-on ? Nullement.
Soit en bien, soit en mal, cela n'arrive guère.
Le blé, riche présent de la blonde Cérès,
Trop touffu, bien souvent épuise les guérets ;
En superfluités s'épandant d'ordinaire,

1. *Jà*, pour *déjà*.

Et poussant trop abondamment,
Il ôte à son fruit l'aliment.
L'arbre n'en fait pas moins : tant le luxe sait plaire.
Pour corriger le blé, Dieu permit aux moutons
De retrancher l'excès des prodigues moissons.
Tout au travers ils se jetèrent,
Gâtèrent tout et tout broutèrent,
Tant que le Ciel permit aux loups
D'en croquer quelques-uns : ils les croquèrent tous.
S'ils ne le firent pas, du moins ils y tâchèrent.
Puis le Ciel permit aux humains
De punir ces derniers : les humains abusèrent
A leur tour des ordres divins.
De tous les animaux l'homme a le plus de pente
A se porter dedans l'excès.
Il faudra faire le procès
Aux petits comme aux grands. Il n'est âme vivante
Qui ne pêche en ceci. « Rien de trop » est un point
Dont on parle sans cesse, et qu'on n'observe point.

XII. — LE CIERGE

C'est du séjour des dieux que les abeilles viennent.
Les premières, dit-on, s'en allèrent loger
Au mont Hymette [1], et se gorger
Des trésors qu'en ce lieu les zéphyrs entretiennent.
Quand on eut des palais de ces filles du Ciel
Enlevé l'ambroisie en leurs chambres enclose,
Ou, pour dire en français la chose,

1. Hymette était une montagne célébrée par les poètes, située dans l'Attique. et où les Grecs recueillaient d'excellent miel.

Après que les ruches sans miel
N'eurent plus que la cire, on fit mainte bougie ;
Maint cierge aussi fut façonné.
Un d'eux voyant la terre en brique au feu durcie
Vaincre l'effort des ans, il eut la même envie,
Et, nouvel Empédocle [1] aux flammes condamné,
Par sa propre et pure folie,
Il se lança dedans. Ce fut mal raisonné ;
Ce cierge ne savait grain de philosophie.
Tout en tout est divers : ôtez-vous de l'esprit
Qu'aucun être ait été composé sur le vôtre.
L'Empédocle de cire au brasier se fondit :
Il n'était pas plus fou que l'autre.

XIII. — JUPITER ET LE PASSAGER

O combien le péril enrichirait les dieux
Si nous nous souvenions des vœux qu'il nous fait faire !
Mais, le péril passé, l'on ne se souvient guère
De ce qu'on a promis aux Cieux :
On compte seulement ce qu'on doit à la terre.
« Jupiter, dit l'impie, est un bon créancier :
Il ne se sert jamais d'huissier. »
Eh ! qu'est-ce donc que le tonnerre ?
Comment appelez-vous ces avertissements ?

Un passager, pendant l'orage,
Avait voué cent bœufs au vainqueur des Titans.

1. Empédocle était un philosophe ancien, qui, ne pouvant comprendre les merveilles du mont Etna, se jeta dedans par une vanité ridicule, et, trouvant l'action belle, de peur d'en perdre le fruit et que la postérité ne l'ignorât, laissa ses pantoufles au pied du mont.

Il n'en avait pas un : vouer cent éléphants
N'aurait pas coûté davantage.
Il brûla quelques os quand il fut au rivage.
Au nez de Jupiter la fumée en monta.
« Sire Jupin, dit-il, prends mon vœu, le voilà :
C'est un parfum de bœuf que ta grandeur respire.
La fumée est ta part ; je ne te dois plus rien. »
Jupiter fit semblant de rire ;
Mais, après quelques jours, le dieu l'attrapa bien,
Envoyant un songe lui dire
Qu'un tel trésor était en tel lieu. L'homme au vœu
Courut au trésor comme au feu :
Il trouva des voleurs, et, n'ayant dans sa bourse
Qu'un écu pour toute ressource,
Il leur promit cent talents d'or,
Bien comptés, et d'un tel trésor :
On l'avait enterré dedans telle bourgade.
L'endroit parut suspect aux voleurs, de façon
Qu'à notre prometteur l'un dit : « Mon camarade,
Tu te moques de nous ; meurs, et va chez Pluton
Porter tes cent talents en don. »

XIV. — LE CHAT ET LE RENARD

Le chat et le renard, comme beaux petits saints,
S'en allaient en pèlerinage.
C'étaient deux vrais Tartufs [1], deux archipatelins,
Deux francs Patte-pelus, qui des frais du voyage,
Croquant mainte volaille, escroquant maint fromage,
S'indemnisaient à qui mieux mieux.
Le chemin étant long, et partant ennuyeux,

1. *Tartuf* est écrit sans *e* pour le besoin de la mesure.

Pour l'accourcir ils disputèrent.
La dispute est d'un grand secours :
Sans elle on dormirait toujours.
Nos pèlerins s'égosillèrent.
Ayant bien disputé, l'on parla du prochain.
Le renard au chat dit enfin :
« Tu prétends être fort habile :
En sais-tu tant que moi? J'ai cent ruses au sac.
— Non, dit l'autre ; je n'ai qu'un tour dans mon bissac,
Mais je soutiens qu'il en vaut mille. »
Eux de recommencer la dispute a l'envi
Sur le que si, que non. Tous deux étant ainsi,
Une meute apaisa la noise.
Le chat dit au renard : « Fouille en ton sac, ami ;
Cherche en ta cervelle matoise
Un stratagème sûr. Pour moi, voici le mien. »
A ces mots, sur un arbre il grimpa bel et bien.
L'autre fit cent tours inutiles,
Entra dans cent terriers, mit cent fois en défaut
Tous les confrères de Brifaut.
Partout il tenta des asiles,
Et ce fut partout sans succès :
La fumée y pourvut ainsi que les bassets.
Au sortir d'un terrier, deux chiens aux pieds agiles
L'étranglèrent du premier bond.

Le trop d'expédients peut gâter une affaire ;
On perd du temps au choix, on tente, on veut tout faire.
N'en ayons qu'un, mais qu'il soit bon.

XV. — LE MARI, LA FEMME ET LE VOLEUR

Un mari fort amoureux,
Fort amoureux de sa femme,

Bien qu'il fut jouissant, se croyait malheureux.
Jamais œillade de la dame,
Propos flatteur et gracieux,
Mot d'amitié, ni doux sourire,
Déifiant le pauvre sire,
N'avaient fait soupçonner qu'il fût vraiment chéri.
Je le crois : c'était un mari.
Il ne tint point à l'hyménée
Que, content de sa destinée,
Il n'en remerciât les dieux ;
Mais quoi ? Si l'amour n'assaisonne
Les plaisirs que l'hymen nous donne,
Je ne vois pas qu'on en soit mieux.
Notre épouse étant donc de la sorte bâtie,
Et n'ayant caressé son mari de sa vie,
Il en faisait sa plainte une nuit. Un voleur
Interrompit la doléance.
La pauvre femme eut si grand peur
Qu'elle chercha quelque assurance
Entre les bras de son époux.
« Ami voleur, dit-il, sans toi ce bien si doux
Me serait inconnu : prends donc en récompense
Tout ce qui peut chez nous être à ta bienséance [1] ;
Prends le logis aussi. » Les voleurs ne sont pas
Gens honteux ni fort délicats :
Celui-ci fit sa main: J'infère de ce conte
Que la plus forte passion,
C'est la peur : elle fait vaincre l'aversion,
Et l'amour quelquefois ; quelquefois il la dompte.
J'en ai pour preuve cet amant
Qui brûla sa maison pour embrasser sa dame,
L'emportant à travers la flamme.
J'aime assez cet emportement ;

1. A *ta bienséance*, à ta convenance.

Le conte m'en a plu toujours infiniment :
Il est bien d'une âme espagnole,
Et plus grande encore que folle.

XVI. — LE TRÉSOR ET LES DEUX HOMMES

Un homme n'ayant plus ni crédit ni ressource,
Et logeant le diable[1] en sa bourse,
C'est-à-dire n'y logeant rien,
S'imagina qu'il ferait bien
De se pendre et finir lui-même sa misère,
Puisqu'aussi bien sans lui la faim le viendrait faire,
Genre de mort qui ne nuit pas
A gens peu curieux de goûter le trépas.
Dans cette intention, une vieille masure
Fut la scène où devait se passer l'aventure.
Il y porte une corde, et veut avec un clou
Au haut d'un certain mur attacher le licou.
La muraille, vieille et peu forte,
S'ébranle aux premiers coups, tombe avec un trésor.
Notre désespéré le ramasse et l'emporte,
Laisse là le licou, s'en retourne avec l'or,
Sans compter : ronde ou non, la somme plut au sire.
Tandis que le galant à grands pas se retire,
L'homme au trésor arrive et trouve son argent
Absent.
« Quoi ! dit-il, sans mourir je perdrai cette somme ?

1. *Loger le diable en sa bourse* est une expression proverbiale dont l'explication se trouve dans une pièce de vers de Saint-Gelais. Un charlatan qui avait promis de faire voir le diable, étant sommé de tenir parole, ouvrit sa bourse, qui était vide, en disant : « C'est le diable qu'ouvrir sa bourse et ne rien avoir dedans ».

Je ne me pendrai pas ? Et vraiment si ferai,
Ou de corde je manquerai. »
Le lacs était tout prêt, il n'y manquait qu'un homme.
Celui-ci se l'attache, et se pend bien et beau.
Ce qui le consola peut-être
Fut qu'un autre eût pour lui fait les frais du cordeau.
Aussi bien que l'argent le licou trouva maître.

L'avare rarement finit ses jours sans pleurs ;
Il a le moins de part au trésor qu'il enserre,
Thésaurisant pour les voleurs,
Pour ses parents ou pour la terre.
Mais que dire du troc que la Fortune fit ?
Ce sont là de ses traits ; elle s'en divertit.
Plus le tour est bizarre, et plus elle est contente.
Cette déesse inconstante
Se mit alors en l'esprit
De voir un homme se pendre ;
Et celui qui se pendit
S'y devait le moins attendre.

XVII. — LE SINGE ET LE CHAT

Bertrand avec Raton, l'un singe et l'autre chat,
Commensaux d'un logis, avaient un commun maître.
D'animaux malfaisants c'était un très bon plat [1] ;
Ils n'y [2] craignaient tous deux aucun, quel qu'il pût être.

1. *Un très bon plat d'animaux malfaisants*, c'est-à-dire un ensemble parfait, puisqu'un bon plat se compose d'éléments qui s'accommodent bien entre eux.

2. *Y* n'est pas régulier au point de vue grammatical. Il se rapporte au substantif qui correspondrait à l'adjectif *malfaisant* du vers précédent. Le sens de la phrase est : ils ne craignaient personne dans leur habileté à faire le mal.

Trouvait-on quelque chose au logis de gâté :
L'on ne s'en prenait point aux gens du voisinage.
Bertrand dérobait tout ; Raton, de son côté,
Était moins attentif aux souris qu'au fromage.
Un jour, au coin du feu nos deux maîtres fripons
Regardaient rôtir des marrons.
Les escroquer était une très bonne affaire :
Nos galants y voyaient double profit à faire,
Leur bien premièrement, et puis le mal d'autrui.
Bertrand dit à Raton : « Frère, il faut aujourd'hui
Que tu fasses un coup de maître.
Tire-moi ces marrons. Si Dieu m'avait fait naître
Propre à tirer marrons du feu,
Certes marrons verraient beau jeu. »
Aussitôt fait que dit : Raton avec sa patte,
D'une manière délicate,
Écarte un peu la cendre et retire les doigts,
Puis les reporte à plusieurs fois ;
Tire un marron, puis deux, et puis trois en escroque.
Et cependant Bertrand les croque.
Une servante vient : adieu mes gens. Raton
N'était pas content, ce dit-on.

Aussi ne le sont pas la plupart de ces princes
Qui, flattés d'un pareil emploi,
Vont s'échauder en des provinces
Pour le profit de quelque roi.

XVIII. — LE MILAN ET LE ROSSIGNOL

Après que le milan, manifeste voleur,
Eut répandu l'alarme en tout le voisinage

Et fait crier sur lui les enfants du village,
Un rossignol tomba dans ses mains, par malheur :
Le héraut du printemps lui demande la vie.
« Aussi bien, que manger en qui n'a que le son ?
Écoutez plutôt ma chanson ;
Je vous raconterai Térée [1] et son envie.
— Qui, Térée ? est-ce un mets propre pour les milans ?
— Non pas, c'était un roi dont les feux violents
Me firent ressentir leur ardeur criminelle.
Je m'en vais vous en dire une chanson si belle
Qu'elle vous ravira : mon chant plaît à chacun. »
Le milan alors lui réplique :
« Vraiment, nous voici bien : lorsque je suis à jeun,
Tu me viens parler de musique.
— J'en parle bien aux rois. — Quand un roi te prendra.
Tu peux lui conter ces merveilles.
Pour un milan, il s'en rira :
Ventre affamé n'a point d'oreilles. »

XIX. — LE BERGER ET SON TROUPEAU

« Quoi ! toujours il me manquera
Quelqu'un de ce peuple imbécile !
Toujours le loup m'en gobera !
J'aurai beau les compter : ils étaient plus de mille,
Et m'ont laissé ravir notre pauvre Robin [2],
Robin mouton, qui par la ville
Me suivait pour un peu de pain,

1. Sur Térée, voir la note de *Philomèle et Progné* (livre III, fable xv).
2. *Robin*, nom d'un mouton dans *Pantagruel* (livre IV, chap. vi).

Et qui m'aurait suivi jusques au bout du monde.
Hélas ! de ma musette il entendait le son !
Il me sentait venir de cent pas à la ronde.
Ah ! le pauvre Robin mouton ! »
Quand Guillot eut fini cette oraison funèbre
Et rendu de Robin la mémoire célèbre,
Il harangua tout le troupeau,
Les chefs, la multitude, et jusqu'au moindre agneau,
Les conjurant de tenir ferme :
Cela seul suffirait pour écarter les loups.
Foi de peuple d'honneur, ils lui promirent tous
De ne bouger non plus qu'un terme [1].
« Nous voulons, dirent-ils, étouffer le glouton
Qui nous a pris Robin mouton. »
Chacun en répond sur sa tête.
Guillot les crut et leur fit fête.
Cependant, devant qu'il fût nuit,
Il arriva nouvel encombre.
Un loup parut, tout le troupeau s'enfuit :
Ce n'était pas un loup, ce n'en était que l'ombre.

Haranguez de méchants soldats,
Ils promettront de faire rage ;
Mais, au moindre danger, adieu tout leur courage :
Votre exemple et vos cris ne les retiendront pas.

---

1. *Terme*, nom de la divinité qui, chez les Romains, présidait à la délimitation des propriétés et était représentée sous la forme d'une borne, désigne aujourd'hui ces bustes de pierres qu'on voit dans les jardins au bout des allées et dont la base va en se rétrécissant de haut en bas.

LIVRE DIXIÈME

DISCOURS A MADAME DE LA SABLIÈRE

Iris, je vous louerais, il n'est que trop aisé,
Mais vous avez cent fois notre encens refusé,
En cela peu semblable au reste des mortelles,
Qui veulent tous les jours des louanges nouvelles.
Pas une ne s'endort à ce bruit si flatteur.
Je ne les blâme point, je souffre cette humeur :
Elle est commune aux dieux, aux monarques, aux belles.
Ce breuvage vanté par le peuple rimeur,
Le nectar que l'on sert au maître du tonnerre,
Et dont nous enivrons tous les dieux de la terre,
C'est la louange, Iris. Vous ne la goûtez point;
D'autres propos chez vous récompensent ce point,
Propos, agréables commerces,
Où le hasard fournit cent matières diverses,
Jusque-là qu'en votre entretien
La bagatelle à part : le monde n'en croit rien.
Laissons le monde et sa croyance :
La bagatelle, la science,
Les chimères, le rien, tout est bon. Je soutiens
Qu'il faut de tout aux entretiens :
C'est un parterre où Flore épand ses biens ;
Sur différentes fleurs l'abeille s'y repose,
Et fait du miel de toute chose.
Ce fondement posé, ne trouvez pas mauvais
Qu'en ces fables aussi j'entremêle des traits

De certaine philosophie
Subtile, engageante et hardie.
On l'appelle nouvelle. En avez-vous ou non
Ouï parler? Ils disent donc
Que la bête est une machine;
Qu'en elle tout se fait sans choix et par ressorts :
Nul sentiment, point d'âme, en elle tout est corps,
Telle est la montre qui chemine,
A pas toujours égaux, aveugle et sans dessein.
Ouvrez-la, lisez dans son sein :
Mainte roue y tient lieu de tout l'esprit du monde;
La première y meut la seconde,
Une troisième suit, elle sonne à la fin.
Au dire de ces gens, la bête est toute telle :
L'objet la frappe en un endroit;
Ce lieu frappé s'en va tout droit,
Selon nous, au voisin en porter la nouvelle;
Le sens de proche en proche aussitôt la reçoit.
L'impression se fait, mais comment se fait-elle?
Selon eux, par nécessité,
Sans passion, sans volonté :
L'animal se sent agité
De mouvements que le vulgaire appelle
Tristesse, joie, amour, plaisir, douleur cruelle,
Ou quelque autre de ces états.
Mais ce n'est point cela; ne vous y trompez pas.
Qu'est-ce donc? Une montre. Et nous? C'est autre chose.
Voici de la façon que Descartes l'expose;
Descartes, ce mortel dont on eût fait un Dieu
Chez les païens, et qui tient le milieu
Entre l'homme et l'esprit, comme entre l'huître et l'homme
Le tient tel de nos gens, franche bête de somme;
Voici, dis-je, comment raisonne cet auteur.
Sur tous les animaux enfants du Créateur,
J'ai le don de penser, et je sais que je pense.
Or vous savez, Iris, de certaine science,
Que, quand la bête penserait,
La bête ne réfléchirait
Sur l'objet ni sur sa pensée.
Descartes va plus loin, et soutient nettement
Qu'elle ne pense nullement.

Vous n'êtes point embarrassée
De le croire, ni moi. Cependant, quand au bois
Le bruit des cors, celui des voix,
N'a donné nul relâche à la fuyante proie,
Qu'en vain elle a mis ses efforts
A confondre et brouiller la voie[1],
L'animal chargé d'ans, vieux cerf, et de dix cors,
En suppose[2] *un plus jeune, et l'oblige par force*
A présenter aux chiens une nouvelle amorce.
Que de raisonnements pour conserver ses jours !
Le retour sur ses pas, les malices, les tours,
Et le change, et cent stratagèmes
Dignes des plus grands chefs, dignes d'un meilleur sort !
On le déchire après sa mort :
Ce sont tous ses honneurs suprêmes.

Quand la perdrix
Voit ses petits
En danger, et n'ayant qu'une plume nouvelle,
Qui ne peut fuir encor par les airs le trépas,
Elle fait la blessée, et va traînant de l'aile,
Attirant le chasseur et le chien sur ses pas,
Détourne le danger, sauve ainsi sa famille;
Et puis, quand le chasseur croit que son chien la pille,
Elle lui dit adieu, prend sa volée, et rit
De l'homme, qui, confus, des yeux en vain la suit.

Non loin du Nord il est un monde
Où l'on sait que les habitants
Vivent, ainsi qu'aux premiers temps,
Dans une ignorance profonde :
Je parle des humains, car, quant aux animaux,
Ils y construisent des travaux
Qui des torrents grossis arrêtent le ravage
Et font communiquer l'un et l'autre rivage.
L'édifice résiste et dure en son entier :

1. *Brouiller la voie* (terme de chasse), dérouter les chiens.
2. *Supposer*, autre terme de chasse. Se dit du vieux cerf qui, poursuivi, en substitue un jeune à sa place : lat. *supponere.*

Après un lit de bois, est un lit de mortier.
Chaque castor agit, commune en est la tâche;
Le vieux y fait marcher le jeune sans relâche.
Maint maître d'œuvre y court, et tient haut le bâton.
La république de Platon[1]
Ne serait rien que l'apprentie
De cette famille amphibie.
Ils savent en hiver élever leurs maisons,
Passent les étangs sur des ponts,
Fruit de leur art, savant ouvrage;
Et nos pareils ont beau le voir,
Jusqu'à présent tout leur savoir
Est de passer l'onde à la nage.

Que ces castors ne soient qu'un corps vide d'esprit,
Jamais on ne pourra m'obliger à le croire.
Mais voici beaucoup plus : écoutez ce récit,
Que je tiens d'un roi plein de gloire.
Le défenseur du Nord vous sera mon garant;
Je vais citer un prince aimé de la victoire;
Son nom seul est un mur à l'empire ottoman;
C'est le roi polonais[2]*; jamais un roi ne ment.*
Il dit donc que sur sa frontière
Des animaux entre eux ont guerre de tout temps :
Le sang qui se transmet des pères aux enfants
En renouvelle la matière.
Ces animaux, dit-il, sont germains du renard.
Jamais la guerre avec tant d'art
Ne s'est faite parmi les hommes,
Non pas même au siècle où nous sommes.
Corps de garde avancé, vedettes, espions,
Embuscades, partis[3]*, et mille inventions*
D'une pernicieuse et maudite science,

1. Dans la république de Platon, chacun devait travailler au bien commun.

2. Le *roi polonais* dont il est ici question est Sobieski, que La Fontaine avait vu souvent chez Mme de La Sablière. Il l'appelle *le défenseur du Nord* à cause de ses exploits contre les Turcs.

3. *Partis*, troupes que l'on détache, en temps de guerre, pour battre la campagne.

Fille du Styx et mère des héros,
Exercent de ces animaux
Le bon sens et l'expérience.
Pour chanter leurs combats, l'Achéron nous devrait
Rendre Homère. Ah! s'il le rendait,
Et qu'il rendît aussi le rival d'Epicure [1],
Que dirait ce dernier sur ces exemples-ci?
Ce que j'ai déjà dit, qu'aux bêtes la nature
Peut par les seuls ressorts opérer tout ceci;
Que la mémoire est corporelle,
Et que, pour en venir aux exemples divers
Que j'ai mis un jour dans ces vers,
L'animal n'a besoin que d'elle.
L'objet, lorsqu'il revient, va dans son magasin
Chercher par le même chemin
L'image auparavant tracée,
Qui sur les mêmes pas revient pareillement,
Sans le secours de la pensée,
Causer un même événement.
Nous agissons tout autrement.
La volonté nous détermine,
Non l'objet ni l'instinct. Je parle, je chemine,
Je sens en moi certain agent;
Tout obéit dans ma machine
A ce principe intelligent.
Il est distinct du corps, se conçoit nettement,
Se conçoit mieux que le corps même :
De tous nos mouvements c'est l'arbitre suprême.
Mais comment le corps l'entend-il?
C'est là le point : je vois l'outil
Obéir à la main; mais la main, qui la guide?
Eh! qui guide les cieux et leur course rapide?
Quelque ange est attaché peut-être à ces grands corps.
Un esprit vit en nous et meut tous nos ressorts;
L'impression se fait; le moyen, je l'ignore.
On ne l'apprend qu'au sein de la Divinité;
Et, s'il faut en parler avec sincérité,
Descartes l'ignorait encore.

1. Le *rival d'Epicure* est Descartes.

Nous et lui, là-dessus nous sommes tous égaux.
Ce que je sais, Iris, c'est qu'en ces animaux
Dont je viens de citer l'exemple,
Cet esprit n'agit pas, l'homme seul est son temple.
Aussi faut-il donner à l'animal un point
Que la plante après tout n'a point.
Cependant la plante respire.
Mais que répondra-t-on à ce que je vais dire ?

I. — LES DEUX RATS, LE RENARD ET L'ŒUF

Deux rats cherchaient leur vie, ils trouvèrent un œuf.
Le dîner suffisait à gens de cette espèce :
Il n'était pas besoin qu'ils trouvassent un bœuf.
Pleins d'appétit et d'allégresse,
Ils allaient de leur œuf manger chacun sa part,
Quand un quidam parut : c'était maître Renard ;
Rencontre incommode et fâcheuse.
Car comment sauver l'œuf ? Le bien empaqueter,
Puis des pieds de devant ensemble le porter,
Ou le rouler, ou le traîner,
C'était chose impossible autant que hasardeuse.
Nécessité l'ingénieuse
Leur fournit une invention.
Comme ils pouvaient gagner leur habitation,
L'écornifleur étant à demi quart de lieue,
L'un se mit sur le dos, prit l'œuf entre ses bras,
Puis, malgré quelques heurts et quelques mauvais pas,
L'autre le traîna par la queue.
Qu'on m'aille soutenir, après un tel récit,
Que les bêtes n'ont point d'esprit.
Pour moi, si j'en étais le maître,
Je leur en donnerais aussi bien qu'aux enfants.

Ceux-ci pensent-ils pas dès leurs plus jeunes ans ?
Quelqu'un peut donc penser ne se pouvant connaître.
Par un exemple tout égal,
J'attribuerais à l'animal
Non point une raison selon notre manière,
Mais beaucoup plus aussi qu'un aveugle ressort ;
Je subtiliserais un morceau de matière,
Que l'on ne pourrait plus concevoir sans effort,
Quintessence d'atome, extrait de la lumière,
Je ne sais quoi plus vif et plus mobile encor
Que le feu : car enfin, si le bois fait la flamme,
La flamme, en s'épurant, peut-elle pas de l'âme
Nous donner quelque idée ? et sort-il pas de l'or
Des entrailles du plomb ? Je rendrais mon ouvrage
Capable de sentir, juger, rien davantage,
Et juger imparfaitement,
Sans qu'un singe jamais fît le moindre argument.
A l'égard de nous autres hommes,
Je ferais notre lot infiniment plus fort;
Nous aurions un double trésor :
L'un cette âme pareille en tous tant que nous sommes,
Sages, fous, enfants, idiots,
Hôtes de l'univers, sous le nom d'animaux ;
L'autre encore une autre âme, entre nous et les anges
Commune en un certain degré ;
Et ce trésor à part créé
Suivrait parmi les airs les célestes phalanges,
Entrerait dans un point sans en être pressé,
Ne finirait jamais quoique ayant commencé,
Choses réelles quoique étranges
Tant que l'enfance durerait,
Cette fille du Ciel en nous ne paraîtrait
Qu'une tendre et faible lumière ;
L'organe étant plus fort, la raison percerait
Les ténèbres de la matière,
Qui toujours envelopperait
L'autre âme, imparfaite et grossière.

II. — L'HOMME ET LA COULEUVRE

Un homme vit une couleuvre.
« Ah ! méchante, dit-il, je m'en vais faire une œuvre
Agréable à tout l'univers. »
A ces mots, l'animal pervers
(C'est le serpent [1] que je veux dire,
Et non l'homme : on pourrait aisément s'y tromper) ;
A ces mots, le serpent, se laissant attraper,
Est pris, mis en un sac, et, ce qui fut le pire,
On résolut sa mort, fût-il coupable ou non.
Afin de le payer toutefois de raison,
L'autre lui fit cette harangue :
« Symbole des ingrats, être bon aux méchants,
C'est être sot : meurs donc ; ta colère et tes dents
Ne me nuiront jamais. » Le serpent en sa langue
Reprit du mieux qu'il put : « S'il fallait condamner
Tous les ingrats qui sont au monde,
A qui pourrait-on pardonner ?
Toi-même tu te fais ton procès. Je me fonde
Sur tes propres leçons ; jette les yeux sur toi.
Mes jours sont en tes mains, tranche-les : ta justice,
C'est ton utilité, ton plaisir, ton caprice ;
Selon ces lois condamne-moi ;
Mais trouve bon qu'avec franchise
En mourant au moins je te dise
Que le symbole des ingrats
Ce n'est point le serpent, c'est l'homme. » Ces paroles
Firent arrêter l'autre ; il recula d'un pas.
Enfin il repartit : « Tes raisons sont frivoles.

1. La Fontaine, sans doute pour le besoin de la rime, donne au serpent le nom de couleuvre. On sait que la couleuvre est absolument inoffensive.

Je pourrais décider, car ce droit m'appartient;
Mais rapportons-nous-en[1]. — Soit fait, » dit le reptile.
Une vache était là ; l'on l'appelle, elle vient ;
Le cas est proposé. C'était chose facile.
« Fallait-il pour cela, dit-elle, m'appeler ?
La couleuvre a raison ; pourquoi dissimuler ?
Je nourris celui-ci depuis longues années ;
Il n'a sans mes bienfaits passé nulles journées ;
Tout n'est que pour lui seul ; mon lait et mes enfants
Le font à la maison revenir les mains pleines ;
Même j'ai rétabli sa santé, que les ans
Avaient altérée, et mes peines
Ont pour but son plaisir ainsi que son besoin.
Enfin me voilà vieille, il me laisse en un coin
Sans herbe. S'il voulait encor me laisser paître !
Mais je suis attachée, et, si j'eusse eu pour maître
Un serpent, eût-il su jamais pousser si loin
L'ingratitude ? Adieu. J'ai dit ce que je pense. »
L'homme, tout étonné d'une telle sentence,
Dit au serpent : « Faut-il croire ce qu'elle dit ?
C'est une radoteuse, elle a perdu l'esprit.
Croyons ce bœuf. — Croyons, » dit la rampante bête.
Ainsi dit, ainsi fait. Le bœuf vient à pas lents.
Quand il eut ruminé tout le cas en sa tête,
Il dit que du labeur des ans
Pour nous seuls il portait les soins les plus pesants,
Parcourant sans cesser ce long cercle de peines
Qui, revenant sur soi, ramenait dans nos plaines
Ce que Cérès nous donne, et vend aux animaux ;
Que cette suite de travaux
Pour récompense avait, de tous tant que nous sommes,
Force coups, peu de gré ; puis, quand il était vieux,
On croyait l'honorer chaque fois que les hommes
Achetaient de son sang l'indulgence des dieux.
Ainsi parla le bœuf. L'homme dit : « Faisons taire

1. *Rapportons-nous-en*, sous entendu : à un arbitre.

Cet ennuyeux déclamateur.
Il cherche de grands mots, et vient ici se faire,
Au lieu d'arbitre, accusateur.
Je le récuse aussi. » L'arbre étant pris pour juge,
Ce fut bien pis encore : il servait de refuge
Contre le chaud, la pluie et la fureur des vents ;
Pour nous seuls il ornait les jardins et les champs.
L'ombrage n'était pas le seul bien qu'il sût faire :
Il courbait sous les fruits. Cependant, pour salaire,
Un rustre l'abattait, c'était là son loyer,
Quoique, pendant tout l'an libéral, il nous donne
Ou des fleurs au printemps, ou du fruit en automne ;
L'ombre l'été ; l'hiver, les plaisirs du foyer.
Que ne l'émondait-on sans prendre la cognée?
De son tempérament [1], il eût encor vécu.
L'homme, trouvant mauvais que l'on l'eût convaincu,
Voulut à toute force avoir cause gagnée.
« Je suis bien bon, dit-il, d'écouter ces gens-là. »
Du sac et du serpent aussitôt il donna
Contre les murs, tant qu'il tua la bête.

On en use ainsi chez les grands.
La raison les offense : ils se mettent en tête
Que tout est né pour eux, quadrupèdes, et gens,
Et serpents.
Si quelqu'un desserre les dents,
C'est un sot. J'en conviens. Mais que faut-il donc faire ?
Parler de loin, ou bien se taire.

III. — LA TORTUE ET LES DEUX CANARDS

Une tortue était, à la tête légère,
Qui, lasse de son trou, voulut voir le pays.

1. *De son tempérament*, grâce à son tempérament.

Volontiers on fait cas d'une terre étrangère ;
Volontiers gens boiteux haïssent le logis.
Deux canards à qui la commère
Communiqua ce beau dessein
Lui dirent qu'ils avaient de quoi la satisfaire :
« Voyez-vous ce large chemin ?
Nous vous voiturerons par l'air en Amérique.
Vous verrez mainte république,
Maint royaume, maint peuple, et vous profiterez
Des différentes mœurs que vous remarquerez.
Ulysse en fit autant. » On ne s'attendait guère
De voir Ulysse en cette affaire.
La tortue écouta la proposition.
Marché fait, les oiseaux forgent une machine
Pour transporter la pèlerine.
Dans la gueule en travers on lui passe un bâton.
« Serrez bien, dirent-ils ; gardez de lâcher prise. »
Puis chaque canard prend ce bâton par un bout.
La tortue enlevée, on s'étonne partout
De voir aller en cette guise
L'animal lent et sa maison,
Justement au milieu de l'un et l'autre oison [1].
« Miracle ! criait-on. Venez voir dans les nues
Passer la reine des tortues.
— La reine ? Vraiment oui ; je la suis en effet ;
Ne vous en moquez point. » Elle eût beaucoup mieux fait
De passer son chemin sans dire aucune chose :
Car, lâchant le bâton en desserrant les dents,
Elle tombe, elle crève aux pieds des regardants.
Son indiscrétion de sa perte fut cause.

Imprudence, babil et sotte vanité,
Et vaine curiosité,

1. *Oison* veut dire le petit d'une oie, et non celui d'un canard. La Fontaine a commis là une singulière inadvertance, ou bien a-t-il pris, à tort, *oison* pour synonyme d'*oisillon* ?

Ont ensemble étroit parentage :
Ce sont enfants tous d'un lignage.

IV. — LES POISSONS ET LE CORMORAN

Il n'était point d'étang dans tout le voisinage
Qu'un cormoran n'eût mis à contribution.
Viviers et réservoirs lui payaient pension :
Sa cuisine allait bien; mais, lorsque le long âge
Eut glacé le pauvre animal,
La même cuisine alla mal.
Tout cormoran se sert de pourvoyeur lui-même.
Le nôtre, un peu trop vieux pour voir au fond des eaux,
N'ayant ni filets ni réseaux,
Souffrait une disette extrême.
Que fit-il ? Le besoin, docteur en stratagème,
Lui fournit celui-ci. Sur le bord d'un étang
Cormoran vit une écrevisse.
« Ma commère, dit-il, allez tout à l'instant
Porter un avis important
A ce peuple ; il faut qu'il périsse :
Le maître de ce lieu dans huit jours pêchera. »
L'écrevisse en hâte s'en va
Conter le cas : grande est l'émute.
On court, on s'assemble, on députe
A l'oiseau : « Seigneur Cormoran,
D'où vous vient cet avis? quel est votre garant ?
Etes-vous sûr de cette affaire ?
N'y savez-vous remède, et qu'est-il bon de faire ?
— Changer de lieu, dit-il. — Comment le ferons-nous ?
— N'en soyez point en soin : je vous porterai tous
L'un après l'autre en ma retraite.

Nul que Dieu seul et moi n'en connaît les chemins.
Il n'est demeure plus secrète.
Un vivier que nature y creusa de ses mains,
Inconnu des traîtres humains,
Sauvera votre république. »
On le crut. Le peuple aquatique,
L'un après l'autre, fut porté
Sous ce rocher peu fréquenté.
Là cormoran le bon apôtre,
Les ayant mis en un endroit
Transparent, peu creux, fort étroit,
Vous les prenait sans peine, un jour l'un, un jour l'autre.
Il leur apprit à leurs dépens
Que l'on ne doit jamais avoir de confiance
En ceux qui sont mangeurs de gens.
Ils y perdirent peu, puisque l'humaine engeance
En aurait aussi bien croqué sa bonne part.
Qu'importe qui vous mange, homme ou loup ? Toute panse
Me paraît une à cet égard ;
Un jour plus tôt, un jour plus tard,
Ce n'est pas grande différence.

V. — L'ENFOUISSEUR ET SON COMPÈRE

Un pincemaille[1] avait tant amassé
Qu'il ne savait où loger sa finance.
L'avarice, compagne et sœur de l'ignorance,
Le rendait fort embarrassé
Dans le choix d'un dépositaire :

1. *Pincemaille*, avare, qui *pince*, qui ramasse les *mailles*. La maille était autrefois la plus petite monnaie de cuivre qui existât : elle valait la moitié d'un denier.

Car il en voulait un; et voici sa raison :
« L'objet tente ; il faudra que ce monceau s'altère [1]
Si je te laisse à la maison ;
Moi-même de mon bien je serai le larron. »
Le larron ! quoi ! jouir c'est se voler soi-même !
Mon ami, j'ai pitié de ton erreur extrême.
Apprends de moi cette leçon :
Le bien n'est bien qu'en tant que l'on s'en peut défaire.
Sans cela c'est un mal. Veux-tu le réserver
Pour un âge et des temps qui n'en ont plus que faire ?
La peine d'acquérir, le soin de conserver,
Otent le prix à l'or, qu'on croit si nécessaire.
Pour se décharger d'un tel soin,
Notre homme eût pu trouver des gens sûrs au besoin ;
Il aima mieux la terre, et, prenant son compère,
Celui-ci l'aide ; ils vont enfouir le trésor.
Au bout de quelque temps l'homme va voir son or :
Il ne retrouva que le gîte.
Soupçonnant à bon droit le compère, il va vite
Lui dire : « Apprêtez-vous, car il me reste encor
Quelques deniers ; je veux les joindre à l'autre masse. »
Le compère aussitôt va remettre en sa place
L'argent volé, prétendant bien
Tout reprendre à la fois sans qu'il y manquât rien.
Mais pour ce coup l'autre fut sage :
Il retint tout chez lui, résolu de jouir,
Plus n'entasser, plus n'enfouir.
Et le pauvre voleur, ne trouvant plus son gage,
Pensa tomber de sa hauteur.

Il n'est pas malaisé de tromper un trompeur.

1. *S'altère*, se change, diminue, devienne autre (latin *alter*), par suite de l'argent qu'il y prendrait.

VI. — LE LOUP ET LES BERGERS

Un loup rempli d'humanité
(S'il en est de tels dans le monde)
Fit un jour sur sa cruauté,
Quoiqu'il ne l'exerçât que par nécessité,
Une réflexion profonde.
« Je suis haï, dit-il ; et de qui ? De chacun.
Le loup est l'ennemi commun :
Chiens, chasseurs, villageois, s'assemblent pour sa perte.
Jupiter est là-haut étourdi de leurs cris ;
C'est par là que de loups l'Angleterre [1] est déserte :
On y mit notre tête à prix.
Il n'est hobereau qui ne fasse
Contre nous tels bans publier ;
Il n'est marmot osant crier
Que du loup aussitôt sa mère ne menace.
Le tout pour un âne rogneux,
Pour un mouton pourri, pour quelque chien hargneux,
Dont j'aurai passé mon envie.
Eh bien, ne mangeons plus de chose ayant eu vie ;
Paissons l'herbe, broutons ; mourons de faim plutôt.
Est-ce une chose si cruelle ?
Vaut-il mieux s'attirer la haine universelle ? »
Disant ces mots, il vit des bergers pour leur rôt
Mangeant un agneau cuit en broche.
« Oh, oh ! dit-il, je me reproche
Le sang de cette gent. Voilà ses gardiens
S'en repaissant eux et leurs chiens ;

1. Vers le milieu du xe siècle, Edgard, roi d'Angleterre, pour encourager la destruction des loups, changea un tribut d'argent qu'on lui payait tous les ans en un tribut de trois cents têtes de loups. *C'est par là*, dit La Fontaine, *que de loups l'Angleterre est déserte.*

Et moi loup j'en ferai scrupule ?
Non, par tous les dieux, non ; je serais ridicule.
Thibaut l'agnelet [1] passera
Sans qu'à la broche je le mette,
Et non seulement lui, mais la mère qu'il tette,
Et le père qui l'engendra. »

Ce loup avait raison : est-il dit qu'on nous voie
Faire festin de toute proie,
Manger les animaux, et nous les réduirons
Aux mets de l'âge d'or autant que nous pourrons ?
Ils n'auront ni croc ni marmite [2] ?
Bergers, bergers, le loup n'a tort
Que quand il n'est pas le plus fort.
Voulez-vous qu'il vive en ermite ?

VII. — L'ARAIGNÉE ET L'HIRONDELLE

« O Jupiter, qui sus de ton cerveau,
Par un secret d'accouchement nouveau,
Tirer Pallas, jadis mon ennemie,
Entends ma plainte une fois en ta vie.
Progné [3] me vient enlever les morceaux ;
Caracolant, frisant l'air et les eaux,

1. *Thibaut l'agnelet*, c'est-à-dire l'agnelet qui s'appelle Thibaut. (*Thibault-Aignelet* est le nom du berger dans la *Farce de Pathelin*).

2. *Ni croc ni marmite*, c'est-à-dire ni croc à pendre la viande. ni marmite pour la faire cuire.

3. *Progné* (l'hirondelle) et *Philomèle* (le rossignol). Voir la note de la fable xv du livre III.

Elle me prend mes mouches à ma porte :
Miennes je puis les dire, et mon réseau
En serait plein sans ce maudit oiseau :
Je l'ai tissu de manière assez forte. »
Ainsi, d'un discours insolent,
Se plaignait l'araignée, autrefois tapissière,
Et qui lors, étant filandière,
Prétendait enlacer tout insecte volant.
La sœur de Philomèle, attentive à sa proie,
Malgré le bestion happait mouches dans l'air,
Pour ses petits, pour elle, impitoyable joie,
Que ses enfants gloutons, d'un bec toujours ouvert,
D'un ton demi formé, bégayante couvée,
Demandaient par des cris encor mal entendus.
La pauvre aragne, n'ayant plus
Que la tête et les pieds, artisans superflus,
Se vit elle-même enlevée.
L'hirondelle en passant emporta toile et tout,
Et l'animal pendant au bout.

Jupin pour chaque état mit deux tables au monde :
L'adroit, le vigilant et le fort sont assis
A la première ; et les petits
Mangent leur reste à la seconde.

VIII. — LA PERDRIX ET LES COQS

Parmi de certains coqs incivils, peu galants,
Toujours en noise et turbulents,
Une perdrix était nourrie.
Son sexe et l'hospitalité,
De la part de ces coqs, peuple à l'amour porté,

Lui faisaient espérer beaucoup d'honnêteté :
Ils feraient les honneurs de la ménagerie.
Ce peuple cependant, fort souvent en furie,
Pour la dame étrangère ayant peu de respec [1],
Lui donnaient fort souvent d'horribles coups de bec.
D'abord elle en fut affligée ;
Mais, sitôt qu'elle eut vu cette troupe enragée
S'entrebattre elle-même et se percer les flancs,
Elle se consola. « Ce sont leurs mœurs, dit-elle,
Ne les accusons point ; plaignons plutôt ces gens.
Jupiter sur un seul modèle
N'a pas formé tous les esprits :
Il est des naturels de coqs et de perdrix.
S'il dépendait de moi, je passerais ma vie
En plus honnête compagnie.
Le maître de ces lieux en ordonne autrement ;
Il nous prend avec des tonnelles [2],
Nous loge avec des coqs et nous coupe les ailes :
C'est de l'homme qu'il faut se plaindre seulement. »

IX. — LE CHIEN A QUI ON A COUPÉ LES OREILLES

« Qu'ai-je fait pour me voir ainsi
Mutilé par mon propre maître ?
Le bel état où me voici !
Devant les autres chiens oserai-je paraître ?
O rois des animaux, ou plutôt leurs tyrans,

1. *Respec*, ainsi imprimé pour le besoin de la rime. On trouve dans les *Fables* d'autres exemples d'une abréviation semblable.
2. *Tonnelles*, filet pour prendre les perdrix.

Qui vous ferait choses pareilles ? »
Ainsi criait Mouflar [1], jeune dogue; et les gens,
Peu touchés de ses cris douloureux et perçants,
Venaient de lui couper sans pitié les oreilles.
Mouflar y croyait perdre ; il vit avec le temps
Qu'il y gagnait beaucoup : car, étant de nature
A piller ses pareils, mainte mésaventure
L'aurait fait retourner chez lui
Avec cette partie en cent lieux altérée :
Chien hargneux a toujours l'oreille déchirée.
Le moins qu'on peut laisser de prise aux dents d'autrui,
C'est le mieux. Quand on n'a qu'un endroit à défendre,
On le munit, de peur d'esclandre.
Témoin maître Mouflar armé d'un gorgerin [2],
Du reste, ayant d'oreille autant que sur ma main :
Un loup n'eût su par où le prendre.

X. — LE BERGER ET LE ROI

Deux démons à leur gré partagent notre vie,
Et de son patrimoine ont chassé la raison.
Je ne vois point de cœur qui ne leur sacrifie.
Si vous me demandez leur état et leur nom,
J'appelle l'un Amour et l'autre Ambition.
Cette dernière étend le plus loin son empire,
Car même elle entre dans l'Amour.
Je le ferais bien voir ; mais mon but est de dire

1. Chien dont le nom indique un gros mufle, une grosse tête. Ce nom est emprunté à Rabelais, liv. II, chap. XII.
2. *Gorgerin*, collier (en parlant d'un chien). Proprement c'était la pièce de l'armure de l'homme de guerre qui protégeait sa gorge.

Comme un roi fit venir un berger à sa cour.
Le conte est du bon temps, non du siècle où nous sommes.

Ce roi vit un troupeau qui couvrait tous les champs,
Bien broutant, en bon corps [1] rapportant tous les ans,
Grâce aux soins du berger, de très notables sommes.
Le berger plut au roi par ces soins diligents.
« Tu mérites, dit-il, d'être pasteur de gens ;
Laisse là tes moutons, viens conduire des hommes.
Je te fais juge souverain. »
Voilà notre berger la balance à la main.
Quoiqu'il n'eût guère vu d'autres gens qu'un ermite,
Son troupeau, ses mâtins, le loup, et puis c'est tout,
Il avait du bon sens : le reste vient ensuite.
Bref, il en vint fort bien à bout.
L'ermite son voisin accourut pour lui dire :
« Veillé-je, et n'est-ce point un songe que je vois ?
Vous favori ! vous grand ! Défiez-vous des rois :
Leur faveur est glissante, on s'y trompe ; et le pire,
C'est qu'il en coûte cher ; de pareilles erreurs
Ne produisent jamais que d'illustres malheurs.
Vous ne connaissez pas l'attrait qui vous engage.
Je vous parle en ami. Craignez tout. » L'autre rit,
Et notre ermite poursuivit :
« Voyez combien la cour vous rend peu sage.
Je crois voir cet aveugle à qui, dans un voyage,
Un serpent engourdi de froid
Vint s'offrir sous la main : il le prit pour un fouet.
Le sien s'était perdu, tombant de sa ceinture.
Il rendait grâce au Ciel de l'heureuse aventure,
Quand un passant cria : « Que tenez-vous ? ô dieux !
« Jetez cet animal traître et pernicieux,
« Ce serpent. — C'est un fouet. — C'est un serpent, vous dis-je.
« A me tant tourmenter quel intérêt m'oblige ?
« Prétendez-vous garder ce trésor ? — Pourquoi non ?

1. *En bon corps*, c'est-à-dire en bon état de corps, bien portant.

« Mon fouet était usé ; j'en retrouve un fort bon.
« Vous n'en parlez que par envie. »
L'aveugle enfin ne le crut pas ;
Il en perdit bientôt la vie.
L'animal dégourdi piqua son homme au bras.
Quant à vous, j'ose vous prédire
Qu'il vous arrivera quelque chose de pire.
— Eh ! que me saurait-il arriver que la mort ?
— Mille dégoûts viendront », dit le prophète ermite.
Il en vint en effet ; l'ermite n'eut pas tort.
Mainte peste de cour fit tant, par maint ressort,
Que la candeur du juge ainsi que son mérite
Furent suspects au prince. On cabale, on suscite
Accusateurs et gens grevés par ses arrêts.
« De nos biens, dirent-ils, il s'est fait un palais. »
Le prince voulut voir ces richesses immenses :
Il ne trouva partout que médiocrité,
Louanges du désert et de la pauvreté ;
C'étaient là ses magnificences.
« Son fait, dit-on, consiste en des pierres de prix.
Un grand coffre en est plein, fermé de dix serrures. »
Lui-même ouvrit ce coffre, et rendit bien surpris
Tous les machineurs d'impostures.
Le coffre étant ouvert, on y vit des lambeaux,
L'habit d'un gardeur de troupeaux,
Petit chapeau, jupon, panetière, houlette,
Et, je pense, aussi sa musette.
« Doux trésors, ce dit-il, chers gages qui jamais
N'attirâtes sur vous l'envie et le mensonge,
Je vous reprends ; sortons de ces riches palais
Comme l'on sortirait d'un songe.
Sire, pardonnez-moi cette exclamation.
J'avais prévu ma chute en montant sur le faîte.
Je m'y suis trop complu ; mais qui n'a dans la tête
Un petit grain d'ambition ? »

XI. — LES POISSONS ET LE BERGER QUI JOUE DE LA FLUTE

Tircis, qui pour la seule Annette
Faisait résonner les accords
D'une voix et d'une musette
Capables de toucher les morts,
Chantait un jour le long des bords
D'une onde arrosant des prairies,
Dont Zéphyr habitait les campagnes fleuries.
Annette, cependant, à la ligne pêchait ;
Mais nul poisson ne s'approchait.
La bergère perdait ses peines.
Le berger, qui par ses chansons
Eût attiré des inhumaines,
Crut, et crut mal, attirer des poissons.
Il leur chanta ceci : « Citoyens de cette onde,
Laissez votre Naïade en sa grotte profonde.
Venez voir un objet mille fois plus charmant.
Ne craignez point d'entrer aux prisons de la belle.
Ce n'est qu'à nous qu'elle est cruelle :
Vous serez traités doucement,
On n'en veut point à votre vie :
Un vivier vous attend plus clair que fin cristal.
Et quant à quelques-uns l'appât serait fatal,
Mourir des mains d'Annette est un sort que j'envie. »
Ce discours éloquent ne fit pas grand effet :
L'auditoire était sourd aussi bien que muet.
Tircis eut beau prêcher. Ses paroles miellées
S'en étant aux vents envolées,
Il tendit un long rets. Voilà les poissons pris,
Voilà les poissons mis aux pieds de la bergère.

O vous, pasteurs d'humains, et non pas de brebis,
Rois qui croyez gagner par raison les esprits

D'une multitude étrangère,
Ce n'est jamais par là que l'on en vient à bout :
Il y faut une autre manière :
Servez-vous de vos rets, la puissance fait tout.

XII. — LES DEUX PERROQUETS, LE ROI ET SON FILS

Deux perroquets, l'un père et l'autre fils,
Du rôt d'un roi faisaient leur ordinaire.
Deux demi-dieux, l'un fils et l'autre père,
De ces oiseaux faisaient leurs favoris.
L'âge liait une amitié sincère
Entre ces gens : les deux pères s'aimaient ;
Les deux enfants, malgré leur cœur frivole,
L'un avec l'autre aussi s'accoutumaient,
Nourris ensemble et compagnons d'école.
C'était beaucoup d'honneur au jeune perroquet :
Car l'enfant était prince, et son père monarque.
Par le tempérament que lui donna la Parque,
Il aimait les oiseaux. Un moineau fort coquet,
Et le plus amoureux de toute la province,
Faisait aussi sa part des délices du prince,
Ces deux rivaux un jour ensemble se jouant,
Comme il arrive aux jeunes gens,
Le jeu devint une querelle.
Le passereau, peu circonspec [1],
S'attira de tels coups de bec
Que, demi-mort et traînant l'aile,
On crut qu'il n'en pourrait guérir.

1. *Circonspec*, ainsi imprimé pour la rime.

Le prince indigné fit mourir
Son perroquet. Le bruit en vint au père.
L'infortuné vieillard crie et se désespère.
Le tout en vain ; ses cris sont superflus :
L'oiseau parleur est déjà dans la barque [1] ;
Pour dire mieux, l'oiseau ne parlant plus
Fait qu'en fureur sur le fils du monarque
Son père s'en va fondre et lui crève les yeux.
Il se sauve aussitôt, et choisit pour asile
Le haut d'un pin. Là, dans le sein des dieux,
Il goûte sa vengeance en lieu sûr et tranquille.
Le roi lui-même y court, et dit pour l'attirer :
« Ami, reviens chez moi; que nous sert de pleurer ?
Haine, vengeance et deuil, laissons tout à la porte.
Je suis contraint de déclarer,
Encor que ma douleur soit forte,
Que le tort vient de nous : mon fils fut l'agresseur.
Mon fils ! non ; c'est le sort qui du coup est l'auteur.
La Parque avait écrit de tout temps en son livre
Que l'un de nos enfants devait cesser de vivre,
L'autre de voir, par ce malheur.
Consolons-nous tous deux, et reviens dans ta cage. »
Le perroquet dit : « Sire roi,
Crois-tu qu'après un tel outrage
Je me doive fier à toi ?
Tu m'allègues le sort : prétends-tu par ta foi
Me leurrer de l'appât d'un profane langage ?
Mais que la Providence ou bien que le destin
Règle les affaires du monde,
Il est écrit là-haut qu'au faîte de ce pin
Ou dans quelque forêt profonde
J'achèverai mes jours loin du fatal objet
Qui doit t'être un juste sujet
De haine et de fureur. Je sais que la vengeance
Est un morceau de roi, car vous vivez en dieux.

1. *Dans la barque*, c'est-à-dire dans la barque de Caron.

Tu veux oublier cette offense :
Je le crois; cependant il me faut, pour le mieux,
Éviter ta main et tes yeux.
Sire roi mon ami, va-t'en, tu perds ta peine ;
Ne me parle point de retour ;
L'absence est aussi bien un remède à la haine
Qu'un appareil contre l'amour. »

XIII. — LA LIONNE ET L'OURSE

Mère lionne avait perdu son faon [1] :
Un chasseur l'avait pris. La pauvre infortunée
Poussait un tel rugissement
Que toute la forêt était importunée.
La nuit ni son obscurité,
Son silence et ses autres charmes,
De la reine des bois n'arrêtait les vacarmes.
Nul animal n'était du sommeil visité.
L'ourse enfin lui dit : « Ma commère,
Un mot sans plus. Tous les enfants
Qui sont passés entre vos dents
N'avaient-ils ni père ni mère?
— Ils en avaient. — S'il est ainsi,
Et qu'aucun de leur mort n'ait nos têtes rompues,
Si tant de mères se sont tues,
Que ne vous taisez-vous aussi ?
— Moi me taire? moi, malheureuse !
Ah ! j'ai perdu mon fils ! Il me faudra traîner

1. *Faon* se dit presque exclusivement du petit de la biche, de la chevrette, de la daine, de la gazelle.

Une vieillesse douloureuse.
— Dites-moi, qui vous force à vous y condamner?
— Hélas ! c'est le destin, qui me hait. » Ces paroles
Ont été de tout temps en la bouche de tous.

Misérables humains, ceci s'adresse à vous :
Je n'entends résonner que des plaintes frivoles.
Quiconque en pareil cas se croit haï des cieux,
Qu'il considère Hécube [1] : il rendra grâce aux dieux.

XIV. — LES DEUX AVENTURIERS ET LE TALISMAN

Aucun chemin de fleurs ne conduit à la gloire.
Je n'en veux pour témoin qu'Hercule et ses travaux.
Ce dieu n'a guère de rivaux :
J'en vois peu dans la fable, encor moins dans l'histoire.
En voici pourtant un que de vieux talismans
Firent chercher fortune au pays des romans.
Il voyageait de compagnie.
Son camarade et lui trouvèrent un poteau
Ayant au haut cet écriteau :
Seigneur aventurier, s'il te prend quelque envie
De voir ce que n'a vu nul chevalier errant,
Tu n'as qu'à passer ce torrent;
Puis, prenant dans tes bras un éléphant de pierre
Que tu verras couché par terre,
Le porter d'une haleine au sommet de ce mont,
Qui menace les cieux de son superbe front.

1. *Hécube*, femme de Priam, roi des Troyens, après avoir vu périr son mari et presque tous ses enfants, assista à la destruction de son royaume, et fut emmenée en esclavage par Ulysse.

L'un des deux chevaliers saigna du nez[1]. « Si l'onde
Est rapide autant que profonde,
Dit-il, et supposé qu'on la puisse passer,
Pourquoi de l'éléphant s'aller embarrasser ?
Quelle ridicule entreprise !
Le sage l'aura fait par tel art et de guise
Qu'on le pourra porter peut-être quatre pas ;
Mais jusqu'au haut du mont, d'une haleine, il n'est pas
Au pouvoir d'un mortel, à moins que la figure
Ne soit d'un éléphant nain, pygmée, avorton,
Propre à mettre au bout d'un bâton :
Auquel cas, où l'honneur[2] d'une telle aventure ?
On nous veut attraper dedans cette écriture :
Ce sera quelque énigme à tromper un enfant.
C'est pourquoi je vous laisse avec votre éléphant. »
Le raisonneur parti, l'aventureux se lance,
Les yeux clos, à travers cette eau.
Ni profondeur ni violence
Ne purent l'arrêter, et, selon l'écriteau,
Il vit son éléphant couché sur l'autre rive.
Il le prend, il l'emporte, au haut du mont arrive,
Rencontre une esplanade, et puis une cité.
Un cri par l'éléphant est aussitôt jeté ;
Le peuple aussitôt sort en armes.
Tout autre aventurier, au bruit de ces alarmes,
Aurait fui. Celui-ci, loin de tourner le dos,
Veut vendre au moins sa vie et mourir en héros.
Il fut tout étonné d'ouïr cette cohorte
Le proclamer monarque au lieu de son roi mort.
Il ne se fit prier que de la bonne sorte,
Encor que le fardeau fût, dit-il, un peu fort.
Sixte en disait autant quand on le fit saint père.

1. *Saigner du nez* est une expression proverbiale qui veut dire reculer par crainte au moment de faire une chose, prétexter pour empêchement un saignement de nez.

2. *Où l'honneur*, sous-entendu *sera-t-il ?*

(Serait-ce bien une misère
Que d'être pape ou d'être roi ?)
On reconnut bientôt son peu de bonne foi.

Fortune aveugle suit aveugle hardiesse.
Le sage quelquefois fait bien d'exécuter
Avant que de donner le temps à la sagesse
D'envisager le fait, et sans la consulter.

XV. — DISCOURS

A MONSIEUR LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULD

LES LAPINS

Je me suis souvent dit, voyant de quelle sorte
L'homme agit, et qu'il se comporte
En mille occasions comme les animaux :
Le roi de ces gens-là n'a pas moins de défauts
Que ses sujets, et la nature
A mis dans chaque créature
Quelque grain d'une masse où puisent les esprits :
J'entends les esprits-corps [1] et pétris de matière.
Je vais prouver ce que je dis.

A l'heure de l'affût, soit lors que la lumière
Précipite ses traits dans l'humide séjour,
Soit lorsque le soleil rentre dans sa carrière,
Et que, n'étant plus nuit, il n'est pas encor jour,
Au bord de quelque bois sur un arbre je grimpe,
Et, nouveau Jupiter, du haut de cet Olympe,

1. *Esprits.* Fluides vitaux. La Fontaine a pris ce mot dans le sens de : émanations du corps.

Je foudroie à discrétion
Un lapin qui n'y pensait guère.
Je vois fuir aussitôt toute la nation
Des lapins, qui sur la bruyère,
L'œil éveillé, l'oreille au guet,
S'égayaient et de thym parfumaient leur banquet.
Le bruit du coup fait que la bande
S'en va chercher sa sûreté
Dans la souterraine cité ;
Mais le danger s'oublie, et cette peur si grande
S'évanouit bientôt. Je revois les lapins,
Plus gais qu'auparavant, revenir sous mes mains.
Ne reconnaît-on pas en cela les humains ?
Dispersés par quelque orage,
A peine ils touchent le port
Qu'ils vont hasarder encor
Même vent, même naufrage.
Vrais lapins on les revoit
Sous les mains de la Fortune.
Joignons à cet exemple une chose commune.
Quand des chiens étrangers passent par quelque endroit
Qui n'est pas de leur détroit,
Je laisse à penser quelle fête.
Les chiens du lieu, n'ayant en tête
Qu'un intérêt de gueule[1], à cris, à coups de dents,
Vous accompagnent ces passants
Jusqu'aux confins du territoire.
Un intérêt de bien, de grandeur et de gloire,
Aux gouverneurs d'États, à certains courtisans,
A gens de tous métiers, en fait tout autant faire.
On nous voit tous, pour l'ordinaire,
Piller le survenant, nous jeter sur sa peau.
La coquette et l'auteur sont de ce caractère :
Malheur à l'écrivain nouveau.
Le moins de gens qu'on peut à l'entour du gâteau,

1. *Intérêt de gueule*, intérêt de gourmandise.

C'est le droit du jeu, c'est l'affaire.
Cent exemples pourraient appuyer mon discours;
Mais les ouvrages les plus courts
Sont toujours les meilleurs. En cela j'ai pour guides[1]
Tous les maîtres de l'art, et tiens qu'il faut laisser
Dans les plus beaux sujets quelque chose à penser.
Ainsi ce discours doit cesser.
Vous qui m'avez donné ce qu'il a de solide,
Et dont la modestie égale la grandeur,
Qui ne pûtes jamais écouter sans pudeur
La louange la plus permise,
La plus juste et mieux acquise,
Vous enfin dont à peine ai-je encore obtenu
Que votre nom reçût ici quelques hommages,
Du temps et des censeurs défendant mes ouvrages,
Comme un nom qui, des ans et des peuples connu,
Fait honneur à la France, en grand noms plus féconde
Qu'aucun climat de l'univers,
Permettez-moi du moins d'apprendre à tout le monde
Que vous m'avez donné le sujet de ces vers.

XVI. — LE MARCHAND, LE GENTILHOMME, LE PATRE ET LE FILS DE ROI

Quatre chercheurs de nouveaux mondes,
Presque nus, échappés à la fureur des ondes,
Un trafiquant, un noble, un pâtre, un fils de roi,

1. La Fontaine a déjà dit, dans l'*Épilogue* qui suit le livre VI :
Les longs ouvrages me font peur.
Guides, rimant avec *solide*, est bien imprimé au pluriel.

Réduits au sort de Bélisaire[1],
Demandaient aux passants de quoi
Pouvoir soulager leur misère.
De raconter quel sort les avait assemblés,
Quoique sous divers points tous quatre ils fussent nés,
C'est un récit de longue haleine.
Ils s'assirent enfin au bord d'une fontaine.
Là le conseil se tint entre les pauvres gens.
Le prince s'étendit sur le malheur des grands.
Le pâtre fut d'avis qu'éloignant la pensée
De leur aventure passée,
Chacun fît de son mieux et s'appliquât au soin
De pourvoir au commun besoin.
« La plainte, ajouta-t-il, guérit-elle son homme ?
Travaillons : c'est de quoi nous mener jusqu'à Rome. »
Un pâtre ainsi parler ! Ainsi parler : croit-on
Que le Ciel n'ait donné qu'aux têtes couronnées
De l'esprit et de la raison,
Et que de tout berger, comme de tout mouton,
Les connaissances soient bornées ?
L'avis de celui-ci fut d'abord trouvé bon
Par les trois échoués aux bords de l'Amérique.
L'un, c'était le marchand, savait l'arithmétique.
« A tant par mois, dit-il, j'en donnerai leçon.
— J'enseignerai la politique »,
Reprit le fils de roi. Le noble poursuivit :
« Moi je sais le blason ; j'en veux tenir école. »
Comme si devers l'Inde on eût eu dans l'esprit
La sotte vanité de ce jargon frivole.
Le pâtre dit : « Amis, vous parlez bien, mais quoi !
Le mois a trente jours. Jusqu'à cette échéance
Jeûnerons-nous, par votre foi ?

1. Bélisaire était un grand capitaine qui, ayant commandé les armées de l'empereur et perdu les bonnes grâces de son maître, tomba dans un tel point de misère qu'il demandait l'aumône sur les grands chemins. (Note de La Fontaine.)

Vous me donnez une espérance
Belle, mais éloignée ; et cependant j'ai faim.
Qui pourvoira de nous au dîner de demain ?
Ou plutôt, sur quelle assurance
Fondez-vous, dites-moi, le souper d'aujourd'hui ?
Avant tout autre, c'est celui
Dont il s'agit : votre science
Est courte là-dessus ; ma main y suppléera. »
A ces mots, le pâtre s'en va
Dans un bois ; il y fit des fagots dont la vente,
Pendant cette journée et pendant la suivante,
Empêcha qu'un long jeûne à la fin ne fît tant
Qu'ils allassent là-bas exercer leur talent.

Je conclus de cette aventure
Qu'il ne faut pas tant d'art pour conserver ses jours,
Et, grâce aux dons de la nature,
La main est le plus sûr et le plus prompt secours.

LIVRE ONZIÈME

I. — LE LION

Sultan léopard autrefois
Eut, ce dit-on, par mainte aubaine [1],
Force bœufs dans ses prés, force cerfs dans ses bois,
Force moutons par la plaine.
Il naquit un lion dans la forêt prochaine.
Après les compliments et d'une et d'autre part,
Comme entre grands il se pratique,
Le sultan fit venir son vizir le renard,
Vieux routier et bon politique,
« Tu crains, ce lui dit-il [2], lionceau mon voisin :
Son père est mort, que peut-il faire ?
Plains plutôt le pauvre orphelin,
Il a chez lui plus d'une affaire,
Il devra beaucoup au destin
S'il garde ce qu'il a sans tenter de conquête. »
Le renard dit, branlant la tête :
« Tels orphelins, Seigneur, ne me font point pitié :

1. *Par mainte aubaine*, c'est-à-dire par maint exercice du droit d'aubaine, qui attribue au souverain la succession de l'étranger non naturalisé.
2. *Ce lui dit-il*, forme archaïque et poétique, où *ce* est entièrement supplétif.

Il faut de celui-ci conserver l'amitié,
Ou s'efforcer de le détruire
Avant que la griffe et la dent
Lui soit crue[1] et qu'il soit en état de nous nuire :
N'y perdez pas un seul moment.
J'ai fait son horoscope : il croîtra par la guerre ;
Ce sera le meilleur lion
Pour ses amis qui soit sur terre :
Tâchez donc d'en être, sinon
Tâchez de l'affaiblir. » La harangue fut vaine.
Le sultan dormait lors, et dedans son domaine
Chacun dormait aussi, bêtes, gens ; tant qu'enfin
Le lionceau devient vrai lion. Le tocsin
Sonne aussitôt sur lui, l'alarme se promène
De toutes parts, et le vizir,
Consulté là-dessus, dit avec un soupir :
« Pourquoi l'irritez-vous? La chose est sans remède.
En vain nous appelons mille gens à notre aide.
Plus ils sont, plus il coûte[2] ; et je ne les tiens bons
Qu'à manger leur part des moutons.
Apaisez le lion : seul il passe en puissance
Ce monde d'alliés vivants sur notre bien.
Le lion en a trois qui ne lui coûtent rien :
Son courage, sa force, avec sa vigilance.
Jetez-lui promptement sous la griffe un mouton ;
S'il n'en est pas content, jetez-en davantage.
Joignez-y quelque bœuf : choisissez pour ce don
Tout le plus gras du pâturage.
Sauvez le reste ainsi. » Ce conseil ne plut pas.
Il en prit mal, et force États
Voisins du sultan en pâtirent :
Nul n'y gagna ; tous y perdirent.
Quoi que fît ce monde ennemi,

1. Voici un exemple des cas, très fréquents au XVII[e] siècle, où le verbe est régi par le dernier terme du sujet.
2. *Il coûte*, pour il en coûte.

Celui qu'ils craignaient fut le maître.

Proposez-vous d'avoir le lion pour ami
Si vous voulez le laisser craître [1].

POUR MONSEIGNEUR LE DUC DU MAINE [2]

II. — LES DIEUX VOULANT INSTRUIRE UN FILS DE JUPITER [3]

Iupiter eut un fils qui, se sentant du lieu
Dont il tirait son origine,
Avait l'âme toute divine.
L'enfance n'aime rien ; celle du jeune dieu
Faisait sa principale affaire
Des doux soins d'aimer et de plaire,
En lui l'amour et la raison
Devancèrent le temps, dont les ailes légères
N'amènent que trop tôt, hélas ! chaque saison.
Flore aux regards riants, aux charmantes manières,
Toucha d'abord le cœur du jeune Olympien.
Ce que la passion peut inspirer d'adresse,
Sentiments délicats et remplis de tendresse.
Pleurs, soupirs, tout en fut : bref, il n'oublia rien.
Le fils de Jupiter devait, par sa naissance,
Avoir un autre esprit et d'autres dons des cieux

1. *Craître*, imprimé ainsi à cause de la rime.
2. *Le duc du Maine*, fils de Louis XIV et de Mme de Montespan.
3. Le titre de cette fable n'existe pas dans les éditions originales ; il a paru pour la première fois dans celle de 1709.

Que les enfants des autres dieux.
Il semblait qu'il n'agît que par réminiscence,
Et qu'il eût autrefois fait le métier d'amant,
Tant il le fit parfaitement.
Jupiter cependant voulut le faire instruire.
Il assembla les dieux, et dit : « J'ai su conduire
Seul et sans compagnon jusqu'ici l'univers ;
Mais il est des emplois divers
Qu'aux nouveaux dieux je distribue.
Sur cet enfant chéri j'ai donc jeté la vue.
C'est mon sang : tout est plein déjà de ses autels.
Afin de mériter le rang des immortels,
Il faut qu'il sache tout. » Le maître du tonnerre
Eut à peine achevé que chacun applaudit :
Pour savoir tout l'enfant n'avait que trop d'esprit.
« Je veux, dit le dieu de la guerre,
Lui montrer moi-même cet art
Par qui maints héros ont eu part
Aux honneurs de l'Olympe et grossi cet empire.
— Je serai son maître de lyre,
Dit le blond et docte Apollon.
— Et moi, reprit Hercule à la peau de lion,
Son maître à surmonter les vices,
A dompter les transports, monstres empoisonneurs,
Comme hydres renaissants sans cesse dans les cœurs.
Ennemi des molles délices,
Il apprendra de moi les sentiers peu battus
Qui mènent aux honneurs sur les pas des vertus. »
Quand ce vint au dieu de Cythère,
Il dit qu'il lui montrerait tout.

L'Amour avait raison : de quoi ne vient à bout
L'esprit joint au désir de plaire ?

III. — LE FERMIER, LE CHIEN ET LE RENARD

Le loup et le renard sont d'étranges voisins :
Je ne bâtirai point autour de leur demeure.
Ce dernier guettait à toute heure
Les poules d'un fermier, et, quoique des plus fins,
Il n'avait pu donner d'atteinte à la volaille.
D'une part l'appétit, de l'autre le danger,
N'étaient pas au compère un embarras léger.
« Hé quoi ! dit-il, cette canaille
Se moque impunément de moi ?
Je vais, je viens, je me travaille,
J'imagine cent tours : le rustre en paix chez soi
Vous fait argent de tout, convertit en monnoie
Ses chapons, sa poulaille ; il en a même au croc.
Et moi maître passé, quand j'attrappe un vieux coq,
Je suis au comble de la joie !
Pourquoi sire Jupin m'a-t-il donc appelé
Au métier de renard ? Je jure les puissances
De l'Olympe et du Styx, il en sera parlé. »
Roulant en son cœur ces vengeances,
Il choisit une nuit libérale en pavots :
Chacun était plongé dans un profond repos ;
Le maître du logis, les valets, le chien même,
Poules, poulets, chapons, tout dormait. Le fermier,
Laissant ouvert son poulailler,
Commit une sottise extrême.
Le voleur tourne tant qu'il entre au lieu guetté,
Le dépeuple, remplit de meurtres la cité.
Les marques de sa cruauté
Parurent avec l'aube : on vit un étalage
De corps sanglants et de carnage.
Peu s'en fallut que le soleil
Ne rebroussât d'horreur vers le manoir liquide.
Tel, et d'un spectacle pareil,

Apollon, irrité contre le fier Atride [1]
Joncha son camp de morts : on vit presque détruit
L'ost [2] des Grecs, et ce fut l'ouvrage d'une nuit.
Tel encore autour de sa tente
Ajax, à l'âme impatiente,
De moutons et de boucs fit un vaste débris,
Croyant tuer entre eux son concurrent Ulysse
Et les auteurs de l'injustice
Par qui l'autre emporta le prix.
Le renard, autre Ajax, aux volailles funeste,
Emporte ce qu'il peut, laisse étendu le reste.
Le maître ne trouva de recours qu'à crier
Contre ses gens, son chien : c'est l'ordinaire usage.
« Ah ! maudit animal, qui n'est bon qu'à noyer,
Que n'avertissais-tu dès l'abord du carnage ?
— Que ne l'évitiez-vous ? C'eût été plutôt fait.
Si vous, maître et fermier, à qui touche le fait,
Dormez sans avoir soin que la porte soit close,
Voulez-vous que moi chien, qui n'ai rien à la chose,
Sans aucun intérêt je perde le repos ? »
Ce chien parlait très à propos.
Son raisonnement pouvait être
Fort bon dans la bouche d'un maître ;
Mais n'étant que d'un simple chien,
On trouva qu'il ne valait rien.
On vous sangla le pauvre drille.

Toi donc, qui que tu sois, ô père de famille
(Et je ne t'ai jamais envié cet honneur [3]),

1. *Atride*, Agamemnon, l'aîné des petits-fils d'Atrée, ayant enlevé Briséis, fille de Chrysès, prêtre d'Apollon, le dieu envoya la peste dans le camp des Grecs.

2. *Ost*. Armée. Doit venir du latin *hostis*, qui, après avoir signifié l'armée ennemie, a indiqué toute armée en général.

3. *Et je ne t'ai jamais envié cet honneur*. On est un peu surpris de voir La Fontaine, qui a fait un si touchant tableau du laboureur et de ses enfants, lancer une pointe aussi singulière et aussi inattendue contre l'*honneur* d'être père de famille.

T'attendre aux yeux d'autrui quand tu dors, c'est erreur.
Couche-toi le dernier, et vois fermer ta porte.
Que si quelque affaire t'importe,
Ne la fais point par procureur.

IV. — LE SONGE D'UN HABITANT DU MOGOL

Jadis certain Mogol vit en songe un vizir,
Aux champs Élysiens possesseur d'un plaisir
Aussi pur qu'infini, tant en prix qu'en durée ;
Le même songeur vit en une autre contrée
Un ermite entouré de feux,
Qui touchait de pitié même les malheureux.
Le cas parut étrange et contre l'ordinaire :
Minos en ces deux morts semblait s'être mépris.
Le dormeur s'éveilla, tant il en fut surpris.
Dans ce songe pourtant soupçonnant du mystère,
Il se fit expliquer l'affaire.
L'interprète lui dit : « Ne vous étonnez point,
Votre songe a du sens, et, si j'ai sur ce point
Acquis tant soit peu d'habitude,
C'est un avis des dieux. Pendant l'humain séjour,
Ce vizir quelquefois cherchait la solitude ;
Cet ermite aux vizirs allait faire sa cour.
Si j'osais ajouter un mot de l'interprète,
J'inspirerais ici l'amour de la retraite :
Elle offre à ses amants des biens sans embarras,
Bien purs, présents du Ciel, qui naissent sous les pas.
Solitude où je trouve une douceur secrète,
Lieux que j'aimai toujours, ne pourrai-je jamais,
Loin du monde et du bruit, goûter l'ombre et le frais

O qui m'arrêtera [1] sous vos sombres asiles !
Quand pourront les neuf Sœurs, loin des cours et des villes,
M'occuper tout entier, et m'apprendre des cieux
Les divers mouvements inconnus à nos yeux,
Les noms et les vertus de ces clartés errantes,
Par qui sont nos destins et nos mœurs différentes ?
Que si je ne suis né pour de si grands projets,
Du moins, que les ruisseaux m'offrent de doux objets ;
Que je peigne en mes vers quelque rive fleurie !
La Parque à filets d'or n'ourdira point ma vie ;
Je ne dormirai point sous de riches lambris ;
Mais voit-on que le somme en perde de son prix ?
En est-il moins profond et moins plein de délices ?
Je lui voue au désert de nouveaux sacrifices.
Quand le moment viendra d'aller trouver les morts,
J'aurai vécu sans soins [2] et mourrai sans remords.

V. — LE LION, LE SINGE ET LES DEUX ANES

Le lion, pour bien gouverner,
Voulant apprendre la morale,
Se fit un beau jour amener
Le singe, maître ès arts chez la gent animale.
La première leçon que donna le régent
Fut celle-ci : « Grand roi, pour régner sagement,
Il faut que tout prince préfère
Le zèle de l'État à certain mouvement
Qu'on appelle communément
Amour-propre : car c'est le père,
C'est l'auteur de tous les défauts
Que l'on remarque aux animaux.

1. *O qui m'arrêtera...* Belle paraphrase des beaux vers des *Géorgiques* (liv. II) : *O quis me gelidis...*
2. *Sans soins*, c'est-à-dire sans soucis.

Vouloir que de tout point ce sentiment vous quitte,
Ce n'est pas chose si petite
Qu'on en vienne à bout en un jour :
C'est beaucoup de pouvoir modérer cet amour.
Par là votre personne auguste
N'admettra jamais rien en soi
De ridicule ni d'injuste.
— Donne-moi, repartit le roi,
Des exemples de l'un et l'autre.
— Toute espèce, dit le docteur
(Et je commence par la nôtre),
Toute profession s'estime dans son cœur,
Traite les autres d'ignorantes,
Les qualifie impertinentes,
Et semblables discours qui ne nous coûtent rien.
L'amour-propre, au rebours, fait qu'au degré suprême
On porte ses pareils : car c'est un bon moyen
De s'élever aussi soi-même.
De tout ce que dessus j'argumente très bien
Qu'ici-bas maint talent n'est que pure grimace,
Cabale, et certain art de se faire valoir,
Mieux su des ignorants que des gens de savoir.

L'autre jour, suivant à la trace
Deux ânes qui, prenant tour à tour l'encensoir,
Se louaient tour à tour, comme c'est la manière,
J'ouïs que l'un des deux disait à son confrère :
« Seigneur, trouvez-vous pas bien injuste et bien sot
« L'homme, cet animal si parfait? Il profane
« Notre auguste nom, traitant d'âne
« Quiconque est ignorant, d'esprit lourd, idiot.
« Il abuse encore d'un mot,
« Et traite notre rire et nos discours de braire.
« Les humains sont plaisants de prétendre exceller
« Par-dessus nous ! Non, non ; c'est à vous de parler,
« A leurs orateurs de se taire.
« Voilà les vrais braillards. Mais laissons là ces gens :

« Vous m'entendez, je vous entends :
« Il suffit; et quant aux merveilles
« Dont votre divin chant vient frapper les oreilles,
« Philomèle est au prix novice dans cet art :
« Vous surpassez Lambert[1]. » L'autre baudet repart :
« Seigneur, j'admire en vous des qualités pareilles. »
Ces ânes, non contents de s'être ainsi grattés,
S'en allèrent dans les cités
L'un l'autre se prôner. Chacun d'eux croyait faire,
En prisant ses pareils, une fort bonne affaire,
Prétendant que l'honneur en reviendrait sur lui.

J'en connais beaucoup aujourd'hui,
Non parmi les baudets, mais parmi les puissances,
Que le Ciel voulut mettre en de plus hauts degrés,
Qui changeraient entre eux les simples Excellences,
S'ils osaient, en des Majestés.
J'en dis peut-être plus qu'il ne faut, et suppose
Que Votre Majesté gardera le secret.
Elle avait souhaité d'apprendre quelque trait
Qui lui fît voir, entre autre chose,
L'amour-propre donnant du ridicule aux gens.
L'injuste aura son tour : il y faut plus de temps. »
Ainsi parla ce singe. On ne m'a pas su dire
S'il traita l'autre point, car il est délicat ;
Et notre maître ès arts, qui n'était pas un fat,
Regardait ce lion comme un terrible sire.

VI. — LE LOUP ET LE RENARD

Mais d'où vient qu'au renard Ésope accorde un point :
C'est d'exceller en tours pleins de matoiserie?
J'en cherche la raison, et ne la trouve point.

1. *Lambert*, frère de Lulli, et maître de chapelle du roi.

Quand le loup a besoin de défendre sa vie,
Ou d'attaquer celle d'autrui,
N'en sait-il pas autant que lui?
Je crois qu'il en sait plus, et j'oserais peut-être
Avec quelque raison contredire mon maître.
Voici pourtant un cas où tout l'honneur échut
A l'hôte des terriers. Un soir il aperçut
La lune au fonds d'un puits : l'orbiculaire image
Lui parut un ample fromage.
Deux seaux alternativement
Puisaient le liquide élément.
Notre renard, pressé par une faim canine,
S'accommode en celui qu'au haut de la machine
L'autre seau tenait suspendu.
Voilà l'animal descendu,
Tiré d'erreur, mais fort en peine
Et voyant sa perte prochaine.
Car comment remonter si quelque autre affamé,
De la même image charmé
Et succédant à sa misère[1],
Par le même chemin ne le tirait d'affaire?
Deux jours s'étaient passés sans qu'aucun vînt au puits;
Le temps, qui toujours marche, avait pendant deux nuits
Échancré, selon l'ordinaire,
De l'astre au front d'argent la face circulaire.
Sire renard était désespéré.
Compère loup, le gosier altéré,
Passe par là; l'autre dit : « Camarade,
Je vous veux régaler; voyez-vous cet objet?
C'est un fromage exquis. Le dieu Faune l'a fait,
La vache Io[2] donna le lait.
Jupiter, s'il était malade,
Reprendrait l'appétit en tâtant d'un tel mets.

1. *Succédant à sa misère,* c'est-à-dire lui succédant dans sa situation misérable.

2. *Io*, fille du fleuve Inachus fut aimée de Jupiter, qui la changea en génisse pour la soustraire à la jalousie de Junon.

J'en ai mangé cette échancrure,
Le reste vous sera suffisante pâture.
Descendez dans un seau que j'ai là mis exprès. »
Bien qu'au moins mal qu'il pût il ajustât l'histoire,
Le loup fut un sot de le croire.
Il descend, et son poids, emportant l'autre part,
Reguinde en haut maître renard.

Ne nous en moquons point : nous nous laissons séduire
Sur aussi peu de fondement ;
Et chacun croit fort aisément
Ce qu'il craint et ce qu'il désire.

VII. — LE PAYSAN DU DANUBE

Il ne faut point juger des gens sur l'apparence.
Le conseil en est bon ; mais il n'est pas nouveau.
Jadis l'erreur du souriceau
Me servit à prouver le discours que j'avance ;
J'ai, pour le fonder à présent,
Le bon Socrate, Ésope, et certain paysan
Des rives du Danube, homme dont Marc-Aurèle
Nous fait un portrait fort fidèle.
On connaît les premiers ; quant à l'autre, voici
Le personnage en raccourci.
Son menton nourrissait une barbe touffue,
Toute sa personne velue
Représentait un ours, mais un ours mal léché.
Sous un sourcil épais il avait l'œil caché,
Le regard de travers, nez tortu, grosse lèvre ;
Portait sayon [1] de poil de chèvre,

1. *Sayon*, vêtement de dessus, en étoffe grossière, dont les anciens se servaient en temps de guerre.

Et ceinture de joncs marins.
Cet homme ainsi bâti fut député des villes
Que lave le Danube : il n'était point d'asiles
Où l'avarice des Romains
Ne pénétrât alors et ne portât les mains.
Le député vint donc, et fit cette harangue :
« Romains, et vous, sénat, assis pour m'écouter,
Je supplie avant tout les Dieux de m'assister :
Veuillent les Immortels, conducteurs de ma langue,
Que je ne dise rien qui doive être repris !
Sans leur aide, il ne peut entrer dans les esprits
Que tout mal et toute injustice.
Faute d'y recourir, on viole leurs lois,
Témoin nous, que punit la romaine avarice :
Rome est par nos forfaits, plus que par ses exploits,
L'instrument de notre supplice.
Craignez, Romains, craignez que le Ciel quelque jour
Ne transporte chez vous les pleurs et la misère,
Et, mettant en nos mains, par un juste retour,
Les armes dont se sert sa vengeance sévère,
Il ne vous fasse, en sa colère,
Nos esclaves à votre tour.
Et pourquoi sommes-nous les vôtres ? Qu'on me die[1]
En quoi vous valez mieux que cent peuples divers.
Quel droit vous a rendus maître de l'univers ?
Pourquoi venir troubler une innocente vie ?
Nous cultivions en paix d'heureux champs, et nos mains
Étaient propres aux arts ainsi qu'au labourage :
Qu'avez-vous appris aux Germains ?
Ils ont l'adresse et le courage;
S'ils avaient eu l'avidité,
Comme vous, et la violence,
Peut-être en votre place ils auraient la puissance,
Et sauraient en user sans inhumanité.
Celle que vos préteurs ont sur nous exercée

1. *Die*, pour dise. On se rappelle le *quoi qu'on die* de Molière.

N'entre qu'à peine en la pensée.
La majesté de vos autels
Elle-même en est offensée :
Car sachez que les Immortels
Ont les regards sur nous. Grâces à vos exemples,
Ils n'ont devant les yeux que des objets d'horreur,
De mépris d'eux et de leurs temples,
D'avarice qui va jusques à la fureur.
Rien ne suffit aux gens qui nous viennent de Rome :
La terre et le travail de l'homme
Font pour les assouvir des efforts superflus.
Retirez-les : on ne veut plus
Cultiver pour eux les campagnes ;
Nous quittons les cités, nous fuyons aux montagnes,
Nous laissons nos chères compagnes ;
Nous ne conversons [1] plus qu'avec des ours affreux,
Découragés de mettre au jour des malheureux
Et de peupler pour Rome un pays qu'elle opprime.
Quant à nos enfants déjà nés,
Nous souhaitons de voir leurs jours bientôt bornés :
Vos préteurs au malheur nous font joindre le crime.
Retirez-les, ils ne nous apprendront
Que la mollesse et que le vice ;
Les Germains comme eux deviendront
Gens de rapine et d'avarice.
C'est tout ce que j'ai vu dans Rome à mon abord :
N'a-t-on point de présent à faire,
Point de pourpre à donner, c'est en vain qu'on espère
Quelque refuge aux lois : encor leur ministère
A-t-il mille longueurs. Ce discours un peu fort
Doit commencer à vous déplaire.
Je finis. Punissez de mort
Une plainte un peu trop sincère. »
A ces mots, il se couche, et chacun, étonné,
Admire le grand cœur, le bon sens, l'éloquence,

1. *Nous conversons*, nous vivons avec.

Du sauvage ainsi prosterné.
On le créa patrice, et ce fut la vengeance
Qu'on crut qu'un tel discours méritait. On choisit
D'autres préteurs, et par écrit
Le sénat demanda ce qu'avait dit cet homme,
Pour servir de modèle aux parleurs à venir
On ne sut pas longtemps à Rome
Cette éloquence entretenir.

VIII. — LE VIEILLARD ET LES TROIS JEUNES HOMMES

Un octogénaire plantait.
« Passe encor de bâtir; mais planter à cet âge ! »
Disaient trois jouvenceaux, enfants du voisinage :
Assurément il radotait.
« Car, au nom des dieux, je vous prie,
Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir?
Autant qu'un patriarche il vous faudrait vieillir.
A quoi bon charger votre vie
Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous ?
Ne songez désormais qu'à vos erreurs passées ;
Quittez le long espoir et les vastes pensées :
Tout cela ne convient qu'à nous.
— Il ne convient pas à vous-mêmes,
Repartit le vieillard. Tout établissement
Vient tard et dure peu. La main des Parques blêmes
De vos jours et des miens se joue également.
Nos termes sont pareils par leur courte durée.
Qui de nous des clartés de la voûte azurée
Doit jouir le dernier ? Est-il aucun moment

Qui vous puisse assurer d'un second seulement ?
Mes arrière-neveux me devront cet ombrage :
Hé bien ! défendez-vous au sage
De se donner des soins pour le plaisir d'autrui ?
Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui ;
J'en puis jouir demain, et quelques jours encore ;
Je puis enfin compter l'aurore
Plus d'une fois sur vos tombeaux. »
Le vieillard eut raison : l'un des trois jouvenceaux
Se noya dès le port allant à [1] l'Amérique ;
L'autre, afin de monter aux grandes dignités,
Dans les emplois de Mars servant la république,
Par un coup imprévu vit ses jours emportés ;
Le troisième tomba d'un arbre
Que lui-même il voulut enter ;
Et, pleurés du vieillard, il grava sur leur marbre
Ce que je viens de raconter [2].

IX. — LES SOURIS ET LE CHAT-HUANT

Il ne faut jamais dire aux gens :
« Écoutez un bon mot, oyez une merveille. »

1. Ce n'est pas sans intention que La Fontaine a dit ici *allant à*. *En* et *à*, joints au verbe *aller*, constituent de ces nuances qui rendaient notre langue si pittoresque, et qui ont trop souvent disparu : *à* indique la direction, et *en* le lieu dans lequel on est allé ; le premier devrait être réservé au temps présent, le second au temps passé ; il faudrait dire : « Je vais *à* l'Amérique, » et « Je suis allé *en* Amérique. » C'est dans le premier cas que se trouve le jeune homme de la fable, puisqu'il s'est « noyé dès le port. »

2. On a souvent remarqué la forme antigrammaticale de ces deux vers. Les mots *pleurés du vieillard* rappellent un peu l'ablatif absolu des Latins.

Savez-vous si les écoutants
En feront une estime à la vôtre pareille ?
Voici pourtant un cas qui peut être excepté.
Je le maintiens prodige, et tel que d'une fable
Il a l'air et les traits, encor que véritable.

On abattit un pin pour son antiquité,
Vieux palais d'un hibou [1], triste et sombre retraite
De l'oiseau qu'Atropos [2] prend pour son interprète.
Dans son tronc caverneux et miné par le temps,
Logeaient, entre autres habitants,
Force souris sans pieds, toutes rondes de graisse.
L'oiseau les nourrissait parmi des tas de blé,
Et de son bec avait leur troupeau mutilé.
Cet oiseau raisonnait, il faut qu'on le confesse.
En son temps aux souris le compagnon chassa.
Les premières qu'il prit du logis échappées,
Pour y remédier le drôle estropia
Tout ce qu'il prit ensuite, et leurs jambes coupées
Firent qu'il les mangeait à sa commodité,
Aujourd'hui l'une, et demain l'autre.
Tout manger à la fois, l'impossibilité
S'y trouvait, joint aussi le soin de sa santé.
Sa prévoyance allait aussi loin que la nôtre ;
Elle allait jusqu'à leur porter
Vivres et grains pour subsister.
Puis, qu'un cartésien [3] s'obstine
A traiter ce hibou de montre et de machine !
Quel ressort lui pouvait donner

1. La Fontaine confond encore ici hibou et chat-huant. Voir la note de la fable XVIII du livre V.

2. *Atropos* étant celle des trois Parques qui coupait le fil de la vie, le hibou, oiseau de sinistre présage, pouvait être considéré comme son *interprète*.

3. *Cartésien*, disciple de Descartes, qui voulait que la vie, chez les animaux, ne fût que le fonctionnement de ressorts.

Le conseil de tronquer un peuple mis en mue[1] ?
Si ce n'est pas là raisonner,
La raison m'est chose inconnue.
Voyez que d'arguments il fit :
« Quand ce peuple est pris, il s'enfuit :
Donc il faut le croquer aussitôt qu'on le happe.
Tout : il est impossible. Et puis pour le besoin
N'en dois-je pas garder ? Donc il faut avoir soin
De le nourrir sans qu'il échappe.
Mais comment ? Otons-lui les pieds. » Or trouvez-moi
Chose par les humains à sa fin mieux conduite.
Quel autre art de penser Aristote et sa suite
Enseignent-ils, par votre foi ?

Ceci n'est point une fable, et la chose, quoique merveilleuse et presque incroyable, est véritablement arrivée. J'ai peut-être porté trop loin la prévoyance de ce hibou, car je ne prétends pas établir dans les bêtes un progrès de raisonnement tel que celui-ci ; mais ces exagérations sont permises à la poésie, surtout dans la manière d'écrire dont je me sers.

---

1. *Mis en mue*, enfermé pour être engraissé. La mue est un lieu étroit et obscur où l'on met les oiseaux pour les engraisser.

ÉPILOGUE

C'est ainsi que ma Muse, aux bords d'une onde pure,
Traduisait en langue des dieux
Tout ce que disent sous les cieux
Tant d'êtres empruntant la voix de la nature.
Truchement de peuples divers,
Je les faisais servir d'acteurs en mon ouvrage :
Car tout parle dans l'univers ;
Il n'est rien qui n'ait son langage
Plus éloquents chez eux qu'ils ne sont dans mes vers,
Si ceux que j'introduis me trouvent peu fidèle,
Si mon œuvre n'est pas un assez bon modèle,
J'ai du moins ouvert le chemin ;
D'autres pourront y mettre une dernière main.
Favoris des neuf Sœurs, achevez l'entreprise;
Donnez mainte leçon que j'ai sans doute omise :
Sous ces inventions il faut l'envelopper.
Mais vous n'avez que trop de quoi vous occuper :
Pendant le doux emploi de ma Muse innocente,
Louis dompte l'Europe, et, d'une main puissante,
Il conduit à leur fin les plus nobles projets
Qu'ait jamais formés un monarque.
Favoris des neuf Sœurs, ce sont là des sujets
Vainqueurs du Temps et de la Parque[1].

1. La fin de l'Épilogue fait allusion à la paix de Nimègue, dont Louis XIV venait de dicter les conditions à l'Europe.

LIVRE DOUZIEME[1]

A MONSEIGNEUR

LE DUC DE BOURGOGNE

MONSEIGNEUR,

Je ne puis employer pour mes Fables de protection qui me soit plus glorieuse que la vôtre. Ce goût exquis et ce jugement si solide que vous faites paroître dans toutes choses au delà d'un âge où à peine les autres princes sont-ils touchez de ce qui les environne avec le plus d'éclat, tout cela, joint au devoir de vous obeïr et à la passion de vous plaire, m'a obligé de vous présenter un ouvrage dont l'original a esté l'admiration de tous les siècles aussi-bien que celle de tous les sages. Vous m'avez même ordonné de continuer ; et, si vous me permettez de le dire,

1. Le livre XII parut sous le titre de *Cinquième partie*, en 1694, quinze ans après la quatrième partie. Le Fontaine avait alors soixante-treize ans. — La dédicace de ce dernier livre est adressée à Louis, duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV, et alors âgé d'environ douze ans. La fin de cette dédicace fait allusion aux brillantes victoires que Louis venait de remporter dans les Pays-Bas, et à la suite desquelles il s'apprêtait à faire une paix dont les conditions, beaucoup trop dures, lui furent refusées.

il y a des sujets dont je vous suis redevable et où vous avez jetté des graces qui ont esté admirées de tout le monde. Nous n'avons plus besoin de consulter ny Apollon, ny les Muses, ny aucune des divinitez du Parnasse. Elles se rencontrent toutes dans les presens que vous a faits la nature, et dans cette science de bien juger des ouvrages de l'esprit, à quoy vous joignez déjà celle de connoître toutes les regles qui y conviennent: Les Fables d'Ésope sont une ample matiere pour ces talens. Elles embrassent toutes sortes d'evenements et de caracteres. Ces mensonges sont proprement une maniere d'histoire, où on ne flate personne. Ce ne sont pas choses de peu d'importance que ces sujets. Les animaux sont les precepteurs des hommes dans mon ouvrage. Je ne m'étendrai pas davantage là-dessus : vous voyez mieux que moy le profit qu'on en peut tirer. Si vous vous connoissez maintenant en orateurs et en poëtes, vous vous connoîtrez encore mieux quelque jour en bons politiques et en bons generaux d'armée ; et vous vous tromperez aussi peu au choix des personnes qu'au merite des actions. Je ne suis pas d'un âge à espérer d'en être témoin. Il faut que je me contente de travailler sous vos ordres. L'envie de vous plaire me tiendra lieu d'une imagination que les ans ont affoiblie. Quand vous souhaiterez quelque fable, je la trouveray dans ce fonds-là. Je voudrois bien que vous y pussiez trouver des louanges dignes du Monarque qui fait maintenant le destin de tant de peuples et de nations, et qui rend toutes les parties du monde attentives à ses conquêtes, à ses victoires, et à la paix, qui semble se rapprocher, et dont il impose les conditions avec toute la moderation que peuvent souhaiter nos ennemis. Je me le figure comme un conquerant qui veut mettre des bornes à sa gloire et à sa puissance, et de qui on pourroit dire, à meilleur titre qu'on ne l'a dit d'Alexandre, qu'il va tenir les états de l'univers, en obligeant les ministres de tant de princes de s'assembler pour terminer une guerre qui ne peut être que ruineuse à leurs maîtres. Ce sont des sujets au-dessus de nos paroles : je les laisse à de meilleures plumes que la mienne, et suis, avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

Vôtre tres-humble, tres-obeïssant
et tres-fidele serviteur,

DE LA FONTAINE.

I. — LES COMPAGNONS D'ULYSSE

A MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE

Prince, l'unique objet du soin des immortels,
Souffrez que mon encens parfume vos autels.
Je vous offre un peu tard ces présents de ma muse ;
Les ans et les travaux me serviront d'excuse :
Mon esprit diminue, au lieu qu'à chaque instant
On aperçoit le vôtre aller en augmentant.
Il ne va pas, il court, il semble avoir des ailes.
Le héros [1] dont il tient des qualités si belles
Dans le métier de Mars brûle d'en faire autant ;
Il ne tient pas à lui que, forçant la victoire,
    Il ne marche à pas de géant
    Dans la carrière de la gloire.
Quelque dieu le retient : c'est notre souverain,
Lui qu'un mois a rendu maître et vainqueur du Rhin.
Cette rapidité fut alors nécessaire :
Peut-être elle serait aujourd'hui téméraire.
Je m'en tais ; aussi bien les Ris et les Amours
Ne sont pas soupçonnés d'aimer les longs discours.
De ces sortes de dieux votre cour se compose.
Ils ne vous quittent point. Ce n'est pas qu'après tout
D'autres divinités n'y tiennent le haut bout :
Le sens et la raison y règlent toute chose,
Consultez ces derniers sur un fait où les Grecs,
    Imprudents et peu circonspects,
    S'abandonnèrent à des charmes
Qui métamorphosaient en bêtes les humains.
Les compagnons d'Ulysse, après dix ans d'alarmes,

1. Le *héros* est Louis de Bourbon, fils de Louis XIV, et père du duc de Bourgogne, auquel la fable est dédiée.

Erraient au gré du vent, de leur sort incertains.
Ils abordèrent un rivage
Où la fille du dieu du jour,
Circé, tenait alors sa cour.
Elle leur fit prendre alors un breuvage
Délicieux, mais plein d'un funeste poison.
D'abord ils perdent la raison ;
Quelques moments après, leur corps et leur visage
Prennent l'air et les traits d'animaux différents.
Les voilà devenus ours, lions, éléphants :
Les uns sous une masse énorme,
Les autres sous une autre forme ;
Il s'en vit de petits, *exemplum ut talpa* [1].
Le seul Ulysse en échappa.
Il sut se défier de la liqueur traîtresse.
Comme il joignait à la sagesse
La mine d'un héros et le doux entretien,
Il fit tant que l'enchanteresse
Prit un autre poison [2] peu différent du sien.
Une déesse dit tout ce qu'elle a dans l'âme :
Celle-ci déclara sa flamme.
Ulysse était trop fin pour ne pas profiter
D'une pareille conjoncture.
Il obtint qu'on rendrait à ces Grecs leur figure.
« Mais la voudront-ils bien, dit la nymphe, accepter ?
Allez le proposer de ce pas à la troupe. »
Ulysse y court, et dit : « L'empoisonneuse coupe
A son remède encore, et je viens vous l'offrir :
Chers amis, voulez-vous hommes redevenir ?
On vous rend déjà la parole. »
Le lion dit, pensant rugir :
« Je n'ai pas la tête si folle.

1. *Exemplum ut talpa* (exemple : la taupe), formule burlesque que La Fontaine a empruntée à Scarron.

2. Cet *autre poison* est l'amour, qui, comme celui de Circé, fait perdre la raison.

Moi, renoncer aux dons que je viens d'acquérir ?
J'ai griffe et dent, et mets en pièces qui m'attaque ;
Je suis roi : deviendrai-je un citadin d'Ithaque ?
Tu me rendras peut-être encor simple soldat :
Je ne veux point changer d'état. »
Ulysse du lion court à l'ours : « Eh ! mon frère,
Comme te voilà fait ! Je t'ai vu si joli !
— Ah ! vraiment, nous y voici,
Reprit l'ours à sa manière.
Comme me voilà fait ! Comme doit être un ours.
Qui t'a dit qu'une forme est plus belle qu'une autre ?
Est-ce à la tienne de juger de la nôtre ?
Je me rapporte aux yeux d'une ourse mes amours.
Te déplais-je ? Va-t'en, suis ta route et me laisse :
Je vis libre, content, sans nul soin qui me presse,
Et te dis tout net et tout plat :
Je ne veux point changer d'état. »
Le prince grec au loup va proposer l'affaire ;
Il lui dit, au hasard d'un semblable refus :
« Camarade, je suis confus
Qu'une jeune et belle bergère
Conte aux échos les appétits gloutons
Qui t'ont fait manger ses moutons.
Autrefois on t'eût vu sauver sa bergerie :
Tu menais une honnête vie.
Quitte ces bois et redeviens,
Au lieu de loup, homme de bien.
— En est-il ? dit le loup. Pour moi, je n'en vois guère.
Tu t'en viens me traiter de bête carnassière :
Toi qui parles, qu'es-tu ? N'auriez-vous pas sans moi
Mangé ces animaux que plaint tout le village ?
Si j'étais homme, par ta foi,
Aimerais-je moins le carnage ?
Pour un mot quelquefois vous vous étranglez tous :
Ne vous êtes-vous pas l'un à l'autre des loups ?
Tout bien considéré, je te soutiens, en somme,
Que, scélérat pour scélérat

Il vaut mieux être un loup qu'un homme.
Je ne veux point changer d'état. »
Ulysse fit à tous une même semonce [1] ;
Chacun d'eux fit même réponse,
Autant le grand que le petit.
La liberté, les bois, suivre leur appétit,
C'était leurs délices suprêmes :
Tous renonçaient au lot des belles actions.
Ils croyaient s'affranchir suivant leurs passions :
Ils étaient esclaves d'eux-mêmes.

Prince, j'aurais voulu vous choisir un sujet
Où je pusse mêler le plaisant à l'utile :
C'était sans doute un beau projet,
Si ce choix eût était facile.
Les compagnons d'Ulysse enfin se sont offerts
Ils ont force pareils en ce bas univers :
Gens à qui j'impose pour peine
Votre censure et votre haine.

II. — LE CHAT ET LES DEUX MOINEAUX

A MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE

Un chat contemporain d'un fort jeune moineau
Fut logé près de lui dès l'âge du berceau ;
La cage et le panier avaient mêmes pénates.
Le chat était souvent agacé par l'oiseau :
L'un s'escrimait du bec, l'autre jouait des pattes.

1. *Semonce* veut dire ici invitation.

Ce dernier toutefois épargnait son ami,
Ne le corrigeant qu'à demi :
Il se fût fait un grand scrupule
D'armer de pointes sa férule.
Le passereau, moins circonspec,
Lui donnait force coups de bec.
En sage et discrète personne,
Maître chat excusait ces jeux :
Entre amis il ne faut jamais qu'on s'abandonne
Aux traits d'un courroux sérieux.
Comme ils se connaissaient tous deux dès leur bas âge
Une longue habitude en paix les maintenait;
Jamais en vrai combat le jeu ne se tournait;
Quand un moineau du voisinage
S'en vint les visiter, et se fit compagnon
Du pétulant Pierrot et du sage Raton.
Entre les deux oiseaux il arriva querelle;
Et Raton de prendre parti.
« Cet inconnu, dit-il, nous la vient donner belle
D'insulter ainsi notre ami !
Le moineau du voisin viendra manger le nôtre !
Non de par tous les chats. » Entrant lors au combat,
Il croque l'étranger. « Vraiment, dit maître chat,
Les moineaux ont un goût exquis et délicat. »
Cette réflexion fit aussi croquer l'autre.

Quelle morale puis-je inférer de ce fait ?
Sans cela toute fable est œuvre imparfait.
J'en crois voir quelques traits; mais leur ombre m'abuse.
Prince, vous les aurez incontinent trouvés :
Ce sont des jeux pour vous, et non point pour ma muse;
Elle et ses sœurs n'ont pas l'esprit que vous avez.

III. — DU THÉSAURISEUR ET DU SINGE

Un homme accumulait. On sait que cette erreur
Va souvent jusqu'à la fureur.
Celui-ci ne songeait que ducats et pistoles.
Quand ces biens sont oisifs, je tiens qu'ils sont frivoles.
Pour sûreté de son trésor,
Notre avare habitait un lieu dont Amphitrite
Défendait aux voleurs de toutes parts l'abord.
Là, d'une volupté selon moi fort petite,
Et selon lui fort grande, il entassait toujours.
Il passait les nuits et les jours
A compter, calculer, supputer sans relâche,
Calculant, supputant, comptant, comme à la tâche,
Car il trouvait toujours du mécompte à son fait :
Un gros singe, plus sage, à mon sens, que son maître,
Jetait quelque doublon toujours par la fenêtre,
Et rendait le compte imparfait.
La chambre, bien cadenassée,
Permettait de laisser l'argent sur le comptoir.
Un beau jour Dom Bertrand se mit dans la pensée
D'en faire un sacrifice au liquide manoir.
Quand à moi, lorsque je compare
Les plaisirs de ce singe à ceux de cet avare,
Je ne sais bonnement auquel donner le prix.
Dom Bertrand gagnerait près de certains esprits;
Les raisons en seraient trop longues à déduire.
Un jour donc l'animal, qui ne songeait qu'à nuire,
Détachait du monceau tantôt quelque doublon,
Un jacobus, un ducaton,
Et puis quelque noble à la rose[1];

1. *Doublon*, monnaie d'or espagnole valant environ 20 francs, ou 40 francs, ou 80 francs. — *Jacobus*, ancienne monnaie d'or d'Angleterre valant à peu près une guinée et un septième. — *Ducaton*, monnaie d'argent valant environ 5 francs. — *Noble à la rose*, monnaie d'or anglaise équivalant à la guinée, et ainsi nommée parce qu'elle portait les roses d'York et de Lancastre.

Éprouvait son adresse et sa force à jeter
Ces morceaux de métal qui se font souhaiter
Par les humains sur toute chose.
S'il n'avait entendu son compteur à la fin
Mettre la clef dans la serrure,
Les ducats auraient tous pris le même chemin
Et couru la même aventure.
Il les aurait fait tous voler, jusqu'au dernier,
Dans le gouffre enrichi par maint et maint naufrage.

Dieu veuille préserver maint et maint financier
Qui n'en fait pas meilleur usage.

IV. — LES DEUX CHÈVRES

Dès que les chèvres ont brouté,
Certain esprit de liberté
Leur fait chercher fortune; elles sont en voyage
Vers les endroits du pâturage
Les moins fréquentés des humains.
Là, s'il est quelque lieu sans route et sans chemins,
Un rocher, quelque mont pendant en précipices[1],
C'est où ces dames vont promener leurs caprices;
Rien ne peut arrêter cet animal grimpant.
Deux chèvres donc, s'émancipant,
Toutes deux ayant patte blanche,
Quittèrent les bas prés, chacune de sa part.
L'une vers l'autre allait pour quelque bon hasard.
Un ruisseau se rencontre, et pour pont une planche :
Deux belettes à peine auraient passé de front
Sur ce pont;

1. *Mont pendant en précipices*, montagne qui avance et paraît suspendue au-dessus de précipices.

D'ailleurs l'onde rapide et le ruisseau profond
Devaient faire trembler de peur ces amazones.
Malgré tant de dangers, l'une de ces personnes
Pose un pied sur la planche, et l'autre en fait autant.
Je m'imagine voir avec Louis le Grand
Philippe Quatre qui s'avance
Dans l'île de la Conférence[1].
Ainsi s'avançaient pas à pas,
Nez à nez, nos aventurières,
Qui, toutes deux étant fort fières,
Vers le milieu du pont ne se voulurent pas
L'une à l'autre céder. Elles avaient la gloire
De compter dans leur race, à ce que dit l'histoire,
L'une certaine chèvre au mérite sans pair
Dont Polyphème fit présent à Galathée,
Et l'autre la chèvre Amalthée,
Par qui fut nourri Jupiter.
Faute de reculer, leur chute fut commune;
Tous deux tombèrent dans l'eau.
Cet accident n'est pas nouveau
Dans le chemin de la Fortune.

A MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE

Qui avait demandé à M. de La Fontaine
une fable qui fût nommée « le Chat et la Souris »

Pour plaire au jeune prince à qui la Renommée
Destine un temple en mes écrits,

1. *L'île de la Conférence*, l'île des Faisans, située à l'embouchure de la Bidassoa, petite rivière qui sépare la France de l'Espagne. Elle fut ainsi nommée à cause des conférences auxquelles y donnèrent lieu la paix des Pyrénées et le mariage de Louis XIV.

Comment composerai-je une fable nommée
Le Chat et la Souris ?

Dois-je représenter dans ces vers une belle
Qui, douce en apparence, et toutefois cruelle,
Va se jouant des cœurs que ses charmes ont pris.
Comme le chat de la souris ?

Prendrai-je pour sujet les jeux de la Fortune ?
Rien ne lui convient mieux, et c'est chose commune
Que de lui voir traiter ceux qu'on croit ses amis
Comme le chat fait la souris.

Introduirai-je un roi qu'entre ses favoris
Elle respecte seul, roi qui fixe sa roue,
Qui n'est point empêché d'un monde d'ennemis,
Et qui des plus puissants, quand il lui plaît, se joue
Comme le chat de la souris ?

Mais insensiblement, dans le tour que j'ai pris,
Mon dessein se rencontre ; et, si je ne m'abuse,
Je pourrais tout gâter par de plus longs récits.
Le jeune prince alors se jouerait de ma muse
Comme le chat de la souris.

V. — LE VIEUX CHAT ET LA JEUNE SOURIS

Une jeune souris de peu d'expérience
Crut fléchir un vieux chat, implorant sa clémence,
Et payant de raisons le Raminagrobis :
« Laissez-moi vivre : une souris
De ma taille et de ma dépense
Est-elle à charge en ce logis ?
Affamerais-je, à votre avis,
L'hôte et l'hôtesse, et tout leur monde ?

D'un grain de blé je me nourris;
Une noix me rend toute ronde.
A présent je suis maigre; attendez quelque temps;
Réservez ce repas à messieurs vos enfants. »
Ainsi parlait au chat la souris attrapée.
L'autre lui dit : « Tu t'es trompée.
Est-ce à moi que l'on tient de semblables discours?
Tu gagnerais autant de parler à des sourds.
Chat et vieux, pardonner? Cela n'arrive guères.
Selon ces lois, descends là-bas,
Meurs, et va-t-en tout de ce pas
Haranguer les Sœurs filandières.
Mes enfants trouveront assez d'autres repas. »
Il tint parole; et, pour ma fable,
Voici le sens moral qui peut y convenir :

La jeunesse se flatte et croit tout obtenir;
La vieillesse est impitoyable.

VI. — LE CERF MALADE

En pays plein de cerfs un cerf tomba malade.
Incontinent maint camarade
Accourt à son grabat le voir, le secourir,
Le consoler du moins : multitude importune.
« Eh! Messieurs, laissez-moi mourir.
Permettez qu'en forme commune
La Parque m'expédie, et finissez vos pleurs. »
Point du tout : les consolateurs
De ce triste devoir tout au long s'acquittèrent;
Quand il plut à Dieu s'en allèrent.
Ce ne fut pas sans boire un coup,
C'est-à-dire sans prendre un droit de pâturage.
Tout se mit à brouter les bois du voisinage.

La pitance du cerf en déchut beaucoup;
Il ne trouva plus rien à frire.
D'un mal il tomba dans un pire
Et se vit réduit, à la fin,
A jeûner et mourir de faim.

Il en coûte à qui vous réclame,
Médecins du corps et de l'âme.
O temps, ô mœurs ! J'ai beau crier,
Tout le monde se fait payer.

VII. — LA CHAUVE-SOURIS, LE BUISSON ET LE CANARD

Le buisson, le canard et la chauve-souris,
Voyant tous trois qu'en leur pays
Ils faisaient petite fortune,
Vont trafiquer au loin, et font bourse commune.
Ils avaient des comptoirs, des facteurs, des agents,
Non moins soigneux qu'intelligents,
Des registres exacts de mise et de recette,
Tout allait bien, quand leur emplette,
En passant par certains endroits
Remplis d'écueils, et fort étroits,
Et de trajet très difficile,
Alla tout emballée au fond des magasins
Qui du Tartare sont voisins.
Notre trio poussa maint regret inutile,
Ou plutôt il n'en poussa point.
Le plus petit marchand est savant sur ce point;
Pour sauver son crédit, il faut cacher sa perte.
Celle que par malheur nos gens avaient soufferte
Ne put se réparer : le cas fut découvert.
Les voilà sans crédit, sans argent, sans ressource,

Prêts à porter le bonnet vert[1].
Aucun ne leur ouvrit sa bourse,
Et le sort principal, et les gros intérêts,
Et les sergents, et les procès,
Et le créancier à la porte,
Dès devant la pointe du jour,
N'occupaient le trio qu'à chercher maint détour
Pour contenter cette cohorte.
Le buisson accrochait les passants à tous coups.
« Messieurs, leur disait-il, de grâce, apprenez-nous
En quel lieu sont les marchandises
Que certains gouffres nous ont prises. »
Le plongeon sous les eaux s'en allait les chercher.
L'oiseau chauve-souris n'osait plus approcher
Pendant le jour nulle demeure :
Suivi de sergents à toute heure,
En des trous il s'allait cacher.

Je connais maint detteur, qui n'est ni souris-chauve,
Ni buisson, ni canard, ni dans tel cas tombé,
Mais simple grand seigneur, qui tous les jours se sauve
Par un escalier dérobé.

VIII. — LA QUERELLE DES CHIENS ET DES CHATS ET CELLE DES CHATS ET DES SOURIS

La discorde a toujours régné dans l'univers ;
Notre monde en fournit mille exemples divers ;
Chez nous cette déesse a plus d'un tributaire.
Commençons par les éléments :
Vous serez étonnés de voir qu'à tous moments
Ils seront appointés contraire.

1. Le débiteur qui faisait cession de biens pour échapper à la banqueroute était obligé autrefois de porter un *bonnet vert*.

Outre ces quatre potentats [1],
Combien d'êtres de tous états
Se font une guerre éternelle !
Autrefois un logis plein de chiens et de chats,
Par cent arrêts rendus en forme solennelle,
Vit terminer tous leurs débats.
Le maître ayant réglé leurs emplois, leurs repas,
Et menacé du fouet quiconque aurait querelle,
Ces animaux vivaient entre eux comme cousins.
Cette union si douce, et presque fraternelle,
Édifiait tous les voisins.
Enfin elle cessa. Quelque plat de potage,
Quelque os par préférence à quelqu'un d'eux donné,
Fit que l'autre parti s'en vint tout forcené
Représenter un tel outrage.
J'ai vu des chroniqueurs attribuer le cas
Aux passe-droits qu'avait une chienne en gésine.
Quoi qu'il en soit, cet altercas
Mit en combustion la salle et la cuisine;
Chacun se déclara pour son chat, pour son chien.
On fit un règlement dont les chats se plaignirent,
Et tout le quartier étourdirent.
Leur avocat disait qu'il fallait bel et bien
Recourir aux arrêts. En vain ils les cherchèrent
Dans un coin, où d'abord leurs agents les cachèrent,
Les souris enfin les mangèrent.
Autre procès nouveau : le peuple souriquois
En pâtit. Maint vieux chat, fin, subtil et narquois,
Et d'ailleurs en voulant à toute cette race,
Les guetta, les prit, fit main basse.
Le maître du logis ne s'en trouva que mieux.
J'en reviens à mon dire. On ne voit sous les cieux
Nul animal, nul être, aucune créature,
Qui n'ait son opposé : c'est la loi de nature.

1. Ces *potentats* sont les quatre éléments : l'eau, l'air, la terre et le feu.

D'en chercher la raison, ce sont soins superflus.
Dieu fit bien ce qu'il fit [1], et je n'en sais pas plus.
Ce que je sais, c'est qu'aux grosses paroles
On en vient sur un rien plus des trois quarts du temps.
Humains, il vous faudrait encore à soixante ans
Renvoyer chez les barbacoles [2].

IX. — LE LOUP ET LE RENARD

D'où vient [3] que personne en la vie
N'est satisfait de son état ?
Tel voudrait bien être soldat,
A qui le soldat porte envie.

Certain renard voulut, dit-on,
Se faire loup. Hé ! qui peut dire
Que pour le métier de mouton
Jamais aucun loup ne soupire ?

Ce qui m'étonne est qu'à huit ans
Un prince [4] en fable ait mis la chose,
Pendant que, sous mes cheveux blancs,
Je fabrique à force de temps
Des vers moins sensés que sa prose.

Les traits dans sa fable semés
Ne sont en l'ouvrage du poète
Ni tous, ni si bien exprimés.
Sa louange en est plus complète.

1. La Fontaine a déjà dit, dans le *Gland et la Citrouille* : « Dieu fait bien ce qu'il fait. »

2. *Barbacole*, mot qu'on croit forgé par La Fontaine (de *barbam* et *colere*), et signifiant professeur, sans doute à cause du soin que certains savants donnaient et de l'importance qu'ils attachaient à leur barbe.

3. La fable commence par une imitation des vers d'Horace : *Qui fit, Mæcenas*, etc.

4. Ce prince est le duc de Bourgogne.

De la chanter sur la musette
C'est mon talent ; mais je m'attends
Que mon héros dans peu de temps
Me fera prendre la trompette.

Je ne suis pas un grand prophète,
Cependant je lis dans les cieux
Que bientôt ses faits glorieux
Demanderont plusieurs Homères ;
Et ce temps-ci n'en produit guères.
Laissant à part tous ces mystères,
Essayons de conter la fable avec succès.

Le renard dit au loup : « Notre cher, pour tout mets
J'ai souvent un vieux coq ou de maigres poulets ;
C'est une viande qui me lasse.
Tu fais meilleure chère avec moins de hasard.
J'approche des maisons, tu te tiens à l'écart [1].
Apprends-moi ton métier, camarade, de grâce ;
Rends-moi le premier de ma race
Qui fournisse son croc de quelque mouton gras :
Tu ne me mettras point au nombre des ingrats.
— Je le veux, dit le loup. Il m'est mort un mien frère ;
Allons prendre sa peau, tu t'en revêtiras. »
Il vint, et le loup dit : « Voici comme il faut faire
Si tu veux écarter les mâtins du troupeau. »
Le renard, ayant mis la peau,
Répétait les leçons que lui donnait son maître.
D'abord il s'y prit mal, puis un peu mieux, puis bien [2]
Puis enfin il n'y manqua rien.
A peine fut-il instruit autant qu'il pouvait l'être,
Qu'un troupeau s'approcha. Le nouveau loup y court,

1. Le renard de cette fable se trompe : le loup s'approche aussi des maisons; « il gratte et creuse la terre sous les portes » (BUFFON, *les Quadrupèdes*).

2. *Mal, puis un peu mieux, puis bien*, est une progression inexacte : on fait *bien* avant de faire *mieux*. *Mieux* est ici pour *moins mal*.

Et répand la terreur dans les lieux d'alentour,
Tel, vêtu des armes d'Achille,
Patrocle mit l'alarme au camp et dans la ville ;
Mères, brus et vieillards au temple couraient tous.
L'ost[1] du peuple bêlant crut voir cinquante loups.
Chien, berger et troupeau, tout fuit vers le village,
Et laisse seulement une brebis pour gage.
Le larron s'en saisit. A quelques pas de là,
Il entendit chanter un coq du voisinage ;
Le disciple aussitôt droit au coq s'en alla,
Jetant bas sa robe de classe,
Oubliant les brebis, les leçons, le régent,
Et courant d'un pas diligent.

Que sert-il qu'on se contrefasse?
Prétendre ainsi changer est une illusion :
L'on reprend sa première trace
A la première occasion.

De votre esprit, que nul autre n'égale,
Prince, ma muse tient tout entier ce projet.
Vous m'avez donné le sujet,
Le dialogue et la morale.

X. — L'ÉCREVISSE ET SA FILLE

Les sages quelquefois, ainsi que l'écrevisse,
Marchent à reculons, tournent le dos au port.
C'est l'art des matelots ; c'est aussi l'artifice
De ceux qui, pour couvrir quelque puissant effort,
Envisagent un point directement contraire,
Et font vers ce lieu-là courir leur adversaire.
Mon sujet est petit, cet accessoire est grand.
Je pourrais l'appliquer à certain conquérant

1. *L'ost*, l'armée.

Qui tout seul déconcerte une ligue à cent têtes.
Ce qu'il n'entreprend pas, et ce qu'il entreprend,
N'est d'abord un secret, puis devient des conquêtes.
En vain l'on a les yeux sur ce qu'il veut cacher;
Ce sont arrêts du sort qu'on ne peut empêcher.
Le torrent, à la fin, devient insurmontable.
Cent dieux sont impuissants contre un seul Jupiter.
Louis et le destin me semblent de concert
Entraîner l'univers. Venons à notre fable.

Mère écrevisse un jour à sa fille disait :
« Comme tu vas, bon Dieu ! ne peux-tu marcher droit ?
— Et comme vous allez vous-même ! dit la fille.
Puis-je autrement marcher que ne fait ma famille ?
Veut-on que j'aille droit quand on y va tortu ? »
Elle avait raison ; la vertu
De tout exemple domestique
Est universelle et s'applique
En bien, en mal, en tout; fait des sages, des sots :
Beaucoup plus de ceux-ci. Quant à tourner le dos
A son but, j'y reviens ; la méthode en est bonne,
Surtout au métier de Bellone ;
Mais il faut le faire à propos.

XI. — L'AIGLE ET LA PIE

L'aigle reine des airs, avec Margot la pie,
Différente d'humeur, de langage et d'esprit,
Et d'habit,
Traversaient un bout de prairie.
Le hasard les assemble en un coin détourné.
L'agasse[1] eut peur ; mais l'aigle, ayant fort bien dîné,
La rassure, et lui dit : « Allons de compagnie.

1. *Agasse* ou *Agace*, nom familier de la pie.

Si le maître des dieux assez souvent s'ennuie,
Lui qui gouverne l'univers,
J'en puis bien faire autant, moi qu'on sait qui le sers.
Entretenez-moi donc, et sans cérémonie. »
Caquet-bon-bec alors de jaser au plus dru
Sur ceci, sur cela, sur tout. L'homme d'Horace
Disant le bien, le mal, à travers champs, n'eût su
Ce qu'en fait de babil y savait notre agasse,
Elle offre d'avertir de tout ce qui se passe,
Sautant, allant de place en place,
Bon espion, Dieu sait. Son offre ayant déplu,
L'aigle lui dit tout en colère :
« Ne quittez point votre séjour,
Caquet-bon-bec, ma mie ; adieu. Je n'ai que faire
D'une babillarde à ma cour :
C'est un fort méchant caractère. »
Margot ne demandait pas mieux.

Ce n'est pas ce qu'on croit que d'entrer chez les dieux
Cet honneur a souvent de mortelles angoisses.
Rediseurs, espions, gens à l'air gracieux,
Au cœur tout différent, s'y rendent odieux,
Quoiqu'ainsi que la pie il faille dans ces lieux
Porter habit de deux paroisses[1].

XII. — LE MILAN, LE ROI ET LE CHASSEUR

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME MONSEIGNEUR LE PRINCE DE CONTI [2]

Comme les dieux sont bons, ils veulent que les rois
Le soient aussi : c'est l'indulgence

1. *Habit de deux paroisses.* Le plumage de la pie est partie noir et partie blanc.

2. François-Louis, *prince de Conti*, était un des protecteurs de La Fontaine. Il est fait allusion dans cette fable à son mariage avec Marie-Thérèse de Bourbon.

Qui fait le plus beau de leurs droits,
Non les douceurs de la vengeance.
Prince, c'est votre avis. On sait que le courroux
S'éteint en votre cœur sitôt qu'on l'y voit naître.
Achille, qui du sien ne put se rendre maître,
Fut par là moins héros que vous.
Ce titre n'appartient qu'à ceux d'entre les hommes
Qui comme en l'âge d'or font cent biens ici-bas.
Peu de grands sont nés tels en cet âge où nous sommes ;
L'univers leur sait gré du mal qu'ils ne font pas[1].
Loin que vous suiviez ces exemples,
Mille actes généreux vous promettent des temples.
Apollon, citoyen de ces augustes lieux,
Prétend y célébrer votre nom sur sa lyre.
Je sais qu'on vous attend dans le palais des dieux ;
Un siècle de séjour doit ici vous suffire.
Hymen veut séjourner tout un siècle chez vous.
Puissent ses plaisirs les plus doux
Vous composer des destinées
Par ce temps à peine bornées !
Et la princesse et vous n'en méritez pas moins :
J'en prends ses charmes pour témoins ;
Pour témoins j'en prends les merveilles
Par qui le Ciel, pour vous prodigue en ses présents,
De qualités qui n'ont qu'en vous seuls leurs pareilles
Voulut orner vos jeunes ans.
Bourbon de son esprit ses grâces assaisonne.
Le Ciel joignit, en sa personne,
Ce qui sait se faire estimer
A ce qui sait se faire aimer.
Il ne m'appartient pas d'étaler votre joie.
Je me tais donc, et vais rimer
Ce que fit un oiseau de proie.

1. Montaigne a exprimé la même idée : « Les grands... me font assez de bien quand ils ne me font pas de mal. »

Un milan, de son nid antique possesseur,
Etant pris vif par un chasseur,
D'en faire au prince un don cet homme se propose.
La rareté du fait donnait prix à la chose.
L'oiseau, par le chasseur humblement présenté,
Si ce conte n'est apocryphe,
Va tout droit imprimer sa griffe
Sur le nez de sa Majesté.
Quoi ! sur le nez du roi ? Du roi même en personne.
Il n'avait donc alors ni sceptre ni couronne ?
Quand il en aurait eu, ç'aurait été tout un.
Le nez royal fut pris comme un nez du commun.
Dire des courtisans les clameurs et la peine
Serait se consumer en efforts impuissants.
Le roi n'éclata point : les cris sont indécents
A la majesté souveraine.
L'oiseau garda son poste. On ne put seulement
Hâter son départ d'un moment.
Son maître le rappelle, et crie, et se tourmente,
Lui présente le leurre, et le poing[1], mais en vain.
On crut que jusqu'au lendemain
Le maudit animal à la serre insolente
Nicherait là malgré le bruit,
Et sur le nez sacré voudrait passer la nuit.
Tâcher de l'en tirer irritait son caprice.
Il quitte enfin le roi, qui dit : « Laissez aller
Ce milan, et celui qui m'a cru régaler.
Ils se sont acquittés tous deux de leur office,
L'un en milan, et l'autre en citoyen des bois.
Pour moi, qui sais comment doivent agir les rois,
Je les affranchis du supplice. »
Et la cour d'admirer. Les courtisans ravis
Elèvent de tels faits par eux si mal suivis.

1 Quand on veut rappeler un oiseau de proie, on lui présente ou le *poing*, pour qu'il vienne s'y placer, ou le *leurre*, un morceau de cuir rouge, en forme d'oiseau, sur lequel on attache un morceau de chair.

Bien peu, même des rois, prendraient un tel modelle[1];
Et le veneur l'échappa belle,
Coupable seulement, tant lui que l'animal,
D'ignorer le danger d'approcher trop du maître.
Ils n'avaient appris à connaître
Que les hôtes des bois : était-ce un si grand mal ?

Pilpay fait près du Gange arriver l'aventure.
Là nulle humaine créature
Ne touche aux animaux pour leur sang épancher.
Le roi même ferait scrupule d'y toucher.
« Savons-nous, disent-ils, si cet oiseau de proie
N'était point au siège de Troie ?
Peut-être y tint-il lieu d'un prince ou d'un héros
Des plus huppés et des plus hauts.
Ce qu'il fut autrefois, il pourra l'être encore ;
Nous croyons, après Pythagore,
Qu'avec les animaux de forme nous changeons :
Tantôt milans, tantôt pigeons,
Tantôt humains, puis volatilles[2],
Ayant dans les airs leurs familles. »

Comme l'on conte en deux façons
L'accident du chasseur, voici l'autre manière.

Un certain fauconnier, ayant pris, ce dit-on,
A la chasse un milan (ce qui n'arrive guère),
En voulut au roi faire don
Comme de chose singulière.
Ce cas n'arrive pas quelquefois en cent ans.
C'est le *Non plus ultra* de la fauconnerie.
Ce chasseur perce donc un gros de courtisans,
Plein de zèle, échauffé, s'il le fut de sa vie.
Par ce parangon[3] des présents

1. *Modelle*, ainsi imprimé pour la rime.
2. *Volatilles*, pour *volatiles*, à cause de la rime *familles*.
3. *Parangon*, modèle. Par extension : ce qu'il y a de plus excellent.

Il croyait sa fortune faite,
Quand l'animal porte-sonnette,
Sauvage encore et tout grossier,
Avec ses ongles tout d'acier
Prend le nez du chasseur, happe le pauvre sire.
Lui de crier; chacun de rire,
Monarque et courtisans. Qui n'eût ri ? Quant à moi,
Je n'en eusse quitté ma part pour un empire.
Qu'un pape rie, en bonne foi,
Je ne l'ose assurer ; mais je tiendrais un roi
Bien malheureux s'il n'osait rire.
C'est le plaisir des dieux. Malgré son noir sourcil,
Jupiter, et le peuple immortel, rit aussi.
Il en fit des éclats, à ce que dit l'histoire,
Quand Vulcain, clopinant, lui vint donner à boire.
Que le peuple immortel se montrât sage ou non,
J'ai changé mon sujet avec juste raison :
Car, puisqu'il s'agit de morale,
Que nous eût du chasseur l'aventure fatale
Enseigné de nouveau ? L'on a vu de tout temps
Plus de sots fauconniers que de rois indulgents.

XIII. — LE RENARD, LES MOUCHES ET LE HÉRISSON

Aux traces de son sang, un vieux hôte des bois,
Renard fin, subtil et matois,
Blessé par des chasseurs et tombé dans la fange,
Autrefois attira ce parasite ailé
Que nous avons mouche appelé.
Il accusait les dieux, et trouvait fort étrange
Que le sort à tel point le voulût affliger
Et le fît aux mouches manger.
« Quoi ! se jeter sur moi, sur moi le plus habile
De tous les hôtes des forêts ?
Depuis quand les renards sont-ils un si bon mets ?

Et que me sert ma queue ? est-ce un poids inutile ?
Va ! le Ciel te confonde, animal importun.
Que ne vis-tu sur le commun ! »
Un hérisson du voisinage,
Dans mes vers nouveau personnage,
Voulut le délivrer de l'importunité
Du peuple plein d'avidité.
« Je les vais de mes dards enfiler par centaines,
Voisin renard, dit-il, et terminer tes peines.
— Garde-t'en bien, dit l'autre ; ami, ne le fais pas ;
Laisse-les, je te prie, achever leur repas.
Ces animaux sont soûls : une troupe nouvelle
Viendrait fondre sur moi, plus âpre et plus cruelle. »

Nous ne trouvons que trop de mangeurs ici-bas :
Ceux-ci sont courtisans, ceux-là sont magistrats.
Aristote appliquait cet apologue aux hommes.
Les exemples en sont communs,
Surtout au pays où nous sommes.
Plus telles gens sont pleins, moins il sont importuns.

XIV. — L'AMOUR ET LA FOLIE

Tout est mystère dans l'amour,
Ses flèches, son carquois, son flambeau, son enfance.
Ce n'est pas l'ouvrage d'un jour
Que d'épuiser cette science.
Je ne prétends donc point tout expliquer ici.
Mon but est seulement de dire à ma manière
Comment l'aveugle que voici [1]
(C'est un dieu), comment, dis-je, il perdit la lumière ;
Quelle suite eut ce mal, qui peut-être est un bien ;
J'en fais juge un amant, et ne décide rien.

1. *L'aveugle que voici.* La Fontaine suppose qu'il montre son personnage, l'Amour.

La Folie et l'Amour jouaient un jour ensemble.
Celui-ci n'était pas encor privé des yeux.
Une dispute vint : l'Amour veut qu'on assemble
Là-dessus le conseil des dieux.
L'autre n'eut pas la patience ;
Elle lui donne un coup si furieux
Qu'il en perd la clarté des cieux.
Vénus en demande vengeance.
Femme et mère, il suffit pour juger de ses cris:
Les dieux en furent étourdis,
Et Jupiter, et Némésis,
Et les juges d'enfer, enfin toute la bande.
Elle représenta l'énormité du cas.
Son fils sans un bâton ne pouvait faire un pas.
Nulle peine n'était pour ce crime assez grande.
Le dommage devait être aussi réparé.
Quand on eut bien considéré
L'intérêt du public, celui de la partie,
Le résultat enfin de la suprême cour [1]
Fut de condamner la Folie
A servir de guide à l'Amour.

XV. — LE CORBEAU, LA GAZELLE, LA TORTUE ET LE RAT

A MADAME DE LA SABLIÈRE

Je vous gardais un temple dans mes vers :
Il n'eût fini qu'avecque l'univers.
Déjà ma main en fondait la durée
Sur ce bel art qu'ont les dieux inventé,

1. *Le résultat de la suprême cour* est une expression qui laisse à désirer. La Cour n'a pas de résultat, mais ses délibérations en ont un.

Et sur le nom de la divinité
Que dans ce temple on aurait adorée.
Sur le portail j'aurais ces mots écrits :
PALAIS SACRÉ DE LA DÉESSE IRIS ;
Non celle-là qu'a Junon à ses gages,
Car Junon même et le maître des dieux
Serviraient l'autre et seraient glorieux
Du seul honneur de porter ses messages.
L'apothéose à la voûte eût paru.
Là tout l'Olympe en pompe eût été vu
Plaçant Iris sous un dais de lumière.
Les murs auraient amplement contenu
Toute sa vie, agréable matière,
Mais peu féconde en ces événements
Qui des États font les renversements.
Au fond du temple eût été son image,
Avec ses traits, son souris, ses appas,
Son art de plaire et de n'y penser pas,
Ses agréments, à qui tout rend hommage.
J'aurais fait voir à ses pieds des mortels,
Et des héros, des demi-dieux encore,
Même des dieux ; ce que le monde adore
Vient quelquefois parfumer ses autels.
J'eusse en ses yeux fait briller de son âme
Tous les trésors, quoique imparfaitement :
Car ce cœur vif et tendre infiniment,
Pour ses amis, et non point autrement ;
Car cet esprit qui, né du firmament,
A beauté d'homme avec grâce de femme,
Ne se peut pas comme on veut exprimer.
O vous, Iris, qui savez tout charmer,
Qui savez plaire en un degré suprême,
Vous que l'on aime à l'égal de soi-même
(Ceci soit dit sans nul soupçon d'amour,
Car c'est un mot banni de votre cour ;
Laissons-le-donc), agréez que ma muse
Achève un jour cette ébauche confuse.

J'en ai placé l'idée et le projet,
Pour plus de grâce, au-devant d'un sujet
Où l'amitié donne de telles marques,
Et d'un tel prix, que leur simple récit
Peut quelque temps amuser votre esprit.
Non que ceci se passe entre monarques :
Ce que chez vous nous voyons estimer
N'est pas un roi qui ne sait point aimer ;
C'est un mortel qui sait mettre [1] sa vie
Pour son ami. J'en vois peu de si bons.
Quatre animaux vivants de compagnie
Vont aux humains en donner des leçons.

La gazelle, le rat, le corbeau, la tortue,
Vivaient ensemble unis ; douce société.
Le choix d'une demeure aux humains inconnue
Assurait leur félicité.
Mais quoi ! l'homme découvre enfin toutes retraites.
Soyez au milieu des déserts,
Au fond des eaux, au haut des airs,
Vous n'éviterez point ses embûches secrètes.
La gazelle s'allait ébattre innocemment,
Quand un chien, maudit instrument
Du plaisir barbare des hommes,
Vint sur l'herbe éventer les traces de ses pas.
Elle fuit, et le rat, à l'heure du repas,
Dit aux amis restants : « D'où vient que nous ne sommes
Aujourd'hui que trois conviés [2] ?
La gazelle déjà nous a-t-elle oubliés ? »
A ces paroles, la tortue
S'écrie, et dit : « Ah ! si j'étais
Comme un corbeau d'ailes pourvue,
Tout de ce pas je m'en irais
Apprendre au moins quelle contrée,

1. *Mettre* a ici le sens de sacrifier.
2. *Trois conviés*, expression impropre. Les *conviés* sont les invités, et non des *convives* habitués à manger ensemble.

Quel accident, tient arrêtée
Notre compagne au pied léger :
Car, à l'égard du cœur[1], il en faut mieux juger. »
Le corbeau part à tire d'aile.
Il aperçoit de loin l'imprudente gazelle
Prise au piège et se tourmentant.
Il retourne avertir les autres à l'instant.
Car de lui demander quand, pourquoi ni comment
Ce malheur est tombé sur elle,
Et perdre en vains discours cet utile moment,
Comme eût fait un maître d'école[2],
Il avait trop de jugement.
Le corbeau donc vole et revole.
Sur son rapport, les trois amis
Tiennent conseil. Deux sont d'avis
De se transporter sans remise
Aux lieux où la gazelle est prise.
« L'autre, dit le corbeau, gardera le logis.
Avec son marcher lent, quand arriverait-elle ?
Après la mort de la gazelle. »
Ces mots à peine dits, ils s'en vont secourir
Leur chère et fidèle compagne,
Pauvre chevrette de montagne.
La tortue y voulut courir.
La voilà comme eux en campagne,
Maudissant ses pieds courts avec juste raison,
Et la nécessité de porter sa maison.
Rongemaille (le rat eut à bon droit ce nom)
Coupe les nœuds du lacs : on peut penser la joie.
Le chasseur vient, et dit : « Qui m'a ravi ma proie ? »
Rongemaille, à ces mots, se retire en un trou,
Le corbeau sur un arbre, en un bois la gazelle ;

1. *A l'égard du cœur*, etc. La Fontaine se permet ici un singulier jeu de mots : « Si la gazelle, dit la tortue, a le pied léger, il en est autrement de son cœur. »

2. Voir *l'Enfant et le Maître d'école*, fable XIX du livre I, et *l'Écolier, le Pédant et le Maître d'un Jardin*, fable V du livre IX.

Et le chasseur, à demi fou
De n'en avoir nulle nouvelle,
Aperçoit la tortue, et retient son courroux.
« D'où vient, dit-il, que je m'effraie ?
Je veux qu'à mon souper celle-ci me défraie. »
Il la mit dans son sac. Elle eût payé pour tous,
Si le corbeau n'en eût averti la chevrette.
Celle-ci, quittant sa retraite,
Contrefait la boiteuse, et vient se présenter.
L'homme de suivre, et de jeter
Tout ce qui lui pesait, si bien que Rongemaille
Autour des nœuds du sac tant opère et travaille
Qu'il délivre encor l'autre sœur
Sur qui s'était fondé le souper du chasseur.

Pilpay conte qu'ainsi la chose s'est passée.
Pour peu que je voulusse invoquer Apollon,
J'en ferais pour vous plaire un ouvrage aussi long
Que l'*Iliade* ou l'*Odyssée.*
Rongemaille ferait le principal héros,
Quoiqu'à vrai dire ici chacun soit nécessaire.
Portemaison l'infante y tient de tels propos
Que monsieur du Corbeau va faire
Office d'espion, et puis de messager.
La gazelle a d'ailleurs l'adresse d'engager
Le chasseur à donner du temps à Rongemaille.
Ainsi chacun en son endroit
S'entremet, agit et travaille.
A qui donner le prix ? Au cœur, si l'on m'en croit.

XVI. — LA FORÊT ET LE BUCHERON

Un bûcheron venait de rompre ou d'égarer
Le bois dont il avait emmanché sa cognée.

Cette perte ne put sitôt se réparer
Que la forêt n'en fût quelque temps épargnée.
L'homme enfin la prie humblement
De lui laisser tout doucement
Emporter une unique branche,
Afin de faire un autre manche.
Il irait employer ailleurs son gagne-pain ;
Il laisserait debout maint chêne et maint sapin
Dont chacun respectait la vieillesse et les charmes.
L'innocente forêt lui fournit d'autres armes.
Elle en eut du regret. Il emmanche son fer.
Le misérable ne s'en sert
Qu'à dépouiller sa bienfaitrice
De ses principaux ornements.
Elle gémit à tous moments :
Son propre don fait son supplice.

Voilà le train du monde et de ses sectateurs ;
On s'y sert du bienfait contre les bienfaiteurs.
Je suis las d'en parler ; mais que de doux ombrages
Soient exposés à ces outrages,
Qui ne se plaindrait là-dessus ?
Hélas ! j'ai beau crier et me rendre incommode :
L'ingratitude et les abus
N'en seront pas moins à la mode.

XVII. — LE RENARD, LE LOUP ET LE CHEVAL

Un renard jeune encor, quoique des plus madrés,
Vit le premier cheval qu'il eût vu de sa vie.
Il dit à certain loup, franc novice : « Accourez :
Un animal paît dans nos prés,
Beau, grand ; j'en ai la vue encor toute ravie.
— Est-il plus fort que nous ? dit le loup en riant

Fais-moi son portrait, je te prie.
— Si j'étais quelque peintre ou quelque étudiant,
Repartit le renard, j'avancerais la joie
Que vous aurez en le voyant.
Mais venez. Que sait-on ? Peut-être est-ce une proie
Que la fortune nous envoie. »
Ils vont, et le cheval, qu'à l'herbe on avait mis,
Assez peu curieux de semblables amis,
Fut presque sur le point d'enfiler la venelle.
« Seigneur, dit le renard, vos humbles serviteurs
Apprendraient volontiers comment on vous appelle. »
Le cheval, qui n'était dépourvu de cervelle,
Leur dit : « Lisez mon nom, vous le pouvez, Messieurs;
Mon cordonnier l'a mis autour de ma semelle. »
Le renard s'excusa sur son peu de savoir.
« Mes parents, reprit-il, ne m'ont point fait instruire;
Ils sont pauvres, et n'ont qu'un trou pour tout avoir.
Ceux du loup, gros messieurs, l'ont fait apprendre à lire. »
Le loup, par ce discours flatté,
S'approcha; mais sa vanité
Lui coûta quatre dents : le cheval lui desserre
Un coup, et haut le pied. Voilà mon loup par terre,
Mal en point, sanglant et gâté.
« Frère, dit le renard, ceci nous justifie
Ce que m'ont dit des gens d'esprit:
Cet animal vous a sur la mâchoire écrit
Que de tout inconnu le sage se méfie. »

XVIII. — LE RENARD ET LES POULETS D'INDE

Contre les assauts d'un renard
Un arbre à des dindons servait de citadelle.
Le perfide, ayant fait tout le tour du rempart
Et vu chacun en sentinelle,

S'écria : « Quoi ! ces gens se moqueront de moi !
Eux seuls seront exempts de la commune loi !
Non, par tous les dieux, non. » Il accomplit son dire.
La lune, alors luisant, semblait contre le sire
Vouloir favoriser la dindonnière gent.
Lui, qui n'était novice au métier d'assiégeant,
Eut recours à son sac de ruses scélérates,
Feignit vouloir gravir, se guinda sur ses pattes,
Puis contrefit le mort, puis le ressuscité.
Arlequin n'eût exécuté
Tant de différents personnages.
Il élevait sa queue, il la faisait briller,
Et cent mille autre badinages,
Pendant quoi nul dindon n'eût osé sommeiller :
L'ennemi les lassait, en leur tenant la vue
Sur même objet toujours tendue.
Les pauvres gens étant à la longue éblouis,
Toujours il en tombait quelqu'un : autant de pris,
Autant de mis à part. Près de moitié succombe.
Le compagnon les porte en son garde-manger.

Le trop d'attention qu'on a pour le danger
Fait le plus souvent qu'on y tombe.

XIX. — LE SINGE

Il est un singe dans Paris
A qui l'on avait donné femme.
Singe en effet d'aucuns maris,
Il la battait : la pauvre dame
En a tant soupiré qu'enfin elle n'est plus.
Leur fils se plaint d'étrange sorte ;
Il éclate en cris superflus :
Le père en rit ; sa femme est morte.

a déjà d'autres amours
Que l'on croit qu'il battra toujours.
Il hante la taverne, et souvent il s'enivre.
N'attendez rien de bon du peuple imitateur,
Qu'il soit singe, ou qu'il fasse un livre.
La pire espèce, c'est l'auteur.

XX. — LE PHILOSOPHE SCYTHE

Un philosophe austère, et né dans la Scythie,
Se proposant de suivre une plus douce vie,
Voyagea chez les Grecs, et vit en certains lieux
Un sage assez semblable au vieillard de Virgile [1],
Homme égalant les rois, homme approchant des dieux,
Et, comme ces derniers, satisfait et tranquille,
Son bonheur consistait aux beautés d'un jardin.
Le Scythe l'y trouva qui, la serpe à la main,
De ses arbres à fruits retranchait l'inutile,
Ébranchait, émondait, ôtait ceci, cela,
Corrigeant partout la nature,
Excessive à payer ses soins avec usure.
Le Scythe alors lui demanda
Pourquoi cette ruine [2]. Était-il d'homme sage
De mutiler ainsi ces pauvres habitants ?
« Quittez-moi votre serpe, instrument de dommage ;
Laissez agir la faux du temps :
Ils iront assez tôt border le noir rivage.
— J'ôte le superflu, dit l'autre, et, l'abattant,
Le reste en profite d'autant. »
Le Scythe, retourné dans sa triste demeure,

1. *Le vieillard de Virgile.* C'est le vieillard des bords du Galèse, *cui pauca relicti jugera ruris erant.*
2. *Cette ruine*, cette destruction des branches.

Prend la serpe à son tour, coupe et taille à toute heure;
Conseille à ses voisins, prescrit à ses amis
Un universel abatis.
Il ôte de chez lui les branches les plus belles ;
Il tronque son verger contre toute raison,
Sans observer temps ni saison,
Lunes ni vieilles ni nouvelles.
Tout languit et tout meurt. Ce Scythe exprime bien
Un indiscret stoïcien.
Celui-ci retranche de l'âme
Désirs et passions, le bon et le mauvais,
Jusqu'aux plus innocents souhaits.
Contre de telles gens, quant à moi, je réclame.
Ils ôtent à nos cœurs le principal ressort :
Ils font cesser de vivre avant que l'on soit mort.

XXI. — L'ÉLÉPHANT ET LE SINGE DE JUPITER

Autrefois l'éléphant et le rhinocéros,
En dispute du pas et des droits de l'empire,
Voulurent terminer la querelle en champ clos.
Le jour en était pris, quand quelqu'un vint leur dire
Que le singe de Jupiter,
Portant un caducée, avait paru dans l'air.
Ce singe avait nom Gille, à ce que dit l'histoire.
Aussitôt l'éléphant de croire
Qu'en qualité d'ambassadeur
Il venait trouver Sa Grandeur.
Tout fier de ce sujet de gloire,
Il attend maître Gille, et le trouve un peu lent
A lui présenter sa créance.
Maître Gille enfin en passant
Va saluer Son Excellence.
L'autre était préparé sur la légation;

Mais pas un mot : l'attention
Qu'il croyait que les dieux eussent à sa querelle
N'agitait pas encor chez eux cette nouvelle.
Qu'importe à ceux du firmament
Qu'on soit mouche ou bien éléphant ?
Il se vit donc réduit à commencer lui-même.
« Mon cousin Jupiter, dit-il, verra dans peu
Un assez beau combat de son trône suprême.
Toute sa cour verra beau jeu.
— Quel combat ? » dit le singe avec un front sévère.
L'éléphant repartit : « Quoi ! vous ne savez pas
Que le rhinocéros me dispute le pas ;
Qu'Élephantide a guerre avecque Rinocère ?
Vous connaissez ces lieux : ils ont quelque renom.
— Vraiment, je suis ravi d'en apprendre le nom,
Repartit maître Gille ; on ne s'entretient guère
De semblables sujets dans nos vastes lambris. »
L'éléphant honteux et surpris,
Lui dit : « Et parmi nous que venez-vous donc faire ?
— Partager un brin d'herbe entre quelques fourmis.
Nous avons soin de tout ; et quant à votre affaire,
On n'en dit rien encor dans le conseil des dieux.
Les petits et les grands sont égaux à leurs yeux. »

XXII. — UN FOU ET UN SAGE

Certain fou poursuivait à coups de pierre un sage.
Le sage se retourne, et lui dit : « Mon ami,
C'est fort bien fait à toi ; reçois cet écu-ci :
Tu fatigues assez pour gagner davantage.
Toute peine, dit-on, est digne de loyer.
Vois cet homme qui passe ; il a de quoi payer :
Adresse-lui tes dons, ils auront leur salaire. »

Amorcé par le gain, notre fou s'en va faire
Même insulte à l'autre bourgeois.
On ne le paya pas en argent cette fois.
Maint estafier accourt : on vous happe notre homme,
On vous l'échine, on vous l'assomme.
Auprès des rois il est de pareils fous.
A vos dépens ils font rire le maître.
Pour réprimer leur babil, irez-vous
Les maltraiter ? Vous n'êtes pas peut-être
Assez puissant. Il faut les engager
A s'adresser à qui peut se venger.

XXIII. — LE RENARD ANGLAIS

A MADAME HARVEY [1]

Le bon cœur est chez vous compagnon du bon sens,
Avec cent qualités trop longues à déduire,
Une noblesse d'âme, un talent pour conduire
Et les affaires et les gens,
Une humeur franche et libre, et le don d'être amie
Malgré Jupiter même et les temps orageux.
Tout cela méritait un éloge pompeux ;
Il en eût été moins selon votre génie :
La pompe vous déplait, l'éloge vous ennuie.
J'ai donc fait celui-ci court et simple. Je veux
Y coudre encore un mot ou deux
En faveur de votre patrie :
Vous l'aimez. Les Anglais pensent profondément ;
Leur esprit en cela suit leur tempérament.

1. *Madame Harvey*. Élisabeth Montaigu, femme du chevalier Harvey. Son frère, milord Montaigu, était ambassadeur d'Angleterre en France, et c'est chez ce dernier que La Fontaine la vit quand il vint à Paris.

Creusant dans les sujets, et forts d'expériences,
Ils étendent partout l'empire des sciences.
Je ne dis point ceci pour vous faire ma cour.
Vos gens à pénétrer[1] l'emportent sur les autres ;
Même les chiens de leur séjour
Ont meilleur nez que n'ont les nôtres.
Vos renards sont plus fins. Je m'en vais le prouver
Par un d'eux qui, pour se sauver,
Mit en usage un stratagème
Non encore pratiqué, des mieux imaginés.
Le scélérat, réduit en un péril extrême,
Et presque mis à bout par ces chiens au bon nez,
Passa près d'un patibulaire[2].
Là des animaux ravissants,
Blaireaux, renards, hiboux, race encline à mal faire,
Pour l'exemple pendus, instruisaient les passants.
Leur confrère aux abois entre ces morts s'arrange.
Je crois voir Annibal[3] qui, pressé des Romains,
Met leurs chefs en défaut, ou leur donne le change,
Et sait en vieux renard s'échapper de leurs mains.
Les clefs de meute, parvenues
A l'endroit où pour mort le traître se pendit,
Remplirent l'air de cris : leur maître les rompit,
Bien que de leurs abois ils perçassent les nues.
Il ne put soupçonner ce tour assez plaisant.
« Quelque terrier, dit-il, a sauvé mon galant.
Mes chiens n'appellent point au delà des colonnes[4]
Où sont tant d'honnêtes personnes.
Il y viendra, le drôle. » Il y vint, à son dam.
Voilà maint basset clabaudant ;

1. *A pénétrer*, c'est-à-dire : en pénétration.
2. *Patibulaire*, potence.
3. *Je crois voir Annibal*. Dans la guerre qu'il fit aux Romains, Annibal leur échappait toujours au moment où ils croyaient le saisir.
4. Ces *colonnes* sont les fourches patibulaires où étaient pendus les animaux.

Voilà notre renard au charnier se guindant.
Maître pendu croyait qu'il en irait de même
Que le jour qu'il tendit de semblables panneaux;
Mais le pauvret ce coup y laissa ses houzeaux,
Tant il est vrai qu'il faut changer de stratagème.
Le chasseur, pour trouver sa propre sûreté,
N'aurait pas cependant un tel tour inventé;
Non point par peu d'esprit : est-il quelqu'un qui nie
Que tout Anglais n'en ait bonne provision?
Mais le peu d'amour pour la vie
Leur nuit en mainte occasion.
Je reviens à vous, non pour dire
D'autres traits sur votre sujet;
Tout long éloge est un projet
Trop abondant pour ma lyre :
Peu de nos chants, peu de nos vers,
Par un encens flatteur amusent l'univers
Et se font écouter des nations étranges.
Votre prince [1] vous dit un jour
Qu'il aimait mieux un trait d'amour
Que quatre pages de louanges.
Agréez seulement le don que je vous fais
Des derniers efforts de ma muse :
C'est peu de chose; elle est confuse
De ces ouvrages imparfaits.
Cependant ne pourriez-vous faire
Que le même hommage pût plaire
A celle qui remplit vos climats d'habitants
Tirés de l'île de Cythère?
Vous voyez par là que j'entends
Mazarin, des amours déesse tutélaire [2].

1. *Votre prince*, Charles II.
2. Ces vers ont trait à Hortense Mancini, nièce du cardinal Mazarin. Elle habita l'Angleterre, où elle eut ses adorateurs, ce qui fait dire à La Fontaine qu'elle remplissait *les climats* de madame Harvey *d'habitants tirés de l'île de Cythère*.

XXIV. — DAPHNIS ET ALCIMADURE

(Imitation de Théocrite.)

A MADAME DE LA MÉSANGÈRE [1]

Aimable fille d'une mère
A qui seule aujourd'hui mille cœurs font la cour,
Sans ceux que l'amitié rend soigneux de vous plaire,
Et quelques-uns encor que vous garde l'amour,
Je ne puis qu'en cette préface
Je ne partage entre elle et vous
Un peu de cet encens qu'on recueille au Parnasse,
Et que j'ai le secret de rendre exquis et doux.
Je vous dirai donc... Mais tout dire
Ce serait trop; il faut choisir,
Ménageant ma voix et ma lyre,
Qui bientôt vont manquer de force et de loisir.
Je louerai seulement un cœur plein de tendresse,
Ces nobles sentiments, ces grâces, cet esprit;
Vous n'auriez en cela ni maître, ni maîtresse,
Sans celle [2] dont sur vous l'éloge rejaillit.
Gardez d'environner ces roses
De trop d'épines : si jamais
L'amour vous dit les mêmes choses,
Il les dit mieux que je ne fais.
Aussi sait-il punir ceux qui ferment l'oreille
A ses conseils : vous l'allez voir.

Jadis une jeune merveille
Méprisait de ce dieu le souverain pouvoir;
On l'appelait Alcimadure,
Fier et farouche objet, toujours courant aux bois,

1. *Madame de la Mésangère* était fille de madame de La Sablière.
2. *Celle...*, c'est-à-dire sa mère, madame de La Sablière.

Toujours sautant aux prés, dansant sur la verdure,
Et ne connaissant autres lois
Que son caprice ; au reste, égalant les plus belles,
Et surpassant les plus cruelles ;
N'ayant trait qui ne plût, pas même en ses rigueurs :
Quelle l'eût-on trouvée [1] au fort de ses faveurs ?
Le jeune et beau Daphnis, berger de noble race,
L'aima pour son malheur : jamais la moindre grâce,
Ni le moindre regard, le moindre mot enfin,
Ne lui fut accordé par ce cœur inhumain.
Las de continuer une poursuite vaine,
Il ne songea plus qu'à mourir ;
Le désespoir le fit courir
A la porte de l'inhumaine.
Hélas ! ce fut aux vents qu'il raconta sa peine ;
On ne daigna lui faire ouvrir
Cette maison fatale, où parmi ses compagnes
L'ingrate, pour le jour de sa nativité,
Joignait aux fleurs de sa beauté
Les trésors des jardins et des vertes campagnes.
« J'espérais, criait-il, expirer à vos yeux,
Mais je vous suis trop odieux,
Et ne m'étonne pas qu'ainsi que tout le reste
Vous me refusiez même un plaisir si funeste.
Mon père, après ma mort, et je l'en ai chargé,
Doit mettre à vos pieds l'héritage
Que votre cœur a négligé.
Je veux que l'on y joigne aussi le pâturage,
Tous mes troupeaux, avec mon chien,
Et que du reste de mon bien
Mes compagnons fondent un temple
Où votre image se contemple,
Renouvelant de fleurs l'autel à tout moment.
J'aurai près de ce temple un simple monument ;

1. *Quelle l'eût-on trouvée?* combien ne l'eût-on pas trouvée plus aimable.

On gravera sur la bordure :
Daphnis mourut d'amour. Passant, arrête-toi;
Pleure, et dis : « Celui-ci succomba sous la loi
De la cruelle Alcimadure. »
A ces mots, par la Parque il se sentit atteint ;
Il aurait poursuivi, la douleur le prévint.
Son ingrate sortit triomphante et parée.
On voulut, mais en vain, l'arrêter un moment
Pour donner quelques pleurs au sort de son amant.
Elle insulta toujours au fils de Cythérée,
Menant, dès ce soir même, au mépris de ses lois,
Ses compagnes danser autour de sa statue.
Le dieu tomba sur elle, et l'accabla du poids.
Une voix sortit de la nue;
Écho redit ces mots dans les airs épandus :
Que tout aime à présent, l'insensible n'est plus.
Cependant de Daphnis l'ombre au Styx descendue
Frémit, et s'étonna la voyant accourir.
Tout l'Érèbe entendit cette belle homicide
S'excuser au berger, qui ne daigna l'ouïr
Non plus qu'Ajax [1], Ulysse, et Didon son perfide.

XXV. — LE JUGE ARBITRE, L'HOSPITALIER ET LE SOLITAIRE

Trois saints, également jaloux de leur salut,
Portés d'un même esprit, tendaient à même but.
Ils s'y prirent tous trois par des routes diverses.
Tous chemins vont à Rome : ainsi nos concurrents
Crurent pouvoir choisir des sentiers différents.
L'un, touché des soucis, des longueurs, des traverses,

1. *Ajax* disputa à Ulysse les armes d'Achille, et ne put l'emporter sur son rival.

Qu'en apanage on voit aux procès attachés,
S'offrit de les juger sans récompense aucune,
Peu soigneux d'établir ici-bas sa fortune.
Depuis qu'il est des lois, l'homme, pour ses péchés,
Se condamne à plaider la moitié de sa vie.
La moitié ? Les trois quarts et bien souvent le tout.
Le conciliateur crut qu'il viendrait à bout
De guérir cette folle et détestable envie.
Le second de nos saints choisit les hôpitaux.
Je le loue, et le soin de soulager ces maux [1]
Est une charité que je préfère aux autres.
Les malades d'alors, étant tels que les nôtres,
Donnaient de l'exercice au pauvre hospitalier,
Chagrins, impatients, et se plaignant sans cesse :
« Il a pour tels et tels un soin particulier;
Ce sont ses amis ; il nous laisse. »
Ces plaintes n'étaient rien au prix de l'embarras
Où se trouva réduit l'appointeur de débats.
Aucun n'était content; la sentence arbitrale
A nul des deux ne convenait :
Jamais le juge ne tenait
A leur gré la balance égale.
De semblables discours rebutaient l'appointeur.
Il court aux hôpitaux, va voir leur directeur.
Tous deux ne recueillant que plainte et que murmure,
Affligés et contraints de quitter ces emplois,
Vont confier leur peine au silence des bois.
Là, sous d'âpres rochers, près d'une source pure,
Lieu respecté des vents, ignoré du soleil,
Ils trouvent l'autre saint, lui demandent conseil.
« Il faut, dit leur ami, le prendre de soi-même.
Qui mieux que vous sait vos besoins?
Apprendre à se connaître est le premier des soins

1. *Ces maux*, c'est-à-dire les maux de ceux qui sont dans les hôpitaux. Le substantif que représente le pronom *ces* n'ayant pas été énoncé précédemment, on pourrait penser que nous l'avons imprimé, par erreur, au lieu de *les*.

Qu'impose à tous mortels la Majesté suprême.
Vous êtes-vous connus dans le monde habité ?
L'on ne le peut qu'aux lieux pleins de tranquillité :
Chercher ailleurs ce bien est une erreur extrême.
Troublez l'eau : vous y voyez-vous ?
Agitez celle-ci : comment nous verrions-nous ?
La vase est un épais nuage
Qu'aux effets du cristal nous venons d'opposer.
Mes frères, dit le saint, laissez-la reposer :
Vous verrez alors votre image.
Pour vous mieux contempler, demeurez au désert. »
Ainsi parla le solitaire.
Il fut cru, l'on suivit ce conseil salutaire.
Ce n'est pas qu'un emploi ne doive être souffert.
Puisqu'on plaide, et qu'on meurt, et qu'on devient malade[1]
Il faut des médecins, il faut des avocats.
Ces secours, grâce à Dieu, ne nous manqueront pas :
Les honneurs et le gain, tout me le persuade.
Cependant on s'oublie en ces communs besoins.
O vous, dont le public emporte tous les soins,
Magistrats, princes et ministres,
Vous que doivent troubler mille accidents sinistres,
Que le malheur abat, que le bonheur corrompt,
Vous ne vous voyez point, vous ne voyez personne.
Si quelque bon moment à ces pensers vous donne,
Quelque flatteur vous interrompt.

Cette leçon sera la fin de ces ouvrages :
Puisse-t-elle être utile aux siècles à venir !
Je la présente aux rois, je la propose aux sages :
Par où saurais-je mieux finir ?

1. *Puisqu'on plaide, et qu'on meurt, et qu'on devient malade...* Les mots *qu'on meurt* ne sont ni à leur place ni utiles à la phrase. On est malade avant de mourir, et, si les plaideurs ont besoin d'avocats, comme les malades de médecins, les morts n'ont besoin ni des uns ni des autres.

APPENDICE

I. — LE SOLEIL ET LES GRENOUILLES

(Imitation d'une fable latine)

Les filles du limon tiraient du roi des astres
Assistance et protection.
Guerre ni pauvreté, ni semblables désastres,
Ne pouvaient approcher de cette nation.
Elle faisait valoir en cent lieux son empire.
Les reines des étangs, grenouilles veux-je dire
(Car que coûte-t-il d'appeler
Les choses par noms honorables ?)
Contre leur bienfaiteur osèrent cabaler,
Et devinrent insupportables.
L'imprudence, l'orgueil, et l'oubli des bienfaits,
Enfants de la bonne fortune,
Firent bientôt crier cette troupe importune ;
On ne pouvait dormir en paix.
Si l'on eût cru leur murmure,
Elles auraient par leurs cris,
Soulevé grands et petits
Contre l'œil de la nature.
Le soleil, à leur dire, allait tout consumer,
Il fallait promptement s'armer

Nous donnons ici deux fables qui ne se trouvent pas dans l'édition de 1694, et qui, publiées par Mme Ulrich après la mort de La Fontaine, ont toujours été jointes depuis au livre XII.

Et lever des troupes puissantes.
Aussitôt qu'il faisait un pas,
Ambassades croassantes
Allaient dans tous les États.
A les ouïr, tout le monde,
Toute la machine ronde,
Roulait sur les intérêts
De quatre méchants marais.
Cette plainte téméraire
Dure toujours, et pourtant
Grenouilles doivent se taire
Et ne murmurer pas tant.
Car, si le soleil se pique,
Il le leur fera sentir :
La république aquatique
Pourrait bien s'en repentir.

II. — LA LIGUE DES RATS

Une souris craignait un chat,
Qui dès longtemps la guettait au passage.
Que faire en cet état ? Elle, prudente et sage,
Consulte son voisin : c'était un maître rat
Dont la rateuse seigneurie
S'était logé en bonne hôtellerie,
Et qui cent fois s'était vanté, dit-on,
De ne craindre ni chat, ni chatte
Ni coup de dent, ni coup de patte.
« Dame souris, lui dit ce fanfaron,
Ma foi, quoique je fasse,
Seul je ne puis chasser le chat qui vous menace ;
Mais assemblons tous les rats d'alentour,
Je lui pourrai jouer d'un mauvais tour. »

La souris fait une humble révérence,
Et le rat court en diligence
A l'office, qu'on nomme autrement la dépense,
Où maints rats assemblés
Faisaient aux frais de l'hôte une entière bombance.
Il arrive les sens troublés,
Et tous les poumons essouflés.
« Qu'avez-vous donc ? lui dit un de ces rats. Parlez.
— En deux mots, répond-il, ce qui fait mon voyage,
C'est qu'il faut promptement secourir la souris,
Car Raminagrobis
Fait en tous lieux un étrange carnage.
Ce chat, le plus diable des chats,
S'il manque de souris, voudra manger des rats. »
Chacun dit : « Il est vrai. Sus ! sus ! courons aux armes. »
Quelques rates, dit-on, répandirent des larmes.
N'importe, rien n'arrête un si noble projet.
Chacun se met en équipage ;
Chacun met dans son sac un morceau de fromage,
Chacun promet enfin de risquer le paquet.
Ils allaient tous comme à la fête,
L'esprit content, le cœur joyeux.
Cependant le chat, plus fin qu'eux,
Tenait déjà la souris par la tête.
Ils s'avancèrent à grands pas
Pour secourir leur bonne amie.
Mais le chat, qui n'en démord pas,
Gronde, et marche au-devant de la troupe ennemie.
A ce bruit, nos très prudents rats,
Craignant mauvaise destinée,
Font, sans pousser plus loin leur prétendu fracas,
Une retraite fortunée.
Chaque rat rentre dans son trou ;
Et, si quelqu'un en sort, gare encor le matou.

FIN.

TABLE ALPHABÉTIQUE

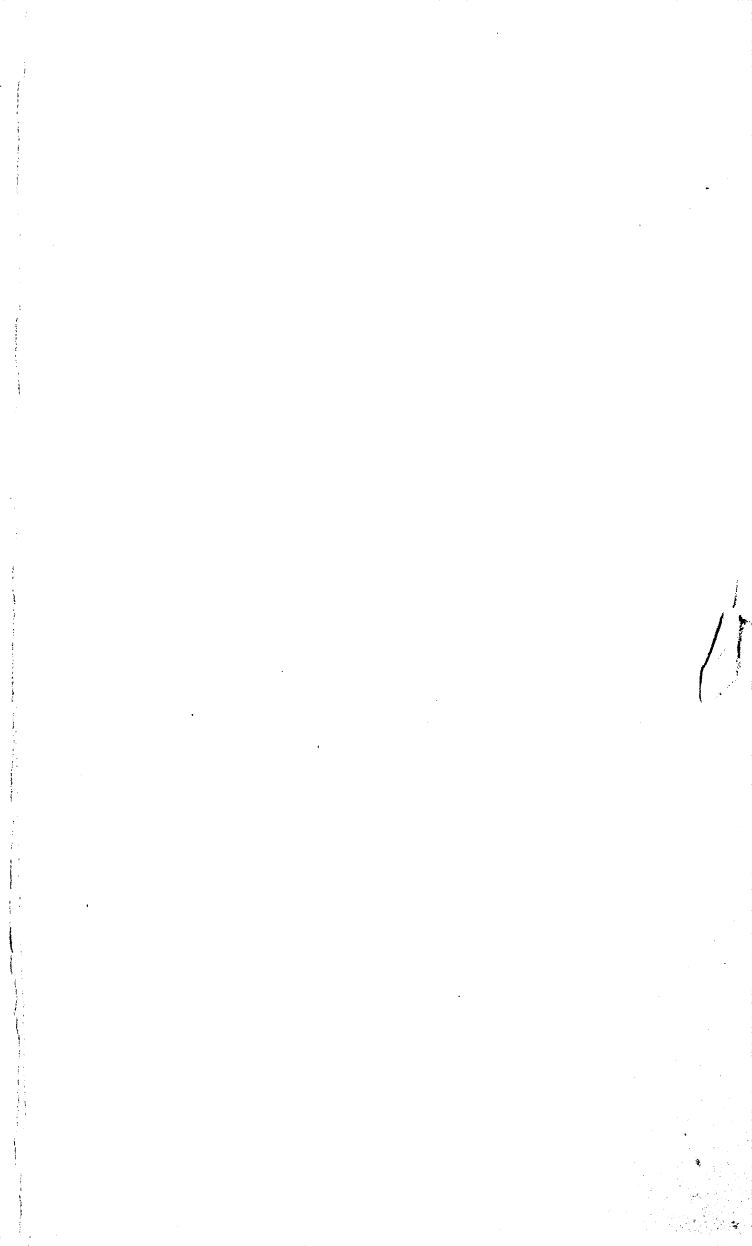
DES FABLES [1]

---

1. Les chiffres romains indiquent le livre et les chiffres arabes le numéro de la fable.

TABLE

5686-6-11. — PARIS. — IMP. HEMMERLÉ ET Cie.




3 9015 00868 4287